JOHN
LE CARRÉ

LE CHANT DE LA MISSION



JOHN le CARRÉ

LE CHANT DE LA MISSION

(The Mission Song)

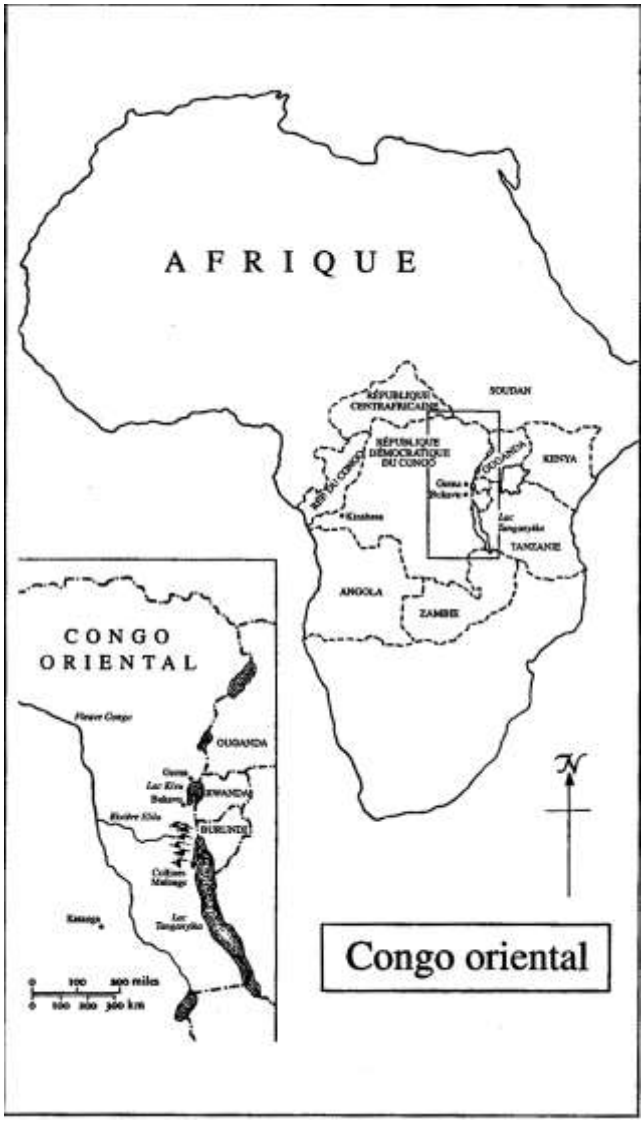
Traduit de l'anglais par Mimi et Isabelle Perrin



ÉDITIONS DU SEUIL

« La conquête de la terre, qui consiste principalement à l'arracher à ceux dont le teint est différent du nôtre ou le nez légèrement plus aplati, n'est pas une fort jolie chose, lorsqu'on y regarde de trop près. »

Joseph Conrad, *Le Cœur des ténèbres*,
trad. G. Jean-Aubry et A. Ruyters,
Gallimard, 1948.


AFRIQUE
SOUDAN
RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE
RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO
OUGANDA
KENYA
Kinshasa
Lac Tanganyika
TANZANIE
ANGOLA
ZAMBIE
CONGO ORIENTAL
Fleuve Congo
OUGANDA
RWANDA
BURUNDI
Kasanga
Lac Tanganyika
N
Congo oriental

1

Je m'appelle Bruno Salvador. Salvo pour mes amis comme pour mes ennemis. Malgré tout ce que vous pourrez entendre, je suis un citoyen respectable du Royaume-Uni, interprète éminent de swahili et d'autres langues moins connues quoique très répandues du Congo oriental, jadis sous domination belge, d'où ma maîtrise du français, une corde de plus à mon arc professionnel. Familier des tribunaux civils et cours d'assises londoniens, régulièrement demandé pour des conférences sur le tiers-monde (cf. les références élogieuses fournies par nombre des plus prestigieuses entreprises de notre pays), j'ai également été sollicité en raison de mes compétences spécifiques par un service gouvernemental sans existence reconnue pour faire mon devoir patriotique en toute confidentialité. Je n'ai jamais eu d'ennuis, je paie régulièrement mes impôts, j'ai un bon degré de solvabilité et un compte en banque bien géré. Ce sont là des faits irréfutables qu'aucune manœuvre administrative ne peut altérer, si acharnée soit-elle.

En six ans d'honnête labeur dans le secteur du commerce, mes prestations lors de téléconférences aux termes soigneusement pesés ou de réunions discrètes dans des villes neutres du continent européen ont servi la manipulation des cours du pétrole, de l'or, des diamants, des minerais et autres matières premières, sans parler du détournement de moult millions de dollars vers des caisses noires bien à l'abri des regards inquisiteurs d'actionnaires internationaux au Panama, à Budapest ou Singapour. Demandez-moi si, en facilitant semblables transactions, je me suis cru obligé de consulter ma conscience, vous obtiendrez pour réponse un non catégorique. Le code d'honneur de l'interprète éminent est sacro-saint : il n'est pas payé pour écouter ses scrupules, mais pour servir son employeur comme un soldat son drapeau. Eu égard aux déshérités de ce monde, toutefois, j'ai aussi pour pratique de me

mettre à la disposition des hôpitaux et prisons londoniens ou des services de l'immigration, malgré la rémunération quasi nulle de telles missions.

Je suis inscrit sur les listes électorales au 17, Norfolk Mansions, Prince of Wales Drive, à Battersea dans le sud de Londres, charmante propriété foncière dont je suis le copropriétaire minoritaire avec mon épouse Penelope (surtout ne l'appelez jamais Penny), journaliste distinguée diplômée d'Oxbridge et de quatre ans mon aînée, qui, à trente-deux ans, est une étoile montante au firmament d'un tabloïd anglais à gros tirage capable d'influencer des millions de lecteurs. Le père de Penelope est l'associé principal d'un cabinet d'avocats londonien de premier plan, sa mère une grande figure locale du parti conservateur. Nous nous sommes mariés voici cinq ans sur la foi d'une attirance physique réciproque doublée de l'assurance que Penelope programmerait une grossesse dès que sa carrière le lui permettrait, à cause de mon désir de me conformer à la plus pure tradition britannique en fondant une famille nucléaire stable, maman comprise. Mais le moment opportun ne s'est pas encore présenté vu son ascension rapide au journal, entre autres facteurs.

Notre union fut peu conventionnelle à bien des égards. Penelope, fille aînée d'une famille blanche du Surrey d'un haut niveau socioprofessionnel, avec Bruno Salvador, alias Salvo, fils naturel d'un bouseux irlandais devenu missionnaire catholique et d'une villageoise congolaise dont le nom a disparu à jamais dans les ravages du temps et de la guerre. Pour être précis, je vis le jour derrière les portes verrouillées d'un couvent de carmélites dans la ville de Kisangani, à l'époque Stanleyville, mis au monde par des nonnes ayant fait vœu de garder le secret, ce qui peut paraître cocasse, surréaliste, ou purement inventé. Mais pour moi c'est une réalité biologique, comme cela le serait pour vous si, à dix ans, vous vous étiez trouvé au chevet de votre saint père dans une Mission au cœur des vertes et luxuriantes montagnes du Sud-Kivu au Congo oriental, à l'écouter sangloter moitié en français de Normand moitié en anglais d'Irlandais, tandis que la pluie équatoriale martelait le toit de tôle verte et que les larmes ruisselaient si abondamment le long de ses joues

creusées par la fièvre que la nature tout entière semblait s'être invitée à la fête. Demandez à un Occidental où se situe le Kivu, il hochera la tête avec un sourire d'ignorance ; demandez à un Africain, il vous répondra « au paradis », et c'est vrai : nichée au cœur de l'Afrique, une terre de lacs brumeux, de monts volcaniques, de verts pâturages, d'arbres aux fruits succulents et tout à l'avenant.

Dans sa soixante-dixième et dernière année, mon père se souciait surtout de savoir s'il avait asservi plus d'âmes qu'il n'en avait libéré. À l'en croire, les missionnaires africains du Vatican se trouvaient à jamais pris entre le marteau de leur devoir envers la vie et l'enclume de leur devoir envers Rome, et moi je relevais du premier, aussi mal vu fussé-je de ses frères spirituels. Nous l'enterrâmes en swahili, selon ses volontés, mais quand il m'incomba de lire sur sa tombe « Dieu est mon berger », j'en improvisai une traduction en shi, sa préférée de toutes les langues du Congo oriental pour sa vigueur et sa souplesse.

Le tissu social de l'opulent Surrey n'intègre pas naturellement les gendres illégitimes métissés, et les parents de Penelope ne firent pas mentir ce truisme éprouvé. Dans ma jeunesse, je m'étais souvent dit que, sous un éclairage favorable, je ressemblais davantage à un Irlandais bronzé qu'à un Africain pâlot, outre le fait que j'avais les cheveux raides et non crépus, ce qui compte beaucoup en termes d'assimilation. Mais ce détail ne leurra ni la mère de Penelope ni ses amies du club de golf, son plus affreux cauchemar étant que sa fille lui fasse dans le dos un bébé tout noir, ce qui peut expliquer la réticence de Penelope à la mettre à l'épreuve, bien que je n'en sois pas vraiment convaincu rétrospectivement, une de ses raisons de m'épouser étant de choquer sa mère et d'éclipser sa sœur cadette.

* * *

Quelques mots sur l'âpre vie de mon cher défunt père ne seront pas ici déplacés. Sa venue en ce monde, me confia-t-il, n'avait pas été plus facile que la mienne. Né en 1917 d'un

caporal-chef des Fusiliers royaux d'Irlande du Nord et d'une paysanne normande de quatorze ans qui passait par là, il avait fait la navette toute son enfance entre une masure dans les monts Sperrin et une autre dans le nord de la France, jusqu'à ce que son travail assidu et son bilinguisme lui décrochent une place dans un petit séminaire au fin fond du comté de Donegal et orientent ainsi ses pas de jeune inconscient vers le chemin de Dieu.

Envoyé en France pour y mieux cultiver sa foi, il subit sans se plaindre d'interminables années d'une instruction éprouvante en théologie catholique, mais, dès le début de la Seconde Guerre mondiale, s'empara de la première bicyclette venue (celle d'un protestant impie, m'assura-t-il avec son humour irlandais), franchit les Pyrénées à un train d'enfer pour rallier Lisbonne et embarqua clandestinement sur un cargo à destination de Léopoldville, où il échappa aux attentions d'un gouvernement colonial mal disposé envers les missionnaires blancs errants et se joignit à une communauté reculée de frères se consacrant à apporter la foi unique aux quelque deux cents tribus du Congo oriental, ambitieuse vocation quelle que soit l'époque. Ceux qui ont pu me reprocher mon impulsivité n'ont pas à chercher plus loin que chez mon cher défunt père sur son vélo d'hérétique.

Avec l'aide de natifs convertis dont le linguiste-né qu'il était fit bientôt siennes les diverses langues, il cuisit des briques qu'il chaula avec de la boue rouge foulée aux pieds, creusa des fossés à flanc de colline et installa des latrines dans les bananeraies. Vint ensuite l'étape de la construction : d'abord l'église, puis l'école avec ses deux clochers, puis le dispensaire Mère Marie, puis les étangs à poissons et les plantations vivrières de fruits et légumes, bel atavisme paysan dans cette région richement dotée par la nature en manioc, papayes, maïs, soja, quinquina ou fraises sauvages du Kivu, les meilleures au monde sans exception, puis la maison des frères et, derrière, un bâtiment bas en brique muni de petites fenêtres en hauteur, le foyer pour les serviteurs.

Au nom de Dieu, il rallia à pied des *patelins**[1] et villages miniers distants de centaines de kilomètres, ne laissant jamais passer une occasion d'ajouter une autre langue à sa collection sans cesse croissante, jusqu'au jour où il rentra à sa Mission pour trouver ses collègues prêtres enfuis, les vaches, chèvres et poulets volés, la maison des frères et l'école rasées, le dispensaire pillé, les infirmières amputées, violées ou massacrées, et tomba lui-même aux mains des derniers éléments de la redoutée soldatesque simba, ramassis sanguinaire de révolutionnaires sans foi ni loi dont l'unique but, jusqu'à leur élimination officielle quelques années auparavant, avait été d'infliger mort et mutilation à tous les agents supposés de la colonisation, soit toute personne désignée par eux-mêmes ou par l'esprit éclairé de leurs ancêtres guerriers depuis longtemps décédés.

Certes, en règle générale, les Simba évitaient de s'attaquer aux prêtres blancs par peur de briser la *dawa* qui les immunisait contre les balles. Dans le cas de mon cher défunt père, cependant, ses ravisseurs s'empressèrent d'étouffer leurs scrupules sous prétexte qu'il parlait leur langue aussi bien qu'eux et devait donc être un diable noir déguisé. Son stoïcisme en captivité inspira plus tard nombre d'anecdotes. Flagellé maintes et maintes fois afin d'exposer la vraie couleur de sa peau de diable, torturé et contraint d'assister aux tortures infligées à d'autres, il prêchait l'Évangile et implorait Dieu de pardonner à ses bourreaux. Chaque fois qu'il le pouvait, il allait auprès de ses camarades prisonniers administrer le saint sacrement. Pourtant, pas même la sainte Église, malgré toute sa sagesse, n'aurait pu prévoir l'effet cumulatif de ces privations sur lui. La mortification de la chair, nous apprend-on, favorise l'élévation de l'esprit. Tel ne fut pas le cas pour mon cher défunt père, qui, quelques mois après sa libération, démontrait la faille de cette belle théorie, et pas seulement avec ma chère mère défunte.

---

[1] Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*NdT*)

S'il y a un but divin à ta conception, mon fils, me confia-t-il sur son lit de mort, recourant à son charmant patois irlandais au cas où ses collègues prêtres l'entendraient à travers les lattes du plancher, *il est à chercher dans cette infâme prison et au poteau de flagellation. L'idée que je puisse mourir sans avoir connu le réconfort d'un corps de femme était la seule torture que je n'aurais pu supporter*.

* * *

La récompense de ma mère pour m'avoir porté fut aussi cruelle qu'injuste. Sur l'insistance de mon père, elle se mit en route pour son village natal, décidée à me donner naissance au sein de son clan et de sa tribu. Mais en ces temps troublés pour le Congo (ou plutôt le Zaïre, comme tenait à ce qu'on l'appelât le général Mobutu), au nom de *l'authenticité*, les prêtres étrangers se faisaient expulser pour leur crime de baptiser des bébés de prénoms occidentaux, les écoles se voyaient interdire d'enseigner la vie de Jésus et Noël avait été déclaré jour ouvrable. Rien d'étonnant, donc, à ce que les anciens du village de ma mère reculent devant l'idée d'élever l'enfant de l'amour d'un missionnaire blanc dont la présence parmi eux pouvait leur attirer un châtiment immédiat et, partant, renvoient le problème d'où il venait.

Mais les pères de la Mission, aussi peu enclins à nous accueillir que les anciens du village, préférèrent expédier ma mère dans un lointain couvent, où elle arriva quelques heures à peine avant ma naissance. Trois mois d'amour vache entre les mains des carmélites lui suffirent amplement. Les jugeant plus aptes qu'elle à m'offrir un avenir, elle me confia à leurs bons soins et, s'échappant en pleine nuit par le toit des bains-douches, rejoignit en catimini ses parents et son clan, qui furent tous massacrés quelques semaines plus tard par une tribu nomade, jusqu'à mes derniers grand-père, oncle, cousin, tante éloignée, demi-frère et demi-sœur.

C'était la fille du chef de village, mon fils, me chuchota mon père à travers ses larmes comme je lui réclamais des détails qui pourraient m'aider à me faire d'elle une image mentale à

laquelle me raccrocher plus tard. *J'avais trouvé refuge sous son toit. Elle faisait la cuisine et m'apportait de l'eau pour mes ablutions. C'est sa bonté qui m'a conquis.* Il avait alors déjà renoncé à sa chaire et perdu tout intérêt pour la pyrotechnie oratoire, mais les souvenirs rallumèrent les feux de la rhétorique qui couvaient chez l'Irlandais : *Elle était grande comme tu le seras un jour, mon fils, et belle comme la création tout entière ! Comment peut-on oser me dire au nom de Dieu que tu es né dans le péché ? Tu es né dans l'amour, mon fils ! Seule la haine est un péché !*

Le châtiment infligé à mon père par la sainte Église fut moins draconien que celui de ma mère, mais néanmoins sévère. Un an dans un pénitencier jésuite de réhabilitation près de Madrid, deux ans comme prêtre-ouvrier dans un bas quartier de Marseille, et seulement alors retour vers ce Congo qu'il aimait si follement. J'ignore comment, et sans doute Dieu aussi, mais au long de son chemin tortueux il réussit à persuader l'orphelinat catholique qui m'avait sous sa garde de me remettre à lui. De ce jour, le bâtard métis qu'était Salvo resta dans son sillage, confié aux soins de servantes choisies pour leur âge et leur laideur, d'abord prétendu rejeton d'un défunt oncle, puis acolyte et enfant de chœur, jusqu'à cette horrible nuit de mon dixième anniversaire où, aussi conscient de sa mortalité que de ma maturité, il épancha son cœur trop humain ainsi que décrit plus haut, ce que je considérai alors et considère encore comme le plus beau compliment qu'un père puisse faire à son fils accidentel.

* * *

Les années qui suivirent la mort de mon cher père ne s'écoulèrent pas paisiblement pour Salvo l'orphelin, dans la mesure où les missionnaires blancs voyaient en ma présence prolongée auprès d'eux un affront purulent, d'où mon surnom swahili, *mtoto wa siri* ou « enfant secret ». Les Africains soutiennent que nous devons notre esprit à notre père et notre sang à notre mère, ce qui résume bien mon problème. Mon cher défunt père eût-il été noir qu'on m'aurait peut-être toléré

comme excédent de bagage. Mais il était plus blanc que blanc, n'en déplaise aux Simba, et irlandais de surcroît, or, c'est bien connu, les missionnaires blancs n'engendrent pas des bébés en douce. L'enfant secret pouvait servir à la table des prêtres et à l'autel, fréquenter leurs écoles, mais, dès la venue annoncée d'un dignitaire ecclésiastique de quelque couleur fût-il, on l'expédiait au foyer des serviteurs de la Mission pour l'y cacher jusqu'à la fin de l'alerte, ce qui n'est ni pour déprécier les nobles principes des frères ni pour leur faire grief de leurs égards parfois excessifs, à l'inverse. Contrairement à mon cher défunt père, ils s'en tenaient à leur propre genre pour assouvir leurs pulsions charnelles : témoin le père André, l'orateur de notre grande Mission, qui m'entourait d'attentions trop pressantes à mon goût, ou le père François, qui aimait à considérer André comme son bon ami et prenait donc ombrage de ce débordement d'affection. À l'école de notre Mission, en attendant, je n'avais pas plus droit au respect témoigné aux rares enfants blancs qu'à la camaraderie de mes pairs autochtones. Rien d'étonnant donc à ce que je gravite tout naturellement vers le foyer en brique des domestiques de la Mission, qui, à l'insu des pères, constituait la pierre angulaire de notre communauté, sanctuaire tout trouvé pour le voyageur et carrefour de nouvelles colportées depuis des kilomètres à la ronde.

C'est là, discrètement pelotonné sur un grabat près de la cheminée en brique, que j'écoutais, fasciné, les récits de tous les chasseurs, sorciers, jeteurs de sorts, guerriers et anciens de passage, n'osant guère dire un mot de peur de me faire envoyer au lit. Et là aussi que naquit mon amour toujours croissant pour les multiples langues et dialectes du Congo oriental. Ce trésor amassé constituant l'héritage de mon cher défunt père, je le fourbis et le polis secrètement, l'entreposai dans mon coffre-fort mental pour le préserver de dangers inconnus, l'enrichis de pépites vernaculaires soutirées aux natifs et aux missionnaires. Dans l'intimité de ma minuscule cellule, à la lueur d'une bougie, je compilai mes propres dictionnaires d'enfant. Ces pièces magiques de puzzle composèrent bientôt mon identité, mon

refuge, mon jardin secret inaliénable et impénétrable sauf à de rares privilégiés.

Je me suis souvent demandé, hier comme aujourd'hui, quel tour aurait pris la vie de l'enfant secret m'eût-on permis de poursuivre sur ce chemin solitaire et duel, et si le sang de ma mère l'aurait emporté sur l'esprit de mon père. Question purement théorique, toutefois, puisque les anciens frères de mon cher défunt père conspiraient énergiquement à se débarrasser de moi. Ma couleur de peau accusatrice, mon don pour les langues, mon arrogance irlandaise et surtout ma beauté, que je devais à ma mère d'après les serviteurs de la Mission, leur rappelaient chaque jour les péchés de mon père.

Au terme de nombreuses intrigues, il transpira contre toute attente que ma naissance avait été déclarée au consul anglais de Kampala, selon lequel Bruno, autres prénoms et nom de famille inconnus, était un enfant trouvé adopté par le Saint-Siège quand son père putatif, un marin d'Irlande du Nord, avait disparu sans laisser d'adresse après avoir remis le nouveau-né entre les bras de la mère supérieure des carmélites en l'enjoignant de l'élever dans la vraie foi. C'est du moins ce que relatait l'invraisemblable rapport manuscrit de ce brave consul, lui-même fidèle enfant de Rome. Le nom de Salvador, expliqua-t-il, avait été choisi par la mère supérieure, d'origine espagnole.

Mais ne chicanons pas. J'étais officiellement inscrit au recensement de la population du globe, et éternellement reconnaissant de son aide au long bras gauche de Rome.

* * *

Propulsé par ce même long bras vers mon Angleterre pas natale, je fus placé sous la protection du Sanctuaire du Sacré-Cœur, historique pension pour orphelins catholiques mâles d'origine douteuse, sise dans les Downs moutonnantes du Sussex. Le franchissement de ses grilles de prison par un après-midi glacial de fin novembre éveilla en moi un esprit de rébellion auquel ni moi ni mes hôtes n'étions préparés. En l'espace de quelques semaines, je mis le feu à mes draps, gribouillai sur mon manuel de latin, séchai la messe et tentai de

m'enfuir à l'arrière d'une camionnette de blanchisserie. Si les Simba avaient fouetté mon cher défunt père pour lui prouver qu'il était noir, le père gardien s'acharna à prouver que j'étais blanc, y voyant un défi personnel en tant qu'Irlandais lui-même. Les sauvages sont impétueux de nature ! tonnait-il en m'éreintant. Ils ne savent pas se modérer ! La modération s'atteint par l'autodiscipline, et en me battant tout en priant pour moi il espérait corriger mes défauts. Or, à son insu, mon salut se présenta en la personne d'un frère grisonnant mais dynamique ayant tourné le dos à son extraction et à sa fortune.

Issu de la petite noblesse catholique anglaise, mon nouveau protecteur et confesseur attitré, le frère Michael, avait été entraîné par une vie d'errances dans les coins les plus reculés de la planète. Une fois que je me fus habitué à ses caresses, nous devînmes amis intimes et alliés, et les attentions du père gardien déclinèrent en proportion, sans que je sache ni me soucie de savoir si c'était l'effet de ma conduite réformée ou d'un pacte entre eux, comme je le soupçonne aujourd'hui. Entre deux démonstrations d'affection lors d'une promenade revigorante dans les Downs par un après-midi pluvieux, le frère Michael me persuada que mon sang mêlé, loin d'être une souillure à effacer, était un précieux don de Dieu, point de vue que j'embrassai avec gratitude. Et il loua par-dessus tout, quand j'eus la hardiesse de lui en faire la démonstration, ma capacité à passer sans difficulté d'une langue à une autre. Ce talent, dont j'avais chèrement payé l'étalage à la Mission, acquit un statut quasi divin aux yeux énamourés du frère Michael.

« Y a-t-il plus grande bénédiction, mon cher Salvo, que d'être la passerelle, l'indispensable maillon entre les âmes pécheresses de Dieu ? s'écria-t-il en trouant l'air d'un poing noueux tandis que l'autre main fourrageait honteusement sous mes vêtements. Que d'unir Ses enfants dans une harmonieuse compréhension mutuelle ? »

Ce que Michael ignorait encore de l'histoire de ma vie, je le lui racontai bientôt au cours de nos promenades : mes soirées magiques près de la cheminée au foyer des domestiques ; les séjours avec mon père en fin de vie dans des villages isolés où, tandis qu'il palabrait avec les anciens, j'allais rejoindre les

enfants sur la rive du fleuve pour échanger ces mots et ces idiomes qui m'occupaient jour et nuit. D'autres pouvaient trouver leur bonheur dans les jeux violents, les animaux sauvages, les plantes ou les danses indigènes, mais Salvo l'enfant secret avait choisi les mélodieux mystères de la voix africaine dans ses innombrables nuances et variantes.

Et ce fut comme j'évoquais ces aventures et d'autres similaires que le frère Michael connut son épiphanie damascène.

« Récoltons aujourd'hui ce que Dieu jugea bon de semer en toi, Salvo ! » s'écria-t-il.

Nous récoltâmes donc. Avec des talents de stratège dignes d'un général plus que d'un moine, Michael l'aristocrate compulsa des brochures, compara des tarifs, m'accompagna à des entretiens, sélectionna mes tuteurs ou tutrices potentiels et supervisa mon inscription. Ses intentions, affûtées par son adoration, étaient aussi implacables que sa foi : je devais recevoir une formation classique dans toutes mes langues, et redécouvrir celles qui s'étaient perdues en chemin au cours de mon enfance vagabonde.

Mais qui allait payer pour tout cela ? Eh bien, un certain ange tombé du ciel en la personne d'Imelda, richissime sœur de Michael dont la demeure à colonnades de grès blond nichée au creux du Somerset devint mon sanctuaire loin du Sanctuaire. À Willowbrook, où des chevaux sauvés des mines paissaient dans l'enclos et où chaque chien avait son fauteuil attitré, vivaient trois sœurs joviales dont Imelda était l'aînée. Il y avait là une chapelle privée avec cloche pour l'angélus, un saut-de-loup, une glacière, un terrain de croquet, des tilleuls argentés qui ne résistaient pas aux bourrasques, mais aussi la pièce de l'oncle Henry, car tante Imelda était la veuve d'un héros de la guerre prénommé Henry, qui à lui seul avait sauvé l'Angleterre pour notre bien-être futur. Tout était conservé là, depuis son premier nounours sur l'oreiller jusqu'à sa dernière lettre du front dans une vitrine sertie d'or. Mais pas de photo, non merci ! Tante Imelda, aux manières aussi pète-sec que son cœur était tendre, se souvenait fort bien de Henry sans photo et se le gardait ainsi pour elle toute seule.

* * *

Le frère Michael n'ignorait pas mes points faibles. Conscient qu'un enfant prodige, puisque tel me considérait-il, doit être bridé autant qu'épanoui, il avait repéré que j'étais appliqué mais aussi impulsif, trop enclin à m'attacher à quiconque se montrait bon envers moi, trop angoissé à l'idée de me voir rejeté, ignoré, ou pire ridiculisé, trop prompt à saisir la première occasion de peur qu'il ne s'en présente pas d'autre. Il chérissait autant que moi-même mon oreille de mainate et ma mémoire d'éléphant, mais exigeait que je les entretienne aussi assidûment qu'un musicien son instrument ou un prêtre sa foi. Il savait que toute langue m'était précieuse, des plus répandues aux plus obscures, condamnées à disparaître faute de support écrit. Il savait que le fils du missionnaire se devait de courir après ces brebis égarées pour les ramener au bercail. Il savait que j'entendais en elles des légendes, des faits historiques, des fables, de la poésie et la voix de ma mère rêvée me régalant de récits sur les esprits. Il savait qu'un jeune homme aux oreilles sensibles à chaque nuance et inflexion de la voix humaine est l'être le plus influençable, malléable, innocent et aisément mystifié. Salvo, disait-il, fais bien attention. Il y a des gens dans ce vaste monde que seul Dieu peut aimer.

Ce fut également Michael qui, m'obligeant à suivre le dur chemin de la discipline, transforma mes dons singuliers en une machine polyvalente. Rien de son Salvo ne devait se perdre, insistait-il, rien ne devait se rouiller faute d'utilisation. Chaque muscle, chaque fibre de ce don divin dut subir son entraînement quotidien dans le gymnase cérébral, d'abord aux mains de précepteurs, puis à l'École des hautes études orientales et africaines à Londres, où j'obtins une licence mention très bien en langues et civilisations africaines, avec swahili en option et français en tronc commun, et enfin à Édimbourg, où je parachevai mon parcours par une maîtrise en traduction et interprétariat de conférences.

Ainsi donc, au terme de mes études, je pouvais me vanter d'avoir plus de diplômes et de titres d'interprète que la moitié

des poussiéreuses agences de traduction colportant leurs services minables sur Chancery Lane. Et le frère Michael, à l'agonie sur son petit lit en fer, put me caresser les mains et m'assurer que j'étais sa plus belle création, en reconnaissance de quoi il me donna la montre en or que lui avait offerte Imelda, Dieu la garde, et m'enjoignit de toujours la remonter pour symboliser notre attachement par-delà la mort.

* * *

S'il vous plaît, ne confondez jamais un simple traducteur avec un interprète éminent. Tout interprète est traducteur, certes, mais pas l'inverse. Quiconque possède les rudiments d'une langue étrangère, un dictionnaire et un bureau devant lequel s'asseoir jusque tard dans la nuit peut s'ériger en traducteur : officier de cavalerie polonais à la retraite, étudiant étranger sous-payé, chauffeur de taxi, serveur à mi-temps, professeur suppléant, bref, toute personne prête à vendre son âme pour soixante-dix livres les mille mots. Rien à voir avec l'interprète simultané s'escrimant pendant six heures de négociations complexes. Notre interprète éminent doit penser aussi vite qu'un opérateur en veste de couleur sur le MATIF, ou, mieux, ne pas penser mais donner l'ordre aux rouages de ses deux hémisphères cérébraux de s'enclencher tandis qu'il se carre dans son siège et attend de voir ce qui sort de sa bouche.

Il m'arrive d'être accosté par des participants à un colloque, généralement dans le creux de la fin de journée, entre la clôture des débats et la fièvre du cocktail. « Dites donc, Salvo, vous pourriez régler un différend ? Quelle est votre langue maternelle ? » Et si je les trouve quelque peu prétentieux, ce qui est souvent le cas parce qu'ils se prennent pour les personnes les plus importantes au monde, je renverse la question avec un sourire énigmatique : « Tout dépend de qui était ma mère, non ? » Après quoi ils me laissent tranquillement lire mon livre.

Mais j'aime les voir ainsi s'interroger. Cela me prouve que mon anglais est au point. Mon accent anglais, veux-je dire. Ni aristo, ni bourgeois, ni populo. Ni faussement reine d'Angleterre, ni prononciation standard raillée par la gauche

anglaise. Il est, s'il faut le qualifier, farouchement neutre, au diapason du cœur même de la société anglophone. Ce n'est pas le genre d'accent qui incite à dire : « Ah oui, pauvre vieux, il est parti de là, il veut devenir ci, ses parents étaient ça, il a fait ses études là. » Contrairement à mon français qui, malgré tous mes efforts, ne se libérera jamais complètement de son carcan africain, il ne trahit aucunement mes origines de sang-mêlé. Il n'est pas marqué par des régionalismes, par ce bafouillage de blairiste cherchant à se démarquer de sa classe, par le cockney affecté des cadres conservateurs, par les modulations des Caraïbes. Il ne conserve aucune trace des voyelles irlandaises disparues de mon cher défunt père. J'adorais sa voix, hier comme aujourd'hui, mais elle était sienne et non mienne.

Non. Mon anglais parlé est lisse, propre et net, sans aucune aspérité hormis le rare grain de beauté d'une cadence subsaharienne voulue que je qualifie avec humour de goutte de lait dans mon café. Elle me plaît bien, et aux clients aussi. Elle leur donne le sentiment que je m'assume. Je ne suis pas dans leur camp, mais pas non plus dans celui de l'autre. Je me retrouve entre deux rives, tel que le frère Michael a toujours dit que je devrais être : la passerelle, le maillon indispensable entre les âmes pécheresses de Dieu. À chacun sa fierté, et la mienne est d'être la seule personne indispensable à tous dans une pièce.

Et c'est cette personne que je voulais être pour ma ravissante épouse Penelope en gravissant quatre à quatre les deux volées de marches en pierre au risque de me briser le cou, prêt à tout pour ne pas être trop en retard aux festivités organisées en son honneur dans les salons à l'étage d'un bar à vins en vogue de Canary Wharf à Londres, capitale de notre grande industrie anglaise de la presse, et cela avant un dîner officiel en petit comité à Kensington dans la riche demeure du tout nouveau propriétaire milliardaire de son journal.

* * *

Tiré à quatre épingles, avec à peine douze minutes de retard à la montre en or de tante Imelda malgré la fermeture de la moitié des stations du métro londonien par peur des attentats,

voilà qui tenait de l'exploit. Mais pour Salvo le mari modèle, autant dire douze heures. Le grand soir de Penelope, le plus important de sa carrière éclair à ce jour, et moi, son époux, débarquant après tous les invités venus des locaux du journal juste en face. Du North London District Hospital, où j'avais été retenu depuis la veille au soir pour des raisons indépendantes de ma volonté, je m'étais offert un taxi jusque chez nous à Battersea, lui demandant d'attendre le temps d'enfiler en hâte mon smoking neuf, exigé à la table du propriétaire, sans pouvoir me raser, me doucher ni même me brosser les dents. Quand j'arrivai à bon port dans la tenue *de rigueur**, j'étais en nage, mais au moins j'étais là, et ils étaient là aussi, une bonne centaine des collègues de Penelope, le gratin en smoking et robe longue, le fretin simplement bien habillé, se pressant dans un salon au premier avec poutres apparentes et armures en plastique sur les murs, buvant du vin blanc tiède le petit doigt en l'air, et moi le retardataire coincé au fond, près des serveurs en majorité noirs.

Ne la voyant pas d'emblée, je crus d'abord qu'elle était portée disparue, comme son mari, puis espérai un instant qu'elle avait mis en scène une arrivée tardive, jusqu'au moment où je la repérai à l'autre bout de la salle, en pleine conversation animée avec les huiles de son journal, vêtue d'un tailleur-pantalon de satin vaporeux à la dernière mode qu'elle avait dû s'offrir et enfiler au bureau ou ailleurs. Pourquoi, mais pourquoi donc ne le lui avais-je pas acheté moi-même ? s'écria un hémisphère de mon cerveau. Pourquoi ne lui avais-je pas dit une semaine plus tôt à la table du petit déjeuner ou au lit, en supposant qu'elle y fût : « Penelope chérie, j'ai une idée géniale. Si on allait tous les deux à Knightsbridge ? Je serais ravi de t'offrir un nouvel ensemble pour ta grande soirée. » Elle adore le shopping. J'aurais pu en faire une belle occasion, jouer les chevaliers servants, l'inviter dans l'un de ses restaurants préférés, même si elle gagne deux fois plus que moi sans compter ses primes incroyables.

Par ailleurs, pour des raisons que j'évoquerai dans un moment plus calme, l'autre hémisphère de mon cerveau se réjouissait que je n'aie pas fait pareille offre, ce qui n'a rien à

voir avec l'argent mais en dit long sur les courants contraires de l'esprit humain en situation de stress.

Une main non identifiée me pinça les fesses. Je me retournai pour croiser le regard béat de Jellicoe, dit Jelly, jeune espoir masculin du journal, débauché depuis peu chez un concurrent. Dégingandé, ivre et fantasque comme d'habitude, il serrait entre son pouce et son index effilé une cigarette roulée à la main.

« Penelope, c'est moi, je suis là ! hurlai-je en l'ignorant délibérément. Rude journée à l'hôpital. Désolé ! »

Désolé de quoi ? De la rude journée ? Quelques têtes se tournèrent. *Ah, c'est Salvo, le boy de Penelope*. Forçant la voix, j'eus recours à l'humour : « Hé, Penelope ! Tu me remets ? C'est moi, feu ton mari ! », puis me lançai dans une histoire aussi fumeuse qu'enchevêtrée, comme quoi un de mes hôpitaux – que je ne nommai pas pour raisons de sécurité – m'avait appelé au chevet d'un criminel rwandais mourant sujet à des syncopes, pour traduire ses propos à l'intention du personnel infirmier et de deux détectives de Scotland Yard, imbroglio que Penelope prendrait à cœur, espérais-je : mon pauvre Salvo ! Voyant un doux sourire illuminer son visage, je crus avoir attiré son attention, pour m'apercevoir que ledit sourire s'adressait au mâle à cou de taureau et en smoking debout sur une chaise qui criait : « Vos gueules, les mouettes ! Vous allez la fermer, oui ? » avec un accent écossais.

Son turbulent auditoire fit aussitôt silence et se pressa autour de lui comme un troupeau de moutons. Car il s'agissait du tout-puissant rédacteur en chef de Penelope, Fergus Thorne, connu des cercles médiatiques sous le surnom de Thorne le Tombeur, annonçant qu'il allait faire l'éloge humoristique de ma femme. Je sautillai sur place, m'évertuant à me faire remarquer d'elle, mais son visage, loin d'exprimer l'absolution que j'escomptais, restait tourné vers son patron telle une fleur vers les rayons vivifiants du soleil.

« Bon, tout le monde ici connaît bien Penelope, disait Thorne le Tombeur sous des éclats de rire complaisants qui m'insupportèrent. Et on l'aime, notre Penelope…, commença-t-il avant de marquer une pause lourde de sous-entendus. Chacun dans sa position respective. »

J'essayai de me frayer un chemin jusqu'à elle, mais les rangs se resserraient et Penelope passa de main en main telle une vierge effarouchée jusqu'à se retrouver déposée, l'air soumis, aux pieds de M. Thorne, lui offrant du même coup une vue plongeante sur le devant de son ensemble très transparent. Il me vint à l'esprit qu'elle n'avait peut-être pas remarqué mon absence, encore moins ma présence, quand mon attention fut détournée par ce que je diagnostiquai comme le jugement de Dieu tombé sur moi sous la forme d'une crise cardiaque force 12. Ma poitrine tremblait, un engourdissement se diffusait en ondes rythmiques depuis mon mamelon gauche et je crus ma dernière heure arrivée, bien fait pour moi. Ce fut seulement quand j'appliquai ma main sur la zone affectée que je compris que mon portable, exceptionnellement programmé sur mode vibreur à mon départ de l'hôpital une heure trente-cinq plus tôt, me rappelait à l'ordre.

Ma place marginale dans la foule tournait à mon avantage. Pendant que M. Thorne formulait ses remarques à double sens sur ma femme, je fus bien heureux de pouvoir me diriger discrètement vers une porte indiquant WC. Surveillant mes arrières d'un dernier coup d'œil, je vis le brushing de Penelope levé vers son employeur, ses lèvres entrouvertes en signe d'agréable surprise, ses seins bien en vue sous le haut vaporeux de son tailleur-pantalon. Je laissai mon téléphone grelotter le temps de descendre trois marches menant à un couloir tranquille, pressai alors le bouton vert et retins mon souffle. Mais, au lieu de la voix que je redoutais et, à la fois, rêvais d'entendre plus que toute autre, ce fut le grasseyement nordiste et avunculaire de M. Anderson, du ministère de la Défense, désireux de savoir si j'étais libre au pied levé en vue d'une mission d'interprétariat vitale pour mon pays, ce qu'il espérait vivement.

Que M. Anderson en soit à appeler un simple vacataire comme moi prouvait l'ampleur de la crise en cours. Mon contact habituel était Barney, son exubérant régisseur. À deux reprises ces dix derniers jours, Barney m'avait placé en stand-by pour ce qu'il appelait un coup fumant, finalement annulé.

« *Maintenant*, monsieur Anderson ?

— Tout de suite, et même avant si possible. Désolé d'interrompre votre cocktail, mais nous avons besoin de vous au pas de course. »

J'aurais sans doute dû m'étonner qu'il soit au courant de la réception de Penelope, mais je savais que M. Anderson était homme à se débrouiller pour savoir des choses cachées au commun des mortels.

« C'est chez vous, Salvo, sur votre turf.

— Mais, monsieur Anderson…

— Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— Il n'y a pas que le cocktail, il y a aussi un dîner avec le nouveau propriétaire, après. Tenue de soirée exigée, ajoutai-je pour l'impressionner. C'est sans précédent. Pour un propriétaire, je veux dire. Un rédacteur en chef, d'accord, mais un propriétaire ! »

Par culpabilité ou sentimentalisme, je devais à Penelope d'opposer un semblant de résistance. S'ensuivit un silence, comme si je l'avais pris de court, mais personne ne prend jamais M. Anderson de court, puisqu'il est la pierre sur laquelle est bâtie sa propre église.

« Vous portez un smoking, mon garçon ?

— En effet, monsieur Anderson.

— Là maintenant, pendant que vous me parlez, vous êtes en smoking ?

— Ben oui. »

Qu'imaginait-il ? Que j'assistais à quelque bacchanale ?

« C'est pour combien de temps ? demandai-je dans le nouveau silence qui s'ensuivit, silence rendu plus profond du fait qu'il avait dû couvrir le combiné de sa large main.

— Pour combien de temps quoi, mon garçon ? répéta-t-il comme s'il avait perdu le fil.

— La mission, monsieur. Le travail urgent pour lequel vous avez besoin de moi. C'est pour combien de temps ?

— Deux jours. Disons trois, par prudence. Ce sera bien payé, c'est prévu. Ils accepteraient jusqu'à cinq mille dollars. »

Après vérification hors téléphone, il reprit avec un soulagement évident :

« On peut vous fournir des vêtements, Salvo. Ce n'est pas un problème, m'a-t-on dit. »

Alerté par son emploi du pronom indéfini, j'aurais bien voulu savoir qui m'offrait cette gratification exceptionnelle au lieu du modeste forfait augmenté d'heures supplémentaires que l'on touche normalement pour avoir l'honneur de protéger son pays, mais mon sens inné du respect pour autrui me freina. Comme toujours avec M. Anderson.

« Je suis attendu lundi au tribunal de grande instance, monsieur Anderson. Une grosse affaire, plaidai-je, avant de brandir mes obligations maritales pour la troisième et dernière fois : Et puis, qu'est-ce que je vais dire à ma femme ?

— On vous a déjà trouvé un remplaçant, Salvo, et le tribunal de grande instance a approuvé ces nouveaux arrangements, merci bien, dit-il avant de marquer une pause, et quand M. Anderson marque une pause on en marque une aussi. Quant à votre femme, vous pourriez lui dire qu'un vieil employeur privé requiert vos services de toute urgence et que vous ne pouvez pas vous permettre de le décevoir.

— D'accord, monsieur, compris.

— Surtout, restez dans le vague, parce qu'avec une explication plus détaillée vous serez pieds et poings liés. C'est la panoplie complète, que vous portez ? Souliers vernis, chemise de soirée, tout le tremblement ? »

À travers le voile de perplexité qui m'envahissait, je reconnus qu'en effet je portais tout le tremblement.

« Et pourquoi je ne capte pas de conversations ineptes en bruit de fond ? »

Je lui expliquai que je m'étais isolé dans un couloir pour prendre son appel.

« Vous avez une sortie à proximité ? »

Un escalier menant à l'étage inférieur s'ouvrait devant moi et je dus le mentionner dans mon désarroi.

« Alors, ne retournez pas à la soirée. Quand vous arriverez dans la rue, regardez à gauche, vous verrez une Mondeo bleue garée devant une officine de paris. Les trois dernières lettres de l'immatriculation sont LTU, le chauffeur est blanc, il s'appelle Fred. Quelle est votre pointure de chaussures ? »

Aucun homme au monde n'oublie ce genre de détail, pourtant je dus fouiller ma mémoire pour le retrouver : du 43.

« Pied large ou étroit ? »

Large. Le frère Michael disait que j'avais un pied d'Africain, mais je m'abstins de l'ajouter. Je ne pensais ni au frère Michael ni à mes pieds, africains ou pas, non plus qu'à la mission vitale d'importance nationale de M. Anderson, bien qu'étant très désireux, comme toujours, de me mettre au service de ma reine et de mon pays. On m'offrait la clé des champs, outre une chambre de décompression bien utile avec deux jours de travail rémunéré et deux nuits de méditation solitaire dans un hôtel de luxe, le temps de reconstituer le puzzle de mon univers. En extirpant mon portable de la poche intérieure de mon smoking pour le coller contre mon oreille, j'avais inhalé les effluves d'une infirmière noire africaine prénommée Hannah, avec laquelle j'avais fait passionnément l'amour depuis la veille peu après 23 heures, heure d'été anglaise, jusqu'à mon départ une heure trente-cinq plus tôt, effluves encore perceptibles sur ma peau puisque mon souci d'arriver à l'heure à la soirée de Penelope m'avait interdit de prendre une douche.

2

Je ne suis pas homme à croire aux présages, aux augures, aux fétiches, à la magie noire ou blanche, même si vous pouvez parier votre dernier sou que c'est caché là quelque part dans le sang de ma mère. Il n'en reste pas moins que le chemin me conduisant vers Hannah était bien balisé, si seulement j'avais ouvert les yeux, ce que je n'ai pas fait.

Le premier signe perceptible se manifesta le lundi soir précédant le vendredi fatal, à la Trattoria Bella Vista de Battersea Park Road, notre cantine du quartier, où je mangeais seul et sans joie des cannellonis réchauffés arrosés du chianti meurtrier de Giancarlo. Au rayon culture, j'avais emporté un exemplaire en poche du *Cromwell* d'Antonia Fraser, l'histoire de l'Angleterre étant la faille que j'essayais de réparer dans mon armure grâce aux conseils bienveillants de M. Anderson, lui-même féru de l'histoire de notre île. Le restaurant était vide, hormis deux autres tables : la grande en vitrine, occupée par un groupe bruyant de provinciaux, et la petite réservée aux cœurs solitaires, occupée ce soir par un petit monsieur propre sur lui, peut-être un retraité. Je remarquai ses souliers bien cirés, détail auquel j'attache grande importance depuis le Sanctuaire.

Je n'avais pas prévu de manger des cannellonis réchauffés. Ce jour-là étant le cinquième anniversaire de mon mariage avec Penelope, j'étais rentré tôt à la maison pour préparer son repas préféré, un coq au vin arrosé d'une bouteille d'excellent bourgogne, suivi d'un brie moelleux acheté à la coupe chez le traiteur du coin. Depuis le temps, j'aurais dû m'être habitué aux caprices du monde journalistique, mais lorsque Penelope téléphona, me surprenant en flagrant délit de flambage des morceaux de volaille, pour m'annoncer qu'une crise venait d'éclater dans la vie privée d'une star du foot et qu'elle ne rentrerait pas chez nous avant minuit, j'eus une réaction qui par la suite me stupéfia.

Je ne hurlai pas, car tel n'est pas mon genre. En vrai Britannique basané bien intégré, flegmatique, souvent plus pondéré que ceux auxquels je me suis intégré, je reposai doucement le combiné puis, sans hésitation ni préméditation, j'expédiai volaille, brie et pommes de terre pelées dans le broyeur à ordures, appuyai sur le bouton MARCHE pour un temps indéterminé mais considérablement plus long que nécessaire, d'autant qu'il s'agissait d'un jeune poulet offrant peu de résistance. Quand je recouvrai mes esprits, pour ainsi dire, je marchais d'un pas vif vers l'ouest sur Prince of Wales Drive, avec mon *Cromwell* dans la poche de ma veste.

Il y avait six dîneurs à la table ovale du Bella Vista, trois athlètes en blazer et leurs épouses tout aussi costaudes, à l'évidence habitués aux bonnes choses de la vie. Ils venaient de Rickmansworth, comme je l'appris bientôt malgré moi, « Ricky » pour eux, et avaient assisté à une matinée du *Mikado* en plein air dans Battersea Park. La voix dominante d'une des femmes critiquait le spectacle. Elle n'avait jamais apprécié les Japonais – n'est-ce pas, chéri ? –, et ce n'était pas en chantant qu'ils se rendraient plus sympathiques à ses yeux. Elle débitait sa péroraison au même niveau quel que soit le sujet, marquant parfois une pause comme si elle réfléchissait avant de signaler par un raclement de gorge qu'elle comptait reprendre, peine qu'elle aurait pu s'éviter puisque personne n'aurait eu l'audace de l'interrompre. Du *Mikado*, elle passa sans respirer ni changer de ton à sa récente intervention chirurgicale : le gynécologue avait fait une grosse boulette, mais bon, c'était un ami personnel et elle avait décidé de ne pas le poursuivre en justice. De là, elle enchaîna sur son gendre, un artiste à la manque, le roi des fainéants, celui-là ! Elle exprimait à pleins poumons d'autres opinions toutes faites, bien impudentes à mes yeux, quand le petit monsieur aux souliers cirés referma son *Daily Telegraph*, le plia en deux dans le sens de la longueur puis en frappa sa table : paf, paf, paf et re-paf pour faire bonne mesure.

« Je vais dire quelque chose, annonça-t-il à la cantonade sur un ton de défi. Je me dois de dire quelque chose. Donc je vais dire ce que j'ai à dire. »

Profession de foi qui s'adressait à lui-même et à nul autre. Sur ce, il mit le cap en direction du plus trapu des trois athlètes. Le Bella Vista cultivant le style italien par un sol en mosaïque, un faux plafond bas en plâtre et pas de tentures, s'ils n'avaient pas capté sa déclaration d'intention, ils auraient au moins dû entendre le cliquetis de ses souliers cirés résonner à chaque pas, sauf que la virago nous régalait de son point de vue peu amène sur la sculpture moderne. Le petit monsieur dut répéter « monsieur » plusieurs fois d'une voix forte pour se faire remarquer.

« Monsieur…, redit-il, par respect du protocole, à la seule intention du dîneur qui présidait. Je suis venu ici apprécier un bon repas en lisant mon journal, fit-il en brandissant comme preuve à charge ce qu'il en restait, réduit à l'état de joujou mâchonné par un chien. Au lieu de quoi je me retrouve soumis à un véritable déluge de conversations d'un tel volume, d'une telle trivialité, d'un tel niveau que, oui…, s'interrompit-il, son oui confirmant qu'il avait obtenu l'attention de la tablée. Et il y a une voix, monsieur, une voix au-dessus de toutes les autres, que je ne désignerai pas par courtoisie, monsieur, mais je vous supplie de lui faire baisser le ton. »

S'étant ainsi exprimé, loin d'abandonner le terrain, le petit monsieur resta planté devant eux tel un courageux guérillero face au peloton d'exécution, torse bombé, souliers cirés joints, le joujou pour chien sagement au côté, sous l'œil incrédule des trois athlètes.

« Chéri, fais quelque chose ! » murmura la femme offensée en regardant son mari.

Faire quoi ? Et moi, que ferai-je si eux le font ? Les athlètes de Ricky étaient visiblement d'anciens sportifs, témoin l'écusson sur leur blazer, qui reflétait un lustre passé et laissait à penser qu'ils avaient joué dans une équipe de rugby de la police. S'ils décidaient de flanquer une raclée au petit monsieur, que pouvait faire un innocent spectateur basané sinon s'attirer une raclée bien plus violente, et en prime une arrestation en vertu de la loi antiterroriste ?

Au bout du compte, les hommes ne firent rien. Au lieu de le réduire en bouillie et d'en jeter les restes dans la rue et moi

avec, ils se plongèrent dans l'examen de leurs mains musclées et s'accordèrent à dire en apartés fort audibles que ce pauvre monsieur avait à l'évidence besoin d'aide, qu'il avait le cerveau dérangé, qu'il risquait de faire du mal à quelqu'un ou à lui-même, qu'il faudrait appeler une ambulance.

Quant au petit monsieur, il regagna sa table, y déposa un billet de vingt livres, adressa un « Bien le bonsoir, monsieur » très digne en direction de la vitrine, mais rien à mon intention, et sortit dans la rue tel un colosse miniature, me laissant méditer sur la différence entre l'homme qui dit « Oui, ma chérie, je comprends parfaitement » en jetant son coq au vin dans le broyeur et celui qui s'aventure dans la fosse aux lions quand je reste assis là à faire semblant de lire mon *Cromwell*.

* * *

Le second signe perceptible se présenta le lendemain soir, le mardi. Regagnant Battersea après quatre heures de travail dans le Chat Room au service de notre belle nation, je me surpris à sauter de mon bus en marche trois arrêts avant le mien pour courir à toute vitesse, non pas vers Prince of Wales Drive à travers le parc, ce qui eût été logique, mais vers Chelsea, d'où je venais, en repassant sur le pont.

Pourquoi ? D'accord, je suis un impulsif. Mais quelle mouche m'avait piqué ? L'heure d'affluence battait son plein. Déjà, marcher le long d'une circulation ralentie me fait horreur, a fortiori ces temps-ci par crainte des regards soupçonneux des automobilistes, mais courir, courir à perdre haleine dans mes plus belles chaussures de ville avec semelles et talons en cuir et quartiers en caoutchouc, courir quand on a ma couleur de peau, ma corpulence, mon âge et un porte-documents à la main, courir à toutes jambes dans un Londres traumatisé par les bombes, en regardant droit devant moi comme un fou, sans demander de l'aide, en bousculant des gens au passage dans ma hâte, courir ainsi tient du délire en soi et de la folie furieuse à l'heure de pointe.

Avais-je besoin d'exercice ? Non. Penelope a son coach personnel, moi mon jogging matinal dans le parc. Le seul motif

que je me découvris de foncer sur le trottoir encombré et de traverser le pont était cet enfant tétanisé de six ou sept ans que j'avais remarqué depuis l'impériale du bus, bloqué à mi-hauteur d'un mur de granit entre la route et le fleuve, jambes plaquées à la paroi, bras écartés, tête détournée par peur de regarder en bas vers la circulation vrombissante, ou en haut vers l'étroit parapet qu'on pourrait croire conçu pour permettre à des petits voyous plus âgés de se pavaner, et justement il y en a deux là, qui se gaussent, roulent des mécaniques, le huent, le défient de grimper. Mais, plus effrayé par le vertige que par la circulation, il en est incapable, conscient que derrière le parapet, si jamais il réussit à l'atteindre, le guette un abîme de vingt mètres jusqu'au chemin de halage et au fleuve, or il a peur du vide et ne sait pas nager. Voilà pourquoi je cours comme si ma vie en dépendait.

Mais quand j'arrivai, haletant et trempé de sueur, que vis-je ? Pas d'enfant, tétanisé ou non. Et la topographie avait changé : plus de parapet en granit, plus de chemin de ronde vertigineux entre le flot rapide de la circulation et celui de la Tamise. Sur le terre-plein central, une brave femme agent faisait la circulation.

« Je ne peux pas vous parler, monsieur, me prévint-elle en moulinant des bras.

— Vous avez vu les trois gamins qui faisaient les imbéciles juste là ? Ils auraient pu se faire tuer.

— Non, monsieur, pas ici.

— Je vous jure que je les ai vus ! Il y avait un petit accroché au mur.

— Un mot de plus et je devrai vous arrêter, monsieur. Allez, circulez ! »

Ce que je fis. Je franchis de nouveau ce pont que je n'aurais jamais dû emprunter, et toute la soirée, en attendant le retour de Penelope, je repensai à cet enfant pétrifié dans son enfer imaginaire. Et au matin, quand j'allai dans la salle de bains sur la pointe des pieds pour ne pas la réveiller, il me hantait encore, cet enfant qui n'existait pas. Et tout au long de ma journée d'interprétariat pour un consortium diamantaire néerlandais, l'enfant était toujours là dans ma tête, où des tas de choses se passaient sans que j'en aie conscience. Et encore là le lendemain

soir, bras écartés, doigts crispés sur le mur de granit, lorsque, en réponse à un appel urgent du North London District Hospital, je me présentai à 19 h 45 au service des maladies tropicales pour assister un Africain mourant d'âge indéfinissable qui refusait de parler une autre langue que son kinyarwanda maternel.

* * *

Couloirs interminables balisés par la lueur bleutée des veilleuses, panneaux détaillés indiquant où tourner, paravents autour de certains lits réservés aux cas les plus graves, dont celui qui nous occupe. D'un côté Salvo, de l'autre, avec seulement les genoux d'un mourant entre nous, une infirmière diplômée. Et cette infirmière diplômée, que je devine originaire d'Afrique centrale, a des compétences et des responsabilités qui dépassent celles de la plupart des médecins, sans pour autant l'afficher. Démarche souple, port de reine, poche gauche ornée de l'improbable prénom HANNAH, croix en or autour du cou, corps élancé strictement engoncé dans une blouse bleu pâle mais exsudant une grâce de danseuse quand elle se lève pour se déplacer dans la salle, cheveux soigneusement tressés en sillons depuis son front jusqu'à l'endroit où elle les laisse pousser librement, mais courts par commodité.

L'infirmière diplômée Hannah et moi ne cessons d'échanger des regards d'une durée exponentielle tandis qu'elle bombarde notre malade de questions avec une sévérité sous laquelle perce le souci de se blinder, que je les traduis dûment en kinyarwanda, et que nous attendons parfois de longues minutes les réponses du pauvre homme, marmonnées dans le dialecte de son enfance africaine, dont il est résolu à faire son dernier souvenir.

Mais tout cela n'exclut pas les gestes attentionnés, que l'infirmière diplômée Hannah lui prodigue avec l'aide de sa collègue Grace, Jamaïcaine aux inflexions de sa voix, qui se tient à son chevet, épongeant le vomi, surveillant les perfusions et autres poches répugnantes. Grace est une brave femme elle aussi et, à en juger par leur complémentarité et leurs regards échangés, une bonne camarade de Hannah.

Sachez par ailleurs que je déteste au plus haut point les hôpitaux et suis par religion allergique à l'industrie de la santé. Sang, aiguilles, bassins, chariots à scalpels, alcool à 90°, malades, chiens crevés, blaireaux écrasés sur le bord de la route, il suffit que je me retrouve en leur présence pour paniquer, réaction bien naturelle pour tout homme ayant dû subir une ablation des amygdales, de l'appendice et du prépuce dans diverses cliniques insalubres des montagnes africaines.

Je l'ai déjà rencontrée, cette infirmière diplômée. Une fois. Et ces trois dernières semaines, je m'en aperçois maintenant, son souvenir n'a pas quitté ma mémoire passive, et pas seulement en tant qu'ange régnant sur ces lieux lugubres. Je lui ai parlé, même si elle ne s'en souvient sans doute pas. Lors de ma première visite ici, je lui ai demandé de signer l'acte de mission certifiant que j'avais donné satisfaction dans les tâches pour lesquelles on m'avait engagé. Elle a souri, a penché la tête de côté comme si elle évaluait en toute honnêteté son degré de satisfaction, puis retiré un stylo fibre de derrière son oreille. Ce geste, sans nul doute innocent, m'a troublé. Dans mon imagination bouillonnante, c'était le prélude à l'effeuillage.

Mais ce soir, point de fantasmes déplacés. Ce soir, je me consacre à mon travail, assis sur le lit d'un mourant. Et Hannah, professionnelle de la santé qui, si cela se trouve, vit ce genre de scène trois fois par jour avant le déjeuner, s'est blindée contre toute émotion parasite, donc j'ai fait de même.

« Demandez-lui comment il s'appelle, s'il vous plaît », m'ordonne-t-elle dans un anglais teinté de français.

Il s'appelle Jean-Pierre, nous informe-t-il après mûre réflexion, ajoutant pour faire bonne mesure, avec toute la truculence que lui permet son état diminué, qu'il est tutsi et fier de l'être, information gratuite que Hannah et moi décidons tacitement d'ignorer, entre autres parce que nous le savions déjà, car Jean-Pierre, derrière tous ses tuyaux, a la morphologie tutsie classique, pommettes hautes, mâchoire saillante et nuque allongée, de l'imagerie populaire africaine même si ce n'est pas le cas pour nombre d'entre eux.

« Jean-Pierre comment ? » insiste-t-elle aussi sévèrement, et je traduis à nouveau.

Jean-Pierre ne peut-il m'entendre, ou préfère-t-il ne pas avoir de nom de famille ? Le temps que l'infirmière diplômée Hannah et moi-même attendions sa réponse est pour nous l'occasion d'échanger notre premier long regard, long dans le sens qu'il n'a pas besoin d'être si long quand on veut juste vérifier que la personne pour laquelle on traduit a bien entendu ce qu'on a dit, d'autant qu'aucun de nous deux n'a rien dit et lui non plus.

« Demandez-lui où il habite, je vous prie », poursuit-elle en s'éclaircissant discrètement la gorge, quelque peu serrée comme la mienne.

Sauf que cette fois, à ma grande surprise et pour ma grande joie, elle me parle en swahili, comme à un compatriote. Et si cela ne suffisait pas, avec les inflexions du Congo oriental !

Mais je suis là pour travailler. L'infirmière diplômée a posé une nouvelle question à notre malade, et je dois traduire. Ce que je fais, du swahili au kinyarwanda, puis du kinyarwanda de Jean-Pierre au swahili de Hannah, dont je reprends les cadences familières sans pour autant les copier, tout en plongeant dans ses grands yeux marron.

« Je vis dans un buisson de Hampstead Heath, lui dis-je, m'appropriant les paroles de Jean-Pierre. Et c'est là que je retournerai quand je sortirai de ce… de cet endroit, ajouté-je, omettant par décence l'épithète qu'il a employée pour le décrire. Hannah, enchaîné-je en anglais, peut-être pour soulager la tension. Je vous en prie, dites-moi qui vous êtes. D'où venez-vous ? »

Sans la moindre hésitation, elle me révèle ses origines : « Je viens de la région de Goma dans le Nord-Kivu, d'une tribu nande, murmure-t-elle. Ce pauvre Rwandais est l'ennemi de mon peuple. »

Et je peux vous jurer que son souffle court, ses yeux dilatés, sa soif de compréhension me transmettent en un instant sa vision du destin tragique de son Congo adoré : les corps décharnés de ses parents et amis, les champs incultes, le bétail mort, les villages désolés où elle a vécu jusqu'à ce que les Rwandais passent la frontière en masse et, faisant du Congo

oriental le champ de bataille de leur guerre civile, infligent d'indicibles horreurs à ce pays déjà ravagé par l'incurie.

À l'origine, les envahisseurs voulaient seulement pourchasser les *génocidaires** qui avaient tué à mains nues un million des leurs en cent jours. Mais ce qui avait débuté comme une traque devint bientôt une mêlée générale pour les ressources minières du Kivu, et il en résulta qu'un pays au bord de l'anarchie bascula totalement, ce que je m'évertuais à expliquer à Penelope qui, en tant que journaliste anglaise respectueuse de sa ligne éditoriale, préférait relayer les mêmes informations que tous les autres. Ma chérie, disais-je, écoute-moi. Je sais que tu es très occupée, je sais que ton journal tient à rester tous publics. Mais je t'en prie à deux genoux, juste pour cette fois, publiez quelque chose, ne serait-ce qu'un petit quelque chose, pour dire au monde ce qui se passe au Congo oriental. Quatre millions de morts. Rien que ces cinq dernières années. Certains en parlent comme de la Première Guerre mondiale de l'Afrique, et vous, vous n'en parlez pas du tout. D'accord, ce n'est pas une guerre classique, pan t'es mort ! Ce ne sont pas les balles, les machettes, ni les grenades à main qui tuent les gens, mais le choléra, la malaria, la dysenterie et cette bonne vieille famine, et la plupart des morts ont moins de cinq ans. Et ils meurent encore aujourd'hui, pendant que nous parlons, par milliers tous les mois. Alors il doit bien y avoir un papier à faire là-dessus. Et il y en eut un, page 29 à côté de la grille des mots croisés faciles.

D'où tenais-je mes informations dérangeantes ? Du BBC World Service et de lointaines stations de radio africaines que j'écoutais dans mon lit au petit matin en attendant son retour après bouclage ; de cybercafés où j'allais seul pendant qu'elle emmenait dîner ses sources ; de journaux africains achetés en douce ; de rassemblements publics auxquels j'assistais en retrait, affublé d'un gros anorak et d'un bonnet à pompon, tandis qu'elle passait le week-end en formation continue sur tout sujet nécessitant qu'elle continuât sa formation.

Mais Grace, tout alanguie, étouffant un bâillement de fin de service, ne sait rien de tout cela, bien sûr, puisqu'elle n'a pas fait les mots croisés faciles. Elle ignore que Hannah et moi

effectuons un acte symbolique de réconciliation humaine. Devant nous gît un Rwandais mourant qui s'appelle Jean-Pierre. À son chevet se tient une jeune Congolaise qui s'appelle Hannah et que toute son éducation porte à considérer Jean-Pierre et ses semblables comme les seuls coupables des souffrances de son pays. Lui tourne-t-elle le dos pour autant ? Appelle-t-elle une autre collègue, le remet-elle entre les mains de Grace, qui bâille toujours ? Non. Elle l'appelle ce *pauvre Rwandais* et lui tient la main.

« Demandez-lui où il vivait avant, s'il vous plaît, Salvo », m'ordonne-t-elle sèchement dans son anglais de francophone.

Et à nouveau nous attendons, c'est-à-dire que Hannah et moi nous nous regardons avec stupéfaction et incrédulité, comme deux êtres partageant une vision céleste que nul autre ne peut voir faute d'yeux adéquats. Mais Grace l'a remarqué. Grace suit les progrès de notre relation d'un œil bienveillant.

« Jean-Pierre, où viviez-vous avant de vous installer sur Hampstead Heath ? » demandé-je d'un ton aussi délibérément détaché que celui de Hannah.

En prison.

Et avant la prison ?

Au bout d'une éternité, il finit par me fournir une adresse et un numéro de téléphone londoniens, que je traduis. Hannah va chercher le stylo fibre derrière son oreille, prend note dans son calepin, déchire la page et la tend à Grace, qui traverse la salle jusqu'à un téléphone – à regret car à présent elle ne veut rien rater. Et c'est à ce moment-là que notre malade, comme arraché à un cauchemar, se dresse sur son séant malgré tous ses tuyaux et demande dans son kinyarwanda maternel haut en couleur *Mais qu'est-ce qui m'arrive, putain de merde* et pourquoi la police l'a-t-elle traîné ici contre son gré ? Alors Hannah me prie dans un anglais étranglé par l'émotion de traduire les *mots précis* qu'elle va lui dire sans rien ajouter ni retrancher, Salvo, je vous en conjure, même si vous en éprouvez personnellement le besoin par égard pour notre malade – *notre malade* étant devenu un concept suprême pour nous deux. Et je l'assure, d'une voix tout aussi faible, que jamais je n'oserais enjoliver aucun de ses propos, aussi pénible cela me fût-il.

« L'officier de l'état civil est prévenu, il viendra dès que possible, annonce Hannah en articulant bien et en marquant des pauses à mon intention avec une intelligence qui fait défaut à nombre de mes clients. Jean-Pierre, je dois vous informer que vous souffrez d'une grave maladie du sang, trop avancée selon moi pour être curable. J'en suis navrée, mais nous devons l'accepter. »

Malgré ses paroles, ses yeux brillent d'un véritable espoir, rivés sur le point de mire d'une rédemption sereine. Si Hannah est capable d'assumer une nouvelle aussi terrible, alors Jean-Pierre devrait l'être aussi et moi de même. Après que j'ai traduit son message de mon mieux – les *mots précis* étant une illusion de profane, car peu de Rwandais du niveau de ce pauvre homme maîtrisent des concepts tels qu'un trouble aigu de la circulation sanguine –, elle lui demande de le lui répéter par ma voix pour qu'elle sache qu'il sait, et qu'il sache qu'il sait, et que je sache qu'ils savent tous les deux et fini les faux-semblants.

Jean-Pierre s'exécute en maugréant, je retraduis, et elle me demande alors s'il désire quelque chose en attendant l'arrivée de ses proches – ce qui est un code, nous le savons tous les deux, pour lui faire savoir qu'il a de grandes chances de mourir avant. Ce qu'elle ne lui demande pas, et donc moi non plus, c'est pourquoi il a dormi à la dure sur Hampstead Heath plutôt que chez lui aux côtés de sa femme et de ses enfants. Mais je devine qu'elle considère ce genre de question personnelle comme une intrusion dans son intimité, et moi aussi. Pourquoi un Rwandais voudrait-il aller mourir sur Hampstead Heath sinon pour s'isoler ?

C'est alors que je remarque qu'elle tient non seulement la main de notre malade, mais aussi la mienne. Et Grace le remarque également, avec un certain trouble mais sans arrière-pensée car elle sait, comme moi, que son amie Hannah n'est pas du genre à tenir la main du premier interprète venu. Pourtant les voilà, ma main café au lait à demi congolaise et la main de Hannah, pur chocolat noir avec paume rosâtre, entrelacées au-dessus du lit d'un ennemi rwandais. Et il n'y a aucune sensualité dans ce geste (la question ne se pose même pas, avec Jean-Pierre agonisant entre nous deux), seulement de l'entraide et du

réconfort mutuel dans notre entier dévouement à notre malade commun. C'est juste qu'elle est profondément émue et moi aussi. Elle est émue par ce pauvre mourant alors qu'elle en voit à longueur de journée chaque jour de la semaine. Elle est émue que nous prenions soin d'un ennemi supposé et l'aimions selon l'Évangile dans le respect duquel elle a été élevée, ainsi que me l'indique sa croix en or. Elle est émue par ma voix, baissant les yeux comme pour prier chaque fois que je traduis du swahili en kinyarwanda et retour. Elle est émue parce que, comme j'essaie désespérément de le lui exprimer par mon regard, nous nous sommes cherchés toute notre vie.

* * *

Je ne vais pas dire que nos mains ne se séparent plus dès lors car ce serait faux, mais nous restons liés par nos regards intérieurs. Il lui arrive de n'offrir à ma vue que son dos élancé quand elle se penche sur notre malade, le redresse, lui caresse la joue ou vérifie les appareils auxquels Grace l'a branché, mais chaque fois qu'elle se retourne vers moi, je suis là pour elle et elle pour moi. Et tout ce qui suit, moi attendant la fin de son service sous les néons du portail, elle sortant me rejoindre, les yeux baissés, nous deux évitant de nous enlacer par timidité d'enfants de la Mission, regagnant son foyer d'accueil en haut de la colline main dans la main comme deux bons élèves, puis empruntant un étroit couloir dans des effluves de nourriture indienne jusqu'à une porte cadenassée dont elle a la clé, tout cela découle des regards échangés devant notre Rwandais mourant et de notre responsabilité partagée face à une vie humaine qui s'éteignait sous nos yeux.

Voilà pourquoi, entre deux folles étreintes, nous pouvons avoir des discussions comme je n'en ai plus eu depuis la mort du frère Michael, aucun confident ne s'étant jusque-là imposé à moi hormis M. Anderson, et jamais sous la forme d'une belle Africaine rieuse et sensuelle, vouée tout entière aux miséreux de ce monde, et qui ne vous demande rien en n'importe quelle langue que vous ne soyez prêt à donner. Pour nous raconter, nous parlons anglais ; pour faire l'amour, français ; et pour

évoquer nos rêves africains, forcément, le swahili de notre enfance congolaise, joyeux mélange d'insouciance et d'allusions implicites. En l'espace de vingt heures sans sommeil, Hannah est devenue la sœur, l'amante et l'amie qui jamais ne m'est apparue au long de ma jeunesse itinérante.

Parlons-nous culpabilité, nous, les bons petits chrétiens jadis élevés dans la dévotion et aujourd'hui vautrés dans l'adultère ? Eh bien non. Nous parlons de mon mariage, que je déclare mort et bien mort. Nous parlons du petit Noah, le fils de Hannah, confié aux soins de sa tante en Ouganda et qui nous manque beaucoup. Nous parlons promesses solennelles et politique, échangeons des souvenirs, buvons du jus de canneberge dans de l'eau gazeuse, mangeons des pizzas livrées à domicile, et faisons l'amour jusqu'au moment où elle doit enfiler à regret son uniforme et, résistant à mes prières pour une dernière étreinte, redescendre la côte jusqu'à l'hôpital pour un cours d'anesthésie qu'elle suit avant le début de son service de nuit auprès de ses mourants tandis que je pars en quête d'un taxi car, à cause des attentats, le métro ne fonctionne que partiellement et encore, et les bus mettent trop de temps, et mon Dieu il est déjà cette heure-là ?

Les derniers mots de Hannah en swahili résonnent encore à mes oreilles. Enserrant mon visage entre ses mains, elle hoche doucement la tête l'air émerveillé et me dit : « Salvo, quand ta mère et ton père t'ont conçu, ils devaient s'aimer très fort. »

3

« Ça ne vous dérange pas si j'ouvre la fenêtre ? » demandai-je à Fred, mon chauffeur blanc.

Bien carré sur la banquette arrière de la Mondeo qui slalomait habilement dans la circulation dense du vendredi soir, j'éprouvais un sentiment de libération qui frisait l'euphorie.

« Pas de problème, chef », acquiesça-t-il d'une voix de stentor.

Mon oreille aiguisée perçut d'emblée sous les tournures familières une pointe d'accent d'école privée anglaise. Fred avait mon âge et conduisait avec assurance. Je l'aimais déjà. Je baissai la vitre et me laissai caresser par la douceur de l'air nocturne.

« Vous savez où on va, Fred ?

— Au bout de South Audley Street, répondit-il et, supposant à tort que je m'inquiétais de la vitesse à laquelle il roulait, il ajouta : Vous angoissez pas, je vais vous y amener en un seul morceau. »

Je n'étais pas angoissé, mais intrigué. Jusqu'à présent, mes rencontres avec M. Anderson avaient eu pour cadre un cachot souterrain bien moquetté sis au bout d'un dédale de couloirs en brique verte gardés par des huissiers au teint cireux équipés de talkies-walkies dans les locaux de son ministère de tutelle à Whitehall. Les murs s'ornaient des photographies en couleurs de la femme, des filles et des épagneuls de M. Anderson, et de distinctions sous cadre doré remportées par la chorale de Sevenoaks, son autre passion dans la vie. C'était dans ce cachot, où j'avais été convoqué par lettre confidentielle à une série d'« entretiens tests » officiellement menés par un mystérieux organisme se faisant appeler le Comité d'audit linguistique, qu'il m'avait dévoilé dans toute sa splendeur la Loi sur le secret officiel et ses nombreuses peines encourues, d'abord en me donnant lecture d'une homélie qu'il avait déjà dû lire des

centaines de fois, puis en m'en faisant signer un exemplaire prérempli dans lequel figuraient mon nom, ma date et mon lieu de naissance, tout en me surveillant par-dessus ses lunettes de lecture.

« N'allez pas vous bercer d'illusions, hein, fiston ? lança-t-il d'un ton qui m'évoqua irrésistiblement le frère Michael. Vous êtes un garçon brillant, une vraie flèche si j'en crois tout ce qu'on me rapporte sur vous. Votre stock de langues bizarroïdes et votre réputation professionnelle impeccable ne pouvaient pas passer inaperçus pour un grand service tel que le mien. »

Je ne savais trop à quel grand service il faisait allusion, mais il m'avait déjà informé qu'il était haut fonctionnaire de Sa Majesté et que je n'avais pas besoin d'en savoir davantage. Je ne lui demandai pas non plus lesquelles de mes langues il trouvait bizarroïdes, ce que j'eusse peut-être fait si je n'avais été sur un petit nuage, car parfois mon respect pour autrui s'évapore impromptu.

« Quoi qu'il en soit, cela ne fait pas de vous le centre de l'univers, alors surtout n'allez pas vous y croire, poursuivit-il, toujours au sujet de mes qualifications. Vous serez ATP, c'est-à-dire auxiliaire à temps partiel, et il n'y a pas plus bas sur l'échelle. Vous faites partie de notre troupe secrète, mais vous jouez en *off*, et vous tournerez en *off* jusqu'à ce qu'on vous propose un emploi fixe. Loin de moi l'idée de dire qu'il n'y a pas d'excellentes prestations en *off*, ce serait inexact. D'après mon épouse Mary, il y a souvent de meilleurs textes et de meilleurs acteurs dans le *off*. Vous comprenez ce que je suis en train de vous dire, Salvo ?

— Je crois, monsieur. »

J'utilise beaucoup trop le mot « monsieur » et j'en suis bien conscient, de même que je disais *Mzee* trop souvent dans mon enfance. Mais au Sanctuaire, quiconque n'était pas un « frère » était un « monsieur ».

« Alors veuillez me répéter ce que je viens de vous dire, je vous prie, pour que nous soyons bien d'accord, tous les deux, suggéra-t-il, recourant à la même technique que Hannah le jour où elle annoncerait la mauvaise nouvelle à Jean-Pierre.

— Je ne dois pas me laisser emporter. Je ne dois pas trop…, commençai-je, sur le point d'utiliser le mot « m'exciter » mais me ressaisissant à temps. Pas trop m'enthousiasmer.

— Ce que je suis en train de vous dire, fiston, c'est d'éteindre cette étincelle dans vos yeux. À partir de dorénavant et à tout jamais. Parce que si je la revois une fois, je m'inquiéterai à votre sujet. Nous sommes des fidèles mais pas des zélotes. Et même si vos dons hors du commun sont en jeu, ce qu'on vous propose là c'est un boulot alimentaire comme vous en feriez pour n'importe quel client n'importe quel jour de la semaine, sauf que vous le ferez en pensant à votre reine et à votre patrie, ce que vous et moi apprécions. »

Tout en me gardant de paraître trop enthousiaste, je l'assurai que l'amour de ma patrie figurait en bonne place sur ma liste de priorités.

« Il y a une ou deux autres différences, je vous l'accorde, reprit-il, contrant ainsi une objection que je n'avais pas soulevée. Une de ces différences, c'est qu'on ne vous donnera pas grand-chose comme contexte avant de vous mettre des écouteurs sur les oreilles. Vous ne saurez pas qui parle, ni à qui, ni où, ni de quoi, ni comment nous l'avons obtenu. En tout cas, pas si nous pouvons l'empêcher, parce que ce serait contraire à la sécurité. Et s'il arrive que vous conceviez quelques petites hypothèses, je vous conseille de les garder pour vous. C'est à cela que vous vous êtes engagé en signant, Salvo, c'est ça que ça veut dire, secret, et si on vous prend à enfreindre les règles, vous vous retrouverez tout seul et sur liste noire. Et nos listes noires sont impossibles à effacer, contrairement à d'autres, se félicita-t-il, même si je ne pus m'empêcher de me demander s'il faisait par là une allusion inconsciente à la couleur de ma peau. Vous voulez déchirer ce bout de papier et oublier que vous êtes jamais venu ? Parce que c'est votre dernière chance de le faire.

— Non, monsieur, répondis-je après avoir avalé ma salive. Je suis partant, vraiment », confirmai-je du ton le plus détaché possible.

Il me serra la main et m'accueillit dans ce qu'il aimait à appeler l'honorable confrérie des voleurs de son.

* * *

Autant le dire d'emblée : les efforts de M. Anderson pour refroidir mon ardeur restèrent vains. Occuper l'une des quarante cabines insonorisées d'un bunker souterrain sécurisé surnommé le Chat Room, surveillé depuis son balcon cantilever par le suave Barney, notre régisseur en gilet bariolé, Anderson appelait ça un boulot alimentaire ? Me faire apporter cassettes, transcriptions mais aussi, malgré les règles du politiquement correct en vigueur sur les lieux de travail, tasses de thé par des filles en jean ? Écouter un haut gradé de l'Armée de résistance du Seigneur ougandaise fomenter en acholi par téléphone satellite l'installation d'une base au-delà de la frontière du Congo oriental, pour me retrouver l'instant d'après dans la touffeur des docks de Dar es-Salaam, avec en fond sonore les sirènes des bateaux, les cris des débardeurs et le ronflement intermittent d'un ventilateur de table déréglé qui éloigne les mouches, à entendre une bande d'assassins islamistes planifier l'importation de missiles antiaériens camouflés en cargaison de machinerie lourde ? Et, le même après-midi, être le seul témoin auditif des palabres entre un trio d'officiers corrompus de l'armée rwandaise et une délégation chinoise concernant la vente de minerais pillés au Congo ? Ou fendre le trafic bruyant de Nairobi dans la limousine avec chauffeur d'un caïd de la politique kenyane qui se négocie une grosse enveloppe pour autoriser un entrepreneur indien à recouvrir 750 kilomètres d'une nouvelle route par une unique petite pellicule de macadam avec une durée de vie garantie d'au moins deux saisons pluvieuses ? Ce n'est pas de l'alimentaire, ça, monsieur Anderson, c'est de l'ambroisie !

Mais je ne laissai pas scintiller l'étincelle, pas même devant Penelope. Si tu savais ! pensais-je quand elle me rabaissait devant sa meilleure amie Paula, ou partait le week-end pour une de ces conférences auxquelles personne d'autre ne semblait assister, et rentrait sereine et heureuse d'avoir tant conféré. Si seulement tu savais que ton gandin de mari étriqué émarge au Renseignement britannique !

Mais jamais je ne faiblis. Tant pis pour la gratification immédiate. J'accomplissais mon devoir pour l'Angleterre.

* * *

Ayant fait le tour de Berkeley Square, notre Ford Mondeo s'engagea dans Curzon Street. Fred se gara après le cinéma et se retourna par-dessus son siège pour me parler d'espion à espion.

« C'est par là, chef, murmura-t-il avec un signe de tête, mais sans pointer du doigt au cas où nous serions observés. Numéro 22B, la porte verte à cent mètres sur la gauche. Le bouton du haut indique HARLOW, comme la ville. Quand ça répond, dites que vous avez un paquet pour Harry.

— Barney sera là ? demandai-je, soudain nerveux à l'idée de rencontrer M. Anderson seul à seul dans un environnement inconnu.

— Barney ? C'est qui, Barney ? »

Me fustigeant d'avoir posé cette question superflue, je descendis sur la chaussée, où m'accueillit une bouffée d'air chaud. Un cycliste fit un écart pour m'éviter et m'insulta, puis Fred déboîta, me laissant là à regretter son départ. Je traversai la rue et enfilai South Audley Street. Le 22B appartenait à une rangée de maisons en brique rouge à perron escarpé. Des six boutons de l'interphone mal éclairé, celui du haut indiquait HARLOW, comme la ville, d'une encre passée. Au moment de sonner, je fus assailli par deux images mentales conflictuelles : le visage admiratif de Penelope et ses seins débordant de son beau tailleur neuf à quinze centimètres de la braguette de Thorne le Tombeur ; et les grands yeux de Hannah n'osant pas cligner, sa bouche ouverte chantant silencieusement son plaisir alors qu'elle m'arrachait mes dernières gouttes de vie sur le canapé-lit de sa cellule de nonne.

« J'ai un paquet pour Harry », annonçai-je, ce qui fit s'ouvrir Sésame.

* * *

Je n'ai pas encore décrit M. Anderson, sinon pour signaler sa ressemblance avec le frère Michael. Comme Michael, c'est un homme imposant, grand et râblé, aux traits immuablement taillés dans le roc. Comme Michael, c'est un père pour tous ses hommes. Malgré sa bonne cinquantaine, il ne donne pas l'impression d'avoir été hier un fringant jeune homme, ni qu'il sera demain un vieux croulant. Droit comme la justice, véritable incarnation d'Albion, il ne se départit jamais de la justification morale de ses actes, ne serait-ce que pour traverser la pièce. On peut attendre un de ses sourires pendant une éternité, mais quand survient cet événement on se sent plus près de Dieu.

Cela dit, pour moi, comme toujours, c'est la voix qui révèle l'homme : le débit étudié du chanteur, les pauses ménagées pour l'effet, les cadences du terroir propres au nord du pays. À Sevenoaks, m'a-t-il dit plus d'une fois, il est premier baryton. Dans sa jeunesse, il chantait ténor-contralto et avait failli faire une carrière professionnelle, mais lui avait préféré son Service. Et ce fut une fois de plus la voix de M. Anderson qui domina toutes mes autres impressions quand je m'aventurai à passer la porte. J'eus vaguement conscience d'autres sons et d'autres présences sur les lieux, je vis une fenêtre à guillotine ouverte et des voilages gonflés sous l'effet d'une brise que je n'avais pas remarquée dans la rue, mais mon attention fut accaparée par la silhouette rectiligne de M. Anderson devant la fenêtre et son plaisant accent du Nord alors qu'il parlait dans son portable.

« Ça va, Jack, il sera là d'un instant à l'autre, l'entendis-je dire, apparemment inconscient du fait que je me trouvais à deux mètres. On le convaincra aussi vite que possible, Jack, mais on ne peut pas aller plus vite que la musique, prévint-il avant de marquer une pause. Oui, c'est ça, *Sinclair*. »

Sinclair n'était pas le nom de son interlocuteur. M. Anderson confirmait simplement que Sinclair était leur homme.

« Il en est parfaitement conscient, Jack, et je ne manquerai pas de le lui rappeler quand il sera là, affirma-t-il en me dévisageant sans pour autant signaler mon arrivée. Non, ce n'est pas un bleu, il a déjà travaillé pour nous. Vous pouvez me croire, c'est l'homme idéal pour cette mission. Toutes les

langues possibles et imaginables, hautement qualifié, dévoué à l'extrême. »

Se pouvait-il qu'il fût en train de parler de moi ? *Hautement qualifié, dévoué à l'extrême ?* Mais je me contins. J'éteignis l'étincelle dans mes yeux.

« Et n'oubliez pas : c'est vous qui prenez son assurance en charge, Jack, pas nous. Tous risques, plus maladie sur le terrain et rapatriement express. Rien ne passe par nous. On est là si vous avez besoin de nous, Jack, mais rappelez-vous, chaque fois que vous nous appelez, vous ralentissez le processus. Tiens, je crois l'entendre monter l'escalier. Pas vrai, Salvo ? dit-il après avoir raccroché. Maintenant, écoutez-moi bien, fiston. Nous allons devoir faire votre éducation en très peu de temps. Notre jeune Bridget ici présente va vous fournir une tenue de rechange. C'est un beau smoking que vous portez là, dommage de devoir l'enlever. Ah, ça a rudement évolué, les smokings, depuis mon époque. Au bal annuel de la chorale, on avait le choix entre noir et noir. Bordeaux, comme le vôtre, c'était pour les chefs d'orchestre. Bon, alors, vous avez craché le morceau à votre femme, n'est-ce pas ? Mission top secrète d'importance nationale qui s'est déclenchée du jour au lendemain, c'est bien ça ?

— Non, je ne lui ai rien dit, je me suis conformé à vos ordres, répliquai-je fermement. Je l'ai acheté exprès pour sa soirée », ajoutai-je, parce que, Hannah ou pas Hannah, je me devais de préserver sa foi dans ma fidélité conjugale jusqu'au moment propice pour l'informer des récents bouleversements.

La femme qu'il avait appelée notre jeune Bridget s'était postée juste en face de moi et me regardait des pieds à la tête, un ongle verni posé sur les lèvres. Avec ses boucles d'oreilles en perle et son jean de grand couturier bien trop coûteux pour sa feuille de paie, elle ondulait des hanches au rythme de ses cogitations.

« Quel est votre tour de taille, Salv ? On s'est dit 81.

— Euh non, 76, rectifiai-je, me rappelant que Hannah m'avait jugé trop maigre.

— Et votre hauteur d'entrejambe ?

— 81, aux dernières nouvelles, rétorquai-je sur le même ton badin.

— Tour de cou ?

— 38. »

Elle disparut dans un couloir, me laissant en proie à un désir subit pour elle dont je m'étonnai avant d'y voir une simple résurgence de mon désir pour Hannah.

« On a un peu d'action sur le terrain à vous proposer, fiston, annonça mystérieusement M. Anderson tout en rangeant son portable dans sa poche de poitrine. Attention, le confort de sa petite cabine où on écoute le monde à bonne distance, c'est terminé. Là, vous allez rencontrer certaines de ces crapules en chair et en os, et faire une bonne action pour votre pays, au passage. J'imagine que vous n'avez rien contre une nouvelle identité ? Tout le monde a envie de changer de peau un jour ou l'autre, paraît-il.

— Non je n'ai rien contre, monsieur Anderson, du moment que vous me dites que c'est nécessaire. J'y suis même tout à fait disposé, ajoutai-je, puisque, en ayant déjà changé une fois au cours des dernières vingt-quatre heures, une deuxième fois ne ferait guère de différence. Nous sauvons le monde de qui, ce coup-ci ? demandai-je, prenant soin de dissimuler mon enthousiasme sous un air détaché, pour m'étonner de voir M. Anderson prendre ma question très au sérieux, y réfléchissant avant de m'en poser une à son tour.

— Salvo ?

— Oui, monsieur Anderson ?

— Ça vous gênerait beaucoup de vous salir un peu les mains au nom d'une noble cause ?

— Eh bien, c'est ce que je pensais déjà être en train de faire. Enfin, d'une certaine manière », me repris-je rapidement.

Trop tard. M. Anderson s'était rembruni. Il accordait grand crédit à l'intégrité morale du Chat Room et réprouvait que quiconque le critique, surtout moi.

« Jusqu'à présent, Salvo, vous avez joué un rôle essentiel dans la défense de notre patrie assiégée. Mais à compter de ce soir, vous allez porter le combat chez l'ennemi. Vous cesserez d'être *défensif* pour devenir…, commença-t-il en cherchant le

mot juste, *proactif*. Percevrais-je en vous une réticence à franchir ce cap ?

— Pas du tout, monsieur Anderson. Pas si c'est une noble cause, comme vous le dites. J'en serais ravi. Du moment qu'il s'agit juste de deux jours, ajoutai-je, repensant à mon choix de vie concernant Hannah, que je souhaitais vivement mettre en place au plus vite. Ou trois jours maximum.

— Je dois toutefois vous avertir que, dès l'instant où vous quitterez ce bâtiment, vous serez inconnu des services de Sa Majesté. Si pour une raison quelconque vous êtes repéré, *grillé* comme on dit, vous serez abandonné à votre sort sans aucun scrupule. Message reçu, fiston ? Parce que vous avez l'air un peu ailleurs, si je peux me permettre. »

De ses longs doigts bien manucurés, Bridget m'ôtait ma veste de smoking sans se rendre compte que, tout près, Hannah et moi manquions tomber du canapé-lit en nous arrachant les vêtements qui nous restaient pour faire l'amour une deuxième fois.

« Reçu cinq sur cinq, monsieur Anderson, lançai-je gaiement, quoique avec un temps de retard. Ils ont besoin de quoi, comme langues ? Il y aura du vocabulaire spécialisé ? Je devrais peut-être repasser à Battersea tant que la voie est libre pour attraper quelques ouvrages de référence. »

Ma proposition ne semblait pas à son goût, car il fit la moue.

« Cette question relève de vos employeurs temporaires, Salvo. Nous n'avons pas, et nous ne voulons pas avoir, connaissance des détails de leur projet. »

Bridget m'entraîna vers une chambre miteuse, mais sans entrer. Posés sur le lit défait, deux pantalons de flanelle grise usés, trois chemises d'occasion, des sous-vêtements sortis du stock pénitentiaire, des chaussettes et une ceinture en cuir dont le chrome de la boucle s'effritait. Et par terre, trois paires de chaussures déjà faites. Une veste sport râpée pendait sur un cintre en fer à la porte. En ôtant ma tenue de soirée, je profitai d'une nouvelle bouffée des effluves de Hannah. Sa minuscule chambre ne comportait pas de lavabo, et les salles de bains de l'autre côté du couloir étaient occupées par des infirmières se préparant à prendre leur service.

Les chaussures les moins hideuses étaient celles qui m'allaient le plus mal, mais je commis l'erreur de faire passer la vanité avant le confort. La veste sport, en Harris tweed de résistance industrielle, tenait de la camisole de force : quand j'avançais les épaules, le col me sciait le cou ; quand je les reculais, je me retrouvais pris dans une clé de bras. Une cravate vert olive de nylon tricoté parachevait l'affligeant ensemble.

J'eus un instant le moral en berne, car j'avoue sans détour mon amour de la parure, mon goût pour l'élégance, l'harmonie des couleurs, l'ornement, nul doute hérités des gènes de ma mère congolaise. Jetez un coup d'œil dans ma mallette n'importe quel jour de la semaine, et qu'y trouverez-vous entre les dépositions écrites, les rapports, les articles de référence, les arrêtés d'expulsion ? De luxueux catalogues des vêtements masculins les plus chers du monde, que je ne pourrais jamais m'offrir dussé-je vivre dix vies. Et là, j'en étais réduit à ces oripeaux.

Je repassai au salon, où je trouvai Bridget occupée à dresser l'inventaire de mes effets personnels sur un bloc de papier réglé : un portable à clapet dernier cri en acier brossé, extra-plat, avec appareil photo intégré, un trousseau des clés de la maison, un permis de conduire, un passeport britannique que, par fierté ou insécurité, j'emporte toujours avec moi, et un portefeuille en fleur de veau contenant cinquante-cinq livres en billets et des cartes de crédit. Je lui remis dûment les derniers vestiges de ma gloire passée : mon pantalon de smoking tout neuf, mon nœud papillon assorti Turnbull & Asser, ma chemise de soirée plissée du meilleur coton longues fibres, mes beaux boutons de col et de manchettes en onyx, mes chaussettes en soie, mes souliers en cuir verni. Je me soumettais encore à cette douloureuse épreuve quand M. Anderson revint à la vie.

« Connaîtriez-vous par hasard un certain *Brian Sinclair*, Salvo ? demanda-t-il d'un ton accusateur. Réfléchissez bien, je vous prie. *Sinclair ? Brian ?* Ça vous dit quelque chose ? »

Je l'assurai que, hormis pour l'avoir entendu prononcer ce nom sur son portable quelques instants plus tôt, je ne le connaissais pas.

« Parfait. À partir de maintenant, et pour les deux jours et les deux nuits à venir, *Brian Sinclair*, c'est vous. Veuillez, je vous prie, noter l'heureuse similarité des initiales : B. S. En matière de couverture, la règle d'or est de rester aussi près de la réalité que le permettent les exigences de l'opération. Vous n'êtes plus Bruno Salvador, vous êtes Brian Sinclair, interprète free-lance élevé en Afrique centrale, fils d'un ingénieur des Mines, employé temporaire d'un syndicat international enregistré dans les îles Anglo-Normandes qui se consacre à apporter les toutes dernières technologies agricoles au tiers et au quart-monde. Veuillez me signifier si vous avez un quelconque problème avec cette couverture. »

Sans proprement chuter, mon moral ne remonta pas non plus. Déstabilisé par les inquiétudes de M. Anderson, je commençais à me demander si je ne devrais pas moi aussi m'inquiéter.

« Je les connais, monsieur Anderson ?

— Qui ça, fiston ?

— Les gens de ce syndicat agricole. Si moi je suis Sinclair, ils sont qui, eux ? Peut-être que j'ai déjà travaillé pour eux avant.

— Salvo, nous parlons là d'un syndicat *anonyme*, dit-il avec une expression que je ne pus déchiffrer car il se trouvait à contre-jour. Il serait fortement illogique pour un tel syndicat d'avoir un nom.

— Les dirigeants ont bien des noms, eux ?

— Votre employeur temporaire n'a pas de nom en tant que tel, pas plus que le Syndicat, me rabroua M. Anderson avant de céder : Je vais néanmoins vous révéler, et sans doute ne devrais-je pas, que vous serez sous les ordres d'un certain *Maxie*. Et surtout, ne laissez entendre en aucun cas que vous tenez ce nom de moi.

— M. Maxie ou Maxie Quelque chose ? insistai-je. Si je me mets la corde au cou, monsieur Anderson…

— Maxie tout court, Salvo, ça suffit amplement. Dans le cadre de cette opération exceptionnelle, question commandement et hiérarchie vous rendrez compte à Maxie, sauf contrordre.

— Dois-je lui accorder ma confiance, monsieur Anderson ? »

Son brusque petit coup de menton trahit sans ambiguïté sa première réaction : toute personne qu'il mentionnait était par définition fiable. Puis, voyant mon expression, il se radoucit.

« Sur la base des informations dont je dispose, vous seriez en effet bien avisé de placer votre confiance en lui. C'est un génie dans son domaine, paraît-il. Comme vous, Salvo, comme vous.

— Merci, monsieur Anderson, dis-je avant de le tarauder un peu plus, le voleur de son en moi ayant perçu la réserve dans sa voix : À qui Maxie rend-il compte, lui ? Dans le cadre de cette opération exceptionnelle ? Sauf contrordre ? insistai-je, son regard sévère m'incitant à reformuler aussitôt ma question en des termes plus acceptables : Je veux dire, on rend tous compte à quelqu'un, n'est-ce pas, monsieur Anderson ? Même vous. »

Quand on le pousse à bout, M. Anderson a pour habitude d'inspirer profondément et de baisser la tête comme un mastodonte sur le point de charger.

« Je crois comprendre qu'il y a un *Philip*, concéda-t-il, réticent. Ou, me dit-on, quand cela l'arrange, *Philippe*, à la française, ajouta-t-il avec un soupir d'agacement, car, malgré sa vocation de polyglotte, M. Anderson a toujours jugé l'anglais bien suffisant pour tout le monde. De même que vous dépendez de Maxie, Maxie dépend de Philip. Cela vous satisfait-il ?

— Ce Philip a-t-il un grade, monsieur Anderson ?

— Non, Philip n'en a pas, répondit-il du tac au tac, alors qu'il avait précédemment hésité. Philip est consultant. Il n'a pas de grade, il n'est membre d'aucun service officiel. Bridget, les belles cartes de visite toutes neuves de M. Sinclair, je vous prie. »

Avec une révérence facétieuse, Bridget me tendit un étui en plastique, que j'ouvris pour en sortir un bristol au nom de Brian S. Sinclair, interprète accrédité, résident d'une boîte postale à Brixton. Les numéros de téléphone et de fax ainsi que l'adresse mail m'étaient inconnus. Aucune mention de mes diplômes et titres.

« Le S veut dire quoi ?

— Ce que vous voudrez, répliqua M. Anderson, magnanime. À condition de vous en tenir au nom que vous aurez choisi.

— Et si quelqu'un essaie de me téléphoner ? demandai-je, mes pensées s'envolant une fois de plus vers Hannah.

— Un enregistrement courtois annonce que vous serez de retour à votre bureau dans quelques jours. Si quelqu'un décide de vous envoyer un mail, ce que nous jugeons improbable, ce message sera reçu et traité de façon appropriée.

— Mais à part ça, je suis toujours moi ? insistai-je, mettant à bout la patience de M. Anderson.

— Oui, Salvo, vous êtes toujours vous, mais sous une identité parallèle à la vôtre. Si vous êtes marié, restez marié. Si vous avez une grand-mère chérie à Bournemouth, vous pouvez la garder avec notre bénédiction. M. Sinclair n'aura aucune traçabilité : une fois cette opération terminée, il n'aura jamais existé. Je ne peux pas être plus clair, déclara-t-il avant de poursuivre sur un ton plus conciliant : C'est une situation tout à fait banale dans le monde où vous êtes sur le point d'entrer, fiston. Votre seul problème, c'est que pour vous c'est nouveau.

— Et mon argent ? Pourquoi faut-il que vous conserviez mon argent ?

— Mes instructions sont… »

Il s'interrompit. Croisant son regard, je compris qu'il ne voyait plus Salvo le mondain sophistiqué, mais un fils métis de la Mission qui portait une veste sport de l'Armée du Salut, un pantalon de flanelle trop large et des chaussures de plus en plus serrées. Cette vision fit à l'évidence vibrer en lui une corde sensible.

« Salvo.

— Oui, monsieur Anderson.

— Vous allez devoir vous endurcir, fiston. Vous allez vivre dans le mensonge, là-bas.

— Vous me l'avez déjà dit. Ça ne me pose pas de problème. Je suis prêt. Vous m'avez averti. J'ai juste besoin de téléphoner à ma femme, c'est tout, conclus-je, pensant *Hannah* sans le dire.

— Vous allez côtoyer d'autres hommes qui vivent dans le mensonge. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? Ils ne sont pas comme nous, ces gens. Hélas, la vérité n'est pas un absolu pour

eux, cette vérité biblique que vous et moi avons appris à respecter depuis l'enfance. »

À ce jour encore, je n'ai pas cerné les affinités religieuses de M. Anderson, que je soupçonne essentiellement maçonniques, mais il n'a jamais manqué de me rappeler que nous sommes frères, unis par une foi commune. M'ayant tendu mon portable pour un ultime appel, Bridget se retira dans la chambre, à moins de deux mètres de distance. M. Anderson resta planté dans le salon, à portée d'oreille pour saisir la moindre de mes paroles. Réfugié dans la petite entrée, je subis un apprentissage accéléré des arcanes de l'infidélité conjugale. Mon unique désir était d'assurer Hannah de mon amour éternel et de l'avertir que je ne serais pas en mesure de lui parler comme promis pendant deux jours, mais, vu l'épaisseur de la porte qui me séparait de mon public, je n'eus d'autre option que de téléphoner à mon épouse légitime pour tomber sur son répondeur :

Vous êtes sur la boîte vocale de Penelope Randall. Je ne suis pas au bureau pour l'instant. Vous pouvez me laisser un message après le signal sonore. Pour contacter mon assistante, demandez Emma au poste 9124.

« Coucou, chérie, c'est moi ! lançai-je après une profonde inspiration. Écoute, je suis vraiment désolé, mais je dois encore m'absenter pour un assez gros contrat. C'est à l'appel d'une entreprise, un de mes meilleurs et de mes plus vieux clients. Une question de vie ou de mort, apparemment. Ça pourrait prendre deux ou trois jours. J'essaierai de t'appeler, mais ça ne va pas être évident. »

Qui parlait donc ainsi ? Personne de ma connaissance. Personne que j'aie jamais entendu. Personne que je souhaiterais revoir. Je redoublai d'efforts :

« Écoute, dès qu'ils me laissent souffler un peu, je t'appelle. Je suis vraiment navré, ma chérie. Ta soirée était très réussie, très très réussie. Ton ensemble était superbe. Tout le monde le disait. Je suis vraiment désolé d'avoir dû vous laisser, tous. Enfin, on aura plein de choses à se raconter à mon retour, d'accord ? À bientôt, chérie. Au revoir. »

Bridget me reprit le téléphone, me tendit mon sac de voyage et me regarda tandis que j'en vérifiais le contenu : chaussettes, mouchoirs, chemises, caleçons, trousse de toilette, pull gris à col en V.

« Vous suivez un traitement médical ? hasarda-t-elle. Vous portez des lentilles de contact ? Pas de solution de rinçage, de petite boîte ? »

Je secouai la tête.

« Bon, eh bien, vous pouvez partir, tous les deux », déclara M. Anderson.

S'il avait levé la main droite pour nous bénir d'un geste large à la façon du frère Michael, je n'en aurais pas été étonné.

4

Par un mystère que je ne m'explique toujours pas quand j'y repense aujourd'hui, en redescendant l'escalier ce soir-là derrière Bridget jusqu'au trottoir de South Audley Street, attifé en instituteur de province, sans rien pour me rattacher au monde hormis de fausses cartes professionnelles et l'assurance d'affronter bientôt des périls inconnus, je me considérais bel et bien comme l'homme le plus chanceux de Londres, sinon de tout le pays, le patriote et serviteur secret le plus intrépide.

Le bateau conçu par le célèbre explorateur norvégien Nansen, grande figure au panthéon des hommes d'action du frère Michael, portait le nom de *Fram*, qui signifie *en avant* en norvégien. *Fram*, comme mon cher défunt père franchissant les Pyrénées sur sa bicyclette d'hérétique. *Fram*, peu ou prou comme moi depuis que j'avais reçu ce que le frère Michael, dans un autre contexte, avait appelé la vocation. *En avant* pour rassembler mon courage et prendre la décision qui s'imposait à moi, *En avant* pour gagner mes galons dans la guerre silencieuse de mon pays contre les crapules en chair et en os, *En avant* pour quitter Penelope, depuis longtemps devenue une étrangère pour moi, *En avant* sur le sentier lumineux du retour à la vie avec Hannah. *En avant*, enfin, vers mon mystérieux nouveau maître, Maxie, et son consultant encore plus mystérieux, Philip.

Étant donné l'extrême urgence de l'opération et son importance, je m'attendais à trouver notre chauffeur blanc Fred en train de faire dûment chauffer le moteur de sa Mondeo le long du trottoir, mais, avec le cordon de police qui bloquait Marble Arch et tous les embouteillages, Bridget m'assura qu'il serait plus rapide de marcher.

« Ça ne vous dérange pas, Salvo ? demanda-t-elle en me serrant fermement le bras, soit de crainte que je ne m'enfuie, idée qui ne m'aurait jamais effleuré, soit parce qu'elle faisait

partie de l'engeance des tripoteurs, ceux qui vous tapotent la joue ou vous frottent le dos et dont on ne sait jamais, ou du moins dont je ne sais jamais, s'ils dispensent ainsi le lait de la bonté humaine ou s'ils vous invitent dans leur lit.

— Si ça me dérange ? fis-je en écho. Mais non, c'est une soirée superbe ! Je pourrais vous emprunter votre téléphone une seconde, s'il vous plaît ? Peut-être que Penelope ne consulte pas ses messages.

— Désolée, chéri. C'est interdit, malheureusement. »

Savais-je où nous allions ? Le demandai-je ? Non. La vie d'un agent secret n'est rien sinon un voyage vers l'inconnu, et la vie d'un amant secret de même. Nous voilà donc partis, Bridget nous imposant son allure, moi les chevilles sciées par mes chaussures usées. Le soleil du crépuscule me mettait l'humeur au beau fixe, peut-être avec l'aide involontaire de Bridget, qui me tenait l'avant-bras droit si haut qu'il nichait sous son sein gauche, dont le contact laissait penser qu'il se soutenait tout seul. Quand une Hannah a rallumé la flamme en vous, il est naturel de voir les autres femmes sous un autre jour.

« Vous l'aimez vraiment, hein ? s'émerveilla-t-elle tout en me guidant à travers un groupe de fêtards du vendredi soir. Je connais tellement de couples mariés qui passent leur temps à s'engueuler. Ça me gonfle. Mais Penelope et vous, c'est différent, hein ? Ça doit être formidable. »

Son oreille se trouvait à quinze centimètres de ma bouche, et elle portait un parfum du nom de *Je Reviens*, arme de choix de Gail, la sœur cadette de Penelope. Gail, prunelle des yeux de son père, avait épousé un gérant de parking issu de la petite aristocratie. Pour être quitte, Penelope m'avait épousé, moi.

Aujourd'hui encore, il me faudrait tout un comité d'experts jésuites pour m'expliquer ce que je fis ensuite. Pourquoi, en effet, un homme nouvellement adultère, qui quelques heures plus tôt s'était abandonné corps, âme et racines à une autre femme pour la première fois en cinq ans de mariage, éprouverait-il le besoin irrésistible de hisser sa femme trompée sur un piédestal ? Pour recréer l'image d'elle qu'il avait souillée ? Ou son image de lui avant sa chute ? Mon éternelle culpabilité catholique me rattrapait-elle en pleine euphorie ?

Chanter les louanges de Penelope était-il pour moi une façon de louer Hannah sans griller ma couverture ?

J'avais eu la ferme intention de cuisiner Bridget concernant mes nouveaux employeurs, et, grâce à de subtiles questions, d'en apprendre davantage sur la composition de ce Syndicat anonyme et sa relation avec les multiples organes secrets de l'État britannique qui œuvrent jour et nuit à notre protection, loin du regard de l'observateur lambda. Pourtant, alors que nous slalomions entre les véhicules quasi stationnaires, j'entonnai une aria à la gloire de mon épouse Penelope, la plus attirante, la plus excitante, la plus sophistiquée, la plus fidèle compagne qu'un interprète éminent et soldat secret de la Couronne puisse avoir, en outre une brillante journaliste sachant conjuguer investigation et compassion, et un vrai cordon-bleu – ce qui frôlait le surréalisme quand on savait qui faisait la cuisine à la maison. Tout n'était pas positif à cent pour cent, c'eût été impossible. Lorsqu'on parle de son épouse en pleine heure de pointe à une autre femme, on ne peut pas s'empêcher de s'ouvrir un peu sur ses défauts, sinon on perd son public.

« Bon, mais comment M. et Mme Couplidéal ont-ils fait pour se trouver, au départ ? Voilà ce que je voudrais savoir ! se récria Bridget du ton plaintif de qui a suivi les instructions sur l'emballage sans obtenir le résultat escompté.

— Voici comment, Bridget », répondit une voix inconnue sortant de ma bouche.

* * *

Il est 20 heures dans le petit meublé de célibataire de Salvo à Ealing, commençai-je tandis que nous attendions le feu rouge bras dessus bras dessous. M. Amadeus Osman, de l'agence de traduction WorldWide and Legal, me téléphone depuis ses bureaux malodorants de Tottenham Court Road. Je dois me rendre illico à Canary Wharf, où un grand quotidien national propose de rémunérer grassement mes services. Or il s'agit encore là de ma période de vaches maigres, et M. Osman détient la moitié de mon âme.

Une heure plus tard, je suis assis dans les luxueux bureaux dudit journal, entre le rédacteur en chef et sa ravissante enquêtrice vedette – devinez qui. Devant nous se trouve son indicateur, un marin barbu afro-arabe qui promet, pour l'équivalent de ce que je gagne en un an, de tout révéler sur un réseau d'agents des douanes et de policiers corrompus opérant sur les docks de Liverpool. Il parle à peine quelques mots d'anglais, sa langue maternelle étant un swahili classique aux effluves tanzaniens. Notre journaliste vedette pour les affaires de criminalité et son rédacteur en chef sont pris dans l'étau proverbial du fouille-merde : si on se renseigne sur la source auprès des autorités, on compromet le scoop ; si on croit la source sur parole, on risque jusqu'à sa chemise dans un procès en diffamation.

Avec l'assentiment de Penelope, je prends l'interrogatoire en main. Au fil des questions et réponses, notre indicateur modifie et peaufine son histoire, ajoute de nouveaux éléments, en supprime d'anciens. J'oblige le bougre à se répéter. Je lui signale ses nombreuses incohérences jusqu'à ce que, soumis à mon contre-interrogatoire tenace, il finisse par tout avouer : c'est un escroc, un falsificateur. Pour cinquante livres, il accepte de partir sans demander son reste. Le rédacteur en chef est fou de gratitude : j'ai sauvé d'un seul coup leur réputation et leur compte en banque. Une fois son humiliation surmontée, Penelope déclare qu'elle me doit un sacré coup à boire.

« Pour les gens, un interprète, c'est forcément un petit binoclard studieux, expliquai-je à Bridget d'un ton modeste, évacuant d'un rire l'intérêt prononcé et, rétrospectivement, quelque peu outré de Penelope pour moi dès l'abord. Il faut croire que je ne correspondais pas à cette image.

— Ou bien elle a tout simplement craqué », suggéra Bridget en resserrant son étreinte sur ma main.

Avouai-je aussi tout le reste à Bridget ? En fis-je mon confesseur de remplacement en l'absence de Hannah ? Lui révélai-je que, avant Penelope, le puceau de vingt-trois ans cachait sous sa belle façade de dandy tiré à quatre épingles assez de complexes pour remplir des placards entiers ? Que les attentions du frère Michael et du père André avant lui m'avaient

laissé dans un brouillard sexuel dont j'avais peur d'émerger ? Que la culpabilité de mon cher défunt père quant à l'explosion de ses sens s'était transmise en indivis et sans abattement à son fils ? Que, dans le taxi qui filait vers l'appartement de Penelope, j'avais redouté le moment où elle découvrirait littéralement mon incompétence, tant était forte ma timidité concernant le beau sexe ? Et que, grâce à son savoir-faire dans la gestion de ma nue-propriété, tout se termina bien, extrêmement bien, bien mieux qu'elle n'aurait pu l'imaginer, m'assura-t-elle, Salvo étant son étalon de rêve – le meilleur de toute son écurie, aurait-elle pu ajouter –, son mâle hors concours ; ou, comme elle le dit plus tard à son amie Paula lorsqu'elles pensaient que je n'entendais pas, son *soldat en chocolat*, toujours au garde-à-vous ? Et que, une semaine après jour pour jour, transporté par ses nouvelles et insatiables prouesses en chambre, submergé par la gratitude, tout prêt à confondre exploits sexuels et grand amour, Salvo, avec son impulsivité et sa naïveté coutumières, demanda sa main à Penelope, qui la lui accorda sur-le-champ ? Non. Dieu merci, sur ce point au moins je réussis à me refréner. Et je ne pus non plus dire à Bridget quel prix j'avais payé depuis, année après année, pour cette thérapie si nécessaire, mais c'est seulement parce que nous venions alors de dépasser l'hôtel Connaught pour entrer dans Berkeley Square.

* * *

Tout à mes épanchements, je supposais, sans aucune raison sinon la loi de la pesanteur, que notre chemin nous ferait ensuite descendre vers Piccadilly. Mais Bridget resserra soudain son emprise sur mon bras et m'orienta vers la gauche pour monter quelques marches jusqu'à une belle porte d'entrée dont je ne vis pas le numéro et qui se referma derrière nous. Nous nous retrouvâmes dans un vestibule à tentures de velours occupé par deux jumeaux blonds en blazer. Je ne me rappelle pas que Bridget ait sonné ou frappé, donc ils devaient nous guetter via une caméra de surveillance. Je me rappelle en revanche qu'ils portaient tous deux un pantalon de flanelle grise comme le mien, et que les trois boutons de leurs blazers étaient

boutonnés. Et je me rappelle aussi m'être demandé s'il s'agissait d'une règle dans le monde qu'ils habitaient, et si je devais boutonner ma veste en Harris tweed.

« Le patron aura un peu de retard, dit à Bridget celui qui était assis, sans lever les yeux de l'image en noir et blanc de la porte que nous venions de franchir. Il est en chemin, il devrait être là d'ici dix ou quinze minutes. Vous voulez nous le confier ou vous attendez avec lui ?

— J'attends », répondit Bridget.

Le jeune homme tendit le bras pour prendre mon sac. Sur un hochement de tête de Bridget, je le lui passai.

Le plafond en coupole du grand hall dans lequel nous entrâmes s'ornait de fresques représentant des nymphes et des chérubins blancs soufflant dans des trompettes. Un escalier monumental se scindait à mi-hauteur en deux volées s'incurvant jusqu'à un balcon où s'alignaient des portes closes. Deux autres portes grandioses flanquaient le pied de l'escalier, surmontées d'aigles dorés aux ailes étendues. Un cordon de soie rouge accroché à des poignées en cuivre barrait celle de droite, par laquelle je ne vis jamais personne entrer ni sortir. Sur celle de gauche, une enseigne lumineuse rouge indiquait EN RÉUNION SILENCE sans ponctuation (je remarque toujours la ponctuation). Un pédant eût pu en déduire que se déroulait là une réunion sur le silence – ce qui vous prouvera à quel point mon état d'esprit oscillait entre la frivolité postcoïtale et la nervosité paranormale. Sans avoir jamais consommé de drogues, c'est ainsi que je m'imaginais leur effet, d'où mon souci de bien m'imprégner de mes alentours avant que tout se transmute en autre chose.

Devant cette grande porte se trouvait en faction un videur aux cheveux gris, possiblement arabe, probablement plus âgé que les deux blondinets réunis, assurément issu de la classe pugilistique vu son nez écrasé, ses épaules tombantes et ses mains croisées devant les couilles. Je ne me rappelle plus avoir gravi l'escalier monumental. Si Bridget m'avait précédé dans son jean moulant je m'en souviendrais, donc nous montâmes sans doute côte à côte. Et Bridget connaissait la maison : elle en connaissait la topographie, elle connaissait les jumeaux, elle

connaissait le videur arabe, qui lui rendit son sourire avec une expression douce et aimante avant de se renfrogner sous son masque de pugiliste, et elle connaissait sans qu'on le lui indique l'espace d'attente, à mi-hauteur de l'escalier avant qu'il se divise en deux, ce que personne n'aurait pu deviner vu d'en bas.

Il y avait là deux fauteuils, un canapé en cuir sans accoudoirs et des magazines sur papier glacé proposant îles privées aux Antilles et locations de yachts avec équipage et hélicoptère, prix sur demande. Bridget en feuilleta un et m'invita à faire de même. Tout en rêvant au *Fram* sur lequel Hannah et moi pourrions voguer, j'accordai mon oreille interne sur les voix fortes émergeant de la salle de réunion, car je suis un éternel auditeur, de nature et de formation (et pas seulement dans le Chat Room). Aussi désorienté puissé-je être, j'écoute et j'enregistre, c'est mon travail. Sans compter que les enfants secrets de lointaines Missions apprennent à rester toujours l'oreille aux aguets s'ils veulent savoir ce qui va leur tomber dessus.

Ainsi à l'affût, je perçus également le crissement lancinant de fax faisant des heures supplémentaires à l'étage, des grelots de téléphone trop vite étouffés et les silences pesants où rien ne se passait mais où la maison entière retenait son souffle. Toutes les deux minutes au maximum, une jeune secrétaire dévalait l'escalier en passant devant nous et tendait un message au videur, qui entrouvrait la porte pour le remettre à quelqu'un à l'intérieur avant de la refermer et de repositionner ses mains devant ses couilles.

Pendant ce temps, les voix filtraient toujours de la salle de réunion. Des voix masculines, chacune pleine de sa propre importance car il s'agissait d'hommes qui luttaient tous dans la même catégorie, et non d'un grand chef s'adressant à ses subalternes. Je remarquai en outre que sous la sonorité anglaise des mots perçaient des nationalités et accents variés – sous-continent indien, Europe, Amérique, ex-colonies africaines, comme dans ces prestigieuses conférences que j'ai parfois le privilège de suivre, où les discours officiels sont prononcés en anglais, mais les discussions officieuses conduites dans les

langues respectives des délégués, les interprètes servant alors de passerelles indispensables entre les âmes pécheresses de Dieu.

Une de ces voix en particulier semblait me parler, la voix mélodieuse et timbrée d'un aristocrate anglais. Finement ajustées comme l'étaient mes antennes, ce que j'appelle ma troisième oreille me convainquit bientôt, même si je n'avais pas saisi le moindre mot, qu'elle appartenait à un monsieur que je connaissais et respectais et dont je cherchais encore le nom au tréfonds de ma mémoire quand mon attention fut détournée vers le rez-de-chaussée par un coup de tonnerre : la porte du vestibule s'ouvrait à la volée pour laisser entrer la silhouette cadavérique et essoufflée de M. Julius Bogarde, alias Bogey, feu mon professeur de mathématiques au Sanctuaire et principal animateur du Club des Aventuriers au funeste destin. Le fait que Bogey fût mort dix ans plus tôt en menant un groupe d'écoliers terrifiés dans l'ascension par la mauvaise pente d'un sommet des Cairngorms ne fit qu'ajouter à ma surprise de le voir ainsi réincarné.

« Sacré Maxie ! entendis-je Bridget murmurer d'un ton de reproche admiratif tout en sautant sur ses pieds. Qui est l'heureuse élue, cette fois-ci ? »

Bon, d'accord, ce n'était pas Bogey.

Et je doute que les élues de Bogey, s'il y en avait jamais eu, se fussent considérées comme heureuses, loin de là. Mais il avait bien les poignets déliés de Bogey, sa démarche impétueuse, son allure volontaire, sa frange filasse balayée sur le côté par un vent dominant, ses pommettes roses, sa besace en toile kaki décolorée par le soleil, qui pendait à son épaule comme un étui de masque à gaz dans les vieux films de guerre, et ses lunettes qui grossissaient ses yeux bleus au regard lointain, accrochant par intermittence les reflets du lustre alors qu'il bondissait vers nous. Et si, oubliant ses principes, Bogey était jamais venu à Londres, c'est à n'en pas douter la tenue qu'il aurait choisie : pantalon et saharienne fatigués de couleur sable, faciles à porter et à laver, pull sans manches à motifs, chaussures en daim élimé. Et si Bogey avait dû gravir l'escalier monumental jusqu'à notre espace d'attente, c'est ainsi qu'il l'aurait fait : en trois bonds légers, l'étui de masque à gaz cognant contre son flanc.

« Putain de vélo ! se plaignit-il d'un ton furieux en donnant à Bridget un petit baiser qui semblait compter plus pour elle que pour lui. En plein milieu de Hyde Park, le pneu arrière qui pète. Et ces deux cruches qui se roulent par terre de rire. C'est vous, les langues ? » demanda-t-il avec une volte-face.

Je ne suis pas habitué à un langage si cru de la part de mes clients, surtout en présence d'une dame, mais, disons-le d'emblée, l'homme décrit par M. Anderson comme un génie dans son domaine ne ressemblait à aucun client que j'eusse rencontré, ce que j'avais deviné avant même qu'il pose sur moi le regard flou de Bogey.

« Voici Brian, chéri, intervint promptement Bridget, peut-être de peur que je dise autre chose. Brian Sinclair. Jack est au courant. »

Une voix d'homme nous hélait d'en bas, cette même voix qui m'avait semblé familière.

« Maxie ! Où étiez-vous donc passé, mon vieux ? C'est branle-bas de combat, là ! »

Mais Maxie ne lui prêta pas attention et, le temps que j'aie baissé les yeux, le propriétaire de ladite voix avait déjà disparu.

« Vous savez de quoi il retourne, Sinclair ?

— Pas encore, monsieur.

— Ce vieux schnock d'Anderson ne vous a pas affranchi ?

— Chéri ! protesta Bridget.

— Il m'a dit ne pas être lui-même informé, monsieur.

— Et c'est français, lingala, swahili et compagnie, c'est ça ?

— En effet, monsieur.

— Et le bembe ?

— Ne pose pas de problème, monsieur.

— Le shi ?

— Je maîtrise aussi le shi.

— Le kinyarwanda ?

— Tu ferais mieux de lui demander ce qu'il ne parle pas, chéri, ça ira plus vite, lui conseilla Bridget.

— J'interprétais encore du kinyarwanda hier soir, monsieur, répliquai-je en envoyant des messages d'amour à Hannah.

— Putain, c'est génial ! commenta-t-il sans cesser de me dévisager, comme une fascinante espèce récemment découverte. Ça vous vient d'où, tout ça ?

— Mon père était missionnaire en Afrique », expliquai-je, me rappelant trop tard que M. Anderson m'avait dit que j'étais le fils d'un ingénieur des Mines.

Je faillis ajouter « catholique », pour qu'il soit au fait de toute l'histoire, mais, Bridget me fusillant du regard, je décidai de le garder en réserve pour plus tard.

« Et pour le français, c'est du cent pour cent, c'est ça ? »

Si flatteuse fût la question, je dus m'inscrire en faux.

« Je ne prétends jamais être à cent pour cent, monsieur. Je vise la perfection, mais il reste toujours une marge de progression, affirmai-je comme à tous mes clients, du plus puissant au plus humble, sauf que le dire à Maxie me parut un acte de bravoure.

— Ouais, ben moi mon français, c'est niveau bac raté, alors…, riposta-t-il, toujours sans détourner ses yeux flous des miens. Et vous êtes partant, hein ? Vous n'avez pas peur de prendre quelques risques ?

— Pas si c'est pour le bien de ce pays, monsieur, répondis-je, comme précédemment à M. Anderson.

— Pour le bien de ce pays, pour le bien du Congo, pour le bien de toute l'Afrique », m'assura-t-il.

Et le voilà reparti, mais pas avant que j'aie pu noter quelques autres détails concernant mon nouvel employeur : il portait une montre de plongée au poignet gauche, une gourmette en or au poignet droit, et sa main droite, à en juger par sa texture, était imperméable aux balles. Des lèvres de femme m'effleurèrent la tempe et je crus un instant qu'il s'agissait de Hannah, mais ce n'était que Bridget qui me disait au revoir. J'ignore combien de temps j'attendis ensuite et ce qui put m'occuper l'esprit plus de deux secondes d'affilée. Naturellement, je repensai à mon nouveau patron et au contenu de notre bref échange. *Bembe*, ne cessais-je de me répéter. Le bembe m'avait toujours fait sourire. C'était en bembe que nous autres enfants de la Mission nous criions dessus, dehors sur le carré de boue rouge, en jouant au ploufball sous une pluie battante.

Je me rappelle aussi ma vexation d'être abandonné en même temps par Maxie et par Bridget. Victime d'un petit coup de cafard qui me fit regretter d'avoir quitté la soirée de Penelope, je bondis sur mes pieds, résolu coûte que coûte à appeler Hannah du vestibule. Je descendais déjà l'escalier, honteux de poser ma paume moite sur la rampe en cuivre bien astiquée, et m'apprêtais à traverser le vestibule sous l'œil du videur grisonnant quand les portes de la salle de réunion s'ouvrirent au ralenti, laissant émerger des groupes de deux ou trois jusqu'à ce que seize personnes fussent assemblées là.

* * *

La prudence est ici de mise. Face à une foule animée comportant des têtes un peu connues, on vole mentalement quelques instantanés pour tenter d'associer des noms aux visages. Mais sont-ce les bons noms ? Sur les dix ou onze hommes blancs du groupe, je peux d'ores et déjà identifier avec certitude deux chefs d'entreprise très en vue de la City de Londres, un ancien conseiller en communication de Downing Street devenu consultant indépendant, un raider septuagénaire anobli, et une pop star éternellement fringante, intime des jeunes rejetons de la famille royale et cible récente d'allégations concernant la drogue et le sexe dans le grand journal de Penelope. Le visage de chacun de ces cinq hommes étant gravé dans ma mémoire, je les reconnus sitôt leur entrée. Ils restèrent entre eux et parlèrent entre eux, à moins de trois mètres de l'endroit où je me trouvais. Je pus saisir quelques bribes de leur conversation.

Aucun des deux Indiens ne m'était familier, quoique j'aie depuis identifié le plus exubérant des deux comme étant le fondateur d'un empire vestimentaire pesant plusieurs milliards de livres, avec siège social à Manchester et Madras. Des trois Noirs africains, le seul qui m'était connu était l'ancien ministre des Finances en exil d'une république d'Afrique de l'Ouest dont je tairai le nom vu ma situation actuelle. Lui et ses deux compagnons avaient une tenue et un comportement décontractés et occidentalisés.

Dans mon expérience, les délégués sortant d'une conférence ont tendance à être d'humeur vindicative ou enthousiaste. Ceux-là étaient enthousiastes, mais aussi belliqueux. Ils avaient de grands espoirs, mais aussi des ennemis, dont un certain Tabby, nom craché entre ses dents jaunies par le raider septuagénaire. Tabby était un sale enfoiré, même à l'aune de ses pairs, expliquait-il à son public indien, et il serait jouissif de le rouler dans la farine à la première occasion. Ces impressions fugaces furent balayées de mon esprit par l'arrivée décalée de Maxie, quittant la salle de réunion avec à ses côtés, aussi grand que lui mais plus élégant de mise et d'attitude, le propriétaire de la voix qui m'avait paru me parler tandis que j'attendais dans l'escalier : lord Brinkley of the Sands, amateur d'art, entrepreneur, mondain, ancien ministre du New Labour et – son plus bel atout à mes yeux – éternel défenseur et champion de l'Afrique entière.

Je l'avouerai tout net : l'impression que me fit lord Brinkley de visu me conforta amplement dans la haute estime conçue pour lui en le voyant à la télévision ou en l'entendant à la radio, mon média préféré. Les traits bien dessinés, la mâchoire carrée, la chevelure abondante reflétaient précisément la grandeur d'âme que je lui avais toujours attribuée. Combien de fois n'avais-je pas applaudi à tout rompre ses critiques d'un Occident dépourvu de conscience africaine ? Si Maxie et lord Brinkley avançaient main dans la main dans une entreprise top secrète pro-congolaise (et en l'occurrence ils avançaient littéralement main dans la main vers moi), alors je serais honoré d'en faire partie !

Lord Brinkley jouissait aussi de mon estime pour une raison plus personnelle, à savoir Penelope. Respectueusement posté à l'écart du groupe, je souris au souvenir des dommages et intérêts record arrachés à son grand journal par sir Jack (ce qu'il était alors) pour diffamation concernant ses placements financiers. Cette réparation triomphale avait troublé jusqu'à notre béatitude conjugale, Penelope défendant comme toujours la sacro-sainte liberté de la presse à salir quiconque de son choix, et Salvo prenant partie pour sir Jack en raison de sa sympathie affichée pour le continent africain et de sa

détermination à libérer ses peuples du triple fléau de l'exploitation, de la corruption et de la maladie pour lui redonner toute la place qu'il méritait sur l'échiquier économique mondial.

Si grande avait d'ailleurs été mon indignation que, à l'insu de Penelope, j'avais écrit à titre personnel et privé une lettre de soutien à lord Brinkley, qui avait eu l'élégance d'y répondre. Fort de ce lien établi entre nous, mais aussi, je l'avoue, de cette fierté possessive propre aux fans invétérés, j'osai quitter l'ombre où je m'étais réfugié pour lui parler d'homme à homme.

« Excusez-moi, monsieur », l'abordai-je, me rappelant que cette opération était anonyme et veillant donc à ne surtout pas dire « lord Brinkley », « milord » ou « votre seigneurie ».

Il s'arrêta tout net, ainsi que Maxie. Déduisant de leur perplexité évidente qu'ils ne savaient trop à quel « monsieur » je m'adressais, je me tournai légèrement jusqu'à faire vraiment face à lord Brinkley. Et je fus heureux de constater que, si Maxie semblait réserver son jugement, lord Brinkley affichait de nouveau un beau sourire. Quand on a ma couleur de peau, on peut souvent s'attendre au sourire à double détente : d'abord le sourire automatique, puis le sourire forcé du progressiste blanc. Or celui de lord Brinkley était la parfaite expression de sa bonhomie naturelle.

« Je tenais juste à vous dire que je suis très fier, monsieur », précisai-je.

J'aurais aimé ajouter que Hannah aurait été également fière si elle avait su, mais me retins.

« Fier, mais fier de quoi, cher ami ?

— D'être impliqué, monsieur. De travailler pour vous en quelque capacité que ce soit. Je m'appelle Sinclair, monsieur. Je suis l'interprète envoyé par M. Anderson. Français, swahili, lingala et dialectes africains.

— Anderson ? répéta-t-il en fouillant sa mémoire sans se départir de son beau sourire. Je ne connais pas. Désolé. Cela doit être un ami de Maxie. »

Ceci ne manqua pas de m'étonner, ayant supposé à tort que le *Jack* auquel avait parlé M. Anderson était celui qui se tenait devant moi. Entre-temps, la belle tête léonine de lord Brinkley

s'était levée, apparemment en réaction à un appel de l'autre bout de la pièce que je n'avais pas entendu.

« J'arrive dans une seconde, Marcel. J'ai une téléconférence prévue pour minuit, et je veux que vous soyez tous les trois à mes côtés. Qu'on mette bien les points sur les i avant que ce salaud de Tabby ne vienne encore tout nous embrouiller à la dernière minute. »

Il partit en hâte, me laissant sous le regard interrogateur de Maxie. Mes yeux admiratifs restèrent posés sur lord Brinkley, qui embrassait les trois Africains dans l'accueillante étreinte de ses bras tendus, geste parlant quelle que soit la langue, comme je le constatai à leurs expressions radieuses.

« Quelque chose vous tracasse, mon vieux ? demanda Maxie, ses yeux à la Bogey me dévisageant avec un amusement voilé.

— Non, rien, monsieur. Je me demandais juste si mon intervention était déplacée. »

À quoi il répondit par un rire grasseyant et une claque sur mon épaule de sa main imperméable aux balles.

« Vous avez été impeccable. Vous lui avez fichu une trouille bleue. Vous avez un sac ? Où est votre sac ? À l'accueil ? Alors en route. »

Adressant un rapide signe de main à l'assemblée distinguée, il me fit fendre la foule jusqu'au vestibule, où l'un des blondinets tenait mon sac de voyage à la main. Dehors, un monospace aux vitres teintées était garé portières ouvertes, gyrophare bleu en marche sur le toit, chauffeur en civil au volant. En faction sur le trottoir, un homme dégingandé aux cheveux coupés en brosse me fit asseoir sans ménagement sur la banquette arrière près d'un géant avec un catogan gris et une veste en cuir, puis s'engouffra lui aussi dans la voiture, claquant la portière derrière lui. Maxie se laissa tomber à la place du mort. Au même instant, deux motards de la police débouchèrent sur la place en provenance de Mount Street et notre chauffeur déboîta à toute allure derrière eux.

Je réussis quand même à jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Sous pression, je suis comme ça. Dites-moi de regarder d'un côté, je regarde de l'autre. Je me retournai et, par la lunette arrière poussiéreuse, détaillai la maison que nous venions de

quitter : trois ou quatre marches menant à une porte fermée bleu foncé ou noire, deux grosses caméras de surveillance en hauteur, une façade lisse en brique de style classique avec des fenêtres à guillotine au cadre blanc et au store baissé. Je cherchai en vain un numéro sur la porte. La maison disparut en un éclair, mais n'allez pas me soutenir qu'elle n'avait pas existé. Elle était bien là et je l'ai vue. J'y étais entré et j'avais serré la main de mon héros Jack Brinkley, et d'après Maxie je lui avais fichu une trouille bleue.

* * *

Alors, me demanderez-vous, Salvo notre agent secret néophyte n'était-il pas terrorisé de foncer en compagnie d'inconnus à travers la circulation dense d'un vendredi soir dans un Londres en proie aux attentats vers des périls qu'il ne pouvait que soupçonner ? Non. Il partait servir ses employeurs, faire le bien pour son pays, le Congo, M. Anderson et Hannah. Ce qui me rappelle à nouveau notre voisine Paula, confidente de Penelope et mangeuse d'hommes suspectée, diplômée en psychologie d'une petite université canadienne. Ayant pour manie, faute de clients payants, de pratiquer son art sur tout imprudent qui s'aventure dans sa ligne de mire, Paula en était venue un jour à m'informer, après avoir sifflé une bonne dose de ma bouteille de rioja, que ce qui me manquait, entre autres défauts, était la *lucidité du prédateur*.

Nous étions donc cinq dans ce monospace qui fonçait vers l'ouest depuis Berkeley Square à la poursuite de notre escorte policière en enfilant les couloirs de bus, en grillant les feux, en prenant les ronds-points à contresens, et où pourtant il régnait une atmosphère aussi calme que pour une sortie dominicale au bord de la rivière. Notre chauffeur en civil, dont je voyais le reflet dans le pare-brise, passait les vitesses avec une telle aisance qu'il semblait à peine bouger. À côté de lui se prélassait Maxie, sans ceinture de sécurité. Son étui de masque à gaz ouvert sur les genoux, il consultait à la lumière du plafonnier un calepin fatigué tout en débitant des ordres simples sur un portable.

« Mais qu'est-ce qu'il fout, Sven ? Dites-lui de se bouger le cul et de prendre le vol de ce soir. J'en veux soixante prêts à partir d'ici à la fin de la semaine prochaine. Et s'il doit les recruter au Cap, tant pis. Et en forme, Harry. Vétérans mais pas croulants, d'accord ? Grosse paie, assurance tous risques. Et puis quoi encore ? Vous voulez peut-être des putes gratos, aussi ? »

J'en profitai pour lier connaissance avec mes deux presse-livres fort différents. Le catogan gris à ma droite, qui me dit s'appeler Benny avec une poignée de main virile, avait le corps massif et le visage grêlé d'un boxeur sur le retour. À sa voix, je le devinai Rhodésien blanc. La coupe en brosse à ma gauche était deux fois moins corpulent que Benny, et c'était un pur cockney, même s'il disait s'appeler Anton. Il portait une veste sport de meilleure qualité que la mienne, un pantalon de gabardine impeccablement repassé et des souliers marron à bouts renforcés. J'ai déjà mentionné mon respect pour les chaussures bien cirées.

« Et c'est tout ce qu'on a comme bagages, m'sieur ? murmura Anton en tâtant mon sac de voyage en similicuir du bout du pied.

— C'est tout, Anton.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda-t-il en ouvrant si peu la bouche que, de loin, il eût été impossible de dire qu'il parlait.

— Mes effets personnels, monsieur l'agent, plaisantai-je.

— Personnels genre quoi, m'sieur ? Genre magnétophone ? Genre 9 mm automatique ? Ou genre petite culotte en dentelle ? De nos jours, on sait plus trop ce que ça peut vouloir dire, personnels, pas vrai, Benj ?

— Ah, le côté personnel, c'est toujours un mystère », acquiesça le grand Benny à ma droite.

Le monologue corsé de Maxie se poursuivait sans relâche sur le siège avant.

« Je me fous de l'heure qu'il est, Corky n'a jamais dormi de sa vie. S'il ne peut pas être prêt d'ici cinq jours, il rate la fête. Alors, vous avez un crayon sous la main ou vous avez perdu ça aussi, bordel ? »

Knightsbridge défila, puis Chelsea, où je fus heureux de constater qu'il n'y avait pas d'enfant pétrifié accroché au remblai des quais. Notre escorte motorisée, qui filait toujours vers l'ouest, grilla un nouveau feu rouge, puis tourna à gauche et mit le cap au sud, provoquant un coup de tonnerre dans ma tête. Nous traversions le pont de Battersea ! Nous étions à moins d'un kilomètre du 17, Norfolk Mansions, Prince of Wales Drive, c'est-à-dire mon appartement, son appartement, notre appartement, dont nous nous rapprochions à chaque seconde qui s'écoulait ! S'imposa à moi une vision idéalisée de notre vie de couple telle que je l'avais dépeinte à Bridget. À ma gauche se trouvait notre parc, où j'avais prévu d'emmener sous peu notre enfant au manège ! Derrière moi se trouvait notre Tamise ! Combien de promenades postprandiales et postcoïtales Penelope et moi n'avions-nous pas faites le long du chemin de halage ? Et là, la fenêtre de notre chambre ! Dans ma hâte d'enfiler mon smoking, j'avais oublié d'éteindre la lumière en partant !

Je me calmai. Les serviteurs secrets de la Couronne ne doivent jamais se laisser emporter, même s'ils ne sont que des occasionnels, même s'ils sont frappés par la foudre. Pourtant, la vue de mon Battersea accueillant son fils prodigue m'avait réduit à cet état de terreur incontrôlable que connaissent tous les novices de l'adultère : la terreur d'être jeté à la rue avec une seule valise, de perdre le respect de la superbe femme dont on s'est rappelé trop tard qu'on la chérit et qu'on la désire plus que toute autre, d'abandonner sa collection de CD et sa place sur l'échiquier foncier, si petite soit-elle, de mourir en anonyme sous un buisson de Hampstead Heath.

Ayant franchi le pont, nous étions à un jet de pierre de ma porte d'entrée quand nos motards d'escorte décrochèrent, laissant notre chauffeur virer de nouveau à gauche, cette fois pour descendre une rampe d'accès et passer un portail ouvert avant de s'arrêter en faisant crisser les pneus. Les portières du monospace s'ouvrirent à la volée sur le vrombissement assourdissant de moteurs dont mon état de désorientation m'empêcha d'abord de localiser la source. Puis je vis à moins de

trente mètres, brillant sous un anneau de lampes au sodium, un hélicoptère argenté aux rotors en marche.

« Où allons-nous ? criai-je à Anton, qui sautait sur le tarmac.

— Faire le vol de votre vie, m'sieur ! *London by night !* Allez, sortez vos fesses de la voiture, tout de suite ! »

Maxie n'avait pas fait trois pas vers l'hélicoptère qu'il se retournait, faisant cogner son étui de masque à gaz contre sa hanche. Écartant Anton d'un geste, il intervint :

« Quelque chose ne va pas, mon vieux ?

— C'est chez moi, monsieur. Là, tout près. À cinq cents mètres. C'est où j'habite avec ma femme. C'est sa soirée, expliquai-je, oubliant une fois de plus dans mon agitation que j'étais censé vivre dans une boîte postale.

— Ça veut dire quoi, « sa soirée », mon vieux ?

— La fête en son honneur, monsieur. Elle a obtenu une promotion. À son travail. Elle est grand reporter.

— Parfait, alors on fait quoi ? Vous venez avec nous, ou vous nous laissez dans la merde pour rentrer voir bobonne ? »

L'improbable spectre de Thorne le Tombeur vola à mon secours, accompagné de tous les Thorne l'ayant précédé et de tous les coqs au vin que j'avais métaphoriquement jetés dans le broyeur, ou pas. Sous l'effet d'une de ces sautes d'humeur qui devenaient récurrentes chez moi, je me sentis submergé par la honte d'avoir pu laisser mes nobles motivations céder dans un moment de faiblesse à des considérations si triviales. Derrière Maxie, entre Benny et Anton, je me dirigeai d'un pas vif vers l'hélicoptère en attente. Le grand Benny me hissa sur le marchepied et me poussa par la portière, Anton m'assit près d'un hublot et se posa près de moi, Maxie se casa à côté du pilote et se coiffa d'un casque à écouteurs.

Soudain nous étions le *Fram* réincarné. La centrale électrique de Battersea s'enfonça dans le sol en contrebas, emmenant Prince of Wales Drive avec elle. Cap au nord, à six cents pieds au-dessus du monde réel. Survolant les embouteillages de Park Lane, j'aperçus le stade Lord's, mais il n'y avait pas de match de cricket en cours. Puis, avec un délicieux pincement au cœur, je vis l'hôpital où j'avais la veille au soir vécu une deuxième naissance au chevet d'un mourant.

Je me tordis le cou pour le regarder voguer vers l'horizon lointain. Mes yeux se mouillèrent, je les fermai, et je dus m'assoupir quelques minutes car, quand je les rouvris, les lumières de l'aéroport de Luton nous engloutissaient, et mon unique désir était de téléphoner à Hannah coûte que coûte.

* * *

Tout aéroport, je le sais aujourd'hui, a un côté officiel et un côté obscur. Des avions normaux atterrissaient ou décollaient au loin, mais le bruit dominant provenait du claquement des talons de mes chaussures d'emprunt sur le béton de la zone réservée que nous traversions au pas de course. Un crépuscule humide tombait. Devant nous se trouvait un hangar vert enterré entre deux remblais, portes ouvertes pour nous accueillir, dans lequel régnait une atmosphère de camp d'entraînement militaire. Huit hommes blancs athlétiques en tenue décontractée se tenaient là debout, leur barda à leurs pieds. Maxie se mêla à eux, dispensant claques dans le dos ou doubles poignées de main à l'africaine. Je cherchai en vain des yeux une cabine téléphonique. De toute façon, je n'avais plus de monnaie.

« Où est Spider, nom de Dieu ?

— Il arrive, patron, répondit respectueusement Anton. Il paraît que sa camionnette traîne la patte. »

Je repérai une porte indiquant RÉSERVÉ AU PERSONNEL et entrai. Pas de téléphone. J'en ressortis pour voir Maxie en pleine conversation dans un coin du hangar avec un homme d'allure dyspeptique, coiffé d'un béret noir de guingois, vêtu d'un imperméable long et serrant contre lui un porte-documents. Les deux hommes essayaient de communiquer en français. Ainsi qu'il m'en avait informé, Maxie parlait un français atroce. L'autre homme était-il le mystérieux Philip, ou *Philippe* ? Je n'avais ni le temps ni l'envie d'enquêter. Un jeune homme en survêtement récupérait les portables, leur apposait une étiquette autocollante, les jetait dans un carton et distribuait des tickets de vestiaire en guise de reçu. Chaque appareil qui tombait dans sa boîte amenuisait mes chances de pouvoir parler à Hannah.

« Je suis désolé, mais j'ai besoin de passer un coup de fil assez urgent, plaidai-je auprès d'Anton.

— À qui, m'sieur ?

— À ma femme.

— Et pourquoi on voudrait parler à la bourgeoise, si je peux me permettre ? Moi, la mienne, ça fait huit ans que je lui ai pas causé.

— On a un genre de problème familial. Un de nos amis très chers est souffrant, et elle est à son chevet. Ma femme, je veux dire. À l'hôpital. Elle s'occupe de lui. Il est mourant. »

Maxie avait abandonné son Français pour se mêler à notre conversation. Apparemment, il n'en ratait pas une.

« Il meurt où, mon vieux ?

— À l'hôpital, monsieur.

— De quoi ?

— D'une grave maladie sanguine. Trop avancée pour être curable.

— Putain, c'est horrible, comme mort ! Quel hôpital ?

— Le North London District.

— C'est public ou privé ?

— Public, avec des services privés, aussi. Ils ont un étage réservé à l'hématologie.

— Il va vouloir un an de plus. Les mecs qui sont en train de crever se figurent toujours qu'ils veulent encore un an. Il veut encore un an ?

— Il ne l'a pas dit, monsieur. Enfin, jusqu'à maintenant. À ce que j'en sais.

— Il arrive à avaler ? »

Je me rappelai les relents d'alcool à brûler sur l'haleine de Jean-Pierre. Oui, il arrivait à avaler.

« Refilez-lui une overdose, si vous voulez mon avis. Avec un flacon d'aspirine soluble, il peut pas se rater. Qu'elle le cache sous son oreiller en faisant gaffe à pas y laisser ses empreintes. T'as ton portable, Anton ?

— Le voilà, patron.

— Il passe son coup de fil, et après tu le remets aux gars. Pas de portables sur cette opération. Et pas de clopes non plus !

cria-t-il à la cantonade. C'est votre dernière cigarette, les mecs. Allez, on écrase les mégots, et tout de suite !

— J'aimerais un peu d'intimité, dis-je à Anton sitôt que nous nous retrouvâmes seuls.

— On en est tous là, m'sieur », répliqua-t-il sans bouger.

J'ôtai ma veste en Harris tweed et retroussai ma manche gauche pour lire le numéro de poste du service de Hannah, écrit de sa main avec son stylo fibre coincé derrière l'oreille. Je composai le numéro, et une voix féminine chantonna *Maladies tropicales* avec une intonation jamaïcaine.

« Oui, bonjour, Grace, dis-je d'un ton pimpant. J'appelle concernant le patient Jean-Pierre. Hannah doit être à son chevet. Je pourrais lui parler, je vous prie ?

— Salvo ? eus-je la joie d'entendre, mais ce n'était toujours que Grace. C'est vous, Salvo ? L'interprète ?

— Oui, c'est moi, et je voudrais parler à Hannah, je vous prie, répétai-je en collant le portable à mon oreille à cause d'Anton. C'est personnel et assez urgent. Vous pourriez me la passer, s'il vous plaît ? Dites-lui juste que c'est… moi », ajoutai-je avec un sourire à Anton, parce que j'avais bien failli dire Salvo.

Contrairement à Hannah, Grace se mouvait à un rythme africain. Si quelque chose valait la peine d'être fait, cela valait la peine d'être fait lentement.

« Hannah est occupée, Salvo », finit-elle par protester.

Occupée ? Occupée avec qui ? Occupée comment ? J'adoptai un ton militaire à la Maxie :

« D'accord, mais je pourrais peut-être quand même lui parler une minute. C'est important, Grace. Elle saura très bien de quoi il s'agit. Si ça ne vous dérange pas, merci. »

Autre pause interminable, patiemment partagée par Anton.

« Ça va bien, Salvo ?

— Très bien, merci. Elle est là ?

— Hannah, elle a un gros rendez-vous avec l'infirmière en chef. Elles n'apprécieraient pas du tout d'être dérangées. Il vaudrait mieux la rappeler, Salvo. Peut-être demain, c'est son jour de congé. »

Avec l'infirmière en chef ? L'infirmière en chef qui dirige le monde ? Un gros rendez-vous ? À propos de quoi ? De ses

frasques avec des interprètes mariés ? Il fallait que je lui laisse un message, mais lequel ?

« Salvo ? reprit Grace.

— Oui ?

— J'ai une très mauvaise nouvelle pour vous.

— De quoi s'agit-il ?

— De Jean-Pierre. Le vieux bougre qui dormait à la belle étoile. Il nous a quittés, Salvo. Hannah était bouleversée. Moi aussi. »

Je dus fermer les yeux. Quand je les rouvris, Anton m'avait pris le téléphone des mains pour le remettre au survêtement.

« C'est le nom de la bourgeoise, Hannah ? s'enquit-il.

— Et pourquoi non ?

— Qu'est-ce que j'en sais, m'sieur ? Ça dépend de qui d'autre vous avez d'inscrit sur votre bras, là. »

Les hommes de Maxie jetaient leur barda sur l'épaule et avançaient dans la pénombre. Un inquiétant petit avion sans marquage se profilait dans la demi-clarté. Anton m'escorta tandis que le grand Benny se chargeait du Français en béret.

5

C’est un fait établi : les pensées de la plus loyale des nouvelles recrues à la veille d’une bataille s’égaillent de façon imprévisible, quand elles ne relèvent pas franchement de la mutinerie. Et je ne prétendrai pas que les miennes échappèrent à ce travers, étant donné que l’aménagement, l’aération et l’éclairage de notre machine volante sans hublots eussent mieux convenu au transport de chiens de concours, et que le vrombissement de nos deux moteurs, une fois qu’on se concentrait dessus, composait un patchwork de toutes les voix que je ne voulais pas entendre, celle de Penelope au premier plan. De part et d’autre de la travée centrale, point de sièges rembourrés, mais des cages en fer munies chacune d’un grabat de prisonnier. Des hamacs de toile orange étaient suspendus au plafond, des poignées prévues à l’intention de qui aurait souhaité sauter dans l’inconnu. Seule compensation : la présence d’Anton et Benny dans les cellules jouxtant la mienne, sauf que Benny semblait occupé à faire ses comptes et Anton très absorbé par un vieux magazine pornographique.

Un simple ruban effiloché séparait notre poste de pilotage, réputé être le saint des saints d’un avion, de la cabine. Nos pilotes, deux gros quadragénaires mal rasés, se donnaient tant de mal pour ignorer leurs passagers que c’était à se demander s’ils avaient été avertis de leur présence. Ajoutez à cela une guirlande de veilleuses bleues le long de la travée m’évoquant certain hôpital du nord de Londres, et rien d’étonnant à ce que mes nobles motivations aient cédé le pas aux voyages intérieurs que je faisais sur la navette nouvellement inaugurée entre Penelope et Hannah.

Quelques minutes après le décollage, toute notre équipe avait succombé à la maladie du sommeil africaine, le barda en guise d’oreiller, hormis Maxie et son compère français qui, blottis l’un contre l’autre à l’arrière, échangeaient des feuilles de

papier avec la nervosité d'un couple à réception d'une lettre comminatoire de son courtier en prêt hypothécaire. Le Français avait ôté son béret, révélant un visage aquilin, des yeux pénétrants et une tonsure frangée d'une couronne de cheveux filasse. Son nom, que j'arrachai à un Benny laconique, était M. Jasper. Parce que ça existe, des Français qui s'appellent Jasper ? m'étonnai-je. Mais peut-être, comme moi, voyageait-il sous un pseudonyme.

« Vous pensez que je devrais aller leur offrir mes services ? demandai-je à Anton, soupçonnant que les deux hommes avaient du mal à communiquer.

— Si le patron a besoin de vos services, il vous sonnera, m'sieur », répliqua-t-il sans lever le nez de son magazine.

À une exception près, je serais bien en peine de décrire les autres membres de notre équipe, que je revois comme un groupe d'hommes aux mâchoires crispées, en anorak molletonné et casquette de base-ball, qui s'arrêtaient de parler dès que j'approchais.

« Vous avez réglé vos problèmes conjugaux, mon vieux ? Au fait, les gars m'appellent « patron ». »

Je devais m'être assoupi, car, lorsque je levai les yeux, ils rencontrèrent ceux de Maxie, accroupi à l'arabe près de moi. Je recouvrai aussitôt mon enthousiasme. Combien de fois n'avais-je pas écouté le frère Michael me régaler des faits d'armes de Lawrence d'Arabie et d'autres grands soldats anglais ? Par un coup de baguette magique, l'intérieur de notre avion se mua en tente de Bédouin, et les hamacs au plafond en peaux de brebis, où je crus voir filtrer l'éclat des étoiles du désert.

« Oui, tout est arrangé avec ma femme, merci, patron, l'assurai-je avec un dynamisme inspiré du sien. Plus de problème de ce côté-là, et c'est tant mieux.

— Et votre copain malade ?

— Ah, euh, il est mort, répondis-je d'un ton égal.

— Pauvre bougre. Enfin, rien ne sert de jouer les boulets quand votre heure a sonné. Napoléon, vous connaissez ?

— Pas très bien, avouai-je sans vouloir admettre que ma culture historique se limitait exclusivement à Cromwell.

— À Borodine, il avait déjà perdu les pédales. Il dormait debout à Smolensk, il délirait à Borodine, bref il était foutu à quarante ans. Il pouvait plus pisser droit, il pouvait plus penser droit. Moi, ça me laisse encore trois ans. Et vous ?

— Eh bien, douze, calculai-je, stupéfait qu'un homme ne parlant pas français ait choisi Napoléon comme modèle.

— Bon, c'est du vite fait bien fait, Anderson vous l'a dit ? demanda-t-il avant d'enchaîner sans attendre ma réponse : On arrive en douce, on discute avec des Congolais, on se met d'accord avec eux, on leur fait signer un contrat et on repart en douce. On les a pour six heures maximum. Ils ont tous dit oui de leur côté, mais maintenant il faut qu'on arrive à ce qu'ils se disent oui les uns aux autres. Officiellement, ils se trouvent ailleurs, et c'est à cet ailleurs qu'ils doivent être retournés quand sonneront les douze coups de minuit. Vous me suivez ?

— Je vous suis, patron.

— C'est votre première mission sur le terrain, pas vrai ?

— Eh oui, mon baptême du feu, en quelque sorte, concédai-je avec un humble sourire résigné à l'égard de mes défauts, avant d'ajouter par curiosité irrépressible : J'imagine que vous n'allez pas me dire où nous allons, monsieur ?

— Sur une petite île dans le Nord où personne ne viendra nous déranger. Moins vous en savez maintenant, mieux vous dormirez plus tard, dit-il avant d'autoriser son visage à se radoucir. C'est chaque fois pareil, ce genre de job : « Dépêchez-vous d'attendre » et après « Mais putain vous êtes où ? ». Pas le temps de dire ouf qu'on se retrouve avec dix concurrents sur le dos, des potes à aller récupérer aux quatre coins de la planète et un pneu arrière crevé. »

Son regard papillonnant se posa sur une colonne de containers noirs de taille unique accrochés à une grille près de la porte de la cabine, au pied de laquelle, recroquevillé sur sa paillasse comme un veau né du jour, reposait un gnome coiffé d'une casquette et portant un gilet matelassé, l'air aussi profondément endormi que ses camarades.

« Et tous tes gadgets de merde, là, ils marchent vraiment, Spider ? » lança Maxie, haussant la voix pour qu'elle porte de l'autre côté du fuselage.

Sitôt apostrophé, le gnome sauta sur ses pieds tel un acrobate et se posta devant nous en un garde-à-vous comique.

« Oh, ça m'étonnerait, patron. Ça m'a tout l'air d'un tas d'ordures, badina-t-il avec des inflexions que mon oreille d'interprète éminent identifia aussitôt comme galloises. Avec douze heures pour rassembler le tout, vous vous attendiez à avoir quoi pour votre argent, aussi ?

— Qu'est-ce qu'on a à manger ?

— Eh bien patron, puisque vous me posez la question, un donateur anonyme nous a très généreusement envoyé un panier-repas de chez Fortnum and Mason, figurez-vous. Enfin, je pense qu'il est anonyme, parce que vous aurez beau chercher partout, il n'y a de nom d'expéditeur nulle part, pas même une carte de visite.

— Et il y a quelque chose dedans ?

— Pas grand-chose, non. Un jambon d'York entier, je crois, un kilo de foie gras, deux saumons fumés, un rôti de bœuf froid, des crackers au cheddar, un magnum de champagne. À peine de quoi s'ouvrir l'appétit. J'ai bien failli le renvoyer.

— On l'ouvrira pour le vol du retour, l'interrompit Maxie. Qu'est-ce qu'il y a d'autre au menu ?

— Des nouilles sautées. Les meilleures qu'on puisse trouver à l'aéroport de Luton. Ça devrait être bien froid comme il faut, maintenant.

— Envoyez-nous ça, Spider. Et dites bonjour à notre linguiste. Il s'appelle Brian. C'est le Chat Room qui nous le prête.

— Le Chat Room ? Eh ben ça, ça me rajeunit pas. L'atelier clandestin de M. Anderson. Il est toujours baryton ? On l'a pas castré, ni rien ? »

Spider, puisque tel était son nom, me souriait de ses petits yeux pétillants, et je lui rendis son sourire, certain de m'être fait un nouvel ami dans notre noble entreprise.

« Et vous assurez pour le militaire, annonça Maxie en sortant de son étui de masque à gaz un paquet de biscuits et une vieille flasque en fer recouverte d'une housse kaki dont j'appris par la suite qu'elle contenait de l'eau de source.

— Quel genre de militaire, patron ? »

Malgré mes nouilles chinoises froides et gluantes, j'étais résolu à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

« Armement, artillerie, puissance de tir, calibre, tout ce genre de conneries », précisa-t-il en croquant dans son biscuit.

Je l'assurai que mon expérience au Chat Room m'avait familiarisé avec tout un éventail de termes techniques et militaires.

« Mais ce qui se passe souvent quand il n'y a pas d'équivalent vernaculaire, c'est qu'ils empruntent à la langue coloniale la plus proche. Ce qui, pour un Congolais, serait évidemment le français, précisai-je avant d'ajouter, incapable de me refréner une fois lancé sur mon sujet : Sauf s'ils ont été entraînés par des Rwandais ou des Ougandais, bien sûr, auquel cas ils empruntent à l'anglais, comme *Mag*, *Ambush* ou *RPG*.

— Bref, un Munyamulenge qui cause avec un Bembe utilisera le mot *semi-automatique**, c'est ça ? demanda Maxie avec un intérêt poli.

— Eh bien, oui, à supposer qu'ils puissent se parler, relançai-je dans mon désir de faire étalage de ma science.

— Ce qui veut dire, mon vieux ?

— Eh bien, il peut arriver qu'un Bembe parle kinyarwanda, mais qu'il ne puisse pas sauter le pas jusqu'au kinyamulenge.

— Et alors ils font quoi, dans ce cas ? s'enquit-il en s'essuyant la bouche avec le poignet.

— Eh bien, ils se débrouillent avec le peu qu'ils ont en commun. Chacun comprendra l'autre, mais jusqu'à un certain point, pas forcément à cent pour cent.

— Et sinon ?

— Ils peuvent essayer un peu de swahili, un peu de français. Ça dépend de ce qu'ils connaissent, en fait.

— Sauf si vous êtes à leur disposition, c'est ça ? Vous, vous parlez toutes ces langues.

— Euh, en effet, oui, acquiesçai-je modestement. Mais je ne m'imposerai pas, bien sûr. J'attendrai de voir si mon aide est requise.

— Bref, quelles que soient les langues qu'ils parlent, on les parle mieux qu'eux, c'est ça ? Vive nous ! lança-t-il d'un ton trahissant un enthousiasme plus modéré que ses propos. La

question est la suivante : est-ce qu'on a besoin de le leur dire ? Peut-être qu'on devrait la jouer finaude. Garder notre grosse artillerie au chaud. »

Artillerie ? Quelle artillerie ? Faisait-il encore allusion à mon bagage lexical militaire ? J'exprimai précautionneusement ma confusion.

« Votre artillerie à vous, bon Dieu ! Votre arsenal de langues. Un bon soldat ne dévoile pas toutes ses forces à l'ennemi, même un môme sait ça. Pareil avec vos langues. Vous allez les enterrer sous une bâche jusqu'à ce que vous ayez besoin de les mettre en batterie. C'est le bon sens même. »

Je commençais à découvrir que, sous l'effet de son charme envoûtant et insidieux, Maxie pouvait vous convaincre de la légitimité de ses plans les plus farfelus avant même de vous les avoir exposés.

« Qu'est-ce que vous diriez de ça ? proposa-t-il comme en un compromis susceptible de satisfaire mes exigences excessives. Supposons qu'on annonce que vous parlez anglais, français et swahili, point barre ? C'est déjà plus que bien. Et vos autres petites langues, on se les garde pour nous. Ça vous branche ? Ce serait un autre genre de défi pour vous. Un truc nouveau. »

Si j'avais bien compris ce qu'il suggérait, cela ne me branchait pas le moins du monde, mais je ne lui en dis pas tant.

« Patron, dans quel contexte au juste, dans quelles circonstances dirions-nous ça ? Ou plutôt ne le dirions-nous pas, ajoutai-je avec un sourire que j'espérais entendu. Sans vouloir paraître pédant, à qui dirions-nous cela ?

— À tout le monde. À tout notre public. Dans l'intérêt de notre opération. Pour aider la conférence. Écoutez, commença-t-il avant de marquer une de ces longues pauses que ménage le professionnel quand il essaie d'expliquer quelque chose à un crétin, ce qui, je dois le reconnaître, m'est arrivé aussi en mon temps. On a deux Sinclair, expliqua-t-il en levant ses mains imperméables aux balles, une pour chacun de mes deux moi. Un Sinclair *émergé*, dit-il en levant la paume de la main gauche. Et un Sinclair *immergé*, poursuivit-il en laissant tomber la droite sur ses genoux. Au-dessus de la ligne de flottaison, le Sinclair émergé, la pointe de l'iceberg, parle français et quelques

variantes de swahili, c'est tout. Plus anglais avec les potes, évidemment. Ce qui me paraît dans la norme pour un honnête interprète. Vous me suivez ?

— Jusqu'ici je vous suis, patron, affirmai-je avec un enthousiasme de façade.

— Et en dessous de la ligne de flottaison, le Sinclair immergé, les neuf dixièmes restants de l'iceberg, qui parle toutes les autres langues que vous parlez, dit-il en me montrant sa main droite abaissée. Vous pourriez la jouer comme ça, non ? Ce n'est pas si difficile, avec un peu de concentration, commenta-t-il en récupérant ses mains pour s'accorder un autre biscuit, le temps que je voie la lumière.

— Je crois que je n'y suis pas complètement, patron.

— Soyez pas débile, Sinclair, bien sûr que vous y êtes ! C'est simple comme bonjour. J'arrive dans la salle de réunion et je vous présente, imagina-t-il, ce qu'il fit dans un français atroce tout en mâchant son biscuit : *Je vous présente M. Sinclair, notre interprète distingué. Il parle anglais, français et swahili**. Et le tour est joué ! Si quelqu'un déblatère dans une autre langue quand vous êtes à portée d'oreille, vous ne le comprenez pas, dit-il, avant d'ajouter, au vu de mon expression qui, malgré tous mes efforts, ne lui plaisait toujours pas : Enfin, merde, mon vieux, c'est pas si compliqué de jouer les abrutis ! Il y a des gens qui le font tous les jours sans même se forcer. D'accord, c'est parce qu'ils le sont, abrutis. Et vous, vous ne l'êtes pas, vous êtes super brillant. Eh bien, soyez brillant. Pour un jeune cador comme vous, c'est du gâteau.

— Et quand pourrai-je utiliser mes autres langues, patron ? Les langues immergées, comme vous dites. »

Les langues dont je suis le plus fier, songeai-je. Les langues qui me distinguent du tout-venant. Les langues qui ne me paraissent nullement immergées mais triomphalement sauvegardées. Les langues dont je trouve qu'elles devraient être claironnées aux oreilles de tous.

« Quand on vous le dira, et pas avant. Vous allez recevoir des consignes secrètes. Une partie aujourd'hui, une deuxième partie demain matin, dès qu'on aura la confirmation définitive que tout roule, expliqua-t-il avant de me gratifier d'un de ses rares

sourires pour lesquels on traverserait un désert. Vous êtes notre arme secrète, Sinclair, la vedette du spectacle, ne l'oubliez pas. Combien de fois dans sa vie a-t-on l'occasion de donner un coup de pouce à l'histoire ?

— Une seule, si on a de la chance, répliquai-je loyalement.

— La chance, c'est un autre mot pour dire le destin, me reprit Maxie, ses yeux à la Bogey brillant d'une lueur mystique. Soit on le prend en main, soit on se le prend dans le cul. Il ne s'agit plus d'un exercice d'entraînement à la mords-moi le nœud, là. Il s'agit d'apporter la démocratie au Congo oriental à coups de fusil. Si on arrive à soulever une lame de fond, si on leur donne le bon dirigeant, tout le Kivu arrivera en courant. »

Ce premier aperçu de sa grande vision me fit tourner la tête, et ses propos suivants parlèrent droit à mon cœur, et à celui de Hannah.

« Le plus grand péché des grands de ce monde vis-à-vis du Congo jusqu'à présent, c'est l'indifférence, vrai ?

— Vrai, acquiesçai-je avec conviction.

— On intervient dès qu'on peut se faire un peu de fric vite fait, on se barre avant la crise suivante, vrai ?

— Vrai.

— Le pays est en plein marasme. Un gouvernement incompétent, des mecs qui se tournent les pouces en attendant des élections qui arriveront ou n'arriveront pas. Et si elles arrivent, il y a de fortes chances qu'ils s'en retrouvent encore plus mal lotis qu'avant. Donc, c'est le vide complet, vrai ?

— Vrai, fis-je une nouvelle fois en écho.

— Et nous, ce vide, on va le remplir avant que quelqu'un d'autre s'en charge. Parce qu'ils sont tous sur le coup, les Yankees, les Chinois, les Français, les multinationales, tous. Ils essaient de se caser avant les élections. Nous on intervient, et on reste. Et cette fois, c'est le Congo qui en sortira gagnant. »

J'essayai une fois de plus d'exprimer mon assentiment, mais il ne m'en laissa pas l'occasion.

« Le Congo se fait saigner à blanc depuis cinq siècles, poursuivit-il distraitement. Entubé par les esclavagistes arabes, entubé par ses voisins africains, entubé par les Nations unies, la CIA, les chrétiens, les Belges, les Français, les Rosbifs, les

Rwandais, les marchands de diamants, les marchands d'or, les marchands de minerais, la moitié des profiteurs du monde, son propre gouvernement à Kinshasa, et d'une minute à l'autre par les compagnies pétrolières. Il mérite bien un coup de pouce, et c'est nous qui allons le lui donner. »

Son regard papillonnant s'était porté à l'autre bout du fuselage sur M. Jasper, qui levait la main comme la caissière de la supérette de Battersea quand elle manque de monnaie.

« Vous aurez la deuxième partie de vos consignes secrètes demain », annonça-t-il, avant d'enfiler la travée centrale avec son étui de masque à gaz à la main.

* * *

Quand on est sous le charme de Maxie, le cerveau est anesthésié. Tous ses propos avaient mis du baume à mon cœur biculturel. Mais en recouvrant mes esprits, je commençai à entendre des voix moins soumises que la mienne par-dessus le vrombissement irrégulier des moteurs de l'avion.

J'avais dit : « Vrai. » Avais-je dit oui ?

Je n'avais pas dit non, alors sans doute que oui.

Mais oui à quoi, au juste ?

En m'informant sur la nature de ma mission, M. Anderson m'avait-il prévenu qu'elle impliquait de me transformer en iceberg linguistique immergé à neuf dixièmes sous la ligne de flottaison ? Non. Il avait dit qu'il avait un peu d'action à me proposer, et qu'il m'envoyait sur le terrain, où je vivrais dans le mensonge et non dans la vérité biblique qui nous avait nourris. Mais de ligne de flottaison et de schizophrénie contrôlée, pas un mot.

Soyez pas débile, Sinclair, c'est simple comme bonjour. Simple, patron ? Prétendre qu'on a entendu quand on n'a pas entendu est assez simple, je le concède. Les gens font ça à longueur de journée. Mais prétendre qu'on n'a pas entendu quand on a entendu, ça me paraît loin d'être simple. Un interprète éminent réagit du tac au tac. Il est entraîné pour intervenir : il intercepte, il interrompt, il interprète. Certes, il

finit toujours par réfléchir. Mais le vrai talent réside dans l'instantané, pas dans le réchauffé.

À ce stade de mes méditations, l'un de nos pilotes mal rasés nous cria de nous accrocher. Comme frappé par des tirs d'armes à feu, l'avion connut plusieurs soubresauts avant de s'immobiliser. La porte de la cabine s'ouvrit à la volée, et une bouffée d'air froid me fit apprécier ma veste en Harris tweed. Le patron fut le premier à disparaître dans l'inconnu, puis Benny avec son barda et M. Jasper avec sa mallette. Sur l'ordre d'Anton, je descendis après eux, mon sac de voyage serré sur le ventre. J'atterris sur de la terre meuble et inhalai l'odeur de la mer à marée basse. Deux paires de phares arrivaient vers nous en cahotant. D'abord se gara un camion ouvert, puis un minibus dans lequel Anton me fit monter, Benny se chargeant de Jasper. Derrière nous, dans l'ombre de l'avion, les anoraks chargeaient des containers noirs sur la plate-forme du camion. Notre conductrice était une Bridget d'âge mûr en veste fourrée et foulard sur la tête. Il n'y avait ni marquage ni panneaux de signalisation sur le sentier criblé de nids-de-poule. Roulions-nous à gauche ou à droite ? Dans le maigre faisceau de nos codes, des moutons apatrides nous contemplaient depuis le bord de la route. Nous avions gravi une colline et amorcions notre descente quand, sous le ciel sans étoiles, deux piliers en granit se profilèrent soudain devant nous. Nous roulâmes avec fracas sur une grille à bétail, contournâmes un bosquet de pins et arrivâmes dans une cour pavée ceinte de hauts murs.

Pignons et faîtage se perdaient dans l'obscurité. En file indienne, nous suivîmes notre conductrice jusqu'à un perron en pierre mal éclairé haut de six mètres. Des rangées de bottes en caoutchouc nous accueillirent, leurs tailles respectives indiquées à la peinture blanche avec des chiffres tracés à l'européenne et non à l'anglaise, sept barrés et queue sur les un. Les antiques raquettes entrecroisées accrochées au mur avaient-elles été portées par des Écossais, des Suédois, des Norvégiens, des Danois, ou notre hôte était-il simplement un collectionneur de bric-à-brac nordique ? *Une petite île dans le Nord où personne ne viendra nous déranger*. Moins nous en savions, mieux nous dormirions. Suivant notre conductrice (Gladys, d'après le badge

épinglé à son col en fourrure), notre petite troupe arriva dans un grand hall à poutres apparentes, d'où partaient des couloirs en tous sens. Une fontaine à thé et une collation froide attendaient ceux que n'avaient pas rassasiés les nouilles sautées. Une autre femme, une femme souriante étiquetée Janet, dirigeait les membres de l'équipe là où ils devaient aller. Sur l'ordre de cette Janet, je me perchai sur un siège en tapisserie.

Une horloge de parquet ventrue indiquait l'heure anglaise. Six heures que j'avais quitté Hannah. Cinq heures que j'avais quitté Penelope. Quatre heures que j'avais quitté M. Anderson. Deux heures que j'avais quitté Luton. Une demi-heure que Maxie m'avait instruit d'immerger mes meilleures langues sous la ligne de flottaison. Anton mon bon berger me secoua par l'épaule. Gravissant derrière lui un colimaçon, je me convainquis que j'allais recevoir un juste châtiment des mains purificatrices du père gardien du Sanctuaire.

« Tout va bien, m'sieur ? s'enquit Anton en ouvrant une porte. Notre petite femme ne nous manque pas, on n'a pas le mal du pays ?

— Pas trop, Anton, c'est juste que j'attends… un événement, dis-je bêtement.

— Ah, quelle bonne nouvelle ! C'est pour quand ? »

Prenant conscience d'avoir à peine échangé trois mots avec lui depuis mon coup de fil avorté à Hannah, je jugeai approprié de me lier plus avant.

« Alors, comme ça, vous êtes marié, Anton ? m'esclaffai-je, me rappelant qu'il avait affirmé ne pas avoir parlé à son épouse en huit ans.

— À l'occasion, m'sieur. Un jour avec, un jour sans.

— Entre deux boulots ?

— Pour ainsi dire, m'sieur. Plus ou moins. Comme ci, comme ça.

— Alors, que faites-vous de votre temps libre ? persistai-je. Je veux dire, quand vous n'êtes pas en mission.

— Plein de choses, m'sieur. Un peu de prison, quand j'en ai la patience. J'aime bien Le Cap. Pas la prison, le bord de mer. Une fille dans chaque port, enfin, comme tout le monde, quoi. Allez, maintenant, dites bien sagement vos prières, m'sieur,

parce que demain on a une grosse journée, et si vous merdez, on merde tous, et le patron n'aimerait pas ça, hein ?

— Et vous, vous êtes son bras droit ? le flattai-je. Ça ne doit pas être une mince affaire.

— Disons juste qu'on ne peut pas être un fonceur si on n'a pas quelqu'un pour couvrir ses arrières.

— Et moi, Anton, je suis un fonceur, d'après vous ? me surpris-je à lui demander.

— M'sieur, si vous voulez mon humble avis, avec cette belle stature, ces cils interminables et toutes ces dames au chaud dans sa manche, je dirais qu'on est beaucoup de personnes sous une même casquette, et que c'est pour ça qu'on est aussi doué pour les langues. »

Ayant refermé la porte derrière lui, je m'assis sur le lit, submergé par une exquise fatigue. Ôtant mes vêtements d'emprunt, je me lovai dans les bras accueillants de Hannah. Mais pas avant d'avoir décroché le téléphone sur mon chevet et actionné plusieurs fois la fourche pour constater qu'il n'était pas branché.

6

Je m'éveillai en sursaut à mon heure matinale habituelle, en sous-vêtements, et me tournai par habitude sur le côté droit pour adopter la position des cuillers avec Penelope et découvrir, comme souvent, qu'elle n'était pas encore rentrée d'une mission nocturne. J'émergeai une deuxième fois, plus en douceur, convaincu d'occuper le lit d'un parent blanc décédé dont le visage barbu me faisait les gros yeux depuis son cadre victorien ornementé sur le trumeau de la cheminée en marbre. Enfin, je me réveillai une troisième fois avec le plaisir de trouver Hannah lovée au creux de mes bras, ce qui me permit de l'informer, au mépris de la Loi sur le secret officiel, que j'accomplissais une mission clandestine visant à apporter la démocratie au Congo, raison pour laquelle je ne lui avais pas téléphoné.

À la lumière du soleil matinal filtrant entre les rideaux, je me sentis alors capable d'explorer ma chambre tout confort qui combinait harmonieusement le classique et le moderne : coiffeuse occupée par une vieille machine à écrire électrique et du papier A4, commode, penderie, presse-pantalon, nécessaire à petit déjeuner sur un plateau avec bouilloire en plastique pour le thé du matin, fauteuil à bascule. M'aventurant dans la salle de bains attenante, j'eus la satisfaction d'y trouver des équipements luxueux, chauffe-serviettes, peignoir, douche encastrée, shampooing, sels de bains, essuie-mains et tout le tralala, mais c'est en vain que je cherchai des indices sur l'endroit où je me trouvais. Les produits de toilette étaient de marque internationale, il n'y avait pas de consignes en cas d'incendie, de formulaires pour le blanchissage, de pochettes d'allumettes, de message de bienvenue d'un directeur au nom exotique avec une signature réimprimée indéchiffrable, ni de bible dans quelque langue que ce fût.

Ayant enfilé mon peignoir après une douche, je regagnai la chambre et me postai devant la fenêtre à meneaux de granit

pour examiner la vue qui s'offrait à moi. La première chose que je remarquai fut un chat-huant couleur miel aux ailes déployées dont seul le bout des plumes bougeait. Cette vision me ravit, mais les oiseaux ne sont pas d'un grand secours quand il s'agit d'identifier un pays. À ma gauche et à ma droite s'élevaient des collines de pâturages verdoyants. Entre elles, sur l'horizon lointain de la mer argentée, je discernai les contours d'un porte-conteneurs à destination de je ne sais où ; et, plus près de la grève, des mouettes traquant une flottille de petits chalutiers dont je ne pus discerner le pavillon malgré mes efforts. Aucune route visible hormis le sentier sinueux de la veille au soir, pas d'aérodrome en vue, ni même une manche à air ou une antenne révélatrices. L'angle du soleil m'indiqua que je regardais vers le nord, et le feuillage des jeunes arbres au bord de l'eau que le vent dominant soufflait de l'ouest. Plus près de moi, à l'est du talus herbeux coiffé d'un belvédère ou pavillon à la mode du XIX^e^ siècle, se trouvaient une chapelle en ruine et un cimetière, dans un coin duquel se dressait ce qui ressemblait à une croix celtique, mais aurait aussi bien pu être un mémorial de guerre ou un monument à la gloire de quelque notable défunt.

Reportant mon attention sur le belvédère, je fus surpris d'y remarquer la silhouette d'un homme perché sur une échelle coulissante, qui avait dû sortir de derrière un pilier puisqu'il n'y était pas l'instant d'avant. Au sol près de lui, un container noir semblable à ceux embarqués sur notre avion, dont le couvercle ouvert me dissimulait le contenu. L'homme réparait-il quelque chose ? Si oui, quoi ? Et pourquoi à une heure aussi matinale ?

Ma curiosité en éveil, je repérai deux autres hommes eux aussi employés à des tâches mystérieuses, l'un agenouillé près d'une conduite d'eau ou d'une trappe d'accès, et l'autre en train de grimper à un poteau télégraphique sans corde ni échelle, ce qui, au passage, reléguait à sa juste place le coach personnel de Penelope, soi-disant un vrai Tarzan. Et ce deuxième homme, m'apparut-il aussitôt, je le connaissais non seulement de vue mais aussi de nom. Il avait à peine atteint le sommet du poteau que je l'identifiai comme étant Spider, mon nouvel ami gallois volubile, préposé à la restauration de l'équipe et vétéran du Chat Room.

Mon plan se forma instantanément. Sous prétexte d'une promenade matutinale, j'engagerais la conversation avec Spider avant d'aller examiner les inscriptions sur les pierres tombales du cimetière pour établir quels étaient la langue locale et, donc, l'endroit où je me trouvais. Prenant à la main mes chaussures mal ajustées après avoir revêtu mon pantalon gris de prisonnier et ma veste en Harris tweed, je descendis sur la pointe des pieds l'escalier principal jusqu'à la porte donnant sur le perron, que je trouvai verrouillée, comme toutes les autres portes et fenêtres adjacentes que j'essayai. Mais ce n'était pas tout. Par les fenêtres, j'aperçus pas moins de trois anoraks bien rembourrés qui montaient la garde autour de la maison.

Je dois l'avouer, à ce stade resurgirent mes angoisses quant aux exigences professionnelles de Maxie à mon égard, qui, malgré tout mon investissement dans notre noble entreprise, étaient régulièrement venues troubler mon sommeil cette nuit, dont en particulier un rêve récurrent : je faisais de la plongée en eau profonde et je risquais la noyade si je ne me réveillais pas, car la ligne de flottaison montait peu à peu le long de mon masque. Pour m'occuper et pour chasser mes idées noires, je résolus donc d'explorer le rez-de-chaussée, ce qui me familiariserait du même coup avec le cadre de mon épreuve imminente.

Conforme au passé de demeure familiale cossue que je lui imaginais, la maison alignait côté jardin plusieurs salles de réception, dont les portes-fenêtres donnaient sur un terre-plein gazonné d'où partait un large escalier en pierre menant au belvédère. Surveillant les anoraks du coin de l'œil, je poussai doucement la première porte et me retrouvai dans une belle bibliothèque bleue Wedgwood avec des vitrines encastrées en acajou, auxquelles je collai le nez pour scruter les titres en quête d'indices quant à l'identité du propriétaire des lieux. Déçu par l'alignement d'œuvres reliées des plus grands auteurs mondiaux en langue originale, Dickens en anglais, Balzac en français, Goethe en allemand et Dante en italien, j'essayai d'ouvrir les vitrines dans le fol espoir qu'un des livres recèlerait un ex-libris ou une dédicace, mais elles étaient verrouillées en haut et en bas.

Une salle de billard lambrissée prolongeait la bibliothèque. La table, sans doute une semi-match, était dépourvue de poches, ce qui la plaçait dans le style français ou européen, alors que le marqueur de score en acajou venait de chez Burroughes à Londres. Dans la troisième pièce, un grand salon de réception à miroirs dorés, une pendule en chrysocale n'indiquait ni l'heure anglaise ni l'heure continentale, mais résolument midi, et une console en marbre et cuivre proposait un éventail alléchant de magazines allant du *Marie Claire* français au *Tatler* anglais en passant par le *Du* suisse. J'étais en train de les examiner quand me parvint d'une quatrième pièce voisine un juron étouffé en français. Glissant silencieusement sur le plancher ciré, j'entrai par la porte de communication entrouverte dans une salle de jeu. Au centre trônait une table ovale tendue de feutre vert, autour de laquelle étaient disposées huit chaises pliantes aux larges accoudoirs en bois. Assis le dos droit à l'autre bout, un M. Jasper tonsuré sans béret noir tapait avec deux doigts sur un clavier d'ordinateur. La barbe rousse naissante qui ombrait son long visage lui donnait des allures de grand détective.

« Pourquoi m'espionnez-vous ? me demanda-t-il en français après m'avoir dévisagé d'un œil impitoyable.

— Mais je ne vous espionne pas.

— Alors pourquoi ne portez-vous pas vos chaussures ?

— Parce qu'elles ne me vont pas bien.

— Vous les avez volées ?

— Empruntées.

— Vous êtes marocain ?

— Non, britannique.

— Alors pourquoi parlez-vous un français de *pied-noir** ?

— J'ai grandi en Afrique équatoriale. Mon père était ingénieur, rétorquai-je sèchement sans m'abaisser à relever son opinion sur mon français. Qui êtes-vous, au juste ?

— Je viens de Besançon. Je suis un notaire de province avec une modeste pratique dans certaines sphères techniques de jurisprudence internationale. J'ai des diplômes en fiscalité française et suisse. J'enseigne les attraits des compagnies offshore à l'université de Besançon. J'ai été engagé comme unique juriste par un certain syndicat anonyme. Satisfait ? »

Désarmé par une telle loquacité, je faillis rectifier l'histoire fictive de ma vie quand la prudence me retint.

« Si votre pratique est si modeste, comment se fait-il que vous ayez décroché un contrat si important ? demandai-je.

— Parce que je suis propre, respectable, universitaire, spécialisé en droit civil. Je ne représente pas de trafiquants de drogue ni de criminels. Interpol n'a jamais entendu parler de moi. J'opère uniquement dans les limites de mon expertise. Vous voulez créer une holding en Martinique enregistrée en Suisse et détenue par une fondation anonyme au Liechtenstein dont vous êtes le propriétaire ? »

J'eus un rire navré.

« Vous voulez une mise en faillite sans douleur aux frais du contribuable français ? »

De nouveau je secouai la tête.

« Alors peut-être pourriez-vous au moins m'expliquer comment faire marcher ce satané ordinateur anglo-saxon. D'abord on m'empêche d'apporter mon portable. Ensuite on m'en donne un sans manuel, sans accents, sans logique, sans… »

La liste des manques s'avérant trop longue, il haussa les épaules en un geste bien français de désespoir.

« Sur quoi travaillez-vous donc qui vous occupe ainsi toute la nuit ? demandai-je à la vue des piles de papiers et des tasses de café vides autour de lui.

— Sur des concessions, soupira-t-il, carrant sa longue carcasse dans sa chaise pliante. Des concessions couardes intervenues à différentes heures de la nuit. « Pourquoi cédez-vous face à ces brigands ? je leur demande. Pourquoi ne les en voyez-vous pas au diable ? » »

À qui demande-t-il cela ? m'interrogeai-je. Mais je savais qu'il me fallait marcher sur des œufs si je ne voulais pas interrompre le flux.

« Et ils me répondent : « Jasper, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre ce contrat vital. Le temps, c'est de l'argent. Nous ne sommes pas le seul cheval en course. »

— Alors vous rédigez le contrat ! m'écriai-je au souvenir de l'objectif dévoilé par Maxie. Mon Dieu, quelle responsabilité ! C'est compliqué ? J'imagine que oui. »

Ma question, pourtant flatteuse, ne lui arracha qu'un grognement de mépris.

« Ce n'est pas compliqué, parce que je l'ai rédigé en toute lucidité. Il est théorique et inapplicable.

— Combien de parties implique-t-il ?

— Trois. Nous ne savons pas qui, mais les parties, elles, le savent. C'est un contrat anonyme portant sur des éventualités hypothétiques non spécifiées. Si quelque chose se passe, alors peut-être que quelque chose d'autre se passera. Sinon…, conclut-il avec un nouveau haussement d'épaules.

— Mais si un contrat est anonyme, et si les éventualités hypothétiques ne sont pas spécifiées, et si de toute façon il est inapplicable, comment cela peut-il même être un contrat ? osai-je prudemment le défier.

— Parce que ce contrat n'est pas seulement hypothétique, il est agricole, répondit-il, un sourire de supériorité éclairant son visage de tête de mort.

— Hypothétiquement agricole ? »

Le sourire signifia que oui.

« Mais comment est-ce possible ? Un contrat est forcément soit agricole soit hypothétique. On ne peut pas avoir une vache hypothétique, si ? »

Se redressant soudain sur son siège, M. Jasper posa les mains à plat sur le feutre vert et me gratifia de ce regard méprisant que les avocats réservent à leurs clients les moins riches.

« Veuillez donc répondre à la question suivante, suggéra-t-il. Si un contrat concerne des êtres humains mais désigne ces êtres humains par le mot vaches, est-il hypothétique ou agricole ?

— Et en l'occurrence, quelle est notre hypothèse ? poursuivis-je, lui concédant sagement l'argument précédent.

— L'hypothèse est un événement.

— Quel genre d'événement ?

— Non spécifié. Peut-être un décès, avança-t-il en agitant un index osseux pour m'avertir de ne pas en brusquer l'échéance.

Peut-être une inondation, un mariage, un acte divin ou humain. Peut-être l'implication ou la non-implication d'une autre partie. Cela n'est pas précisé, dit-il, emporté par un élan oratoire que je me gardai bien d'interrompre. Ce que l'on sait, c'est que, si cet événement non spécifié se produit, certains termes et conditions agricoles seront appliqués, certains matériels agricoles achetés et vendus, certains droits agricoles accordés, certains pourcentages hypothétiques sur certains bénéfices agricoles versés à certaines personnes anonymes. Mais uniquement si l'événement se produit.

— Comment diable le Syndicat anonyme vous a-t-il déniché ? Vous qui avez cette expertise phénoménale, caché là-bas à Besançon, à l'abri des regards…

— Voici un an, j'ai négocié la vente de nombreux chalets en timeshare à Valence, expliqua-t-il sans autre encouragement. J'ai fait un travail remarquable, ce contrat a été le sommet de ma carrière. Les chalets n'ont jamais été construits, mais la livraison ne relevait pas de ma responsabilité. Mon client était une société immobilière offshore aujourd'hui en faillite, enregistrée dans les îles Anglo-Normandes. »

J'eus l'une de mes illuminations fulgurantes. *Des timeshare à Valence*. N'était-ce pas ce scandale qui avait propulsé lord Brinkley à la une du journal de Penelope ? Si, si. L'ELDORADO DU LORD N'ÉTAIT QU'UN CHÂTEAU EN ESPAGNE.

« Et cette même compagnie refait des affaires ? repris-je.

— J'ai personnellement eu l'honneur de la liquider. Cette société n'existe plus.

— Mais les directeurs de cette société existent toujours, eux. »

Son expression de supériorité satisfaite, si elle l'avait jamais quitté, fit un retour en force.

« Ils n'existent pas, parce qu'ils n'ont pas de noms. S'ils ont des noms, ils existent. S'ils n'en ont pas, ils restent des concepts abstraits. »

Soit notre conversation commençait à l'ennuyer, soit il jugeait que nous outrepassions les limites de la bienséance juridique, car il passa la main sur son visage mal rasé, puis me dévisagea comme s'il ne m'avait jamais vu auparavant.

« Et vous, qui êtes-vous ? Que faites-vous dans ce bled ?

— Je suis l'interprète de cette conférence.

— Quelles langues ?

— Swahili, français et anglais, mentis-je à regret, alors que la ligne de flottaison submergeait une fois de plus mon masque de plongée.

— Ils vous paient combien ?

— Je ne pense pas être censé vous le dire. »

Mais ma vanité prit le dessus, ce qui m'arrive parfois. Et cet homme-là me toisait depuis assez longtemps. Il était temps que je lui révèle ma véritable valeur.

« Cinq mille dollars, répondis-je nonchalamment.

— Cinq mille ? répéta-t-il en levant soudain sa tête posée sur ses mains.

— Oui, cinq mille, pourquoi ?

— Pas cinq mille livres ?

— Non, dollars, je viens de vous le dire, répondis-je, loin d'apprécier son sourire triomphant.

— Moi, ils me paient deux… cent… mille… francs… suisses, énonça-t-il avec une emphase impitoyable, avant d'enfoncer le clou : En liquide. En billets de cent. Pas en grosses coupures. »

Les bras m'en tombèrent. Pourquoi Salvo, le spécialiste de langues rares immergées contre son gré, ne recevait-il qu'une fraction des honoraires d'un notaire français guindé ? Mon indignation remontait plus loin, jusqu'à ma période de vaches maigres, où M. Osman, de l'agence de traduction WorldWide and Legal, ponctionnait cinquante pour cent de mes gains à la source. Pourtant, je me contins. Je feignis l'admiration. Après tout, c'était lui le grand expert juridique. Je n'étais qu'un interprète de base.

« Sauriez-vous par hasard où se trouve cet endroit damné ? » demanda-t-il tout en se remettant au travail.

Damné ou pas, je l'ignorais.

« Cela ne faisait pas partie de notre accord. Je vais demander des honoraires supplémentaires. »

Le gong du Sanctuaire nous convoquait à la prière. Le temps que j'atteigne la porte, M. Jasper avait repris sa frappe lente. À

en juger par son attitude, notre conversation n'avait jamais eu lieu.

Dirigé par la souriante Janet jusqu'au grand hall, je perçus d'emblée que tout n'allait pas pour le mieux. Son petit déjeuner buffet gargantuesque avec saucisses anglaises, bacon premier choix et œufs brouillés n'avait tenté que peu de membres de l'équipe, assis par petits groupes, l'air hagard et abattu. À une table, Anton parlait à voix basse avec deux anoraks désolés ; à une autre, son épais menton posé sur une main encore plus épaisse, Benny plongeait un regard noir dans sa tasse. Adaptant mon comportement à l'ambiance, je me servis une modeste portion de saumon fumé et m'assis seul en attendant la suite des événements. J'avais à peine avalé ma première bouchée que le couinement précipité de semelles en caoutchouc dans un couloir dallé indiqua l'arrivée de notre patron Maxie, qui portait un pull délavé du club d'aviron de l'université d'Oxford, un bermuda effrangé et de vieilles tennis sans chaussettes. Ses joues juvéniles étaient rosies par l'air matinal, ses yeux brillaient derrière ses lunettes. Dans son ombre se profilait Spider.

« Fin de l'alerte ! annonça Maxie après avoir englouti le verre d'orange pressée que lui tendait Gladys. Tous les indicateurs sont au vert, et le reste de l'opération est dans les temps, ajouta-t-il sans relever le soulagement général. Philip et la Bande des Trois atterriront dans deux heures et dix minutes. »

Philip, enfin ! Philip, à qui Maxie obéit !

« Il est actuellement… »

Constatant que la montre de tante Imelda avait une minute d'avance, je la retardai aussitôt. Même dans ses rêves les plus fous, le frère Michael n'aurait pu imaginer que son cadeau d'adieu me servirait ainsi.

« Le cortège royal suivra vingt minutes plus tard. La conférence démarre à 11 h 30 précises, et c'est Philip qui décidera au coup par coup des pauses-pipi. Le déjeuner buffet réservé aux délégués commencera à 14 ou 15 heures sur ordre de Philip, à condition qu'on ait abattu le plus gros du travail. Et s'il vous plaît, cultivons une atmosphère de réjouissance, pas de

crise. C'est comme ça qu'il veut que ce soit, et c'est comme ça qu'on va faire en sorte que ce soit. Les prévisions météo sont excellentes, donc ça paraît bien parti pour les activités en plein air. Tomber de rideau à 17 h 30 dernier carat. Janet, un panonceau « Interdit de fumer » dans la salle de réunion, s'il vous plaît. Un grand panonceau. Sinclair, j'ai besoin de vous. Mais où est Sinclair, bordel ? »

J'étais sur le point de recevoir la deuxième partie de mes consignes secrètes.

7

Je ne nierai pas avoir été légèrement nerveux en suivant Maxie dans l'étroit escalier menant au sous-sol, même si la vue de Spider, les yeux pétillant d'une franche espièglerie galloise quand il toqua sa casquette en un signe de bienvenue facétieux, calma mes appréhensions. Je fus en outre soulagé de découvrir que, loin de me retrouver en terre inconnue, je pénétrais dans un Chat Room miniature. Passant comme à Whitehall une discrète porte de service, nous avançâmes le long d'un couloir maculé de suie au plafond festonné de câbles pour atteindre une ancienne chaufferie reconvertie en centre audio. Certes, nous étions loin du paradis high-tech de M. Anderson, mais, avec un petit coup de peinture verte et quelques-unes de ses célèbres exhortations placardées au mur, j'aurais pu me croire revenu dans les catacombes de Northumberland Avenue, avec vue par les soupiraux sur le défilé des ombres non endoctrinées.

Sous l'œil attentif de Maxie et Spider, j'embrassai du regard les installations quelque peu vétustes. Les câbles du couloir aboutissaient à une grille en Meccano supportant deux rangées de six magnétophones numérotés et étiquetés en fonction de leurs affectations respectives.

« AR, patron ? m'enquis-je.

— Appartements royaux.

— SI ?

— Suite des invités. »

Je parcourus les étiquettes : *AR/salon, AR/chambre 1, AR/chambre 2, AR/bureau, AR/entrée, AR/salle de bains et toilettes, SI/salon, SI/chambre, SI/salle de bains, véranda ouest, véranda est, escalier haut, escalier bas, allée, chemins de gravier 1, 2 et 3, belvédère, perron, jardin d'hiver*.

« Alors, Brian ? me pressa Spider, incapable de contenir sa fierté plus longtemps. Il n'y a pas que le numérique dans la vie,

pas vrai ? Vive la différence ! Sinon, tous les pêcheurs étrangers dans les parages viendraient se mêler de nos affaires. »

Je n'éprouvai qu'une surprise modérée, car je m'étais plus ou moins attendu à quelque chose du genre. Alors c'était sans doute le trac qui me hérissait les poils dans le dos, et Maxie n'arrangeait pas les choses en m'exhortant à admirer ce qu'il appelait mon trône au centre de la pièce, de prime abord aussi engageant qu'une chaise électrique, mais en fait un antique fauteuil inclinable avec des câbles scotchés sur les côtés, un casque à écouteurs, une tablette de lit d'hôpital couverte de blocs-notes, de papier A4 et de crayons HB taillés, plus un talkie-walkie posé sur un accoudoir, et sur l'autre une console avec des boutons numérotés que j'identifiai promptement à ceux des magnétophones.

« Dès qu'on fait une pause, vous rappliquez ici, martelait Maxie de sa voix de chef. Vous écoutez ce qu'on vous dit d'écouter et vous traduisez aussitôt via votre casque pour Sam, dans la salle des opérations.

— Et qui est Sam, patron ?

— Votre coordonnateur. Toutes les conversations sont enregistrées automatiquement. Sam vous dira lesquelles écouter en direct. Si vous avez un moment de libre, vous balayez rapidement les cibles secondaires. Sam vous briefera, vous débriefera et transmettra vos données à qui de droit.

— Sam sera en contact avec Philip, j'imagine ? avançai-je, cherchant toujours à me rapprocher de la tête pensante de notre opération, sans toutefois le faire mordre à l'hameçon.

— Dès la fin de la pause, vous remontez dare-dare et vous reprenez votre place à la table de conférence l'air de rien. Spider, lui, s'occupe d'entretenir son système, d'éviter toute défaillance de ses micros, de référencer et de stocker toutes les cassettes. Comme il est en contact permanent avec l'équipe de surveillance, il suit les déplacements des délégués et il les indique sur sa carte avec des loupiotes. »

C'était moins une carte qu'un plan du métro londonien fait maison, monté sur carton rigide et piqué de petites ampoules colorées comme celles des trains électriques d'enfant. Sa

casquette de guingois, Spider se plaça devant avec la fierté du propriétaire.

« Anton coordonne la surveillance, reprit Maxie. Les guetteurs font leur rapport à Anton, Anton dit à Spider où se trouvent les cibles, Spider les indique sur son plan, vous les écoutez et vous résumez ce qu'ils se disent à Sam. Chaque cible a son code couleur. La surveillance se fait en visuel, en poste fixe et en audio. Montrez-lui. »

Pour satisfaire Spider, je dus lui fournir ce qu'il appelait des « par exemple ».

« Donnez-moi deux couleurs, mon gars, m'incita-t-il. Vos préférées. N'importe lesquelles.

— Vert et bleu.

— Et où, mon gars, où ça ?

— Escalier haut », indiquai-je au hasard.

Spider appuya sur quatre boutons de ses doigts agiles. Deux loupiotes, une verte et une bleue, clignotèrent à l'extrême gauche du plan du métro. Un magnétophone s'enclencha en silence.

« Ça vous plaît, mon gars ? Ça vous plaît ?

— Montrez-lui la lumière principale », ordonna Maxie.

Une vive ampoule violette s'alluma dans les appartements royaux, m'évoquant ces évêques en visite que l'enfant secret avait épiés en cachette depuis les quartiers des domestiques à la Mission.

« La lumière principale et les appartements royaux sont hors champ sauf si Philip vous informe personnellement du contraire, avertit Maxie. Ce sont des micros en plus. Pour archivage, pas pour l'opération. On enregistre mais on n'écoute pas, compris ?

— Compris, patron, acquiesçai-je avant de demander, surpris par mon audace : Pour qui Philip est-il consultant, monsieur ? »

Maxie me dévisagea comme s'il me soupçonnait d'insubordination et Spider se figea devant son plan du métro, mais je ne me laissai pas démonter, même si ce côté tête de mule qui s'affirme dans des moments inopportuns me laisse souvent perplexe.

« Il est bien consultant, non ? Alors, pour qui ? Je ne veux pas insister lourdement, patron, mais j'ai bien le droit de savoir pour qui je travaille. »

Maxie ouvrit la bouche, puis la referma, l'air réellement médusé. Non par ce qu'il savait, mais par ce que j'ignorais.

« Je croyais qu'Anderson vous avait expliqué tout ça.

— Tout quoi, patron ? Je ne demande rien que le contexte. Si je ne suis pas complètement briefé, je ne peux pas donner le meilleur de moi-même, pas vrai ? »

Nouvelle pause, pendant laquelle Maxie partagea d'un coup d'œil sa stupéfaction avec Spider.

« Philip travaille en free-lance, pour quiconque le paie. Il a des contacts.

— Des contacts avec le gouvernement ? Des contacts avec le Syndicat ? Des contacts avec qui, patron ? »

Quand on est au fond du trou, on ne creuse pas, dit-on. Mais moi, dans ces moments-là, une fois lancé, rien ne m'arrête.

« Des contacts, enfin ! Vous ne savez pas ce que c'est, des contacts ? J'ai des contacts. Spider a des contacts. On n'a pas de titre officiel, on travaille dans l'ombre, mais on a des contacts et on est discrets. C'est comme ça que le monde tourne, nom de Dieu ! s'exclama-t-il avant de me prendre en pitié. Philip est un consultant free-lance sous contrat. Sa spécialité, c'est l'Afrique, et c'est lui le boss de cette opération. Moi, ça me suffit, alors ça devra vous suffire aussi.

— Si vous le dites, patron.

— Philip a rassemblé les délégués, il a établi les termes de l'accord, il a réuni tout le monde autour de la table. Il y a seulement quarante-huit heures, il n'y avait pas la moindre chance qu'ils acceptent de se retrouver ensemble dans la même pièce. Alors, silence et respect.

— Oui, patron, d'accord. Pas de problème. »

Excédé, Maxie remonta quatre à quatre les marches en pierre devant moi. Arrivé à la bibliothèque, il se laissa tomber dans un fauteuil et m'en désigna un autre. Assis là tels deux gentlemen rentiers le temps de nous calmer, nous contemplions derrière les portes-fenêtres la vue apaisante de la pelouse qui s'élevait en pente douce jusqu'au belvédère sur écoute.

« Quelque part au Danemark, à moins de 1500 kilomètres d'ici, se tient un séminaire, attaqua Maxie. Vu ?

— Vu, patron.

— Ça s'appelle le Forum des Grands Lacs. Vous en avez entendu parler ?

— Non.

— Une bande d'universitaires scandinaves chevelus organise des pourparlers officieux pour résoudre les problèmes du Congo oriental avant les élections. On récupère tous les mecs qui se détestent, on les invite à relâcher la pression, et quelque chose de merveilleux va forcément en sortir, tant qu'on croit aux contes de fées. »

Je lui adressai un sourire entendu. Nous étions redevenus bons camarades.

« Aujourd'hui, c'est relâche. Ils sont censés visiter des fumoirs à poisson et des parcs avec des sculptures, mais trois des délégués se sont excusés et ils viennent ici à la place pour une autre conférence officieuse, dit-il avant de jeter un dossier sur la table entre nous. Le voilà, votre contexte. Des notices biographiques, avec l'ethnie et les langues parlées par les intéressés. Le bébé de Philip. Trois délégués, une trinité pas sainte. Il y a quelques mois encore, ils se coupaient les couilles entre eux, ils se massacraient leurs épouses, ils se volaient leurs terres, leur bétail et leurs gisements de minerais. Avec un petit coup de pouce, ils sont en train de former une alliance.

— Contre qui, cette fois, patron ? » demandai-je du même ton blasé.

Mon scepticisme parlait de lui-même, car quel pouvait bien être le but d'une alliance dans ce paradis perdu sinon de lutter contre un ennemi commun ? Il me fallut donc un moment pour saisir pleinement l'impact énorme de sa réponse.

« Pour une fois, ce n'est pas *contre qui*. C'est *sous les auspices de qui*. Est-ce que par hasard vous avez entendu parler de ce soi-disant sauveur, un Congolais, ancien prof de je-ne-sais-quoi, qui s'affiche partout en ce moment ? Il se fait appeler le *Mwangaza*. Ça veut dire *lumière*, non ?

— Ou *illumination*, précisai-je par pur réflexe de traducteur. Ça dépend si c'est au sens propre ou au sens figuré, patron.

— Oui, ben, sens figuré ou pas, le Mwangaza est notre homme. Si on peut l'amener au pouvoir avant les élections, on est bons. Sinon, on est baisés. C'est tout l'un ou tout l'autre. »

Dire que j'avais la tête qui tournait serait une belle litote. Elle vrillait en orbite, plutôt, tout en envoyant frénétiquement des signaux à Hannah.

* * *

Je l'ai entendu parler, Salvo, me dit-elle, passant du français à l'anglais dans l'un de nos rares répits entre deux étreintes. *C'est un apôtre de la vérité et de la réconciliation. Il passe sur toutes les radios locales du Kivu. Il y a deux semaines, pendant mon jour de congé, je suis allée avec des amis jusqu'à Birmingham, où il s'exprimait devant une grande foule. On aurait entendu une mouche voler, dans cette immense salle. Son mouvement s'appelle la Voie du Milieu. Il va réussir là où tout autre parti politique ne peut qu'échouer, parce que c'est un mouvement venu du cœur, pas du portefeuille. Il va unir tous les habitants du Kivu, nord et sud. Il va obliger les nantis de Kinshasa à retirer leurs soldats corrompus du Congo oriental et nous laisser nous gérer nous-mêmes. Il va désarmer les groupes paramilitaires et les milices génocidaires et les renvoyer chez eux au Rwanda. Ceux qui ont une raison légitime de rester pourront rester, à condition qu'ils désirent vraiment être congolais. Et tu sais quoi d'autre, Salvo ?*

Quoi d'autre, Hannah ?

En 1964, pendant la grande rébellion, le Mwangaza s'est battu pour Patrice Lumumba et il a été blessé !

Mais comment est-ce possible, Hannah ? La CIA a assassiné Lumumba en 1961, avec un coup de main des Belges. C'était bien trois ans avant le début de la grande rébellion.

Salvo, tu te montres pédant. La grande rébellion était lumumbiste. Tous ceux qui y ont pris part trouvaient leur inspiration en Patrice Lumumba. Ils se battaient pour un Congo libre et pour Patrice, qu'il soit vivant ou mort.

Alors je suis en train de faire l'amour à la révolution.

Maintenant, tu te montres aussi ridicule. Le Mwangaza n'est pas un révolutionnaire. Il prône la modération, la discipline, la justice, le départ de tous ceux qui pillent notre pays et ne l'aiment pas. Il ne veut pas être vu comme un homme de guerre, mais comme quelqu'un qui apporte la paix et l'harmonie à tous les vrais patriotes du Congo. C'est l'oiseau rare, le noble héros venu guérir tous nos maux. Je t'ennuie, peut-être ?

Jouant à croire que je ne la prends pas au sérieux, elle rejette boudeusement draps et couvertures puis se redresse sur son séant. Et pour imaginer ce que cela représente, il faut que vous sachiez à quel point elle est belle et coquine en amour. Non, Hannah, tu ne m'ennuies pas. J'étais juste un peu distrait par les murmures nocturnes de mon cher défunt père, qui avait un rêve très proche du tien.

Un Kivu uni, mon fils… En paix avec lui-même devant Dieu et le drapeau congolais… Libéré du fléau de l'exploitation étrangère, mais prêt à intégrer tous ceux qui veulent sincèrement partager le don divin de ses ressources naturelles et l'illumination de tout son peuple… Prions que tu vives assez vieux pour voir ce jour-là se lever, Salvo, mon fils.

* * *

Maxie attendait ma réponse. Alors, j'en avais entendu parler, de ce sauveur congolais, ou pas ? Comme le Mwangaza, j'optai pour la Voie du Milieu.

« Peut-être bien, lâchai-je, soucieux d'injecter juste la bonne dose de désintérêt dans ma voix. Un genre de prophète du consensus recyclé ?

— Vous l'avez rencontré, alors ?

— Grand Dieu non ! rétorquai-je, étonné d'avoir même pu lui donner cette impression absurde. Je mets un point d'honneur à ne pas me mêler de politique congolaise, pour tout vous dire, patron. J'ai le sentiment que je me porte mieux sans. »

Ce qui, avant Hannah, était assez vrai. Quand on s'assimile, on fait certains choix.

« Eh bien, préparez-vous, parce que vous êtes sur le point de le rencontrer, m'informa Maxie en consultant de nouveau sa montre. Le grand homme sera accompagné par une suite de deux personnes : un fidèle acolyte qui fait office de conseiller politique, et un intermédiaire libanais semi-fidèle du nom de Félix Tabizi, Tabby pour les intimes. Le prof est shi, et son acolyte aussi. »

Tabby, me répétai-je en repensant à la belle demeure de Berkeley Square. Tabby le sale enfoiré, Tabby et ses embrouilles de dernière minute. J'allais demander ce qu'un intermédiaire libanais semi-fidèle pensait faire dans l'entourage du Mwangaza, quand je m'aperçus que Maxie était déjà en train de me le dire.

« Tabby est le Mister Hyde du prof. Tous les leaders africains en ont un. Ex-intégriste musulman, proche du Hamas, mais récemment converti au christianisme pour être tranquille. Il aide à gérer la campagne du vieux, il lui facilite la vie, il s'occupe de ses finances, il lui lave ses chaussettes.

— Quelles langues parle-t-il, patron, ce M. Tabizi ?

— Français, anglais, arabe et ce qu'il a pu glaner au cours de ses voyages.

— Et Philip, quelles langues parle-t-il ?

— Français, lingala, un petit peu de swahili.

— Anglais ?

— Ben évidemment ! Il est anglais.

— Et je suppose que le professeur parle toutes les langues, lui. C'est un homme éduqué. »

Je n'avais nullement eu l'intention de souligner les limitations linguistiques de Maxie, mais son froncement de sourcils me fit craindre qu'il ne se soit senti visé par ma remarque.

« Et alors ? s'irrita-t-il.

— Alors en fait vous n'avez pas besoin de moi, patron. Pas en haut. Pas vraiment. Pas si le Mwangaza parle français et swahili. Autant que je reste en bas dans la chaufferie avec Spider pour traduire les écoutes.

— Vous déconnez à pleins tubes, là. Vous êtes la vedette du spectacle, vous vous rappelez ? Les mecs qui changent le monde

ne s'attendent pas à jouer eux-mêmes les interprètes. Et je ne ferais pas confiance à Tabizi pour me dire l'heure quelle que soit la langue, ajouta-t-il avant de réfléchir un instant. De toute façon, on ne peut pas se passer de vous. Le Mwangaza tient à parler swahili parce que le français lui paraît trop colonial. Donc on a un type qui parle un français parfait et trois mots de swahili, et un autre qui parle un peu swahili et trois mots de français. »

Certes flatté d'être *la vedette du spectacle*, j'avais encore une question. Ou plus précisément, Hannah en avait une.

« Et quel est le but escompté de cette conférence, patron ? Notre issue idéale ? On vise quoi au juste ? Je demande toujours ça à mes clients. »

Il se trouve que c'est faux, mais ma rétivité dut toucher une corde sensible en lui.

« On rétablit l'ordre, Sinclair, nom de Dieu ! récrimina-t-il avec une rage contenue. On ramène la raison dans un asile de fous, putain ! On rend leur pays à des gens misérables et opprimés, on les oblige à se tolérer les uns les autres, à gagner du fric, à se faire une putain de vie, quoi ! Ça vous pose un problème ? »

La sincérité évidente de ses intentions, dont je n'ai toujours aucune raison de douter à ce jour, me fit réfléchir mais non céder.

« Pas du tout, patron. Seulement, vous avez quand même parlé d'instaurer la démocratie à coups de fusil, voyez-vous. Et je me demandais tout naturellement qui vous visiez au juste. Enfin, à coups de fusil… Vu qu'il y a des élections prévues. Pourquoi vouloir anticiper, si vous me suivez ? »

Ai-je mentionné que Hannah avait des penchants pacifistes, comme aurait dit M. Anderson ? Qu'un groupe dissident de nonnes à l'école de sa Mission pentecôtiste financée par les Américains lui avait prêché la non-violence façon quaker avec une lourde emphase sur le fait de tendre l'autre joue ?

« On parle du Congo, d'accord ? »

D'accord, patron.

« L'un des pires charniers de la planète, d'accord ? »

D'accord. Aucun doute là-dessus. Peut-être le pire au monde.

« Les mecs tombent comme des mouches au moment même où je vous parle. Tueries tribales, maladie, famine, des soldats de dix ans, une incompétence totale du haut en bas de l'échelle, viols et destruction à gogo, d'accord ? »

D'accord, patron.

« Les élections n'apporteront pas la démocratie, elles apporteront le chaos. Les vainqueurs toucheront le jackpot et diront aux perdants d'aller se faire foutre. Les perdants diront que la partie était truquée et iront se cacher dans la brousse. Et puisque tout le monde aura voté selon des critères ethniques de toute façon, ils seront de retour à la case départ sinon pire. À moins que… »

J'attendis.

« À moins qu'on n'ait déjà mis en place un leader modéré, qu'on n'explique son message à l'électorat, qu'on ne lui prouve que ça marche et qu'on ne sorte du cercle vicieux. Pigé ? »

Pigé, patron.

« Eh bien voilà le projet du Syndicat, le projet qu'on va essayer de vendre aujourd'hui. Les élections, c'est de la branlette pour Occidentaux. On les préempte, on met notre homme en place, on donne au peuple une jolie part du gâteau pour une fois et on laisse éclater la paix. Les multinationales détestent les pauvres : nourrir des millions d'affamés, c'est pas rentable ; privatiser ces chieurs et les laisser crever, si. Eh bien, notre petit Syndicat ne pense pas comme ça, et le Mwangaza non plus. Ils pensent infrastructures, partage et long terme. »

Mes pensées se reportèrent fièrement vers lord Brinkley et ses partenaires internationaux. Notre petit Syndicat ? Jamais de ma vie je n'avais vu autant de grands pontes réunis dans une même pièce !

« Les investisseurs toucheront un beau magot, cela va de soi, poursuivait Maxie. Et à juste titre, d'ailleurs : tout preneur de risques a droit à sa livre de chair. Mais il en restera plein dans la cagnotte pour les locaux quand la fureur des combats sera retombée : écoles, hôpitaux, routes, eau potable. Et la lumière au bout du tunnel pour les générations futures. Vous avez quelque chose à y redire ? »

Comment aurais-je pu trouver à y redire ? Et Hannah ? Et Noah et ses millions de compatriotes ?

« Alors, même s'il doit y en avoir deux cents qui y passent les deux premiers jours, ce qui sera le cas, on est les gentils ou les méchants ? lança-t-il en se levant pour frotter vigoureusement sa hanche de cycliste. Ah, une dernière chose, tant qu'on y est : on ne fraternise pas avec les autochtones. Vous n'êtes pas là pour forger des relations durables, mais pour faire votre boulot. À l'heure du déjeuner, c'est direction la chaufferie et rations de survie avec Spider. D'autres questions ? »

Aucune, hormis : *et moi, j'en suis un, d'autochtone ?*

* * *

Le dossier de Philip à la main, je m'assois au bord de mon lit, puis sur le fauteuil à bascule qui bascule vers l'avant mais pas vers l'arrière. Un instant je suis la vedette du spectacle, l'instant d'après un enfant terrorisé, un Grand Lac à moi tout seul dans lequel se jettent toutes les rivières du monde au point de me faire déborder. De ma fenêtre, la vue reste illusoirement paisible. Les jardins sont inondés de cette lumière rasante de l'été africain en Europe. Par une telle journée, qui ne souhaiterait s'y promener tranquillement, loin des yeux et des oreilles inquisiteurs ? Qui résisterait à la tentation des chaises longues dans le belvédère ?

J'ouvre le dossier. Papier blanc sans filigrane. Pas de tampon de classification en haut ni en bas. Pas de destinataire, pas d'auteur. Tout dans la discrétion. Ma première page, numérotée 17, commence à mi-hauteur ; mon premier paragraphe étant le numéro 12, j'en conclus que les paragraphes 1 à 11 eussent choqué les yeux chastes d'un simple interprète qui se dévoue pour son pays au-dessus et en dessous de la ligne de flottaison. Le paragraphe 12 s'intitule CHEFS DE GUERRE.

Le chef de guerre numéro 1 s'appelle Dieudonné. C'est un Munyamulenge, racialement assimilable à un Rwandais. Il me plaît d'emblée. La tribu des Banyamulenge (ainsi que se forme le pluriel du mot) était la préférée de mon cher défunt père qui, avec son éternel souffle romantique, les surnommait les juifs du

Kivu eu égard à leur isolement, leurs aptitudes au combat et leur communion directe avec Dieu au quotidien. Proies toutes désignées de leurs frères congolais « purs » qui les honnissent en tant qu'intrus tutsis, les Banyamulenge se sont installés depuis une bonne centaine d'années sur le plateau inaccessible de Mulenge dans les hautes terres du Sud-Kivu, où, malgré un harcèlement perpétuel, ils arrivent à mener une vie pluraliste, s'occupant de leurs ovins et bovins sans s'intéresser aux précieux minerais enfouis dans leur territoire. Dieudonné semble le parfait prototype de ce peuple assiégé :

Trente-deux ans. Combattant aguerri. Éduqué dans la brousse par des missionnaires pentecôtistes scandinaves jusqu'à ce qu'il soit en âge de se battre. Aucun intérêt connu pour l'enrichissement personnel. Dispose des pleins pouvoirs de ses anciens pour poursuivre les buts suivants :

a) participation des Banyamulenge au nouveau gouvernement provisoire du Sud-Kivu en l'attente des élections

b) résolution des conflits territoriaux sur les hauts plateaux

c) droit de retour pour les milliers de Banyamulenge chassés du Congo, en particulier ceux obligés de fuir après les troubles de 2004 à Bukavu

d) intégration des Banyamulenge dans la société civile congolaise et abolition officielle de la persécution des cinquante dernières années.

Langues parlées : kinyamulenge et kinyarwanda, shi, swahili, rudiments de français.

Je passe au chef de guerre numéro 2. Il s'agit de Franco, du nom du grand chanteur africain dont l'œuvre m'est bien connue par un disque rayé sur le gramophone du père André à la Mission. Franco est un guerrier bembe à l'ancienne, originaire de la région d'Uvira, âgé d'environ soixante-cinq ans. Aucune éducation mais une intelligence remarquable et un patriotisme enflammé. La suite de la biographie rédigée par Philip aurait mérité une mise en garde au lecteur :

Sous Mobutu, a servi officieusement comme auxiliaire de police dans les collines de Walungu. Emprisonné au début de la guerre en 96, s'est échappé, s'est réfugié dans la brousse et a rejoint les Maï-Maï pour s'éviter des représailles en raison de son allégeance passée. Actuellement sans doute colonel ou plus. Légèrement handicapé par une blessure à la

jambe gauche. Une de ses épouses est la fille du général maï-maï Untel. Gros propriétaire terrien. Six frères très riches. Sait un peu lire. Langue maternelle : bembe. Parle swahili, français (mal) et, étonnamment, kinyarwanda (appris en prison), ainsi que kinyamulenge (langue cousine).

Il est difficile de décrire après coup les images effroyables que ces quelques mots firent surgir dans mon esprit d'enfant secret. Si les Maï-Maï n'étaient pas les redoutés Simba du temps de mon père, ils les suivaient de près sur l'échelle de la barbarie. Et que le terme de « colonel » n'abuse personne. Nous ne parlons pas uniformes propres et repassés, salut aux officiers, galons rouges, médailles et tutti quanti. Nous parlons couvre-chefs à plumes, casquettes de base-ball, gilets en peau de singe, shorts de football, survêtements et maquillage sur les yeux. Chaussures préférées : des bottes en caoutchouc sciées en haut. Rayon pouvoirs magiques : capacité de changer les projectiles en eau, ce que les Maï-Maï, comme les Simba avant eux, peuvent faire à leur gré du moment qu'ils ont observé les rituels nécessaires, dont, entre autres, ne pas laisser la pluie vous tomber dans la bouche, ne pas manger dans une assiette colorée, ne pas toucher un objet qui n'a pas été aspergé de potion magique, de tels pouvoirs émanant tout droit du sol pur du Congo que les Maï-Maï ont juré de défendre de leur sang, etc. Nous parlons aussi meurtres sauvages et aveugles, viols à gogo, atrocités diverses et variées commises sous l'influence de tout et n'importe quoi, depuis la sorcellerie de pointe jusqu'à quelques litres de bière Primus coupée de vin de palme.

En conséquence, comment diable les Maï-Maï et les Banyamulenge vont-ils bien pouvoir se réconcilier et travailler ensemble dans un Kivu souverain et fraternel sous le commandement d'un leader éclairé ? Certes, il a pu arriver que les Maï-Maï forment des alliances tactiques avec les Banyamulenge, mais ceci ne les a pas empêchés de piller leurs villages, de brûler leurs récoltes et de voler leur bétail et leurs épouses.

Qu'est-ce que Franco espère de la conférence d'aujourd'hui ?

a) considère la Voie du Milieu comme une autoroute virtuelle vers l'argent, le pouvoir et des armes pour ses milices

b) anticipe une représentation maï-maï substantielle dans le nouveau gouvernement du Kivu, c'est-à-dire le contrôle des frontières (bénéfices à tirer des pots-de-vin et des droits de douane) et des concessions minières (les Maï-Maï vendent du minerai aux Rwandais malgré leurs sentiments anti-rwandais)

c) compte sur l'influence des Maï-Maï au Kivu pour se faire mieux voir du gouvernement fédéral de Kinshasa

d) reste résolu à purger le Congo de toute influence rwandaise, à condition que les Maï-Maï puissent vendre leur minerai à d'autres acheteurs

e) considère les élections à venir comme une menace contre l'existence des Maï-Maï et veut les court-circuiter

Le chef de guerre numéro 3 n'est pas du tout un chef de guerre, mais le riche héritier d'une fortune commerciale du Congo oriental qui a fait ses études en France. Honoré Amour-Joyeuse, universellement connu sous son acronyme Haj, appartient à l'ethnie shi, comme le Mwangaza, et est donc un « pur » Congolais. Il revient tout juste de Paris, où il a brillamment obtenu un diplôme de gestion à la Sorbonne. Selon Philip, la source de sa puissance ne se trouve ni dans les hauts plateaux des Banyamulenge au sud, ni dans les redoutes maï-maï du Nord et du Sud, mais chez les jeunes entrepreneurs en pleine ascension de Bukavu. Je regarde par la fenêtre. Si mon enfance a un paradis, c'est l'ancienne ville coloniale de Bukavu, sise à la pointe sud du lac Kivu dans des vallées moutonnantes et des montagnes brumeuses.

Les intérêts de la famille comprennent des plantations de café, des exploitations maraîchères, des hôtels, une brasserie et sa flotte de camions, un comptoir de minerais négociant des diamants, de l'or, de la cassitérite et du coltan, et, depuis peu, deux discothèques qui font la fierté de Haj. La plupart de ces entreprises reposent sur les échanges transfrontaliers avec les Rwandais.

Voici donc un chef de guerre qui n'est pas un chef de guerre, et dont le gagne-pain dépend de ses ennemis.

Haj est un organisateur talentueux qui jouit du respect de ses employés. Bien motivé, il pourrait instantanément lever une milice de cinq cents hommes grâce à ses liens avec les chefs locaux des districts de Kaziba et Burhinyi, près de Bukavu. Luc, le père de Haj, fondateur de l'empire familial, gère des affaires également florissantes dans le port septentrional de Goma.

Je me permets un petit sourire. Si Bukavu est le paradis de mon enfance, Goma est celui de l'enfance de Hannah.

Luc est un vétéran de la grande révolution et un camarade de longue date du Mwangaza. Il a l'oreille d'autres négociants influents de Goma qui, comme lui, s'offusquent de l'emprise du Rwanda sur le commerce du Kivu. Luc comptait assister en personne à la conférence d'aujourd'hui, mais, étant actuellement hospitalisé au Cap pour un problème cardiaque, il sera remplacé par Haj.

Alors, qu'a-t-il à offrir au juste, ce duo père-fils de barons urbains ?

Si l'homme et le moment leur paraissent opportuns, Luc et son cercle du Nord-Kivu sont prêts à déclencher un soulèvement populaire dans les rues de Goma et à fournir un soutien militaire et politique en sous-main au Mwangaza. En retour, ils exigeront pouvoir et influence dans le nouveau gouvernement provincial.

Et Haj ?

À Bukavu, Haj est en position de persuader ses pairs intellectuels et négociants d'exprimer leur colère contre le Rwanda en embrassant la Voie du Milieu.

Mais peut-être y a-t-il une raison plus prosaïque à la présence de Haj parmi nous aujourd'hui :

Comme gage de sa bonne volonté à rejoindre la Voie du Milieu, Luc a accepté une commission par avance de [CENSURÉ] pour laquelle il a signé un reçu en bonne et due forme.

Haj parle shi, un peu swahili, et semble avoir appris le kinyarwanda tout seul pour ses activités commerciales. Ses préférences le portent vers un français « hautement raffiné ».

Alors nous y voilà, dis-je à Hannah, tout en me levant pour répondre à des coups frappés à ma porte : un fermier-soldat munyamulenge, un destrier maï-maï boiteux et un citadin éduqué en France qui remplace son père. Quelle chance même infime pouvait bien avoir un professeur septuagénaire, si idéaliste fût-il, de transformer cet improbable trio en une alliance pacifiste pour la démocratie, que ce soit ou non à coups de fusil ?

« Voilà le reste de vos devoirs de la part du patron, m'informa Anton en me fourrant dans la main un autre dossier. Et je vais vous reprendre cette obscénité, pendant que j'y suis. On ne voudrait pas que ça traîne là où les mômes risquent de le voir, hein ? »

En langage clair : voici une photocopie du contrat anonyme de Jasper en échange du topo anonyme de Philip.

* * *

Ayant regagné le fauteuil à bascule pour ma lecture préliminaire, je constatai avec amusement que les accents français avaient été ajoutés d'une main navrée. Un préambule définissait les parties anonymes de l'accord.

La partie 1 est une association philanthropique étrangère de capital-risque fournissant des services et du matériel agricole à bas coût sur le principe de l'autosuffisance à des États en difficulté ou ruinés d'Afrique centrale.

En d'autres termes, le Syndicat anonyme.

La partie 2, ci-après dénommée l'Agriculteur, est un universitaire réputé s'engageant à refondre un système obsolète pour le progrès de toutes les sections de la population indigène.

Ou, en français explicite, le Mwangaza.

La partie 3, ci-après dénommée l'Alliance, est une association honorable de chefs de communautés s'engageant à travailler de concert sous la houlette de l'Agriculteur, cf. ci-dessus…

Leur but commun sera de promouvoir par tous les moyens à leur disposition les réformes nécessaires à la création d'une structure sociale unifiée comprenant tout le Kivu, dont une politique fiscale commune et la reprise de possession des ressources naturelles du Kivu pour l'enrichissement de toute sa population…

En dédommagement de l'aide financière et technologique fournie par le Syndicat en préalable à ces réformes, ci-après dénommées l'Événement, l'Agriculteur, en concertation avec ses partenaires de l'Alliance, s'engage à accorder un statut privilégié au Syndicat et aux organismes ou sociétés que le Syndicat, à sa seule discrétion, pourra désigner…

Pour sa part, le Syndicat s'engage à fournir des services, du personnel et du matériel spécialisés à concurrence de cinquante millions de francs suisses versés en un paiement unique selon l'Annexe jointe…

Le Syndicat s'engage à fournir sur son budget propre tous les experts, techniciens, instructeurs et cadres nécessaires à la formation de la main-d'œuvre locale pour l'utilisation dudit matériel, et à rester sur site jusqu'à la réalisation pleine et entière de l'Événement, et quoi qu'il en soit pour une période minimale de six mois à compter du jour de la prise d'effet des présentes…

Pour un document si imprécis, l'Annexe est remarquablement détaillée. Les outils basiques fournis comprennent des pelles, des truelles, des pioches, des faux, des brouettes légères et des brouettes lourdes. Pour utiliser où, je vous prie ? Dans les forêts tropicales, ou ce qu'il en reste ? Je ferme un instant les yeux. Nous amenons la modernité au Kivu avec des faux, des pioches et des brouettes ?

Les coûts afférents à une éventuelle *seconde* livraison de matériel, si elle devait s'avérer nécessaire, ne seront pas pris en charge par le Syndicat, mais « prélevés sur les revenus bruts générés par l'Événement avant toute autre déduction ». En d'autres termes, la philanthropie du Syndicat s'arrête à cinquante millions de francs suisses.

Une nouvelle page aligne chiffres, tarifs et indemnités concernant la répartition des bénéfices à la suite de l'Événement. Pendant les six premiers mois, le Syndicat revendique les droits exclusifs sur tout type de récolte extraite

des Zones Géographiques Désignées, définies par leurs longitude et latitude. En l'absence de tels droits, l'accord sera nul. Cependant, comme gage de son altruisme, et toujours sous réserve de la bonne foi de l'Alliance, le Syndicat lui reversera à titre gracieux dix pour cent des recettes brutes mensuelles.

Outre ses six mois de coudées franches moins dix pour cent, le Syndicat doit se voir garantir « l'exemption à perpétuité de tous droits, taxes et tarifs douaniers locaux dans les Zones Désignées », ainsi qu'un « environnement sécurisé pour la préparation, la moisson et le transport de toutes les récoltes ». En tant que « seul bailleur et preneur de risque », il touchera « soixante-sept pour cent des revenus bruts avant déduction des frais généraux et administratifs, et ce, dès le premier dollar de recette, mais seulement à compter du début du septième mois suivant l'Événement… ».

Toutefois, juste au moment où je commençais à trouver que le Syndicat se faisait la part un peu trop belle, un dernier alinéa remit mes espoirs sur l'orbite zénithale qu'ils avaient atteinte après ma conversation avec Maxie :

> Le solde des revenus dégagés au-delà de la période de six mois sera reversé en totalité à l'Alliance aux fins d'une répartition juste et équitable entre toutes les sections de la communauté selon les principes internationaux de progrès dans les domaines de la santé, de l'éducation et de la protection sociale, avec pour seul but d'établir l'harmonie, l'unité et la tolérance mutuelle sous un seul drapeau.

Si les rivalités entre factions devaient rendre impossible une répartition équitable, le Mwangaza désignerait de son propre chef une commission de personnalités fiables chargées de distribuer ce qui était ci-après dénommé « la Part du Peuple ». Alléluia ! Enfin de l'argent pour des écoles, des routes, des hôpitaux et les générations futures, comme promis par Maxie. Hannah pouvait dormir tranquille. Et moi aussi.

M'installant devant l'antique machine à écrire électrique posée sur la coiffeuse, je traduisis rapidement le document en swahili. Ma tâche accomplie, je m'étendis sur le lit avec la ferme intention de me raisonner pour calmer mes esprits. 11 h 30 à la montre de tante Imelda. Hannah a terminé son service de nuit,

mais elle n'arrive pas à dormir. Allongée sur son lit sans avoir quitté sa blouse, elle fixe le plafond poussiéreux que nous avons fixé ensemble quand nous partagions nos espoirs et nos rêves. Elle se dit : où est-il, pourquoi n'a-t-il pas appelé, le reverrai-je jamais, ou n'est-il qu'un menteur comme les autres ? Elle pense à son fils Noah, et à le remmener un jour à Goma.

Un petit avion survola le belvédère en rase-mottes. Je me précipitai à la fenêtre pour apercevoir ses marquages, mais trop tard. Le temps que le fidèle Anton se présente une fois de plus à ma porte pour récupérer ma traduction et m'ordonner de descendre, j'avais fait le vœu de donner la meilleure prestation de ma vie.

8

Ayant suivi Anton au pas de course jusqu'à la salle de jeu où j'avais rencontré Jasper plus tôt dans la journée, j'y remarquai d'un coup d'œil un subtil changement de décor : un chevalet de conférence occupait le devant de la scène, deux nouvelles chaises avaient été ajoutées aux huit déjà disposées autour de la table, et une pendule de gare trônait au-dessus de la cheminée en brique, à côté d'un panonceau « Interdit de fumer » rédigé en français. Sous la surveillance de Benny, un Jasper rasé de près et bien coiffé attendait près de la porte ouvrant sur l'intérieur de la maison.

Je balayai la table du regard. Comment fait-on des marque-places pour une conférence d'anonymes ? Le Mwangaza, rebaptisé MZEE, avait été installé à la place d'honneur, au centre côté intérieur, flanqué de son fidèle acolyte M. LE SECRÉTAIRE et de son moins fidèle M. LE CONSEILLER alias Tabby, auquel Maxie n'aurait pas fait confiance pour lui dire l'heure. En face, dos aux portes-fenêtres, se trouvait la Bande des Trois, identifiés par un MONSIEUR suivi d'une simple initiale, D pour DIEUDONNÉ, F pour FRANCO et H pour HONORÉ AMOUR-JOYEUSE, la grosse légume de Bukavu, mieux connu sous le surnom de Haj. En tant que doyen, Franco occupait la place centrale en face du Mwangaza.

Les longueurs de la table ovale ainsi occupées, restaient les deux extrémités pour l'équipe jouant à domicile. À un bout MONSIEUR LE COLONEL, sans doute Maxie, avec MONSIEUR PHILIPPE, et à l'autre Jasper et moi. Je ne pus m'empêcher de remarquer que, si Jasper jouissait du titre de MONSIEUR L'AVOCAT, je n'étais qu'un simple INTERPRÈTE.

Devant la chaise de Philip, une clochette en cuivre à manche en bois noir qui résonne encore aujourd'hui dans ma mémoire, réplique miniature de la sonnerie tyrannique qui avait rythmé la vie quotidienne des pensionnaires du Sanctuaire, nous avait

tirés du lit, indiqué quand prier, manger, aller aux toilettes, au gymnase, en classe ou sur le terrain de football, prier puis retourner au lit et lutter contre nos démons. Bientôt, comme Anton s'employait à me l'expliquer, elle m'enverrait à la chaufferie et retour tel un yo-yo humain.

« Il sonnera pour indiquer une pause, et puis il sonnera pour vous rappeler à la table quand il se sentira seul. Mais certains d'entre nous ne feront pas vraiment la pause, pas vrai, m'sieur ? ajouta-t-il avec un clin d'œil. Nous, on sera là-bas en bas où vous savez, à écouter discrètement ce que captera Spider. »

Je lui rendis son clin d'œil, bien content de cette camaraderie. Une jeep arrivait dans la cour. Vif comme l'éclair, Anton sortit en trombe par une des portes-fenêtres, sans doute pour chapeauter son équipe de surveillance. Un second avion vrombissait dans le ciel, qu'une fois de plus je ratai. Quelques minutes passèrent pendant lesquelles mon regard, apparemment de son seul gré, quitta la salle de jeu pour embrasser les somptueux jardins au-delà des portes-fenêtres, me donnant ainsi à voir un gentleman blanc tiré à quatre épingles, avec panama, pantalon beige, chemise rose, cravate rouge et blazer bleu marine fait sur mesure, du genre que les officiers de la Garde appellent un veston de yachting, avançant à petits pas sur la crête du talus herbeux avant de s'arrêter devant le belvédère, où il se posta entre deux piliers avec l'allure d'un égyptologue britannique du temps jadis, souriant dans la direction d'où il était venu. Permettez-moi de dire ici et maintenant que, dès le premier coup d'œil, je fus conscient d'une nouvelle présence dans ma vie, ce qui forgea ma conviction que j'épiais là notre consultant free-lance sur l'Afrique et, pour citer encore Maxie, *le boss de cette opération*, à savoir Philip ou *Philippe*, langues parlées : français et lingala mais pas swahili, maître d'œuvre de notre conférence, ami du Mwangaza et de nos délégués.

Puis se découpa sur l'horizon un Noir africain élancé et digne, barbu, vêtu d'un sobre costume occidental, si contemplatif qu'il me rappela le frère Michael pendant la procession de Pentecôte dans la cour du Sanctuaire. Il ne me fallut guère de perspicacité pour reconnaître en lui notre pâtre

pentecôtiste, le chef de guerre Dieudonné, délégué mandaté par les Banyamulenge honnis, si chers à mon cher défunt père.

Il fut suivi par un deuxième Africain qu'on eût pu croire façonné en son opposé intentionnel : un géant chauve et boiteux en costume marron satiné à la veste étriquée, traînant derrière lui sa jambe gauche au prix de violents branles du torse. Qui d'autre aurait-il pu être que Franco, notre destrier boiteux, ancien malabar de Mobutu devenu colonel sinon plus des Maï-Maï, adversaire déclaré et allié ponctuel de l'homme qui venait de le précéder ?

Enfin, en un contrepoint indolent, notre troisième délégué, Haj, le fameux prince prétendant du négoce à Bukavu, diplômé de la Sorbonne. Si hautain, si snobinard, si délibérément distant de ses pairs que j'en vins presque à me demander s'il regrettait de remplacer ainsi son père. Ni squelettique comme Dieudonné ni chauve comme Franco, c'était un dandy urbain. Sur son crâne aux tempes rasées de près se dessinaient des motifs ondulés dans la repousse, et une mèche gominée avançait au-dessus du front. Quant à ses choix vestimentaires, eh bien, étant donné les fripes que m'avait imposées M. Anderson, ils ravivèrent en moi le goût pour ces vanités que la noblesse d'âme de Hannah avait pu émousser. S'offrait à mes yeux le tout dernier modèle de la collection d'été Zegna, un costume trois pièces en mohair couleur champignon pour l'homme qui a tout ou qui veut tout, rehaussé par une paire de chaussures italiennes en crocodile verdâtres à bouts pointus que j'estimai, s'il s'agissait de croco véritable, à deux cents livres par pied au bas mot.

Et je sais aujourd'hui, si je ne le savais déjà, que j'assistais alors aux derniers instants d'une visite guidée durant laquelle Philip faisait admirer à ses protégés toutes les installations de la maison, dont la suite truffée de microphones où ils pourraient se détendre entre deux séances et les jardins également truffés de microphones où ils pourraient jouir à leur gré d'une intimité si essentielle à un échange de vues exhaustif et franc.

À l'invite de Philip, les trois délégués regardèrent sagement la mer, puis le cimetière. Dans le mouvement, le veston Zegna de Haj s'ouvrit pour révéler une doublure en soie moutarde et un éclat d'acier saisi par le soleil. Qu'est-ce que cela pouvait

bien être ? Une lame de couteau ? Un téléphone portable, et, dans ce cas, devais-je avertir Maxie ? Sauf bien sûr si je pouvais l'emprunter et téléphoner en douce à Hannah. Quelqu'un, sans doute encore Philip, dut faire une plaisanterie, peut-être graveleuse, car tous les quatre partirent d'un rire qui dévala le talus herbeux jusqu'aux portes-fenêtres de la salle de jeu, grandes ouvertes en raison de la chaleur. Mais je ne m'en laissai pas conter, la vie m'ayant appris dès mon plus jeune âge que les Congolais, très à cheval sur la courtoisie, ne rient pas toujours pour les bonnes raisons, surtout s'ils sont maï-maï ou apparentés.

Une fois remis de son hilarité, le petit groupe avança jusqu'au sommet de l'escalier ornemental en pierre où, sur l'insistance de Philip, Franco le géant boiteux passa un bras autour du cou du frêle Dieudonné et, tout adversaires déclarés qu'ils fussent, l'adopta comme béquille avec une spontanéité si touchante que mon cœur s'emplit d'optimisme quant à l'heureuse issue de notre entreprise. Et c'est ainsi qu'ils entamèrent leur laborieuse descente, Philip s'élançant devant le couple et Haj traînant derrière. Je me souviens que le ciel nordique au-dessus d'eux était bleu glacier, que le chef de guerre maï-maï et sa frêle béquille enlacés furent escortés jusqu'en bas du talus par une nuée de petits oiseaux qui voletaient en piqué, et que, lorsque Haj pénétra dans l'ombre, le mystère de sa poche intérieure de veston me fut révélé : il était l'heureux propriétaire d'une batterie de stylos Parker.

Sur ces entrefaites se produisit l'un de ces ratés sans lesquels nulle conférence digne de ce nom ne se conçoit. Le protocole prévoyait un accueil formel en rang, qu'Anton nous avait décrit à l'avance : Philip arriverait du jardin avec sa Bande des Trois, Maxie sortirait simultanément de la maison avec l'entourage du Mwangaza pour effectuer les présentations solennelles et historiques des parties de notre conférence, tandis que nous autres nous alignerions en l'attente des poignées de main que nos invités daigneraient ou non nous accorder.

Au lieu de cela, fiasco total. Peut-être Maxie et son groupe furent-ils un peu lents à boucler leur visite des lieux, ou Philip et les délégués un peu rapides. Peut-être Franco, avec l'appui de la

carcasse de Dieudonné, avait-il le pas plus vif qu'on ne l'aurait cru. Quoi qu'il en soit, quand le groupe de Philip arriva, nimbé des doux parfums de mon enfance africaine, les seules personnes présentes pour les accueillir étaient un interprète éminent amputé de ses langues mineures, un notaire de province français et le grand Benny avec son catogan, sauf que, dès l'instant où Benny comprit ce qui se passait, il ressortit chercher Anton au pas de course.

Lors de toute autre conférence, j'aurais alors pris les choses en main, car les interprètes éminents doivent se tenir prêts à agir en diplomates si besoin est, comme je l'avais fait en de multiples occasions. Mais c'était l'opération de Philip. Or ses yeux, hypnotiques au fond des coussins lisses de ses joues rebondies, analysèrent la situation en un éclair. Les deux index en l'air pour souligner son ravissement, il s'écria « *Ah, parfait, vous voilà* !* » et leva son panama à mon intention, révélant ainsi une toison blanche ondulée dont deux mèches rebiquaient sur les oreilles.

« Permettez-moi de me présenter, continua-t-il en français avec un parfait accent parisien. Je suis Philippe, consultant en questions agricoles et ami indéfectible du Congo. Et vous, monsieur ? demanda-t-il en inclinant vers moi sa tête chenue comme s'il n'entendait que d'une oreille.

— Je m'appelle Sinclair, monsieur, répondis-je aussi en français avec le même empressement. Je parle français, anglais et swahili. »

Les yeux vifs de Philip s'étant posés sur Jasper, je saisis aussitôt la perche :

« Permettez-moi de vous présenter M. Jasper Albin, notre expert juridique de Besançon. Et permettez-moi aussi, en notre nom à tous, de souhaiter la bienvenue à nos distingués délégués africains. »

Mon éloquence naturelle eut une conséquence que ni moi ni Philip, soupçonnai-je, n'avions prévue : le vieux Franco écarta d'un coup de coude sa béquille humaine pour enserrer mes deux mains dans les siennes. J'imagine qu'un Européen moyen y aurait tout bêtement vu un gros Africain en costume chatoyant s'efforçant de satisfaire à nos coutumes occidentales. Mais pas

Salvo l'enfant secret. Salvo retrouva en lui le protecteur autoproclamé de la Mission, connu par les frères et les serviteurs sous le surnom de Beau-Visage, forban et maraudeur solitaire, père d'innombrables enfants, qui se glissait dans notre Mission en brique rouge à la tombée de la nuit avec toute la magie de la forêt dans ses yeux, un antique fusil belge à la main, une caisse de bière et les deux pattes d'une proie fraîchement abattue dépassant de sa gibecière, après avoir parcouru trente kilomètres pour nous avertir d'un danger imminent. L'aube venue, on le trouvait assis sur le seuil, souriant dans son sommeil avec son fusil posé sur les genoux, et le même après-midi au marché de la ville, fourguant aux pauvres touristes en safari ses souvenirs répugnants, patte de gorille amputée ou tête d'impala desséchée et énucléée.

« Bwana Sinclair, commença ce vénérable monsieur en levant le poing pour obtenir le silence. Je suis Franco, officier supérieur des Maï-Maï. Ma communauté est une force authentique créée par nos ancêtres pour défendre notre nation sacrée. Quand j'étais enfant, la vermine rwandaise a envahi notre village, incendié nos récoltes et massacré trois de nos vaches par pure haine. Notre mère nous a emmenés nous cacher dans la forêt. À notre retour, ils avaient égorgé et dépecé mon père et mes deux frères, continua-t-il avant d'ajouter avec un geste du pouce en direction de Dieudonné derrière lui : Quand ma mère était mourante, ces rats de Banyamulenge ont refusé de la laisser passer pour aller à l'hôpital. Pendant seize heures, elle a agonisé sous mes yeux au bord de la route. Je ne suis donc pas l'ami des étrangers et des envahisseurs, conclut-il avant d'inspirer profondément et de pousser un long soupir. En vertu de notre constitution, les Maï-Maï sont officiellement alliés à l'armée de Kinshasa, mais cette alliance est de nature artificielle. Kinshasa a donné à mon général un bel uniforme, mais pas de solde pour ses hommes ; un rang élevé, mais pas d'armes. Donc les esprits de mon général lui ont conseillé d'écouter ce Mwangaza. Et comme je respecte mon général, comme je suis guidé par les mêmes esprits que lui, comme vous nous avez promis beaucoup d'argent et beaucoup d'armes, je suis ici aujourd'hui sur l'ordre de mon général. »

Emporté par ces vibrantes effusions, j'avais déjà ouvert la bouche pour les traduire en français quand un regard expressif de Philip m'arrêta net. Franco entendit-il mon cœur battre la chamade ? Et Dieudonné, debout derrière lui ? Et ce freluquet de Haj ? Tous trois me regardaient dans l'expectative, comme pour m'encourager à restituer l'éloquent discours de Franco. Mais grâce à Philip j'avais vu la lumière juste à temps : le vieux Franco, bouleversé par la solennité de l'occasion, s'était exprimé dans sa langue maternelle bembe, dialecte inconnu au-dessus de la ligne de flottaison.

Affichant un air parfaitement innocent, Philip s'esclaffa et taquina le vieil homme sur son erreur. Derrière lui, Haj avait explosé d'un rire de hyène. Sans se laisser démonter, Franco se lança dans une laborieuse répétition de son discours en swahili. Il y était encore et je hochais encore la tête en signe d'appréciation quand, à mon grand soulagement, Benny ouvrit à la volée la porte de la maison pour laisser passer un Maxie essoufflé et ses trois invités, le Mwangaza en leur centre.

* * *

Le sol ne m'a pas englouti, personne n'a tendu vers moi un doigt accusateur, j'ai réussi à survivre aux poignées de main et aux présentations, et nous voilà réunis autour de la table de jeu. Traduire en swahili les propos de bienvenue de Philip me libère, comme toujours cette langue. Chacun occupe sa place attitrée sauf Jasper, qui, après avoir été présenté au Mwangaza et à ses conseillers, a été escorté hors de la pièce par Benny, sans doute par égard pour sa conscience professionnelle. Dans son petit discours plein d'humour, Philip ménage des pauses à point nommé pour moi.

J'ai choisi comme public une bouteille de Perrier d'un litre à cinquante centimètres devant moi, car le contact visuel dans les premières minutes d'une séance constitue un piège mortel pour l'interprète. On croise un regard, on voit luire une étincelle de complicité, et on se retrouve dans la poche de cette personne jusqu'à la clôture des débats. À la faveur des rares coups d'œil furtifs à droite ou à gauche que je m'autorise, la silhouette du

Mwangaza m'hypnotise, perchée tel un oiseau entre ses deux assistants : d'un côté la figure imposante de Tabizi le vérolé, l'ancien shiite converti au christianisme, vêtu de pied en cap d'un camaïeu de gris haute couture ; de l'autre son acolyte anonyme, le conseiller politique m'as-tu-vu que je baptise le Dauphin en raison de sa calvitie et de son sourire indécrochable qui, de même que le fin catogan ornant la nuque de son crâne rasé, semble animé d'une vie propre. Maxie arbore une cravate club. Mes consignes sont de ne rien traduire en anglais pour lui sauf s'il me l'ordonne d'un geste.

Un mot ici sur la psychologie du polyglotte. Lorsqu'on adopte une autre langue européenne, on adopte aussi une autre personnalité, c'est là un fait attesté. Un Anglais qui s'exprime en allemand hausse le ton, sa bouche change de forme, ses cordes vocales s'ouvrent, il délaisse l'autodérision au profit de l'autoritarisme. Une Anglaise qui parle en français s'adoucit et prend une moue coquine, tandis que son compatriote se fait pompeux. J'imagine qu'il en va de même pour moi. Mais les langues africaines ne génèrent pas ces fins distinguos. Fonctionnelles et corsées, y compris le français colonial, ce sont des langues de paysans adaptées au franc-parler et aux altercations si prisées des Congolais. Subtilités et dérobades procèdent moins de la gymnastique verbale que d'un changement de sujet ou, si l'on veut jouer la sécurité, du recours à un proverbe. J'ai parfois conscience, en passant d'une langue à l'autre, d'étrangler ma voix pour obtenir le souffle et la raucité requis. Ou bien, quand je m'exprime en kinyarwanda par exemple, j'ai l'impression d'avoir en bouche un caillou brûlant. Mais au fond, la vérité c'est que dès l'instant où je m'installe dans mon fauteuil je deviens ce que je traduis.

Philip a conclu son discours de bienvenue, et moi aussi quelques secondes plus tard. Il s'assoit et s'octroie une gorgée d'eau. J'utilise aussi mon verre, non parce que j'ai soif mais parce que je communie avec lui. De nouveau j'observe à la dérobée l'énorme Franco et son voisin émacié Dieudonné. Franco arbore une cicatrice courant du haut de son front au bout de son nez. Ses bras et ses jambes portent-ils les mêmes entailles rituelles initiatiques le protégeant des projectiles ?

Dieudonné à un front haut et lisse de fille, et son regard rêveur semble rivé sur les collines qu'il a laissées derrière lui. Quant à Haj le dandy, affalé de l'autre côté de Franco, il semble volontairement faire abstraction de ses voisins.

* * *

« Bonjour mes amis ! Tous les yeux sont-ils bien sur moi ? »

Il est si petit, Salvo. Comment se fait-il que tant d'hommes de petite taille soient plus courageux que les grands ? Petit comme l'était Cromwell, produisant deux fois plus d'énergie au centimètre cube que tous les autres autour de lui. Veste en coton léger lavable, ainsi qu'il sied à un évangéliste itinérant. Halo de cheveux grisonnants d'une égale longueur, tel un Albert Einstein noir sans la moustache. Et au cou, en lieu et place d'une cravate, la pièce en or dont Hannah m'a parlé, du diamètre d'une pièce de cinquante pence : *C'est son collier d'esclave, Salvo. Il nous dit qu'il n'est pas à vendre. Il a déjà été acheté, alors tant pis pour les autres. Il appartient au peuple du Kivu, et voilà la pièce qui l'a acheté. Il est l'esclave de la Voie du Milieu !*

Oui, tous les yeux sont sur vous, Mwangaza, les miens inclus, qui ne cherchent plus refuge auprès de la bouteille de Perrier, tandis que j'attends qu'il parle. Nos trois délégués, ayant eu jusqu'ici la courtoisie tout africaine de ne pas dévisager notre Éclaireur, s'en donnent maintenant à cœur joie. Qui est-il ? Quels esprits le guident ? Quelle magie pratique-t-il ? Va-t-il nous houspiller ? Va-t-il nous effrayer, nous pardonner, nous faire rire, nous enrichir, nous faire danser et nous embrasser et nous confier les uns aux autres ? Ou bien va-t-il nous humilier, nous rendre malheureux, coupables, pénitents, ce dont on nous menace tout le temps, nous autres Congolais, ou mi-Congolais ? Le Congo, risée de l'Afrique, violé, pillé, ravagé, ruiné, corrompu, sanguinaire, dupé, ridiculisé, réputé sur tout le continent pour son incompétence, sa corruption et son anarchie.

Nous attendons qu'il attaque et donne le tempo, mais il nous laisse attendre, attendre que nos bouches se dessèchent et que

nos parties se ratatinent – du moins c'est là ce qu'attend l'enfant secret, tant est surnaturelle la ressemblance de notre grand Rédempteur avec l'orateur de la chaire de notre Mission, le père André. Comme André, il prend le temps de foudroyer du regard chaque membre de sa congrégation tour à tour, d'abord Franco, puis Dieudonné, Haj et enfin moi, le même long regard noir pour chacun, à cette différence près que, outre ses yeux, je sens aussi ses mains sur moi, ne serait-ce que dans ma mémoire hyperactive.

« Eh bien, messieurs ! Puisque vos yeux sont à présent tournés vers moi, vous ne pensez pas que vous avez fait une sacrée erreur de venir ici aujourd'hui ? Peut-être l'excellent pilote de M. Philippe aurait-il dû vous larguer sur une autre île. »

Il parle à un volume excessivement fort, mais selon ma pratique habituelle je traduis en français d'une voix douce, presque en aparté.

« Que venez-vous chercher ici ? Voilà ce que je me demande ! tonne-t-il en face de Franco, qui serre les mâchoires de colère. Vous n'êtes pas venu me chercher moi, quand même ? Je ne suis pas votre homme, moi ! Je suis le Mwangaza, héraut de la coexistence harmonieuse et de la prospérité pour tout le Kivu. Je pense avec ma tête, et non avec mon fusil, ma machette ou mon pénis. Je ne fraie pas avec des chefs de guerre maï-maï sanguinaires comme vous, oh non ! lance-t-il avant de reporter son mépris sur Dieudonné : Et je ne me compromets pas avec des citoyens de seconde classe comme les Banyamulenge ici présents, oh non ! ajoute-t-il avant de désigner Haj du menton. Et je ne côtoie pas les jeunes et riches dandys de Bukavu, non merci ! lâche-t-il avec néanmoins un sourire complice pour le fils de Luc, son vieux compagnon d'armes et congénère shi. Pas même s'ils m'offrent de la bière gratuite et un travail dans une mine d'or gérée par les Rwandais, oh non ! Je suis le Mwangaza, le bon samaritain du Congo, l'honnête serviteur d'un Kivu fort et unifié. Si telle est vraiment la personne que vous êtes venus voir, alors peut-être, mais il faut que j'y réfléchisse, peut-être que vous avez atterri sur la bonne île, finalement. »

La voix de stentor descend dans les graves comme en confidence. La mienne l'imite en français.

« Seriez-vous tutsi, par hasard, monsieur ? demande-t-il en scrutant les yeux injectés de sang de Dieudonné, avant de poser la même question à chacun des délégués, puis à tous en même temps : Êtes-vous tutsi, hutu, bembe, rega, fulero, nande, ou shi, comme moi ? Si oui, veuillez avoir l'obligeance de quitter la pièce tout de suite. Illico. Immédiatement. Sans rancune. Sortez ! ordonne-t-il avec un geste théâtral vers les portes-fenêtres ouvertes. Bonne journée à vous, messieurs ! Merci de votre visite. Et surtout, envoyez-moi votre note de frais. »

Personne ne bouge sinon le bouillonnant Haj, qui passe en revue ses compagnons inattendus avec des roulements d'yeux grotesques.

« Qu'est-ce qui vous arrête, mes amis ? Allons, ne soyez pas timides ! Votre bel avion est toujours là, avec ses deux moteurs très fiables, qui attend de vous ramener gracieusement au Danemark. Allez hop, rentrez chez vous, n'en parlons plus ! »

Un radieux sourire panafricain cinq étoiles fend soudain sa bouille d'Einstein, et nos délégués sourient et pouffent avec lui de soulagement, Haj le premier. Le père André maîtrisait ce tour, lui aussi : relâcher la pression quand sa congrégation s'y attend le moins, inspirer reconnaissance et amitié. Même Maxie sourit, ainsi que Philip, le Dauphin et Tabizi.

« En revanche, si vous êtes du *Kivu*, du nord, du sud ou du centre…, reprend-il de sa voix de stentor qui nous embrasse en une chaleureuse accolade. Si vous êtes un vrai Kivutien croyant, qui aime le Congo et souhaite rester un patriote congolais sous l'égide d'un gouvernement honnête et efficace à Kinshasa, si vous voulez bouter les exploiteurs et les bouchers rwandais hors des frontières, tous autant qu'ils sont, alors restez bien où vous êtes. Restez, je vous prie, et parlez-moi. Et parlez-vous. Et, mes chers frères, identifions notre but commun et décidons ensemble de la meilleure façon de l'atteindre. Marchons sur la Voie du Milieu de l'unité, de la réconciliation et de la fraternité sous les yeux de Dieu. »

Il s'interrompt, médite ses paroles, se rappelle quelque chose et poursuit :

« Ah, mais ce Mwangaza est un dangereux séparatiste, vous a-t-on dit. Il a des ambitions personnelles démentes. Il veut réduire en miettes notre bien-aimé Congo et le donner bouchée après bouchée aux chacals de l'autre côté de la frontière ! Mes amis, je suis plus fidèle à notre capitale, Kinshasa, que Kinshasa elle-même ! affirme-t-il avant de hausser la voix (mais pas pour la dernière fois, vous verrez) : Je lui suis plus fidèle que les soldats non payés de Kinshasa qui pillent nos villes et nos villages et violent nos femmes ! Je lui suis si fidèle que je veux faire le travail de Kinshasa mieux que Kinshasa ne l'a jamais fait ! Je veux nous apporter la paix, pas la guerre. Je veux nous apporter la manne céleste, pas la famine ! Nous construire des écoles, des routes, des hôpitaux et nous donner une administration efficace, en finir avec la corruption ruineuse ! Je veux tenir toutes les promesses de Kinshasa. Je veux même garder Kinshasa ! »

* * *

Il nous donne espoir, Salvo.

Elle m'embrasse les paupières et me donne ainsi espoir. Je tiens entre mes mains sa tête sculpturale.

Tu ne peux donc pas comprendre ce que ça veut dire, l'espoir, pour les habitants du Congo oriental ?

Je t'aime.

Ces pauvres Congolais sont si las de souffrir qu'ils ne croient plus à un remède. Si le Mwangaza peut leur insuffler de l'espoir, tout le monde le soutiendra. Sinon, les guerres se poursuivront sans fin et il ne sera qu'un autre mauvais prophète sur leur chemin vers l'enfer.

Alors espérons qu'il saura faire passer le message à l'électorat, suggéré-je avec componction.

Salvo, tu es un doux rêveur. Tant que le gouvernement actuel restera en place, toutes les élections seront entachées par la fraude et les erreurs. Les gens qui n'auront pas été achetés voteront selon des critères ethniques, les résultats seront falsifiés et la tension montera. Il nous faut d'abord de la

stabilité et de l'honnêteté, après on pourra avoir des élections. Si tu avais écouté le Mwangaza, tu serais d'accord.

Je préfère t'écouter, toi.

Ses lèvres quittent mes paupières en quête d'une pitance plus substantielle.

Le Monstre emportait partout avec lui un bâton magique trop lourd pour être soulevé par un quelconque mortel hormis le Monstre lui-même. Tu le savais, j'imagine ?

Non, Hannah, cette information essentielle m'avait échappé. Hannah fait référence à feu le pitoyable général Mobutu, chef suprême et fossoyeur du Zaïre, à ma connaissance la seule personne qu'elle haïsse.

Eh bien, le Mwangaza aussi a un bâton qu'il emporte partout, comme le Monstre, sauf qu'il est fait dans un bois spécial choisi pour sa légèreté. Quiconque croit en la Voie du Milieu peut le soulever et découvrir à quel point il est facile de rejoindre ses rangs. Et quand le Mwangaza mourra, tu sais ce qu'il adviendra de ce bâton magique ?

Il s'en servira comme canne pour monter au paradis, avancé-je, à moitié endormi, la tête posée sur son ventre.

Ne plaisante donc pas, Salvo. Il sera exposé dans un beau musée de l'Unité tout neuf qui sera construit sur les rives du lac Kivu, où tout un chacun pourra le visiter. Il commémorera le jour où le Kivu unifié et libre sera devenu la fierté du Congo.

* * *

Et le voilà. Le bâton. Le seul et unique. Posé devant nous sur le feutre vert de la table, telle la masse d'armes de la Chambre des Communes en miniature. Les délégués en ont examiné les marquages magiques, en ont testé la légèreté sur la paume de leurs mains. Pour le vieux Franco, c'est un objet chargé de symboles – mais sont-ce des symboles positifs ? Pour Haj, ce n'est qu'un produit. (En quel matériau a-t-il été fabriqué ? Fonctionne-t-il ? De toute façon on peut le commercialiser pour moins cher.) La réaction de Dieudonné est moins facile à interpréter. Apportera-t-il paix et égalité à mon peuple ? Nos

prophètes en approuveront-ils les pouvoirs ? Si nous livrons bataille en son nom, nous protégera-t-il de Franco et consorts ?

Ayant tourné sa chaise en biais pour pouvoir étendre les jambes, Maxie se carre contre son dossier comme un athlète qui se relaxe en attendant son tour, les yeux fermés et les mains croisées derrière la nuque. Mon sauveur Philip à la toison blanche affiche le sourire serein d'un imprésario. Je trouve qu'il a un visage d'éternel acteur anglais, dont le public ne saura jamais s'il a trente-cinq ou soixante ans. Tabizi et le Dauphin écoutent-ils ma traduction ? Rien ne le laisse supposer. Ils connaissent les discours du Mwangaza comme je connaissais ceux d'André. En revanche, j'ai conquis un public inattendu en la personne de nos trois délégués. Ayant été harangués par le Mwangaza en swahili, ils s'en remettent à ma restitution moins émotive en français pour la deuxième couche. Haj l'universitaire écoute d'une oreille critique, Dieudonné d'un air concentré, méditant chaque précieuse parole, et Franco les poings fermés, prêt à frapper le premier qui le contredirait.

* * *

Le Mwangaza a cessé de jouer les démagogues pour endosser le rôle de conférencier en économie, et je me mets au diapason. Il nous annonce gravement que le Kivu se fait spolier. Il sait ce que vaut le Kivu et ce qu'il ne perçoit pas. Il connaît tous les chiffres sur le bout des doigts, et me laisse le temps de les écrire sur mon bloc-notes. Une fois reçu mon discret sourire de remerciement, il énumère les compagnies minières à fonds rwandais qui pillent nos ressources naturelles. Comme la plupart portent des noms français, je ne traduis pas.

« Pourquoi les laissons-nous faire ? s'emporte-t-il en haussant de nouveau le ton. Pourquoi restons-nous là sans rien faire à regarder nos ennemis s'enrichir sur nos ressources minières quand tout ce que nous voulons c'est les chasser du pays ? »

Le Mwangaza s'approche de la carte du Kivu que le Dauphin a fixée au tableau blanc et la frappe à coups de bâton magique, paf, shlack, pendant qu'il débite son discours et que je débite ma

traduction à l'autre bout de la table, mais d'une voix douce, en tempérant ses propos, en les désamorçant un peu, ce qui me fait passer à ses yeux, sinon pour un membre actif de la résistance, du moins pour quelqu'un qu'il lui faut gagner à sa cause.

Il s'interrompt, donc moi aussi. Il braque ses yeux sur les miens. Tel un sorcier, il a le don de pouvoir contracter ses muscles oculaires pour se donner un regard plus visionnaire et saisissant quand il dévisage quelqu'un. Ce ne sont plus mes yeux mais ma peau qu'il étudie, celle de mon visage, puis de mes mains, au cas où il y aurait une différence. Verdict : café au lait.

« Monsieur l'interprète !

— Oui, Mwangaza ?

— Venez donc là, mon garçon ! »

Pour recevoir des coups de canne ? Pour confesser mes fautes devant toute la classe ? Sous le feu croisé de tous les regards, je contourne la table jusqu'à me trouver devant lui et découvrir que je le dépasse d'une tête.

« Alors, mon garçon, vous êtes l'un des nôtres ou l'un des leurs ? lance-t-il d'un ton jovial en pointant du doigt Maxie et Philip, puis les trois délégués noirs.

— Les deux, mon Mwangaza ! » rétorqué-je en swahili, m'élevant sous la pression à ses sommets rhétoriques.

Il hurle de rire et traduit ma réponse en français à ma place. Les applaudissements fusent de toutes parts, mais la voix de stentor du Mwangaza les couvre sans effort.

« Messieurs, ce brillant jeune homme est le symbole de notre Voie du Milieu ! Prenons en exemple son esprit de rassemblement ! Non, non, non, restez ici, mon garçon, restez encore un instant, je vous prie. »

Il y voit un honneur, même si je ne le ressens pas comme tel. Il m'appelle son brillant jeune homme et me garde près de lui tandis qu'il martèle la carte de son bâton magique et vante la richesse minière du Congo oriental. Quant à moi, les mains derrière le dos, je traduis les phrases du maître sans l'aide de mon bloc-notes, démontrant au passage à l'assemblée mes capacités de mémorisation.

« Ici, à Mwenga, de l'or, mes amis ! Ici, à Kamituga, de l'or, de l'uranium, de la cassitérite, du coltan et, ne le dites à

personne, des diamants. Ici à Kabambare, de l'or, de la cassitérite et du coltan, poursuit-il en usant volontairement de répétitions. Ici, du coltan et de la cassitérite, et là..., ajoute-t-il en levant le bâton pour le faire osciller autour du lac Albert. Là, du pétrole, mes amis, des quantités insoupçonnées et peut-être insoupçonnables de précieux pétrole. Et vous voulez savoir autre chose ? Nous avons un petit miracle très peu connu, même si tout le monde en veut. Si rare que les diamants ne sont guère que de vulgaires cailloux par comparaison. Cela s'appelle de la kamitugaite, mes amis, et c'est composé à 56,71 % d'uranium ! Je me demande à quoi ça peut bien servir ! lance-t-il avant d'attendre que les rires entendus se calment. Mais dites-moi, qui va jouir de toutes ces richesses ? »

Il marque une pause, m'adressant un sourire tandis que je pose moi-même la question, alors je lui rends son sourire dans mon nouveau rôle de chouchou du maître.

« Oh, les nantis de Kinshasa toucheront leur part, ça c'est sûr ! Ils ne laisseront pas filer leurs trente pièces d'argent rwandais, ça non ! Mais ils ne les investiront pas en écoles, en routes et en hôpitaux pour le Congo oriental, oh non ! Ils les dépenseront peut-être dans les boutiques chic de Johannesburg, de Nairobi ou du Cap, mais pas ici au Kivu, ça non ! »

Nouvelle pause. Sourire dirigé non pas vers moi, cette fois, mais vers nos délégués. Puis une nouvelle question :

« Les Kivutiens s'enrichissent-ils chaque fois qu'une cargaison de coltan sort de nos frontières ? demande-t-il tandis que le bâton magique traverse inexorablement le lac Kivu vers l'est. Quand notre pétrole inondera l'Ouganda, les Kivutiens s'en porteront-ils mieux ? Mes amis, plus le pétrole sera pompé vers l'étranger, plus ils s'appauvriront. Et pourtant, ce sont là nos mines, mes amis, notre pétrole, notre richesse, que Dieu nous a donnés pour que nous les fassions fructifier et que nous en jouissions en Son nom ! Ce ne sont pas des puits d'eau qui se remplissent dès qu'il pleut. Ce que ces voleurs nous prennent aujourd'hui ne se reconstituera pas demain ni après-demain. »

Il secoue la tête et murmure « Oh non » plusieurs fois, comme au souvenir d'une grave injustice.

« Et qui, je me le demande, vend ces biens volés à de tels profits sans reverser un centime à leurs propriétaires légitimes ? La réponse, mes amis, vous la connaissez tous ! Les racketteurs du Rwanda ! Les exploiteurs de l'Ouganda et du Burundi ! Notre gouvernement vénal de Kinshasa, ces nantis beaux parleurs qui cèdent notre patrimoine aux étrangers et nous taxent dessus en prime ! Merci, mon garçon. Bravo, monsieur. Vous pouvez reprendre votre place, maintenant. »

Je me rassois et songe au coltan, pas en continu car j'interprète le Mwangaza non-stop, mais un peu comme ces bandeaux déroulants qui défilent en bas de l'écran sous les images du journal télévisé. C'est quoi, le coltan ? Un métal très précieux qu'on trouvait jadis exclusivement au Congo oriental, demandez donc à mes clients qui font dans les matières premières. Si vous aviez la lubie de désosser votre portable, vous en trouveriez un grain essentiel parmi les débris. Pendant des décennies, les États-Unis en détenaient des stocks énormes, ce que mes clients ont appris à leurs dépens lorsque le Pentagone en a écoulé des tonnes sur les marchés mondiaux.

Pour quelle autre raison le coltan occupe-t-il une place de choix dans mes pensées ? Reportez-vous au Noël de l'an de grâce 2000. La PlayStation 2, le jouet électronique indispensable à tous les gosses de riches en Grande-Bretagne, ne se trouve qu'en stocks cruellement limités. Les parents de la classe moyenne s'arrachent les cheveux, de même que Penelope à la une de son grand journal : HONTE AUX PÈRES FOUETTARD QUI NOUS ONT VOLÉ NOTRE NOËL ! Mais sa colère est mal dirigée. La pénurie n'est pas due à l'incompétence des fabricants, mais au raz-de-marée génocidaire qui a submergé le Congo oriental, provoquant une rupture de l'approvisionnement en coltan.

Tu savais que le Mwangaza est professeur d'histoire congolaise, Salvo ? Il connaît par cœur les moindres détails de nos supplices. Il sait qui a tué qui, combien et quand, et il n'a pas peur de la vérité, contrairement à beaucoup de nos lâches.

Et je suis l'un de ces lâches, mais autour de cette table verte où je suis assis, point de cachette. Où que le Mwangaza ose aller, je dois le suivre, conscient du moindre mot que je traduis. Voici

deux minutes, il parlait chiffres de production ; maintenant, il parle génocide, et là encore il a tous les chiffres en tête : nombre de villages rasés, nombre d'habitants crucifiés ou dépecés, de présumées sorcières brûlées, de viols collectifs, cycle sans fin des tueries intestines du Congo oriental fomentées depuis l'étranger tandis que la communauté internationale tergiverse et que j'éteins la télévision si Penelope ne l'a déjà fait. Et les morts s'accumulent au moment même où le Mwangaza s'exprime et où je traduis. Chaque mois qui passe, trente-huit mille Congolais meurent des ravages de ces guerres oubliées.

« Mille ou deux mille morts par jour, mes amis, y compris le samedi et le dimanche ! Aujourd'hui, demain, et chaque jour de la semaine à venir. »

Je jette un coup d'œil à nos délégués. Ils ont un air de chien battu. Peut-être pour une fois sont-ils sur pilote automatique et moi non. Qui pourrait dire ce qu'ils pensent, à supposer qu'ils daignent penser ? Ils ressemblent à trois Africains assis au bord de la route dans la chaleur de la mi-journée, dont personne au monde, peut-être même pas eux, ne peut sonder les pensées. Mais pourquoi le Mwangaza nous raconte-t-il tout cela alors que le temps nous est compté ? Pour nous mortifier ? Non. Pour nous enhardir.

« Nous avons donc un droit légitime, mes amis ! Nous l'avons deux fois, trois fois, ce droit ! Aucune autre nation au monde n'a subi autant d'horreurs que notre bien-aimé Kivu. Aucune autre nation n'a aussi désespérément besoin de renaître ! Aucune autre nation n'est plus habilitée à se saisir de sa richesse pour la déposer aux pieds des victimes en disant : « Désormais, ceci n'est plus à eux. Mes pauvres concitoyens, ceci est à nous, *nous misérables du Kivu** ! » »

Sa voix de conférencier eût facilement porté au fond du Royal Albert Hall, et au fond de nos cœurs résonne cette question : si la richesse du Kivu est tombée entre les mauvaises mains, si les injustices de l'histoire nous autorisent à la reprendre, si on ne peut pas compter sur Kinshasa, si toutes les ressources du Kivu sont exportées vers l'est de toute façon, que proposons-nous de faire ?

« Mes amis, observez les politiciens et les protecteurs de notre grande nation, et que voyez-vous ? De nouvelles politiques ? Oh oui, des politiques très nouvelles, vous avez raison. J'irai jusqu'à dire inédites. Et les nouveaux partis qui vont avec. *Aux noms très poétiques**. Il y a un tel souffle de démocratie nouvelle dans cette *ville de putains** qu'est Kinshasa que j'ose à peine arpenter le boulevard du 30 Juin avec de vieilles chaussures, ces temps-ci. Il y a tant de nouvelles plates-formes politiques qui s'échafaudent, et faites du meilleur bois en plus, tout ça à vos frais. Tant de manifestes de vingt pages imprimés grand luxe qui nous promettent la paix, l'argent, la santé et l'éducation pour tous d'ici à la semaine prochaine, minuit au plus tard. Tant de lois anti-corruption qu'on ne peut s'empêcher de se demander qui a été corrompu pour les rédiger. »

Le Dauphin à la peau lisse et Tabizi à la peau vérolée lancent les rires, suivis par Philip et Maxie. L'Éclaireur attend le retour au calme d'un air grave. Où veut-il en venir ? Le sait-il lui-même ? Avec le père André, il n'y avait jamais d'ordre du jour. Avec le Mwangaza, même si je ne suis pas assez vif pour l'avoir perçu, il y a un ordre du jour préétabli.

« Mais regardez donc de plus près nos beaux politiciens tout neufs, mes amis. Soulevez le bord de leur chapeau, s'il vous plaît. Laissez entrer un peu de notre beau soleil africain dans leur limousine Mercedes à cent mille dollars et dites-moi ce que vous voyez. De nouveaux visages rayonnant d'optimisme ? De brillants jeunes diplômés prêts à sacrifier leur carrière au service de notre République ? Oh non, mes amis, oh que non. Vous voyez les mêmes vieux, vieux visages des mêmes vieux, vieux escrocs ! »

Qu'est-ce que Kinshasa a jamais fait pour le Kivu ? exige-t-il de savoir. Réponse : rien. Où est la paix qu'ils prônent, la prospérité, l'harmonie ? Où est leur amour inconditionnel pour leur pays, leurs voisins, leur communauté ? Il a écumé tout le Kivu du nord au sud sans jamais en trouver la plus petite instance. Il a écouté les récits des malheurs du peuple : Oui, nous voulons la Voie du Milieu, Mwangaza ! Nous prions, nous chantons, nous dansons pour son avènement ! Mais comment,

oh comment l'obtiendrons-nous ? Oui, comment ? Il imite leur cri pathétique et je l'imite l'imitant : « Qui nous défendra quand nos ennemis lanceront leurs troupes contre nous, Mwangaza ? Vous êtes un homme de paix, Mwangaza ! Vous n'êtes plus le grand guerrier que vous étiez. Qui nous organisera, qui se battra avec nous et nous apprendra à être forts ensemble ? »

Suis-je vraiment la dernière personne dans cette pièce à comprendre que la réponse aux prières du peuple est assise en bout de table avec ses bottes en daim élimées étendues devant lui ? Apparemment, oui, car les propos suivants du Mwangaza m'arrachent si vite à ma rêverie que Haj fait volte-face pour me dévisager de ses grotesques yeux de fouine.

« *Anonyme*, mes amis ? s'indigne le Mwangaza à pleine voix. Cet étrange Syndicat qui nous a traînés ici aujourd'hui est *anonyme* ! Très mauvais, ça ! Où peut-il avoir égaré son nom ? Tout cela est très louche et très mystérieux ! Peut-être devrions-nous chausser nos lunettes pour aider à le retrouver ! Pourquoi diable d'honnêtes gens dissimuleraient-ils leur nom ? Qu'ont-ils donc à cacher ? Pourquoi ne nous disent-ils pas franchement qui ils sont et ce qu'ils veulent ? »

Commencez tout doux, père André. Tout doux, sans forcer. L'ascension sera longue. Mais le Mwangaza est un vieux de la vieille.

« Eh bien, mes chers amis, je tiens à vous le dire, j'ai parlé longuement et très sérieusement avec ces messieurs anonymes, confie-t-il d'un ton las qui vous donne envie de lui tendre une main secourable. Oh, oui, nous en avons eu, ensemble, des discussions acharnées, fait-il en pointant Philip du doigt sans se retourner pour le regarder. Du matin au soir et du soir au matin. Des discussions plus qu'acharnées, d'ailleurs, comme il se doit. Dites-nous ce que vous voulez, Mwangaza, m'ont proposé les anonymes. Dites-le sans chichis ni pirouette, s'il vous plaît. Et après on vous dira ce que nous on veut. Et de là, on verra si on peut faire affaire, ou si on se serre la main en se disant : « Désolé, au revoir », ce qui est tout à fait banal dans le monde du commerce. Alors je leur ai rendu la monnaie de leur pièce, dit-il en tripotant distraitement son collier d'esclave en or, nous rappelant ainsi qu'il n'est pas à vendre. « Messieurs, ce

que je veux est bien connu : la paix, la prospérité et la fraternité au Kivu, et des élections libres une fois la stabilité établie. Mais la paix, messieurs, et c'est aussi bien connu, ne survient pas de son propre accord, non plus que la liberté. La paix a ses ennemis. La paix doit être gagnée à la pointe de l'épée. Pour que la paix devienne réalité, nous devons coordonner nos forces, reprendre nos mines et nos villes, chasser les étrangers et installer un gouvernement provisoire du Kivu unifié qui posera les fondations d'un véritable État-providence démocratique et viable. Mais comment faire, messieurs ? Nous sommes handicapés par la discorde. Nos voisins sont plus puissants et plus rusés que nous. » »

Il foudroie du regard Franco et Dieudonné comme pour les obliger à se rapprocher, tout en poursuivant sa négociation commerciale avec les messieurs anonymes.

« « Pour que notre cause prévale, nous avons besoin de votre organisation, messieurs. Nous avons besoin de votre matériel et de votre expertise. Sans eux, la paix de mon bien-aimé Kivu restera à jamais une illusion. » Voilà ce que j'ai dit aux anonymes. Telles ont été mes paroles. Et les anonymes m'ont écouté attentivement, cela va sans dire. Et finalement l'un d'eux a parlé en leur nom à tous, et je ne peux vous révéler son identité même aujourd'hui, mais je vous assure qu'il n'est pas dans cette pièce même s'il est un ami avéré de notre nation. Et voici ce qu'il m'a dit : « Ce que vous proposez est noble et bon, Mwangaza. Nous sommes peut-être des hommes d'argent, mais nous avons une âme. Le risque est élevé, le coût aussi. Si nous soutenons votre cause, comment pouvons-nous être sûrs qu'au bout du compte nous ne repartirons pas les poches vides et le nez en compote ? » Alors, nous avons répondu : « Ceux qui prendront part à notre grande entreprise prendront leur part des profits. »

Il baisse encore la voix, mais il lui reste de la marge. J'en fais autant. Je pourrais murmurer derrière ma main qu'ils m'entendraient tous.

« Le diable, dit-on, porte de nombreux noms, mes amis, et avec le temps nous autres Congolais en avons appris la plupart. Mais ce Syndicat, lui, n'en a pas. Il ne s'appelle pas l'empire

belge, ni l'empire espagnol, ni l'empire portugais, ni l'empire britannique, ni l'empire français, ni l'empire hollandais, ni l'empire américain, ni même l'empire chinois. Ce syndicat s'appelle *Rien*. Rien SARL. *Anonyme* égale apatride. *Anonyme* nous aidera à nous enrichir et à nous unir, mais il ne nous possédera pas, ni nous ni notre peuple. Avec *anonyme*, le Kivu s'appartiendra pour la première fois. Et quand ce jour arrivera, nous irons voir les nantis de Kinshasa et nous leur dirons : « Bonjour, les nantis. Comment ça va, aujourd'hui ? Vous avez tous la gueule de bois comme d'habitude, j'imagine ! » »

Pas un rire ni un sourire. Il tient son public.

« « Eh bien, les nantis, nous avons de bonnes nouvelles pour vous. Le Kivu s'est libéré des envahisseurs et des exploiteurs étrangers. Les bons citoyens de Bukavu et de Goma se sont soulevés contre l'oppresseur et nous ont reçus à bras ouverts. Les auxiliaires de l'armée rwandaise ont fui et les *génocidaires** avec eux. Le Kivu a repris ses mines et les a dûment nationalisées. Nos moyens de production, de distribution et d'approvisionnement sont regroupés sous une seule bannière, et c'est la bannière du peuple. Fini, les exportations exclusives vers l'est. Nous avons trouvé d'autres voies commerciales. Mais nous sommes aussi des patriotes et nous croyons en une République démocratique du Congo unie à l'intérieur des frontières légales fixées par notre constitution. Alors voici nos conditions, les nantis : une fois, deux fois, trois fois, à prendre ou à laisser ! Parce que ce n'est pas nous qui venons vers vous, les nantis. C'est vous qui venez vers nous ! » »

Il s'assoit et ferme les yeux. Le père André faisait la même chose, pour prolonger la portée de ses paroles. Ayant achevé ma traduction, je me permets un discret sondage des réactions de nos délégués. Les discours musclés peuvent engendrer la rancœur. Plus un public s'est laissé emporter, plus il s'escrime à regagner la terre ferme. Le bouillonnant Haj a cessé de bouger, se contentant d'une série de grimaces. Le squelettique Dieudonné a posé le bout de ses doigts sur son front d'un air vaguement absorbé. Des gouttes de sueur perlent juste au-dessus de sa barbe. À côté de lui, le vieux Franco consulte quelque chose sur ses genoux, sans doute un fétiche.

C’est Philippe qui rompt le charme.

« Bien, alors, qui nous fera l’honneur de parler en premier ? » demande-t-il avec un regard appuyé vers la pendule de gare, parce que, ne l’oublions pas, le temps nous est compté.

Tous les yeux se tournent vers notre doyen, Franco, qui regarde ses larges mains d’un air bougon, puis lève la tête.

« Après la chute de Mobutu, les soldats maï-maï sont montés au créneau avec des machettes, des flèches et des lances pour protéger notre terre chérie, affirme-t-il lentement en swahili, jetant un regard noir à la tablée au cas où quelqu’un oserait le contredire, mais comme personne n’ose, il poursuit : Les Maï-Maï ont vu ce qui a été. À présent, voyons ce qui va être. Dieu nous protégera. »

Le deuxième élève à passer au tableau est Dieudonné.

« Nous, les Banyamulenge, devons être fédéralistes si nous voulons survivre, déclare-t-il, s’adressant directement à son voisin Franco. Quand vous volez notre bétail, nous mourons. Quand vous tuez nos moutons, nous mourons. Quand vous enlevez nos femmes, nous mourons. Quand vous prenez notre terre, nous mourons. Pourquoi ne pouvons-nous pas posséder les hauts plateaux où nous habitons, travaillons et prions ? Pourquoi ne pouvons-nous avoir nos propres chefferies ? Pourquoi nos vies doivent-elles être régies par les chefferies de ces tribus lointaines qui nous déchoient de notre statut et nous imposent leurs volontés ? lance-t-il avant de se tourner vers le Mwangaza. Les Banyamulenge croient en la paix autant que vous. Mais nous ne renoncerons jamais à notre terre. »

Le Mwangaza garde les yeux fermés tandis que le Dauphin au visage lisse répond à la question implicite.

« Le Mwangaza aussi est fédéraliste, répond-il doucement. Le Mwangaza n’exige pas l’intégration. Selon les termes de la constitution qu’il envisage, les droits du peuple banyamulenge sur leurs terres et leurs chefferies seront reconnus.

— Et les hauts plateaux de Mulenge formeront un territoire ?

— Oui.

— Par le passé, Kinshasa a refusé de nous accorder cette loi juste.

— Le Mwangaza n'est pas un homme du passé, mais un homme de l'avenir. Vous aurez votre loi juste », rétorque le rusé Dauphin.

Sur quoi Franco pousse ce qui ressemble à un grognement railleur, mais peut-être se racle-t-il simplement la gorge. Au même moment, Haj se redresse comme un diable sort de sa boîte et balaie la table de ses yeux fous et exorbités.

« Alors c'est un coup d'État, c'est ça ? demande-t-il en français de la voix stridente et impérieuse d'un godelureau parisien. Paix, prospérité et fraternité, mais sous l'enrobage à la con, c'est une prise de pouvoir. Bukavu aujourd'hui, Goma demain, les Rwandais dehors, merde à l'ONU, et aux chiottes Kinshasa. »

Un discret coup d'œil autour de la table me conforte dans l'idée que notre conférence subit un profond choc des cultures. Comme si les anciens de l'Église réunis en conclave solennel voyaient débouler un citadin hérétique exigeant de savoir de quoi ils discutent.

« Mais est-ce bien nécessaire ? se récrie Haj, écartant ses mains ouvertes en un geste théâtral. D'accord, Goma a des problèmes, demandez donc à mon père. Goma a le beurre, les Rwandais ont l'argent du beurre et la baratte. Manque de bol. Mais Bukavu n'est pas Goma. Depuis la mutinerie de l'an dernier, nos Rwandais ont gardé profil bas à Bukavu. Et nos édiles détestent les Rwandais plus que tout. Enfin bon, je posais juste la question comme ça, hein », conclut-il en levant les mains devant lui en un geste de désengagement typiquement français.

Sauf que cette question, Haj ne la pose pas au Mwangaza, mais à moi. Son regard fiévreux peut parcourir l'assemblée ou se poser respectueusement sur le grand homme, je n'ai pas plus tôt commencé à traduire qu'il le braque sur moi tant que le dernier écho de ma voix résonne encore à mes oreilles. Je m'attends à ce que le Mwangaza ou, à défaut, le Dauphin relève le gant, mais une fois de plus c'est mon sauveur Philip qui sort des coulisses et leur évite cette peine :

« C'est peut-être le cas aujourd'hui, Haj, mais ce n'était pas le cas hier et, si on en croit l'histoire, ce ne sera pas le cas

demain, explique-t-il avec cette indulgence que confèrent les années. La Voie du Milieu doit-elle attendre le chaos postélectoral et la prochaine incursion rwandaise pour créer les conditions d'une paix solide et durable ? Ou bien vaut-il mieux que le Mwangaza choisisse son heure et son terrain, comme le pense votre respecté père ? »

Haj hausse les épaules, étend les bras, sourit, secoue la tête d'un air incrédule. Philip lui accorde un moment pour parler, mais presque aussitôt soulève sa cloche et l'agite doucement, annonçant une petite pause pour permettre à nos délégués de reconsidérer leurs positions.

9

Je n'aurais jamais imaginé que, en descendant furtivement au sous-sol pour la première fois en ma qualité d'interprète-sous-la-ligne-de-flottaison, je me sentirais sur un petit nuage, mais tel fut pourtant bien le cas. Hormis l'intervention grossière de Haj, tout se déroulait au mieux. La voix de la raison et de la modération avait-elle jamais résonné ainsi sur les lacs et les jungles de notre tourmenté Congo ? Deux professionnels aussi compétents que Maxie l'homme d'action et Philip le négociateur fine mouche avaient-ils jamais servi ainsi la cause d'un peuple martyrisé ? Quel *coup de pouce à l'histoire* donnions-nous ! Même un homme endurci comme Spider, qui, de son propre aveu, n'avait pas compris un mot de ce qu'il enregistrait (non plus, soupçonnais-je, que les subtilités de notre entreprise), s'enthousiasmait de cette atmosphère positive.

« M'est avis qu'ils se parlent vraiment, là, déclara-t-il avec son accent gallois chantant tout en me coiffant de mon casque, en testant mon micro et quasiment en me bordant sur mon trône. Si on tape sur l'un avec la tête de l'autre, moi je dis qu'il en sortira peut-être un peu de bon sens. »

Mais évidemment c'était Sam que j'attendais d'entendre. Sam mon coordonnateur, Sam qui me dirait quels micros écouter, qui me brieferait et me débrieferait régulièrement. Avais-je déjà rencontré Sam ? Était-il peut-être lui aussi un voleur de son, un ancien du Chat Room sur le point de sortir de l'ombre pour user de ses talents particuliers ? Ma surprise n'en fut que plus grande lorsque la voix dans mon casque s'avéra être celle d'une femme, et d'une femme maternelle, en plus.

Alors, c'est la forme, mon petit Brian ?

Je ne me suis jamais senti mieux, Sam. Et vous-même ?

Vous avez fait du bon travail, là-haut. Tout le monde chante vos louanges.

Détectais-je une infime pointe d'accent écossais sous ces doux compliments ?

Vous venez d'où, Sam ? lançai-je avec pétulance, baignant encore dans l'euphorie de la séance à l'étage.

Si je vous disais Wandsworth, ça vous choquerait beaucoup ?

Me choquer ? Mais nous sommes voisins, bon sang ! Je fais presque toutes mes courses à Wandsworth !

Silence gêné. Trop tard, je me rappelai une fois de plus que j'étais censé vivre dans une boîte postale.

Alors vous et moi passerons sans nous voir dans les rayons, mon petit Brian, rétorqua Sam d'un ton guindé. *Bon, si vous voulez bien, on va commencer avec les sept. Les sujets arrivent maintenant.*

Les sept correspondent à la suite des invités. Les yeux sur le plan du métro de Spider, je suis la progression des délégués le long du couloir et attends que l'un d'eux sorte sa clé de sa poche pour ouvrir la porte – quel malin, ce Philip, de leur avoir confié des clés pour les conforter dans leur sentiment de sécurité ! Puis j'entends le martèlement de pieds sur le plancher et un déluge de chasses d'eau et de robinets. Vroum ! Crac ! etc. À présent dans le salon, ils se servent des rafraîchissements, se mouchent, trinquent, s'étirent en émettant des bâillements crispés.

À ce jour encore, je visualise aussi bien leur suite que les quatre murs sordides qui m'enferment à présent, alors même que je ne l'ai jamais vue et ne la verrai jamais, pas plus que les appartements royaux du Mwangaza ou la salle des opérations de Sam, où se trouve le téléphone par satellite brouillé pour des communications sécurisées avec le Syndicat et autres personnes non identifiées – comme m'en a informé Spider lors d'un de nos premiers échanges à bâtons rompus, car Spider, comme beaucoup de voleurs de son, est volubile, et gallois en plus. Quand je lui ai demandé quelle fonction il occupait jadis au Chat Room, il m'a répondu qu'il n'était pas *perce-oreille* (c'est-à-dire linguiste transcripteur) mais simple *poseur*, amusant surnom des installateurs de micros clandestins au service de M. Anderson. Mais ce qu'il préférait, c'était le chaos : « Ah, Brian, il n'y a que ça de vrai. Pour moi, le bonheur, c'est d'être à

plat ventre dans la merde sous une pluie d'obus avec un joli mortier de soixante enfoncé dans le cul. »

Nous captons le son cinq sur cinq, jusqu'aux glaçons qui tombent dans les verres et à la machine à café qui génère plus de basses qu'un orchestre symphonique. Malgré toute son expérience, Spider est aussi tendu que moi, mais il n'y a aucun problème technique de dernière minute, aucune défaillance, aucun court-circuit, aucune panne, tous les voyants sont au vert.

Sauf qu'en fait non : nous sommes dans le salon des délégués et personne ne parle. Nous avons les bruits de fond, mais pas le premier plan. Des grognements divers et variés, mais pas un mot. Un craquement, un rot, un grincement. Puis le son distant de quelqu'un qui marmonne, mais qui et dans l'oreille de qui, mystère. Toujours pas de vraies voix, rien à capter. L'éloquence du Mwangaza leur a-t-elle coupé le sifflet ?

Je retiens mon souffle, Spider aussi. Je suis tapi comme une petite souris dans le lit de Hannah pour cacher ma présence quand son amie Grace secoue la porte verrouillée en exigeant de savoir pourquoi Hannah a manqué leur cours de tennis, et Hannah, qui déteste mentir, prétexte une migraine.

Ils sont peut-être en train de prier, Sam.

De prier qui, Brian ?

Peut-être Sam ne connaît-elle pas l'Afrique, car la réponse pourrait bien être la plus évidente : le Dieu chrétien, ou les avatars qu'ils en ont. Les Banyamulenge bien-aimés de mon cher défunt père sont réputés parler à Dieu en permanence, directement ou via leurs prophètes, et Dieudonné me paraît bien du genre à prier quand ça lui chante. Puisque les Maï-Maï, eux, n'en appellent à Dieu que pour les protéger au combat, Franco doit plutôt songer aux gains qu'il peut tirer de cette entreprise. Un sorcier lui aura sans doute fourni des feuilles de téké pilées dont il se sera frictionné le corps pour en absorber les pouvoirs. Quant à Haj, qui saurait dire à qui il adresse ses prières ? Peut-être à Luc, son père souffrant.

Pourquoi personne n'a-t-il parlé ? Et pourquoi, entre les grincements, frottements et bruits de fond attendus, deviné-je une tension montante dans la pièce, comme si quelqu'un tenait une arme sur la tempe de nos délégués ?

Par pitié, que quelqu'un parle !

Je les raisonne dans ma tête, je les implore. Bon, d'accord, je comprends. Tout à l'heure, dans la salle de conférences, vous vous sentiez intimidés, traités avec condescendance, agacés par tous ces visages blancs autour de la table. Le Mwangaza vous a pris de haut, mais il est comme ça, toujours en chaire, comme tous les prédicateurs. Et puis, vous avez vos responsabilités à prendre en compte, je le conçois aussi. Vos épouses, vos clans, vos tribus, vos esprits, vos augures, vos devins, vos sorciers, plein de trucs qu'on ne peut pas connaître. Mais s'il vous plaît, pour l'amour de notre Alliance, pour l'amour de Hannah, pour l'amour de nous tous, parlez !

Brian ?

Oui, Sam.

Je commence à me demander si ce n'est pas nous qui devrions faire nos prières.

La même idée atroce m'est venue : nous sommes grillés. Un de nos délégués, et je soupçonne Haj, a posé l'index sur ses lèvres, et de l'autre main ce petit malin a désigné les murs, ou le téléphone, ou le téléviseur, ou roulé ses yeux globuleux en direction du lustre. Et ce qu'il leur signifie, c'est : « Les amis, j'ai roulé ma bosse, je connais ce monde cruel, et croyez-moi, on est sur écoute. » Si tel est le cas, il va maintenant se passer quelque chose, dont la nature dépendra des sujets (des cibles, comme dirait Maxie) et de s'ils se sentent manipulateurs ou manipulés. Dans l'idéal, ils vont se dire : « Et puis zut, ça ne va pas nous empêcher de parler », réaction classique de toute personne sensée qui, comme la plupart d'entre nous, n'a tout simplement pas le temps ou la patience de se laisser embêter par un micro. Mais nous ne sommes pas là dans une situation classique. Et ce qui nous horripile, Sam et moi, c'est que nos trois délégués, si seulement ils avaient la présence d'esprit de s'en rendre compte, ont à leur disposition une parade toute trouvée, et c'est bien pourquoi je suis assis là à attendre qu'ils l'utilisent.

Vous n'avez pas envie de le leur crier à pleins poumons, Brian ?

Oh, si, Sam, pas qu'un peu. Mais une peur bien plus terrible prend naissance dans mon esprit : ce ne sont pas les micros de

Spider qui ont été repérés, c'est moi, Salvo. L'intervention opportune de Philip ne m'a pas sauvé, après tout. Quand Franco a adressé son beau discours à la mauvaise personne dans la mauvaise langue, Haj a repéré ma feinte, d'où ensuite les regards appuyés qu'il m'a lancés de ses yeux globuleux. Il m'a vu bêtement ouvrir la bouche pour répondre, puis la refermer et feindre l'incompréhension.

Alors que je me mortifie ainsi résonne soudain tel un message de rédemption la voix de basse du vieux Franco, qui ne parle pas bembe mais le kinyarwanda qu'il a appris en prison. Et cette fois j'ai le droit de le comprendre au lieu de feindre !

* * *

Le fruit des écoutes, comme M. Anderson ne se lasse jamais de le rappeler à ses disciples, est par nature un galimatias constamment frustrant, et toute la patience de Job ne suffirait pas à séparer le rare bon grain de l'ivraie environnante. À cet égard, les premiers échanges de nos trois délégués sacrifient à la norme, mélange prévisible d'interjections scatologiques et de coups de sonde pour les batailles restant à livrer.

Franco (*énonçant un proverbe congolais d'un ton cinglant*) : On ne nourrit pas les vaches avec de belles paroles.

Dieudonné (*surenchérissant par un autre proverbe*) : Les dents sourient, mais le cœur sourit-il ?

Haj : Eh ben putain ! Mon père m'avait prévenu qu'il fallait se le farcir, le vieux, mais là c'est vraiment quelque chose. Pfiou ! Et pourquoi il parle swahili comme un Tanzanien avec une papaye enfoncée dans le cul ? Je croyais qu'il était shi de naissance.

Personne ne se donne la peine de lui répondre, comme toujours quand on met trois hommes dans la même pièce : la grande gueule prend le dessus et les deux qu'on voudrait entendre se font muets.

Haj : Et le joli zèbre, c'est qui, lui ? (*Silence perplexe faisant écho au mien.*) L'interprète avec sa veste en linoléum, c'est qui, bordel ?

Haj me traite de *zèbre* ? J'en ai connu des sobriquets, dans ma vie. À l'école de la Mission, *métis**, *café au lait**, cochon rasé. Au Sanctuaire, j'ai eu droit à tout, du bamboula au négro. Mais *zèbre*, c'est une grande première, et j'en conclus que Haj en détient la paternité.

Haj : J'ai connu un type comme lui. Peut-être qu'ils sont de la même famille. Un comptable qui trafiquait les comptes pour mon père. Il s'est tapé toutes les femmes de la ville jusqu'au jour où un mari jaloux l'a dézingué. Pan ! Ce n'était pas moi, je vous rassure. Je ne suis pas marié, et je ne flingue pas les gens. On s'est déjà assez massacrés entre nous, cons comme on est. Plus jamais ça. Une cigarette ?

Haj a un porte-cigarettes en or, que j'ai vu dépasser de la doublure en soie moutarde de son veston Zegna dans la salle de conférences. J'en entends à présent le déclic à l'ouverture. Dès la première bouffée, Franco est pris d'une toux caverneuse.

C'était quoi, cette histoire, Brian ?

Ils spéculent sur mon ethnicité.

Et c'est normal ?

Assez, oui.

Dieudonné, après avoir décliné, murmure un « pourquoi pas ? » fataliste et se met aussi à fumer.

Haj : Vous êtes malade ou quoi ?

Dieudonné : Ou quoi.

Sont-ils assis ou debout ? En tendant l'oreille, on perçoit le couinement irrégulier des vieilles baskets de Franco, tandis que Haj se pavane avec ses chaussures en croco verdâtres. Puis on entend un grognement de douleur et le gémissement d'un coussin en mousse quand Dieudonné se laisse tomber dans un

fauteuil. Voilà quel niveau d'excellence atteignent les voleurs de son sous la tutelle de M. Anderson.

Haj : Bon, déjà, je vais vous dire une bonne chose, mon pote.

Dieudonné (*crispé de s'entendre ainsi apostrophé*) : Oui, quoi ?

Haj : Au Kivu, les gens sont beaucoup plus intéressés par la paix et la réconciliation que ces enfoirés de Kinshasa. (*Il imite un agitateur haranguant la foule* :) À mort ! Arrachez-leur les yeux, à ces Rwandais. On est derrière vous, mon gars. Genre à deux mille kilomètres derrière vous dans la jungle. (*Il marque une pause, sans doute en l'attente d'une réaction, qu'il n'obtient pas. Le claquement des chaussures en croco reprend :*) Et notre gars, il gobe toutes ces conneries. (*Imitation assez réussie du Mwangaza :*) Nettoyons notre beau pays verdoyant de ces cloportes pestilentiels, mes amis. Oh oui ! Rendons notre mère patrie à nos bien-aimés concitoyens ! Moi, je suis pour. Et on l'est tous, non ? (*Il attend. Pas de réponse.*) Motion adoptée à l'unanimité. Boutons-les hors du pays ! Vlan ! Pan ! Foutez le camp ! (*Pas de réaction.*) Mais attention, sans violence. (*Clic-clac des crocos.*) Le problème, c'est jusqu'où on va ? Je veux dire, qu'est-ce qu'on fait de ces pauvres bougres qui sont arrivés en 94 ? On les fiche dehors aussi ? On expulse Dieudonné ? Emportez vos mômes mais laissez donc vos vaches ?

Ainsi que je le redoutais là-haut, Haj se révèle être un trublion. Subversif l'air de rien, il a réussi en quelques minutes à faire porter la conversation sur le point le plus polémique : le statut en suspens du peuple banyamulenge et l'éligibilité de Dieudonné en tant qu'allié dans notre entreprise.

Franco (*encore un proverbe, cette fois lancé comme une provocation)* : Une bûche peut rester dix ans dans l'eau, elle ne deviendra jamais un crocodile !

(*Longue pause très tendue.*)

Dieudonné : Franco !

Le crissement dans mon casque a failli m'éjecter de mon trône. De rage, Dieudonné a fait glisser son fauteuil sur le sol dallé. J'imagine ses deux mains agrippées aux accoudoirs, et sa tête en sueur levée vers Franco d'un air implorant.

Dieudonné : Mais quand est-ce que ça va s'arrêter, Franco ? Vous et nous ? Les Banyamulenge sont peut-être des Tutsis, mais on n'est pas des Rwandais ! (*Il respire à grand-peine, mais ne capitule pas.*) Nous sommes congolais, Franco, aussi congolais que les Maï-Maï ! Eh oui ! (*Il crie pour couvrir les sarcasmes de Franco.*) Le Mwangaza le comprend, et vous aussi parfois ! (*Et maintenant en français, pour mieux faire passer le message :*) *Nous sommes tous zaïrois !** Vous vous rappelez la chanson qu'on nous apprenait à l'école, du temps de Mobutu ? Pourquoi ne pourrait-on pas la chanter aujourd'hui ? *Nous sommes tous congolais !**

Non, Dieudonné, pas tous. Moi aussi, j'ai fièrement chanté ces paroles à l'unisson avec mes camarades de classe, jusqu'au jour où ils ont pointé du doigt l'enfant secret en criant : *Pas Salvo, pas le métis ! Pas le cochon rasé !**

Dieudonné (*poursuivant sa tirade*) : Pendant la rébellion de 64, mon père, un Munyamulenge, s'est battu au côté de votre père, un Simba. (*Respiration rauque.*) Et vous, tout jeune homme, vous avez combattu à leurs côtés. Cela a-t-il fait de vous nos alliés ? (*Halètement.*) Nos amis ? (*Halètement.*) Non, apparemment non. (*Il s'emporte.*) *C'était une alliance contre nature !** Les Simba ont continué à nous tuer et à voler notre bétail pour leurs troupes, exactement comme les Maï-Maï nous tuent et volent notre bétail aujourd'hui. Quand on riposte, vous nous traitez de salauds de Banyamulenge. Quand on se modère, vous nous traitez de lâches. (*À bout de souffle :*) Mais si on peut s'allier dans ce projet (*râle*), arrêter les tueries et la haine (*râle*), arrêter de venger nos morts et nos mutilés, si on peut s'arrêter et s'unir, sous l'égide de ce chef ou d'un autre…

Il s'interrompt, la respiration sifflante comme Jean-Pierre à l'hôpital, les tuyaux en moins. Crispé sur mon trône, j'attends la réponse de Franco, mais une fois de plus je suis contraint d'écouter Haj.

Haj : Mais alliés pour quoi, bordel ? Pour arriver à quoi ? À un Kivu unifié ? Nord et sud ? *Mes amis, saisissons nos ressources et reprenons notre destin en main !* Pfff. Elles ont déjà été saisies, connard ! Par une bande de Rwandais en folie armés jusqu'aux dents qui violent nos femmes à leurs moments perdus ! Ces Interahamwe sont si bien retranchés là-bas que même l'ONU n'ose pas survoler la région sans leur accord.

Dieudonné (*avec un rire méprisant*) : L'ONU ? Le temps que l'ONU nous apporte la paix, nos enfants et nos petits-enfants seront déjà morts.

Franco : Alors peut-être que vous feriez mieux de remmener vos enfants et vos petits-enfants au Rwanda tout de suite et de nous laisser en paix.

Haj (*intervenant promptement en français, sans doute pour désamorcer la dispute*) : Nous ? Vous avez dit nous ? (*Véritable crépitement des chaussures en croco, suivi par un silence total.*) Vous croyez sérieusement qu'il s'agit de nous ? Le vieux ne nous veut pas nous, il veut le pouvoir. Il veut entrer dans l'histoire avant de casser sa pipe, et pour ça il est bien capable de nous vendre à ce syndicat fumeux et après moi le déluge.

J'ai à peine fini de traduire ces hérésies que la cloche de Philip nous convoque pour le deuxième round.

* * *

Il me faut ici relater un incident qui, sur le coup, n'a guère eu de retentissement sur mon esprit surchargé, mais qui, au vu des événements ultérieurs, mérite plus ample examen. La cloche de Philip retentit, j'ôte mon casque. Je me lève et, après un échange de clins d'œil avec Spider, je monte l'escalier. Arrivé au rez-de-chaussée, je donne le signal convenu : trois petits coups sur la porte en fer, qu'Anton entrouvre puis referme derrière

moi, hélas avec fracas. Sans que nous échangions un mot, Anton me fait tourner le coin de la maison pour m'escorter jusqu'à l'extrémité est de la galerie, à deux pas de la salle de jeu, tout cela, une fois de plus, selon le plan. Mais à un détail près : aucun de nous deux n'avait prévu le soleil, que j'ai en pleine face et qui m'aveugle.

Entamant mon trajet les yeux baissés pour éviter l'éclat du soleil, j'entends soudain des bruits de pas qui s'approchent et de gros éclats de rire africains : les délégués arrivent de l'autre bout de la galerie. Puisque nous sommes sur le point de nous croiser, il me faut trouver une couverture convaincante pour justifier mon arrivée par le côté opposé de la maison. Ont-ils vu Anton me guider ? Ont-ils entendu le claquement de la porte en fer ?

Heureusement, les stages d'une journée sur la sécurité personnelle que tous les vacataires sont obligés de suivre m'ont entraîné à réfléchir vite. Comment ai-je passé mes précieux instants de repos pendant que nos délégués se retiraient pour une discussion privée ? Réponse : comme toujours durant les interruptions de séance, je me suis isolé pour jouir d'un peu de paix et de tranquillité jusqu'à ce que la cloche sonne. Ainsi préparé mentalement, je continue ma progression vers la porte de la salle de jeu. J'arrive, je m'arrête. Ils arrivent, ils s'arrêtent. Ou plutôt, Haj s'arrête. Étant le plus agile, c'est lui qui ouvre la marche à quelques pas devant Franco et Dieudonné, qui ne l'ont toujours pas rattrapé quand celui qui, quelques minutes plus tôt, me traitait de *zèbre*, m'aborde avec une courtoisie outrée.

« Alors, monsieur l'interprète, vous êtes bien reposé ? Prêt pour la prochaine passe d'armes ? »

Question assez anodine formulée de façon anodine. Sauf qu'il l'a posée en kinyarwanda. Cette fois-ci, toutefois, pas besoin d'un Philip pour me lancer des signaux d'alarme. J'affiche un sourire perplexe et un peu désolé. Pour faire bonne mesure, je hausse les épaules et secoue la tête en signe d'incompréhension. Haj se rend compte de son erreur, ou du moins le prétend, part d'un grand rire gêné et me donne une claque sur le bras. A-t-il essayé de me piéger ? Non. Sur le moment, j'en suis persuadé. Il est juste tombé dans le travers qui guette tout polyglotte digne de ce nom : après avoir parlé

kinyarwanda sans interruption dans la suite des invités, il a oublié de changer de piste. Ça arrive aux meilleurs d'entre nous. Oublions cela.

10

« Messieurs, je laisse la parole à monsieur le colonel ! »

Une étincelle conquérante brille dans les yeux bleu pâle de Maxie, debout de toute sa hauteur devant le chevalet, mains sur les hanches : encore trois ans avant son Borodine. Il a tombé la veste mais gardé la cravate. Il en porte sans doute si rarement qu'il l'a oubliée. Nous sommes en comité restreint. Le Mwangaza, l'ancien vétéran des barricades devenu prophète de la paix, s'est retiré dans l'intimité de ses appartements royaux, emmenant avec lui son acolyte à catogan. Seul Tabizi, épaules de boxeur voûtées, paupières tombantes, cheveux teints en noir bien coiffés en arrière de façon à dissimuler sa calvitie naissante, est resté avec nous pour s'assurer de notre bon esprit sportif.

Mais ce n'est pas Maxie que je regarde, ni Tabizi, ni les autres délégués. C'est mon enfance. C'est la carte militaire à grande échelle de la ville de Bukavu, joyau de l'Afrique centrale sinon de l'Afrique entière, sise à la pointe sud du lac le plus élevé et donc le plus frais du continent. Or ce lac nappé de brume et ceint de collines fumantes est enchanté, demandez donc à mon père. Demandez aux pêcheurs avec lesquels il bavardait sur les docks pendant qu'ils sortaient les *sambaza* de leurs filets pour les jeter dans des seaux en plastique jaune, où ils frétillaient pendant des heures dans l'espoir que quelqu'un comme moi les remette à l'eau. Questionnez-les sur *mamba mutu*, mi-crocodile, mi-femme, et sur les vilaines gens qui, sous couvert de la nuit, pratiquent la sorcellerie au bord du lac, échangeant les âmes innocentes d'amis vivants contre des faveurs dans ce monde et des récompenses dans l'au-delà. Voilà pourquoi il se murmure que le lac Kivu est maudit, voilà pourquoi des pêcheurs disparaissent, entraînés au fond par *mamba mutu*, qui se repaît de leur cerveau. C'est du moins ce

qu'ont assuré les pêcheurs à mon cher défunt père, qui se gardait bien de railler leurs croyances.

L'avenue principale est bordée de maisons coloniales classiques aux angles arrondis et aux baies vitrées festonnées de branches de tulipiers, de jacarandas et de bougainvillées. Les collines alentour sont couvertes de bananeraies et de plantations de thé, comme autant d'édredons verts. Depuis leurs flancs, on peut dénombrer les cinq péninsules de la ville. La plus chic se nomme La Botte, et la voilà sur la carte de Maxie : une botte comme l'Italie avec de belles demeures et des jardins soignés en pente douce jusqu'aux rives du lac – le maréchal Mobutu lui-même avait daigné y posséder une villa. Au départ, la botte s'élance hardiment dans le lac, mais, juste quand on pense qu'elle vise Goma, elle se déporte à droite et s'en prend au Rwanda sur la côte est.

Remplissant leur fonction stratégique, les flèches en papier de Maxie indiquent la maison du gouverneur, les stations de radio et de télévision, le quartier général des Nations unies et les casernes, mais pas le marché en plein air où nous mangions des brochettes de chèvre quand mon père m'amenait en ville pour mon anniversaire, ni la cathédrale au double toit vert, tels deux navires échoués à l'envers, où nous priions pour le repos de mon âme, ni l'université catholique en pierre grise où un jour, si je travaillais dur, je pourrais peut-être étudier, ni la Mission des sœurs blanches, où l'on donnait des biscuits à l'enfant secret en louant la bonté de son cher oncle.

Maxie nous tourne le dos. Philip est assis près de lui, les traits si mobiles qu'il faut être vif pour saisir une expression donnée avant qu'elle n'ait disparu. Nos trois délégués ont repris leurs places respectives, Franco au centre. Dieudonné s'est rembruni, Franco a les muscles du cou saillants, Haj affiche un dédain provocateur pour nos débats. Les coudes sur le tapis de table, il semble plus intéressé par la fenêtre que par son propre fief sur le chevalet. S'en soucie-t-il ? Aime-t-il Bukavu autant que moi dans mes souvenirs ? Difficile de le croire.

Arrive Anton, armé d'une queue de billard. Son entrée me laisse perplexe. Pourquoi n'est-il pas à son poste avec ses guetteurs ? En fait, m'apparaît-il bientôt, tant que nos délégués

se trouvent dans la salle de conférences, il n'a personne à surveiller, ce qui tend à prouver qu'on a beau être fin prêt pour une grande prestation, avec tous les sens en éveil et sa troisième oreille d'interprète en alerte rouge, on peut quand même manquer singulièrement de jugeote.

« C'est parti pour le jargon militaire, mon vieux, m'avertit Maxie dans un murmure. Pas de problème ? »

Un problème, patron ? Vous m'avez demandé si j'assurais le militaire, j'assure. Au lieu du bâton magique cher au Mwangaza, Anton passe à Maxie la queue de billard, comme un soldat à la manœuvre tend une arme à un officier, et Maxie s'en saisit au point d'équilibre. Voix claire et nette. Termes simples, pauses opportunes. Écoutez donc. J'écoute et je m'applique à restituer.

« Commençons par le commencement, messieurs. Il n'y aura pas, je répète : *il n'y aura pas*, d'intervention armée de forces non congolaises dans la province du Kivu. Assurez-vous qu'ils reçoivent le message cinq sur cinq, d'accord, mon vieux ? »

Malgré ma surprise, j'obéis. Haj laisse échapper un cri réjoui et un gloussement, puis secoue la tête d'un air dubitatif. Le visage fripé de Franco affiche une expression perplexe. Dieudonné baisse les yeux en méditation.

« Si soulèvement il y a, il s'agira d'un mouvement soudain et spontané de groupes tribaux traditionnellement opposés, poursuit Maxie sans se laisser distraire. Il se produira sans, je répète : *sans*, implication de forces non congolaises – du moins sans implication visible –, que ce soit à Goma, à Bukavu ou ailleurs. Faites en sorte que Haj le comprenne bien, et rappelez-lui que son père s'y est engagé. »

Je m'exécute. Haj reporte son regard sur le monde extérieur, où une bataille aérienne fait rage entre des escadrons rivaux de corneilles et de mouettes.

« Bilan : une perturbation *passagère* du subtil équilibre des forces *intérieur*, reprend Maxie. Aucune entremise *extérieure*, armée étrangère, mercenaires ou autre, n'aura attisé le feu. Pour la communauté internationale, ce sera : rien de nouveau sous le soleil du Congo. Enfoncez bien le clou, d'accord, mon vieux ? »

J'enfonce dûment le clou du patron. Les corneilles de Haj battent en retraite, surpassées en nombre par les mouettes.

« Au quartier général de l'ONU à Bukavu, c'est la chienlit, déclare Maxie avec élan, même si je prends soin d'employer un terme plus neutre. Une compagnie d'infanterie motorisée avec transports de troupes blindés protégés par des mines, une compagnie de la garde uruguayenne, une unité du génie chinoise, des émissaires rwandais et maï-maï qui se croisent dans les couloirs et un lieutenant-colonel népalais proche de la retraite pour gérer la boutique. Au moindre incident, ils sautent sur leur téléphone satellite pour réclamer des instructions au QG. On le sait, parce que Philip a intercepté leurs communications. »

Philip accueille l'hilarité causée par ma traduction avec un salut de la tête. Un consultant free-lance qui espionne le QG de l'ONU ? Secrètement médusé, je me refuse à le laisser paraître.

« Si les combats ont l'air de n'impliquer que des Congolais, les contingents de l'ONU à Bukavu, à Goma ou ailleurs se contenteront de râler, d'évacuer les civils, de se retirer dans leurs camps retranchés et de laisser les excités régler ça entre eux. Mais – et traduisez-moi ça par un énorme *mais*, mon vieux – si l'ONU ou d'autres comprennent qu'on vient de l'extérieur, on l'a dans l'os. »

Le swahili disposant d'une foison de synonymes, je ne cherche pas à édulcorer le langage cru du patron. Si ma traduction s'attire à nouveau un rire complice de Franco et un pâle sourire de Dieudonné, Haj se contente d'ironiser en poussant un cri de guerre.

« Qu'est-ce qu'il entend par là, bordel ? lâche Maxie la bouche en coin, comme si c'était moi et non Haj qui l'avais offensé.

— Il exprime juste son enthousiasme, patron.

— C'est à lui que je pose la question, pas à vous. »

Je retransmets à Haj, ou plus précisément au dos de son veston Zegna.

« Et si personne n'a envie de déclencher des émeutes ce jour-là ? réplique-t-il en haussant mollement les épaules. Et s'il y avait de la pluie ? »

Avec l'à-propos qui le caractérise, Philip s'engouffre dans la brèche :

« Dans l'esprit du colonel, ça se limite à quelques vitrines brisées, Haj. Un peu de pillage, des tirs sporadiques, une ou deux voitures brûlées, oui, mais personne ne vous demande de mettre votre ville à feu et à sang. Votre père exige des dégâts minimes à Goma, et je suis certain que vous aussi à Bukavu. Tout ce qu'on veut, c'est l'étincelle, la dose suffisante de troubles pour créer un contexte où un leader populaire et charismatique avec un message à transmettre, dans le cas présent, le vieux camarade de votre père, le Mwangaza, pourra s'imposer triomphalement comme l'artisan de la paix. Pour Goma, Luc a proposé une assez bonne idée : organiser une manifestation qui virerait un peu mal et laisser la bière faire son œuvre. Vous pourriez peut-être vous en inspirer pour Bukavu. »

Malgré son art consommé de la diplomatie, Philip ne parvient pas à calmer Haj. Bien au contraire, celui-ci se met à agiter ses mains flasques au-dessus de sa tête en un geste de rejet global de tout ce qui est en train de se dire, ce qui pousse Félix Tabizi à exploser dans son français guttural aux consonances arabes.

« Les choses se passeront comme suit et pas autrement, martèle-t-il comme à un domestique pris en faute. Au moment propice, le Mwangaza et ses conseillers quitteront son asile secret à l'étranger pour l'aéroport de Bukavu. La foule en délire réunie par votre père et vous-même l'y accueillera et le portera en triomphe dans la ville. Compris ? À son entrée dans Bukavu, les combats cesseront immédiatement. Votre peuple déposera les armes, cessera le pillage et fera la fête. Ceux qui ont soutenu le Mwangaza dans sa noble cause seront récompensés, à commencer par votre père, et les autres n'auront pas autant de chance. Dommage qu'il ne soit pas là aujourd'hui. J'espère qu'il se rétablira vite. Il aime le Mwangaza. Depuis vingt ans qu'ils sont redevables l'un à l'autre, ils vont pouvoir solder leurs comptes. Et vous aussi. »

Haj s'est détourné de la fenêtre pour s'appuyer sur la table et tripoter un gros bouton de manchette en or.

« Bref, c'est une mini-guerre, rumine-t-il enfin.

— Oh, allons, Haj, ne jouons pas sur les mots, c'est à peine une guerre, le raisonne Philip. Et puis, la paix est juste au coin de la rue.

— Comme toujours, renchérit Haj, l'air d'accepter la logique de cet argument. Et une mini-guerre, tout le monde s'en tape, poursuit-il en français sur le même thème. Ben oui, tiens, c'est quoi une mini-mort ? Pff. Rien du tout. C'est comme être un peu enceinte, affirme-t-il avant de nous gratifier du genre de bruitages que j'ai déjà dû supporter quand j'étais sous la ligne de flottaison. Pan ! Vraoum ! Tacacatac ! »

Il tombe alors raide mort sur la table, les bras en croix, puis ressuscite d'un bond à la perplexité générale.

* * *

Maxie va s'emparer de l'aéroport de Bukavu, et au diable quiconque voudrait l'en empêcher. Situé à trente-cinq kilomètres au nord de la ville, Kavumu, c'est son nom, scellera notre succès. Une photographie aérienne est apparue sur le chevalet. Bukavu avait-il un aéroport voici vingt ans ? J'ai le souvenir d'un champ d'herbe bosselé où broutaient les chèvres, et d'un biplan argenté piloté par un prêtre polonais barbu, le père Jan.

« Si on prend le contrôle de l'aéroport, on a le Sud-Kivu sur un plateau. Deux mille mètres de tarmac. On peut y amener ce qu'on veut, qui on veut, quand on veut. Et on bloque le seul aéroport où Kinshasa peut faire atterrir des renforts dignes de ce nom, dit-il, avant d'user de la queue de billard pour marteler le message : De Kavumu, on peut exporter à l'est vers Nairobi (*chlac*), au sud vers Johannesburg (*chlac*), au nord vers Le Caire et au-delà. Ou bien carrément shunter l'Afrique subsaharienne et foncer direct sur les marchés européens. Un Boeing 767 peut y convoyer quarante tonnes sans escale. Comme ça, les Rwandais, les Tanzaniens et les Ougandais peuvent toujours se branler. Pensez-y. »

Je traduis et nous y pensons, Haj intensément, la tête entre ses longues mains, ses yeux globuleux rivés sur Maxie, sosie

inconscient de Dieudonné, qui rumine près de lui dans la même attitude.

« Pas d'intermédiaires, pas de brigands, pas de racketteurs, pas de douaniers ou de soldats à arroser, nous assure Maxie juste avant moi. Vous exploitez vos mines sur site, vous expédiez votre minerai directement à l'acheteur et Kinshasa ne passe pas par la case banque. Mettez-leur bien les points sur les i, mon vieux. »

Je leur mets tous les points sur les i et ils sont dûment impressionnés, sauf Haj, qui intervient avec une nouvelle objection horripilante.

« La piste de Goma est plus longue, soutient-il, le bras tendu.

— Et couverte de lave à un bout, rétorque Maxie, martelant un groupe de volcans avec la queue de billard.

— Elle a bien deux bouts, cette piste, non ? »

Franco s'esclaffe, Dieudonné s'autorise un rare sourire. Maxie reprend son souffle, et moi de même. Je voudrais pouvoir parler cinq minutes d'homme à homme avec Haj dans sa langue maternelle, le shi, pour lui expliquer qu'il est à deux doigts de faire capoter toute l'opération avec ses objections mesquines.

« J'ai dit Kavumu, ce sera Kavumu, point final », décrète Maxie en s'essuyant la bouche du dos de la main.

Je crains fort que Haj ne l'énerve prodigieusement.

« Je veux l'entendre de leur bouche, chacun son tour, reprend Maxie. Ils sont partants, oui ou non ? On commence par prendre Kavumu ou on glandouille avec des demi-mesures, ce qui laisse le champ libre à la concurrence et fait perdre au Congo oriental sa plus belle occasion de progrès réel depuis des années ? Commencez par Franco. »

Je commence par Franco. Comme à son habitude, il prend son temps. Il me toise moi, puis la carte, puis Maxie, puis, encore plus longuement, son voisin Dieudonné qu'il méprise.

« Mon général considère que monsieur le colonel tient des propos sensés, assène-t-il.

— Je veux que ce soit plus clair que ça. Et ça vaut pour chacun d'entre eux. Est-ce qu'on prend l'aéroport de Kavumu avant d'avancer sur les villes et les mines ? C'est une question

précise qui appelle une réponse précise. Posez-la-lui une nouvelle fois. »

Ce que je fais. Franco desserre le poing, jette un regard noir à la paume de sa main, puis la referme.

« Mon général est décidé. Nous prenons d'abord l'aéroport et ensuite les mines et les villes.

— En tant qu'alliés ? persiste Maxie. Avec les Banyamulenge ? En tant que camarades, en oubliant vos vieux différends ? »

Je contemple ma bouteille de Perrier, conscient du regard papillonnant de Haj qui va de l'un à l'autre, puis à moi.

« C'est d'accord, articule Franco.

— Avec nous ? murmure Dieudonné, l'air incrédule. Vous acceptez les Banyamulenge en tant que partenaires égaux, dans cette entreprise ?

— Puisqu'il le faut, oui.

— Et après, quand on aura gagné ? On maintiendra la paix ensemble ? C'est vraiment à ça qu'on s'engage, là ?

— Mon général dit avec vous, alors ce sera avec vous, grogne Franco, avant de conclure par un nouveau proverbe sorti de son stock apparemment inépuisable : Les amis de mes amis sont mes amis. »

Vient le tour de Dieudonné, qui braque les yeux sur Franco tout en haletant péniblement.

« Si votre général tient parole, si vous tenez parole, si le Mwangaza tient parole, alors les Banyamulenge collaboreront à cette entreprise », déclare-t-il.

Tous les yeux se tournent vers Haj, y compris les miens. Conscient d'être le centre de l'attention, il plonge la main dans la doublure moutarde de son veston Zegna pour en extraire son porte-cigarettes en or. Repérant le panneau « Interdit de fumer », il grimace, laisse retomber son étui dans sa poche et hausse les épaules. Pour Maxie, c'est le haussement d'épaules qui fait déborder le vase.

« Vous voulez bien dire quelque chose à Haj pour moi, mon vieux ? »

À votre service, patron.

« Son attitude d'un côté ceci mais de l'autre côté cela, ça aurait légèrement tendance à me gonfler. On est là pour forger une alliance, pas pour rester le cul entre deux chaises. Puisqu'il remplace son père, pourquoi il n'obéit pas à son père au lieu de faire chier le monde ? Vous pensez pouvoir lui transmettre le message sans trop l'offenser ? »

Même pour le plus habile des interprètes, il y a des limites à l'édulcoration, surtout lorsqu'un client mâche aussi peu ses mots, mais je fais mon possible. Puis, à présent accoutumé au-dessus et au-dessous de la ligne de flottaison aux violentes rebuffades de Haj, je me prépare à l'inévitable explosion. Imaginez donc ma surprise de me retrouver à traduire les arguments mûrement réfléchis d'un brillant diplômé en gestion de la Sorbonne. Malgré les cinq bonnes minutes que dure son discours, je ne me rappelle aucune hésitation, aucune redite. Polémique mais impartial, il ne contient aucune indication que Haj est en train d'évoquer le sort de sa ville natale chérie (qui se trouve être aussi la mienne). Ce qui suit est un condensé :

L'exploitation des mines ne peut pas se faire sans l'accord de la population locale.

La force militaire en soi ne suffit pas. Ce qu'il faut, pour une véritable sortie de crise, c'est une période sans guerre, mieux connue sous le nom de paix.

La question qui se pose aux délégués n'est donc pas de savoir si le plan du colonel offre la meilleure solution pour extraire et livrer le minerai, mais si le Mwangaza et sa Voie du Milieu peuvent tenir leur promesse d'établir un consensus social.

Ensuite vient le problème de l'accès. Haj ne signifie pas seulement l'accès physique aux mines mais aussi le droit d'accès au sens juridique. Il est prévu que le nouveau gouvernement du Kivu dirigé par le Mwangaza accorde au Syndicat toutes les concessions, tous les droits et toutes les autorisations requises par la loi locale.

Mais qu'en est-il de la loi congolaise ? Kinshasa est peut-être à deux mille kilomètres, mais cela reste la capitale. Sur la scène internationale, elle parle au nom de la République démocratique du Congo *in toto*, et sa juridiction sur les régions orientales est inscrite dans la constitution. Au bout du compte, Kinshasa reste la clef de voûte.

Haj tourne ses yeux exorbités vers Philip.

« Alors voici ma question, Mzee Philip : comment votre Syndicat se propose-t-il de contourner l'autorité de Kinshasa ? Le Mwangaza traite Kinshasa par le mépris, le colonel nous dit que le coup d'État ne profitera pas à Kinshasa, mais quand les choses se seront tassées, c'est Kinshasa qui aura le dernier mot, pas le Mwangaza. »

Philip a écouté le discours de Haj d'une oreille attentive et l'a fort apprécié, à en juger par son sourire admiratif.

« Cela exigera des nerfs solides et des hommes solides, Haj, explique-t-il, toujours souriant, en effleurant d'une main sa chevelure blanche ondulée. Le Mwangaza en est un, et votre estimé père aussi. Cela prendra du temps, c'est normal. On ne peut pas brûler certaines étapes du processus de négociation. En voilà une, selon moi. »

Haj prend un air médusé – un peu trop médusé, me semble-t-il, mais pourquoi ?

« Ça veut dire pas d'accord collatéral préalable avec les nantis de Kinshasa ? Vous êtes sérieux ?

— Absolument.

— Vous n'avez pas pensé à les acheter tant que leur prix est bas ?

— Certainement pas ! s'offusque Philip avec un rire vertueux.

— Vous êtes cinglé, vieux. Si vous attendez d'avoir vraiment besoin d'eux, ils vont vous entuber. »

Philip tient bon, ce qui lui vaut mon admiration.

« Désolé, Haj, mais il n'y aura aucune négociation préalable avec Kinshasa. Pas d'accord collatéral, pas de pot-de-vin, pas de part du gâteau. Ça nous coûtera peut-être cher au final, mais ce serait contraire à tous les principes que nous défendons. »

Maxie bondit sur ses pieds, comme revigoré. Le procédé de la queue de billard se pose sur Goma, puis suit la route vers le sud en direction de la rive ouest du lac Kivu.

« Mzee Franco, je me suis laissé dire que vos distingués miliciens tendent parfois des embuscades le long de cette route.

— C'est ce qu'on dit, répond prudemment Franco.

— Le jour en question, nous aimerions que ces embuscades s'intensifient dès l'aube au point de bloquer la route dans les deux sens à tous les véhicules.

— Vous voulez dire, aux camions de mon père ? s'étrangle Haj. Nos camions de bière qui vont vers le nord ?

— Vos clients auront soif pendant un ou deux jours, rétorque Maxie avant de se retourner vers Franco. Je me suis aussi laissé dire que votre vénéré général est en contact avec des milices maï-maï stationnées ici, entre Fizi et Baraka.

— C'est possible, concède Franco de mauvaise grâce.

— Et il y a aussi une forte présence maï-maï au nord, près de Walikale.

— Ce sont là des secrets militaires.

— Le jour en question, je veux que les Maï-Maï convergent sur Bukavu. Vous avez aussi des hommes près d'Uvira. Faites-les venir en renfort. »

Une fois de plus, Haj ne peut se retenir d'interrompre. Cherche-t-il délibérément à freiner Maxie dans son élan, comme je le crains, ou est-ce un pur hasard ?

« Je voudrais connaître dans le détail les plans du colonel pour la prise de l'aéroport de Kavumu, je vous prie. D'accord, les troupes sont défoncées, déprimées, pas payées, mais elles ont quand même des armes et la gâchette facile.

— J'ai prévu une petite escouade en civil de mercenaires d'élite avec assez d'expérience et de discipline pour entrer au bluff sans tirer un coup de feu, répond Maxie d'un ton monocorde. Jusque-là, ça vous va ? »

Haj opine du chef sous sa mèche gominée. Le menton dans la main, penché en avant, il affecte une attention excessive.

« Soit ils arrivent au petit matin avec le personnel d'entretien, soit ils débarquent un samedi soir déguisés en équipe de football qui cherche où se joue son match. Il y a deux terrains de foot, la bière coule à flots et les filles déboulent des villages, donc tout cela est assez informel. Vous me suivez toujours ? »

Nouveau hochement de tête.

« Une fois dans la place, ils ne courent pas, ils marchent, l'air de rien. Ils ne montrent pas leurs armes, ils sourient, ils font des saluts de la main. En dix minutes, on prend la tour de contrôle, la piste et le stock de munitions. On distribue des cigarettes, de la bière, de l'argent et des grandes claques dans le dos, on parle

aux chefs, on négocie un deal. L'idée générale, c'est qu'on loue l'aéroport de façon informelle le temps de faire atterrir quelques chargements de matériel minier sans déranger les douanes.

— Avec tout le respect que je dois à la réputation militaire du colonel, de qui se composera au juste cette escouade de mercenaires d'élite ? s'enquiert Haj d'un ton mielleux.

— De professionnels aguerris. Des Sud-Africains entraînés dans les forces spéciales et triés sur le volet.

— Noirs, monsieur le colonel, si je puis me permettre ?

— Des Zoulous et des Ovambos recrutés en Angola. Des vétérans, pas des francs-tireurs. Les meilleurs combattants au monde.

— Combien, je vous prie, monsieur le colonel ?

— Entre quarante et cinquante, à l'heure actuelle.

— Et qui mènera ces braves au combat, je vous prie ?

— Moi. En personne. Mézigue. Qui d'autre ? lance-t-il en raccourcissant ses phrases. Plus Anton ici présent. Plus un ou deux bons camarades à moi.

— Pardonnez-moi, mais monsieur le colonel est blanc. »

Maxie retrousse sa manche droite, me faisant craindre le pire un instant, mais il se contente d'examiner le creux de son avant-bras.

« Ça alors, c'est vrai, ça ! s'exclame-t-il, déchaînant autour de la table des rires soulagés auxquels Haj se joint avec ostentation.

— Et vos collègues, monsieur le colonel ? Ils sont blancs, eux aussi ? poursuit Haj une fois les rires éteints.

— Blancs comme neige.

— Alors pourriez-vous, je vous prie, nous expliquer comment un petit groupe d'étrangers blancs comme neige peut mener une attaque surprise sur l'aéroport de Bukavu sans attirer un tant soit peu l'attention de ceux qui n'ont pas cette chance ? »

Cette fois, personne ne rit. Cette fois, seuls se font entendre les mouettes, les corneilles et le souffle du vent chaud sur le talus herbeux.

« Mais certainement. Le jour en question, commence Maxie (son expression fétiche pour désigner la date du coup d'État, nous apparaît-il), une entreprise suisse spécialisée dans les

systèmes de contrôle du trafic aérien effectuera une inspection sur site des installations de l'aéroport en prélude à une offre de services spontanée. »

Silence, interrompu seulement par ma traduction.

« Leur charter contenant du matériel technique de nature non spécifiée stationnera près de la tour de contrôle, précise-t-il avec une emphase que je prends soin de reproduire. Les ingénieurs de cette compagnie suisse seront européens. Ils comprendront moi-même, Anton ici présent et Benny que vous avez brièvement vu. À mon signal, mes mercenaires triés sur le volet, qui entre-temps seront entrés dans l'aéroport par la grille principale, monteront à bord de l'avion, où ils trouveront des mitrailleuses lourdes, des lance-roquettes portatifs, des grenades, des brassards lumineux, des rations et des munitions en abondance. S'ils se font tirer dessus, ils riposteront avec le minimum de force. »

Je comprends parfaitement pourquoi Philip fait ensuite ce qu'il fait. De quel côté est donc Haj, à la fin ? Combien de temps encore allons-nous devoir supporter ses ergotages ? Il ne figurait même pas sur la liste des invités ! Il a été parachuté au dernier moment pour remplacer son père. Il est temps de lui rabattre son caquet et de le faire rentrer dans le rang.

« Monsieur Haj, attaque Philip en un subtil écho à ses « monsieur le colonel ». Haj, mon grand. Avec tout le respect que je dois à votre cher père, qui nous manque cruellement, nous avons tous été très réticents jusqu'ici, peut-être trop réticents, à évoquer le soutien crucial que vous apporterez personnellement à la campagne du Mwangaza. Comment préparerez-vous son avènement ? À Bukavu spécifiquement, dans votre fief, en quelque sorte ? Je me demandais si ce ne serait pas le bon moment pour que vous éclairiez notre lanterne. »

Haj semble tout d'abord ne pas avoir entendu la question de Philip, ni ma traduction. Puis il murmure en shi quelques mots qui me rappellent étrangement, en plus cru, ceux prononcés par le petit monsieur de la trattoria de Battersea : *Dieu me donne la force de parler à ce fils de pute, et caetera*. Comme il se doit, je ne laisse nullement paraître le fait que je le comprends,

m'occupant à quelques gribouillis innocents sur mon bloc-notes.

Après quoi il est pris d'un accès de folie. Il saute sur ses pieds, fait une pirouette, claque des doigts et dodeline de la tête. Et peu à peu il compose une réponse rythmée à la question de Philip. Les mots étant ma seule musique et ma connaissance des orchestres congolais étant nulle, je ne pourrais vous dire même aujourd'hui quel grand artiste, quel groupe ou quel génie de la musique il imite.

Mais presque toute l'assemblée le sait. Pour tous sauf moi et Maxie, qui, je le devine par empathie, n'a pas l'oreille musicale, c'est une prestation de virtuose, immédiatement identifiable et fort drôle. L'austère Dieudonné rit à gorge déployée et tape gaiement des mains en rythme. La grande carcasse de Franco est également secouée par l'hilarité, tandis que notre interprète éminent, formé à assurer en toutes circonstances, continue sa restitution, tantôt en français et tantôt – sur un coup d'œil appuyé de Maxie – en anglais. Ce qui suit est une version reconstituée à partir de mes notes fébriles de l'époque :

On va acheter les soldats

On va acheter les profs et les docteurs

On va acheter le commandant de la garnison de Bukavu, et le chef de la police, et le sous-chef de la police

On va ouvrir les portes de la prison, on va larguer des caisses de bière à chaque coin de rue, et un kilo de Semtex pour faire descendre

On va rallier tous les Rwandais anti-Rwanda et leur donner des beaux fusils tout neufs, tous ceux qui n'ont pas d'arme, venez donc par ici !

Et tous les clodos et les fous et les mecs qui vous tirent dessus parce qu'ils ont vu le diable en vous, on va leur donner de la bière et des armes aussi

Et tous les bons catholiques de Bukavu, et tous les prêtres et toutes les nonnes, qui aiment Jésus mais pas les ennuis et qui ne vont pas nous faire d'ennuis parce qu'ils savent que les bons chrétiens sont denrée rare

On va leur dire que le prince de la pauvreté en personne entre dans la nouvelle Jérusalem sur un putain d'âne !

Alors, les potes, servez-vous une autre bière, préparez-vous un autre cocktail Molotov, cassez d'autres vitrines et réglez vos comptes

Parce que le paradis du peuple va vous tomber sur le râble !

Philip, qui rit maintenant lui aussi en secouant la tête d'un air incrédule, agite sa cloche pour indiquer une nouvelle pause. Mais ma discrète attention se porte sur Tabizi, dont le visage masque mal la fureur. Ses yeux noir de jais, sous couvert de ses lourdes paupières, sont braqués comme deux canons de fusil sur le front de Haj, me rappelant que certains Arabes n'éprouvent que pur mépris pour leurs frères subsahariens.

11

Mais où sont-ils donc, Sam ? Je ne capte que du silence.

Je vérifie, mon petit. Un peu de patience.

J'essaie d'être patient. Borborygmes incompréhensibles tandis que la voix de Sam consulte celle d'Anton, puis de Philip.

On a retrouvé Franco.

Où ça ?

Dans les appartements royaux. Il a une petite discussion avec le Mwangaza.

J'y vais ? demandé-je avec un peu trop d'empressement.

Surtout pas, Brian. Ils se débrouilleront très bien sans vous, merci.

Dans mon casque, j'entends les chaussures en croco de Haj qui claquent dans la galerie, ainsi qu'un autre bruit de pas que j'attribue sans certitude à Dieudonné. Sam confirme aussitôt cette identification : les guetteurs rapportent que Haj a attrapé Dieudonné par le coude et le fait marcher (littéralement) le long de l'allée dans le jardin. Mieux encore, Haj a posé son index sur ses lèvres, intimant le silence à Dieudonné jusqu'à ce qu'ils se soient éloignés de la maison. Je suis aux anges. Il n'y a pas plus douce musique aux oreilles d'un voleur de son à temps partiel que « Allons quelque part où personne ne pourra nous entendre » ou « Restez où vous êtes le temps que je trouve une cabine téléphonique ».

Malgré ma jubilation, je ressens une bouffée d'empathie pour Dieudonné, qui, après avoir été tiré à hue par Maxie concernant son grand projet, est à présent tiré à dia par un Haj récalcitrant.

Arrivés au belvédère, les deux hommes gravissent les marches. En montant, Haj se met à danser ; en dansant, il se met à parler par bribes : un bruit de pas, un bruit de voix. Les voleurs de son ont l'ouïe aussi fine que les aveugles, mais parfois ils ont aussi leur vision, comme moi maintenant : j'y vois aussi

clairement qu'un aveugle par l'esprit. Je vois les chaussures en croco verdâtres de Haj effleurer les marches en pierre, chloup-clac, chloup-clac. Je vois sa mèche rebelle gominée, son corps frêle arqué vers l'arrière, ses mains qui pendent telles des étoles en soie sur fond d'azur tandis qu'il parle volontairement moins fort que ne claquent ses chaussures en croco. Si son corps est celui d'un fou, sa voix est celle d'un sage, et plus il parle bas, plus le vacarme de ses pieds s'intensifie, et plus il bouge la tête au milieu de ses phrases, ce qui donne à chacun des différents micros une pitance morcelée.

Quelle langue parle-t-il ? Sa langue maternelle, le shi, que Dieudonné se trouve aussi comprendre. Ce qu'il fait, donc (ou ce qu'il croit faire), avec un peu d'improvisation et un soupçon de français le cas échéant, c'est employer une langue qu'aucune personne à l'écoute ne peut comprendre – sauf que moi, si.

Alors je le traque. Je suis juste à côté d'eux. Je le traque de si près qu'en serrant fort les paupières j'arrive à le voir grâce à mon œil virtuel. Quand Haj s'éloigne d'un pas leste et que Dieudonné le suit d'un pas lourd en toussotant, Salvo l'interprète éminent est là auprès d'eux, avec son casque et son bloc-notes. Quand Haj se rapproche d'un pas leste, Dieudonné ne bouge pas, et moi non plus. Une marche de plus, et Haj atterrit sur le gazon, et moi aussi. Et Haj sait que je suis là. Je sais qu'il le sait. Il joue à un-deux-trois-soleil avec moi, et je rentre dans le jeu. Il donne du fil à retordre au *zèbre*, et le *zèbre* lui rend la monnaie de sa pièce, sur les marches, et à côté.

Ce qu'il ne peut pas savoir c'est à quel point notre système d'écoute est primitif. C'est un homme moderne, et je parierais volontiers qu'en outre c'est un fou de technologie. Il s'imagine que nous disposons de toute la gamme des joujoux sophistiqués du Chat Room : micros directionnels, laser, satellite, en veux-tu en voilà, mais en fait, non. Et nous ne sommes pas ici dans le Chat Room, Haj. Et les micros de Spider sont fixes, même si Dieudonné, vous et moi ne le sommes pas. Et le système de Spider est un bon vieux circuit fermé à l'ancienne, sans déperdition, et le *zèbre* que je suis adore ça.

C'est un duel, Haj contre Salvo, *mano a mano*, avec Dieudonné dans le rôle du témoin innocent. D'un côté Haj qui

parle shi, qui fait des claquettes, qui bouge dans tous les sens, de l'autre les oreilles voleuses de Salvo. Les chaussures en croco claquent comme des sabots sur le pavé. Haj fait des pirouettes, des vocalises, un peu de shi, un peu de kinyarwanda, un peu d'argot français pour corser le cocktail. Je vole le son de trois micros distincts dans trois langues distinctes par phrase et la réception est aussi chaotique que l'homme lui-même. Je danse moi aussi, ne serait-ce que dans ma tête. Je suis là-haut sur les marches en pierre à croiser le fer avec Haj, et chaque fois qu'il me laisse reprendre mon souffle je retransmets des traductions hâtives et condensées à Sam au bout du fil tout en coinçant mon bloc-notes de la main gauche et en faisant voler mon crayon sur la page de la main droite au rythme de la musique de Haj.

Pas besoin de crier, mon petit Brian. On vous entend très bien.

La prise dure neuf minutes, soit les deux tiers de la pause.

Jamais de sa vie le *zèbre* n'aura volé meilleur matériau.

* * *

Haj : Bon, alors, vous êtes malade à quel point ? (*Staccato des chaussures en croco, on monte deux marches, on en redescend trois, on s'arrête, silence.*) Vraiment malade ? (*Pas de réponse. Nouveau staccato. Retour au point de départ.*) Et vos épouses aussi ? Vos enfants ? (*Dieudonné hoche-t-il la tête ? Apparemment.*) Et merde ! Il vous reste combien de temps ? (*Pas de réponse.*) Vous savez où vous l'avez chopé ?

Dieudonné : Par une fille. Qu'est-ce que vous croyez ?

Haj : Quand ça ?

Dieudonné : En 98.

Haj : Pendant la guerre de 98 ?

Dieudonné : Qu'est-ce que vous croyez ?

Haj : En combattant contre les Rwandais ? (*Sans doute un autre hochement de tête.*) Vous combattiez contre les Rwandais et vous baisiez au nom de la seule et unique République démocratique du Congo ? Nom de Dieu ! On vous a déjà dit merci ?

Dieudonné : Pour avoir chopé la peste ?

Haj : Pour avoir livré une guerre inutile de plus, mon pote. (*Nouveau numéro de danse sur les marches.*) Et merde. Bordel de merde. (*Et autres jurons à voix basse.*) Ce Syndicat anonyme veut vous plumer, vous le savez ? (*Son moins net.*) Les Banyamulenge ont les meilleurs guerriers, disciplinés, motivés, les meilleurs minerais… de l'or et du coltan sur le haut plateau… et vous ne les exploitez même pas, tellement vous adorez vos putains de vaches !

Dieudonné (*entre deux quintes de toux mais avec un calme olympien*) : Dans ce cas, nous imposerons nos conditions. Nous irons dire au Mwangaza : vous devez d'abord nous donner tout ce que vous nous avez promis, sinon nous ne nous battrons pas pour vous, mais contre vous. Voilà ce qu'on va lui dire.

Haj : Au Mwangaza ? Vous croyez que c'est le Mwangaza qui tire les ficelles ? Il est beau, le héros, tiens ! L'éclaireur de classe internationale… L'ami désintéressé des pauvres ! Ce mec n'a jamais qu'une minable villa en Espagne à dix millions de dollars. Demandez donc à mon père… Des écrans plasma dans toutes les chiottes… (*Crépitement des chaussures en croco, paroles très indistinctes, puis un peu moins. Voix soudain plus douce.*) Dieudonné, écoutez-moi bien. Vous êtes un type bien. Je vous aime bien.

Dieudonné (*incompréhensible*) :…

Haj : Mais non, vous n'allez pas mourir. Je ne veux pas que vous mouriez. D'accord ? C'est bien clair ? Ni vous, ni les Banyamulenge. Pas encore. Pas de la guerre, pas de la famine, pas de l'après-guerre, pas de la peste. Si vraiment vous devez mourir, que ce soit à coups de bière. C'est promis ?

Dieudonné (*avec un rire sinistre*) : À coups de bière et d'antirétroviraux.

Haj : Ce que je veux dire, c'est que je ne veux pas qu'il y ait le moindre mec qui meure où que ce soit au Congo avant très longtemps, sinon très paisiblement et sereinement, à coups de bière. Asseyez-vous, vous transpirez comme une vieille pute.

La réception s'améliore. Anton rapporte via Sam que Dieudonné s'est installé sur un banc de pierre à l'ombre d'un

hêtre devant le belvédère. Haj danse la gigue dans un périmètre de deux à trois mètres autour de lui. Je suis là tout près d'eux.

Haj : Les Rwandais… sont plus forts que nous, vous le savez ? Plus forts que… les Banyamulenge, plus forts que ces babouins de Maï-Maï (*en imitant des cris de singe*). Plus forts que tout le… Kivu… Vous êtes d'accord ? Reconnaissez-le.

Dieudonné : C'est possible.

Haj : C'est sûr et certain et vous le savez foutrement bien. Alors écoutez-moi. (*Se rapproche de Dieudonné et lui parle au creux de l'oreille, réception cinq sur cinq, sans doute grâce au micro caché dans les branches de hêtre en surplomb*.) J'aime mon père. En bon Africain, je le respecte. Vous avez encore votre père ? Bon… alors vous honorez son esprit. Vous parlez à son esprit, vous obéissez à son esprit, vous êtes guidé par son esprit. Le mien est encore vivant, d'accord ? Trois épouses et toutes les putes qu'il peut consommer. Il détient une part de Goma et cinquante et un pour cent de moi, et les Rwandais sont en train de lui piquer son turf, ou du moins c'est ce qu'il croit.

Anton rapporte via Sam que Haj ne cesse de passer derrière le hêtre et de réapparaître, ce que confirme la réception hachée.

Haj : Il y a deux mois, il me convoque, d'accord ?… occasion solennelle, pff… au bureau, pas à la maison… ne veut pas que ses… épouses écoutent par le trou de la serrure… décrit ce grand New Deal pour le Kivu dans lequel il est impliqué… son vieux pote le Mwangaza va anticiper sur les élections, sinon c'est la guerre civile assurée, il va virer tous ceux qu'il n'aime pas et enrichir tous ceux qu'il aime bien, et le peuple aussi, parce qu'il a derrière lui un super Syndicat philanthrope, ils ont plein de fric, plein de bonnes intentions, et des armes, et des munitions. Je lui dis que ça a l'air formidable, qu'on dirait le roi Léopold quand il a débarqué au Congo. Évidemment, ça le rend chèvre. Je lui laisse le temps de se calmer, c'est-à-dire jusqu'au lendemain… (*Interruption. Retour.*) Entre-temps un truc affreux… Vraiment affreux… Je consulte quelques sales types de ma connaissance… à Kinshasa… mon père me tuerait s'il savait

que je les fréquente, des types avec lesquels il vaut mieux être poli si on ne veut pas se réveiller mort le lendemain (*très brouillé, à présent*)… ce qu'ils m'ont dit, ces types ?… sous le sceau du secret que je romps pour vous ? Kinshasa fait partie du deal. Kinshasa aura son mot à dire… le pire…

Le son redevient parfait. Sam m'indique que Haj et Dieudonné sont assis côte à côte sur le banc, un micro à deux mètres au-dessus d'eux et aucune brise parasite.

Haj : Alors je retourne voir mon père et je lui dis : « Père, je t'aime, je te suis reconnaissant d'avoir dépensé de l'argent pour me remplir la cervelle et je respecte la pureté de tes intentions concernant le Mwangaza et le Congo oriental. Alors, sur la foi de mon expertise professionnelle en tant que démêleur d'embrouilles, laisse-moi te dire que tu es très très con pour deux raisons. Primo, selon mes estimations, le Mwangaza et toi vous vous êtes bradés d'au moins mille pour cent à ce Syndicat de mes deux. Secundo, et pardonne mon impertinence, mais à quoi bon une autre putain de guerre ? Toi et moi dépendons totalement des Rwandais pour nos affaires. Ils expédient nos marchandises dans le monde entier. Si on n'était pas au Congo, ce serait le fondement d'un partenariat commercial profitable et amical. Là, c'est un prétexte pour massacrer les femmes et les enfants et pour amener au pouvoir un chef inexpérimenté et sénile qui, malgré tout l'amour que tu lui portes, s'est engagé à bouter hors du Congo tout ce qui ressemble de près ou de loin à un Rwandais. » Est-ce que je lui ai parlé de mes vilains amis de Kinshasa ? Macache, oui ! En revanche, je lui ai parlé de mon bon ami Marius, un gros Néerlandais avec qui j'ai fait mes études à Paris.

Réception momentanément interrompue. L'équipe de Sam signale que les deux hommes avancent à petits pas sur le gazon derrière le belvédère. Réception très mauvaise.

Haj :… quarante ans… (*deux secondes brouillées*)… des monceaux de subventions… vice-président pour l'Afrique [?]

(*sept secondes brouillées*)… Alors j'ai dit à mon père… (*quatre secondes brouillées*)… m'a écouté… m'a dit que j'étais le pire ratage de sa vie… un affront fait à nos ancêtres… puis il m'a demandé où je pouvais trouver ce Marius pour qu'il lui dise… que boucler la frontière rwandaise avec le Congo était la seule solution sensée aux problèmes du monde… c'est comme ça qu'il parle, mon père, quand il ne veut pas qu'on sache qu'il est en train de changer d'avis.

Crissement de métal, soupir de coussins en mousse, retour à un son correct. Sam rapporte que les deux hommes sont assis sous un abri face à la mer. La voix de Haj se fait pressante, presque hystérique.

Haj : Alors mon père prend son avion pour aller voir Marius à Nairobi. Luc aime Nairobi. Il connaît une super pute là-bas. Et il apprécie Marius. Il fume un ou deux cigares avec lui. Et Marius apprécie Luc. Et Marius lui dit qu'il est trop con. « Vous êtes tout ce que votre merdeux de fils dit que vous êtes. Un homme bien, un homme sage. Vous et votre Mwangaza, vous voulez chasser les Rwandais du Kivu pour les empêcher de vous exploiter. C'est une super idée à un problème près : vous croyez vraiment qu'ils ne vont pas venir vous réduire en purée, vous rendre au centuple ce que vous leur avez pris, selon leurs bonnes vieilles habitudes ? Alors, soyez malin et osez l'impensable, pour une fois dans votre vie. Au lieu de chasser les Rwandais, regardez-vous bien dans la glace, peaufinez votre plus beau sourire et faites comme si vous les aimiez. Vous êtes en affaires avec eux, que ça vous plaise ou non, alors autant que ça vous plaise. Et peut-être que ma compagnie vous financera ou vous rachètera, et recrutera de brillants jeunes gens comme votre merdeux de fils, on caressera Kinshasa dans le sens du poil, et au lieu de trois millions de morts on aura une coexistence pacifique. »

Dieudonné (*après mûre réflexion*) : Votre père s'est allié avec cet homme ?

Haj : Mais enfin, il s'agit de Luc, bordel ! Le meilleur joueur de poker à Goma. Et vous savez quoi ? Le gros Néerlandais avait

raison. Parce que, quand les Rwandais vont revenir, ils vont amener quoi dans leurs bagages ? La catastrophe à grande échelle. Comme la dernière fois mais en pire. Les Angolais, les Zimbabwéens, tous ceux qui nous détestent et qui veulent nous dépouiller. Et ce jour-là, fini le processus de paix, fini la pression internationale, fini les élections, parce que vous autres cons de Banyamulenge vous allez tomber comme des mouches, vous savez rien faire de mieux. Mais pas moi. Moi, je serai à Paris en train de hurler de rire.

Bougez pas, mon petit Brian. On vous envoie de l'aide.

* * *

« C'est de la sténo, ça, mon vieux ? On dirait des barbelés. »

Penché au-dessus de moi façon Bogey, les mains sur les accoudoirs de mon trône, Maxie contemple ce que M. Anderson appelle mon cunéiforme babylonien, après avoir envoyé Spider voir ailleurs s'il y était. En chemise rose et bretelles rouges, Philip est debout dans l'embrasure de la porte du couloir. Je me sens sale et j'ignore pourquoi. Comme si j'avais fait l'amour avec Penelope à son retour d'un de ses week-ends de séminaire.

« C'est ma mixture perso, patron. Un peu de speedwriting, un peu de sténo et beaucoup de moi. »

J'en dis autant à tous mes clients, car si j'ai bien appris une chose c'est de ne jamais leur laisser penser que mon bloc-notes est un document officiel, sinon on finit au tribunal ou pire.

« Vous pouvez nous relire ça, mon vieux ? »

Je m'exécute. Je relis en anglais, d'après mes notes, sans omettre le moindre détail, etc. Maxie et Philip m'agacent, mais je prends soin de n'en rien laisser paraître. Je leur ai déjà dit que sans l'embellisseur sonore sophistiqué de M. Anderson on risquait d'y passer la nuit, mais en vain. Ils veulent écouter toute la prise dans mon casque, ce qui me paraît plutôt irrationnel puisqu'ils ne parlent pas un mot de mes langues immergées. Ils sont obnubilés par les sept secondes brouillées juste après la première mention du gros Néerlandais fumeur de cigares, or si

moi je n'y comprends goutte, pourquoi diable pensent-ils pouvoir faire mieux ?

Je tends mon casque à Philip, pensant qu'ils vont prendre un écouteur chacun, mais il s'arroge les deux. Il écoute une fois, deux fois, trois fois, et chaque fois il adresse à Maxie un signe de tête entendu. Puis il confie le casque à Maxie et m'ordonne de repasser encore une fois le même segment, et Maxie finit par lui rendre son signe de tête entendu, ce qui me conforte dans mes soupçons : *ils savent ce qu'ils veulent entendre et ils ne me l'ont pas dit*. Rien n'est plus humiliant et plus frustrant pour un interprète éminent que de ne pas avoir été complètement briefé par ses employeurs. Qui plus est, c'est *ma* cassette, pas la leur. C'est *mon* trophée. C'est *moi* qui l'ai arraché à l'emprise de Haj, pas eux. C'est *moi* qui ai lutté avec Haj, c'était *notre* duel.

« Super matériau, mon vieux, m'assure Maxie.

— Tant mieux, patron, réponds-je fort poliment, même si ce que je pense, c'est : je n'ai pas besoin de vos félicitations, merci bien.

— Oui, absolument génial », ronronne Philip.

Puis ils s'en vont. Je n'entends qu'une paire de pas bondissant dans l'escalier parce que Philip est un consultant silencieux, et je ne serais pas étonné qu'il n'ait pas d'ombre non plus.

* * *

Pendant ce qui me parut un long moment après leur départ, je ne fis rien. J'ôtai mon casque, m'essuyai le visage avec mon mouchoir, remis mon casque, restai un instant le menton posé sur mon poing, me repassai le segment de sept secondes pour la énième fois. Qu'avaient-ils entendu qu'ils ne pouvaient me confier ? Le passer au ralenti et à vitesse rapide ne m'avança guère : trois ou quatre syllabes avec un *u* au début, puis trois ou quatre syllabes avec *-ère* ou *-aire* à la fin (d'emblée je trouvai une dizaine de mots qui pouvaient convenir : *débonnaire**, *légionnaire**, *militaire** n'importe quel *air* qui vous chantera), et après ça, quelque chose avec *ak*, comme dans *attaque**.

J'ôtai de nouveau mon casque, m'enfouis le visage entre les mains et murmurai je ne sais quoi dans le noir. Dire que je me sentais trahi serait prématuré. J'admettrai au plus qu'un certain désarroi m'envahissait, dont j'étais résolu à ne pas analyser la cause. Le contrecoup de mon corps-à-corps avec Haj me laissait épuisé, sonné. J'en arrivai à me demander si je l'avais inventé de toutes pièces, jusqu'à ce que je me souvienne à quel point Haj s'était méfié d'une surveillance dès son arrivée dans la suite des invités. Toutefois, je n'étais pas (contrairement à ce que pouvait affirmer Paula, la meilleure amie de Penelope) dans le déni. Je n'avais même pas commencé à essayer de comprendre ce qu'il y avait à dénier. Si j'éprouvais un quelconque sentiment de traîtrise, c'était à mon encontre. Je m'étais laissé tomber *moi*, comme j'en informai Hannah à travers l'éther, depuis ce que je considère aujourd'hui comme le nadir de cette journée capitale.

Sam ? C'est moi, Brian. Quoi de neuf ?

Rien de neuf. Sam n'est pas à son poste. Je comptais sur un peu de compassion féminine, mais tout ce que j'entends dans mon casque, c'est un lointain bruit de voix masculines. Elle n'a même pas pris la peine d'éteindre son micro, ce que je trouve quelque peu négligent et risqué. Je consulte la montre de tante Imelda. La pause se prolonge. Le récit inachevé de Haj sur le flirt de son père avec une bande rivale dirigée par un gros Néerlandais fumeur de cigares semble avoir jeté un gros pavé dans la mare. Ça lui apprendra à me traiter de *zèbre*. Spider n'est toujours pas revenu, où qu'il soit allé. Il y a bien trop de choses qu'on me cache sur la disposition des lieux, entre autres où se situe la salle des opérations, où sont postés les guetteurs d'Anton, où se cache Jasper, où se trouve Benny. Mais je n'ai pas besoin de le savoir, pas vrai ? Je ne suis que l'interprète. Tout le monde a le droit de savoir, sauf moi.

Je jette un coup d'œil au plan du métro. Haj et Dieudonné se sont séparés. Pauvre Dieudonné, tout seul dans la suite des invités. Sans doute en train de faire une rapide prière. Haj est retourné au belvédère, théâtre de son supposé triomphe. Si seulement il savait ! Je l'imagine contemplant la mer de ses yeux globuleux, se félicitant d'avoir coupé l'herbe sous les pieds du Mwangaza. La loupiote de Franco est éteinte. Sans doute

encore enfermé avec le Mwangaza dans les appartements royaux. Hors champ. Pour archivage uniquement.

Je veux du son. Je n'aime pas les voix accusatrices qui commencent à s'élever dans ma tête, celle de Hannah au premier plan. Je ne suis pas là pour être critiqué. J'ai agi au mieux pour mes employeurs. Qu'étais-je censé faire ? Feindre de ne pas avoir entendu Haj dire ce qu'il a dit ? Garder ça pour moi ? Je suis là pour accomplir un travail et être payé. Cash. Même si c'est une pitance comparé aux émoluments de Jasper. Je suis interprète. Ils parlent, je restitue. Je n'arrête pas de restituer dès que les gens disent des choses moches. Contrairement à certains de mes collègues, je ne censure pas, je ne coupe pas, je ne révise pas, je ne brode pas. J'y vais sans ambages. Sinon, je ne serais pas le fils préféré de M. Anderson. Je ne serais pas un génie dans mon domaine. Juridique, commercial, civil ou militaire, je traduis tout le monde avec équité et impartialité, sans considération de couleur, de race ni de croyance. Je suis la passerelle, amen et point final.

J'essaie de nouveau Sam. Toujours pas à son poste. À la place du bruit de fond de voix masculines dans la salle des opérations, grâce à la négligence de Sam, j'entends à présent Philip. Il parle assez distinctement, qui plus est, pour que je puisse capter ce qu'il dit. À qui s'adresse-t-il ? Mystère. Sa voix est renvoyée par au moins un mur avant d'atteindre le micro de Sam, mais cela n'affecte pas l'écoute. Mon duel avec Haj m'a envoyé une telle décharge d'adrénaline que, si j'entendais une mouche tousser dans mon casque, je pourrais vous dire son âge et son sexe. Ô surprise, je peine à reconnaître d'emblée la voix de Philip tant elle diffère de la version manucurée habituelle. Il parle à un certain *Mark* et son ton impérieux laisse supposer que ce Mark est un sous-fifre.

Philip : Je veux savoir qui est son médecin, quel est le diagnostic, quel traitement le patient reçoit s'il est traité et quand ils comptent le laisser sortir s'ils le laissent sortir, qui il reçoit sur son lit de douleur et qui est auprès de lui à part ses épouses, ses maîtresses et ses gardes du corps… Non, je ne sais pas dans quel hôpital il est, Mark. Ça c'est votre boulot, c'est

pour ça qu'on vous paie, c'est vous l'homme de terrain. Combien de services de cardiologie il peut y avoir au Cap, nom de Dieu ?

Fin du coup de fil. Un grand consultant free-lance ne s'abaisse pas à dire au revoir. Philip doit maintenant parler à Pat. Il a composé un nouveau numéro et c'est Pat qu'il demande quand il obtient sa communication.

Philip : Il s'appelle Marius, il est néerlandais, gros, la quarantaine, il fume le cigare. Il était récemment à Nairobi et si ça se trouve il y est encore. Il a fait une école de commerce à Paris et il représente nos bons vieux amis de l'Union minière des Grands Lacs. Et à part ça ? (*Au bout de quatre-vingt-dix secondes pendant lesquelles Philip indique régulièrement que oui il écoute et oui il prend note, comme moi* :) Merci beaucoup, Pat. Parfait. Exactement ce que je craignais, mais en pire. Exactement ce que nous ne voulions pas. Je vous suis très reconnaissant. Au revoir.

Fin du mystère. Ce n'était ni *débonnaire**, ni *légionnaire**, ni *militaire**, mais *minière**, et ce n'était pas *attaque**, mais *Lacs**. Haj parlait d'un consortium minier dont le gros Néerlandais est le représentant en Afrique. J'aperçois Spider debout derrière son Meccano, qui vérifie ses magnétophones, change ses bandes et en étiquette de nouvelles. Je soulève un écouteur et lui souris pour être sociable.

« Grace à vous, Brian, on devrait avoir une pause déjeuner bien remplie, déclare Spider avec une mystérieuse jubilation toute galloise. Pas mal d'activité dans tous les coins.

— Quel genre d'activité ?

— Motus et bouche cousue ! Rappelez-vous le conseil de M. Anderson : il ne faut jamais échanger de secrets si on ne veut pas en sortir perdant. »

Ayant rajusté mon casque, je consulte plus longuement le plan du métro. La loupiote mauve du Mwangaza me fait de l'œil comme pour m'inviter au bordel. *Allez, Salvo. Qu'est-ce qui te retient ? Le règlement de l'école ?* Hors champ sauf si Philip vous informe personnellement du contraire. Pour archivage, pas

pour l'opération. On enregistre, mais on n'écoute pas. Pas quand on est un *zèbre* d'interprète. Mais alors si moi je n'ai pas le droit d'écouter, qui l'a ? M. Anderson, qui ne parle pas une langue étrangère hormis le patois du nord de l'Angleterre ? Ou bien le Syndicat de mes deux, selon la formule de Haj ? Ils écoutent, eux ? Pour se distraire, peut-être. Avec un porto et un havane dans leur petit repaire des îles Anglo-Normandes.

Est-ce bien moi qui pense ainsi ? Ai-je été contaminé à mon insu par la sédition de Haj ? Mon cœur africain bat-il plus fort qu'il ne paraît ? Ou celui de Hannah ? Sinon, pourquoi ma main droite se meut-elle avec la même détermination que lorsqu'elle a jeté le coq au vin de Penelope dans le broyeur ? Je retiens mon geste, mais non en raison de remords de dernière minute. Si j'appuie sur le bouton, des sirènes vont-elles se déclencher dans toute la maison ? La loupiote mauve sur le plan du métro va-t-elle clignoter pour donner l'alarme ? Les anoraks d'Anton vont-ils dévaler l'escalier du sous-sol pour s'emparer de moi ?

J'appuie dessus nonobstant, et j'entre dans le SALON des appartements royaux interdits. Franco parle en swahili. Réception parfaite, aucun écho, aucun bruit de fond. J'imagine d'épais tapis, des rideaux, de beaux meubles. Franco est détendu. Peut-être lui ont-ils servi un whisky ? Pourquoi un whisky ? Parce que Franco me donne l'impression d'être un amateur de whisky. Les deux interlocuteurs sont Franco et le Dauphin. Aucun indice solide n'atteste de la présence du Mwangaza, même si quelque chose dans leurs voix me dit qu'il n'est pas loin.

Franco : Nous avons cru comprendre que beaucoup d'avions vont être utilisés dans cette guerre.

Le Dauphin : C'est vrai.

Franco : J'ai un frère. J'ai de nombreux frères.

Le Dauphin : C'est une bénédiction.

Franco : Mon frère préféré est un bon combattant, mais à sa grande honte il n'a que des filles. Quatre épouses, cinq filles.

Le Dauphin (*un proverbe*) : Si longue que soit la nuit, le jour arrive toujours.

Franco : L'aînée de ses filles a un kyste au cou qui limite ses chances de trouver un mari. (*Des grognements d'effort me laissent perplexe jusqu'à ce que je comprenne que Franco essaie d'atteindre le même point sur son propre corps usé*.) Si le Mwangaza accepte de convoyer ma nièce en avion à Johannesburg pour qu'elle se fasse discrètement soigner, mon frère sera bien disposé envers la Voie du Milieu.

Le Dauphin : Notre Éclaireur est un mari dévoué et le père de nombreux enfants. Ce voyage sera organisé.

Un tintement de verres scelle cette promesse. Expressions mutuelles d'estime.

Franco : Mon frère a de grandes capacités, et il jouit de l'estime de ses hommes. Quand le Mwangaza sera gouverneur du Sud-Kivu, il sera bien inspiré de choisir mon frère comme chef de la police pour toute la région.

Le Dauphin : Dans la nouvelle démocratie, toutes les nominations se feront à l'issue de consultations transparentes.

Franco : Mon frère paiera cent vaches et cinquante mille dollars cash pour un contrat de trois ans.

Le Dauphin : Cette offre sera considérée démocratiquement.

Derrière son Meccano, Spider me dévisage sous des sourcils arqués.

« Quelque chose ne va pas ? dis-je en soulevant un écouteur.

— Pas que je sache, mon gars.

— Alors pourquoi vous me regardez comme ça ?

— La cloche a sonné, voilà pourquoi. Vous étiez trop absorbé pour l'entendre. »

12

« Trois bases, messieurs ! Trois bases à ciel ouvert, sous-exploitées et cruciales pour la renaissance du Kivu. »

Queue de billard à la main, Maxie nous harangue une fois de plus du bout de la table. L'aéroport est à nous, le Mwangaza est en place, bientôt le Syndicat contrôlera toutes les mines du Sud-Kivu, mais en attendant en voilà trois à récupérer, excentrées, sans concessionnaire officiel à circonvenir. En pénétrant de nouveau dans la salle de conférences, j'ai le sentiment que ses occupants ont tous subi une métamorphose théâtrale. Haj et Dieudonné, qui voici quelques instants échangeaient des propos hautement séditieux, se comportent comme s'ils ne s'étaient jamais vus de leur vie, Haj chantonnant sourire aux lèvres, Dieudonné tirant d'un air pensif sur sa barbe de ses doigts osseux. Assis de toute sa hauteur entre eux, Franco cache son visage fripé sous un masque de vertu. Qui pourrait croire qu'il essayait encore de corrompre le séraphique Dauphin quelques minutes plus tôt ? Quant à Philip, serein comme un pasteur avec ses mains potelées croisées sur son plastron, il ne peut pas être ce donneur d'ordres péremptoires qui aboyait dans le téléphone satellite. Recoiffe-t-il ses cheveux blancs ondulés entre deux actes pour faire rebiquer les petites mèches derrière ses oreilles ? Seul Tabizi semble incapable de contenir les pensées rebelles qui bouillonnent en lui. Il contrôle peut-être le reste de son corps, mais la lueur vengeresse dans ses yeux bleu pétrole est inextinguible.

La carte que commente Maxie est si grande qu'Anton l'a étalée sur un bout de la table comme une courtepointe. À l'instar de son patron, il a ôté sa veste, révélant des bras nus tatoués du coude au poignet avec une tête de bison, un aigle à deux têtes aux serres refermées sur un globe et un crâne au centre d'une étoile en souvenir de l'Escuadron de Helicópteros du Nicaragua. Il tient entre ses mains un plateau couvert de

petits jouets en plastique, hélicoptères de combat à rotors articulés, avions bimoteurs dépourvus de leurs hélices, obusiers équipés de remorques à munitions, fantassins courant baïonnette au fusil ou plus prudemment allongés sur le ventre.

Maxie longe la table, queue de billard prête à l'emploi. J'essaie d'éviter le regard de Haj. Chaque fois que je délaisse mon bloc-notes pour voir ce que Maxie indique sur la carte, Haj est là qui me fixe de ses yeux globuleux. Qu'essaie-t-il de me dire ? Que je l'ai trahi ? Que nous ne nous sommes jamais livré ce duel ? Que nous sommes amis pour la vie ?

« C'est un petit endroit du nom de Lulingu, explique Maxie à Franco en piquant l'emplacement sur la carte du bout de sa queue de billard. En plein territoire maï-maï. *Le cœur du Maï-Maï. Oui ? D'accord ?** Brave type, commente-t-il avant de se tourner vers moi : Si je lui demandais de poster là trois cents de ses meilleurs hommes, il le ferait ? »

Tandis que Franco considère ma proposition, Maxie se retourne vers Dieudonné. Va-t-il lui conseiller d'avaler un flacon d'aspirine ? De ne pas jouer les boulets maintenant que son heure a sonné ?

« C'est votre zone, pas vrai ? Vos congénères. Vos pâturages. Votre bétail. Votre plateau. »

La queue de billard longe la rive sud du lac Tanganyika, s'arrête à mi-chemin, tourne à gauche et s'arrête de nouveau.

« Oui, c'est notre zone, concède Dieudonné.

— Pouvez-vous y tenir une base fortifiée pour moi… là ?

— Pour vous ? se rembrunit Dieudonné.

— Pour les Banyamulenge. Pour un Kivu unifié. Pour la paix, la fraternité et la prospérité de tous, précise Maxie, reprenant à son compte les slogans du Mwangaza.

— Qui nous ravitaillera ?

— Nous. Depuis les airs. On vous larguera tout ce dont vous avez besoin pendant tout le temps dont vous aurez besoin. »

Dieudonné lève des yeux suppliants vers Haj, puis enfouit son visage entre ses longues mains fines. Pendant une fraction de seconde, je le rejoins dans les ténèbres. Haj l'a-t-il convaincu ? Si oui, m'a-t-il convaincu moi ? Dieudonné relève la tête, affichant une expression résolue, mais résolue à quoi ?

Mystère. Il se met à argumenter tout haut avec des phrases courtes et indiscutables tout en regardant au loin.

« Ils nous invitent à rejoindre l'armée de Kinshasa, mais c'est pour mieux nous neutraliser. Ils nous offrent des nominations pour nous donner l'illusion du pouvoir, mais à des postes qui n'ont en fait aucune valeur. Si des élections sont organisées, Kinshasa tracera des frontières qui priveront les Banyamulenge de toute voix au Parlement. Si nous nous faisons massacrer, Kinshasa ne lèvera pas le petit doigt pour nous sauver. Mais les Rwandais voleront à notre secours, et ce sera un nouveau désastre pour le Congo, affirme-t-il avant d'annoncer sa conclusion entre ses doigts écartés : Mon peuple ne peut pas se permettre de laisser passer cette occasion. Nous nous battrons pour le Mwangaza. »

Haj le regarde, les yeux écarquillés, puis émet un gloussement incrédule.

« Et cette très belle mine vous appartient, Haj ? lance Maxie en tapotant les contreforts au sud-ouest de Bukavu avec sa queue de billard. C'est bien ça ? À vous et à Luc ?

— En titre, concède Haj avec un haussement d'épaules irritant.

— Ben, si elle n'est pas à vous, elle est à qui ? contre Maxie d'un ton à la fois badin et provocateur que je n'essaie pas d'adoucir.

— Notre société l'a sous-traitée.

— À qui ?

— À des relations d'affaires de mon père, rétorque Haj, et je me demande qui d'autre a perçu l'inflexion rebelle de sa voix.

— Des Rwandais ?

— Des Rwandais qui aiment le Congo. Ça existe.

— Et qui lui sont fidèles, j'imagine ?

— Ils lui sont fidèles en de nombreuses circonstances, mais sinon ils ne sont fidèles qu'à eux-mêmes, ce qui est normal.

— Si on triplait le rendement de la mine et qu'on leur reversait un pourcentage, ils nous seraient fidèles à nous ?

— Nous ?

— Le Syndicat. À condition qu'ils soient bien armés et ravitaillés pour résister à une attaque. Votre père a dit qu'ils se battraient pour nous jusqu'au dernier.

— Si c'est ce que mon père a dit, alors c'est vrai.

— J'avais cru comprendre que tout cela était déjà entendu, s'irrite Maxie en se tournant vers Philip.

— Mais bien sûr que c'est entendu, le rassure Philip. Affaire conclue, tope là. Luc a donné son accord il y a très longtemps. »

Ce débat se déroulant en anglais et étant de nature privée, je choisis de ne pas le traduire, ce qui n'empêche pas Haj de rouler de la tête avec un sourire benêt, s'attirant ainsi la rage silencieuse de Félix Tabizi.

« Trois chefs, trois enclaves indépendantes, s'obstine Maxie à la cantonade. Chacune avec sa piste d'atterrissage inutilisée, utilisée ou en partie utilisée, chacune ravitaillée par gros porteur depuis Bukavu. Tous vos problèmes d'accès, d'extraction et de transport résolus d'un coup. Introuvables et, sans aviation ennemie, imprenables. »

Aviation ennemie ? Et l'ennemi c'est qui, au juste ? Est-ce là ce que se demande Haj, ou bien est-ce moi ?

« C'est rare, les opérations militaires où la terre qu'on occupe permet de payer ses soldats, nom de Dieu ! insiste Maxie d'un ton visant à convaincre ses détracteurs. Sans compter la satisfaction de savoir qu'on rend service à son pays au passage. Dites-leur ça aussi, mon vieux. Insistez sur les avantages sociaux. Chaque milice collabore avec des chefs locaux amis, chaque chef se fait des ronds, et pourquoi pas, du moment qu'il en fait profiter son clan ou sa tribu ? À long terme, rien n'empêche ces bases de devenir de florissantes communautés autonomes, avec écoles, magasins, routes, dispensaires, et j'en passe. »

Un instant de distraction quand tout le monde regarde l'avion en plastique qu'Anton pose en pleine jungle sur la base de Franco. C'est un Antonov-12, explique Maxie. Qui transporte des pelleteuses, des tombereaux, des chariots élévateurs et des ingénieurs. La piste est largement assez grande pour l'accueillir. Quels que soient les besoins des uns et des autres, l'Antonov peut livrer les doigts dans le nez. Une fois de plus Haj

l'interrompt en plein vol, cette fois en lançant le bras en l'air comme un élève obéissant attendant son tour :

« Monsieur Philippe ?

— Oui, Haj ?

— Ai-je raison de comprendre que, selon les termes de l'accord proposé, les milices devront occuper leurs bases respectives pendant un minimum de six mois ?

— En effet.

— Et au bout de ces six mois ?

— Au bout de six mois, le Mwangaza sera investi comme élu du peuple et la création d'un Kivu de fraternité sera engagée.

— Et pendant ces six mois, avant que les mines repassent entre les mains du peuple, qui les contrôle ?

— Le Syndicat, pardi !

— Le Syndicat va extraire le minerai ?

— Mais j'espère bien !

— Et l'expédier ?

— Évidemment. On a déjà expliqué tout ça à Luc.

— Et le Syndicat va aussi le vendre, ce minerai ?

— Le commercialiser, si c'est ça que vous voulez dire.

— J'ai dit « le vendre ».

— Et moi j'ai dit « le commercialiser », rétorque Philip avec le sourire d'un homme qui apprécie la polémique.

— Et lui seul en gardera tous les bénéfices ? »

En face de lui, Tabizi est sur le point d'exploser, mais Philip, toujours aussi vif, le devance une fois de plus :

« Comme vous le sous-entendez à juste titre, Haj, pendant les six premiers mois, les bénéfices, ou plutôt les recettes, reviendront au Syndicat en défraiement de son investissement de départ, qui inclut bien sûr les fortes sommes consacrées à soutenir l'accession au pouvoir du Mwangaza. »

Observé par tous les participants, Haj rumine ces paroles.

« Et ces mines, ces trois bases que votre Syndicat a choisies, une pour chacun de nous…, reprend-il.

— Oui, quoi ?

— Eh bien, ce ne sont pas juste n'importe quelles vieilles mines choisies au hasard, si ? L'air de rien, ce sont des sites hautement spécialisés.

— Désolé, vous m'avez perdu, là, Haj. Je ne connais rien à la technique.

— Elles produisent de l'or et des diamants, c'est ça ?

— J'espère bien, oui ! Sinon, on aura fait une énorme erreur.

— Et ces mines sont aussi des dépôts.

— Ah oui ?

— Oui, oui. Tout autour, il y a des monceaux de coltan. Du minerai extrait, stocké et abandonné sur place parce qu'on était trop occupés à mourir pour trouver le temps de l'expédier. Tout ce que vous avez à faire, c'est un raffinage sur site pour en réduire le poids avant expédition, et à vous le jackpot. Même pas besoin de six mois, deux suffiront amplement. »

Du coin de l'œil, je vois Tabizi caresser sa mâchoire grêlée du bout de ses doigts ornés de bagues, et à mon avis il trouve que Haj remue trop la sienne, de mâchoire.

« Eh bien, merci pour cette information, Haj, répond Philip, imperturbable. J'imagine mal que nos experts ne soient pas au courant de ce que vous venez de nous dire, mais je ferai quand même passer le message. Cela dit, vous savez certainement que le coltan n'est plus le minerai miracle qu'il a été, hélas. »

* * *

« *Roamer*, patron ? »

La main levée, je réclame un éclaircissement, que Maxie fournit d'un ton irrité. Bon, comment étais-je censé savoir que *roamer*, dans le jargon radio, c'est sauter si vite d'une fréquence à une autre que pas un système d'écoute en Afrique, et a fortiori à Bukavu, ne peut la repérer ?

« Des *affreux*, patron ?

— Des mercenaires, enfin, bon sang ! Qu'est-ce que vous pensiez que c'était ? Des mecs difformes, peut-être ? Je croyais que vous assuriez pour le jargon militaire.

— Et *SMP*, patron ? demandé-je à peine deux minutes plus tard.

— Société militaire privée. Nom de Dieu, Sinclair, vous sortez jamais le dimanche ? »

Je m'excuse, ce qu'un interprète éminent ne devrait jamais faire.

« *Cordons**. Ça, vous avez pigé, mon vieux ? C'est un mot français, vous devriez connaître. Dès qu'une base est sécurisée, on l'entoure d'un cordon sur un rayon de vingt kilomètres, personne n'entre ou ne sort sans notre accord. Tout le camp est ravitaillé par hélicoptère. Notre hélicoptère, notre pilote, mais votre base. »

Anton place un modèle réduit d'hélicoptère sur chaque base. En cherchant à éviter le regard de Haj, je découvre que Philip occupe maintenant le devant de la scène.

« Et ces hélicoptères, messieurs..., commence-t-il avant de s'interrompre pour attendre le silence total, en bon homme de spectacle, puis de reprendre : Ces hélicoptères si indispensables à notre opération seront peints en blanc pour faciliter leur identification. Et pour faciliter leurs déplacements, nous nous proposons de prendre la précaution d'y peindre les initiales UN au pochoir », ajoute-t-il d'un ton détaché que je m'efforce d'imiter tout en gardant les yeux rivés sur ma bouteille de Perrier et en faisant la sourde oreille aux cris de plus en plus indignés de Hannah.

Retour à Maxie, qui vante le mortier de 60 mm, essentiel au chaos prisé par Spider. Il place bien un ou deux mots gentils pour la grenade propulsée par roquette, qui parcourt neuf cents mètres avant de s'autodétruire en pulvérisant tout un peloton, mais c'est le 60 mm qui a ses faveurs. En traduisant, j'ai l'impression d'être dans un long tunnel et d'entendre revenir vers moi l'écho de ma voix dans l'obscurité :

— D'abord on apporte le carburant, puis les munitions.

— Chaque homme recevra une kalachnikov de fabrication tchèque, le meilleur semi-automatique au monde.

— Chaque base recevra trois mitrailleuses russes 7.62, dix mille cartouches et un hélicoptère blanc pour le transport de fret et de troupes.

— Chaque hélicoptère blanc aura une mitrailleuse Gatling embarquée dans le nez, capable de tirer quatre mille balles de 12,7 mm par minute.

— De longues sessions d'entraînement seront prévues. J'ai jamais vu une unité qui ne s'améliore pas avec l'entraînement.

« Dites-leur ça, mon vieux. »

Je m'exécute.

Aucune cloche n'a retenti, mais la pendule de gare égrène les minutes et nous autres soldats sommes très à cheval sur la ponctualité. Les doubles portes de la bibliothèque s'ouvrent, révélant un buffet princier devant lequel nos femmes oubliées montent la garde en tablier de vichy. Dans mon état second, je repère des homards sur un lit de glace, un saumon garni de concombres, un assortiment de viandes froides, un plateau de fromages (dont un brie coulant qui s'est échappé du broyeur), du vin blanc dans des seaux en argent givrés, une pyramide de fruits frais et, joyau de la couronne, une pièce montée de deux étages ornée des drapeaux du Kivu et de la République démocratique du Congo. Entrent alors par les portes-fenêtres avec un timing impeccable, en ordre solennel de préséance, le Mwangaza, son fidèle secrétaire le Dauphin et Anton qui ferme la marche.

« Pause-déjeuner, messieurs ! s'exclame Philip tandis que nous nous levons dûment. Pas de quartier, je vous en prie ! »

Je me répète en moi-même : des hélicoptères blancs estampillés UN avec dans le nez une mitrailleuse Gatling embarquée qui tire quatre mille coups la minute au nom de la paix, de la fraternité et de la prospérité de tout le Kivu.

* * *

Autant le dire d'emblée : jamais dans ma carrière d'interprète je n'ai été confronté à des clients qui ne requéraient pas instamment ma présence lors des festivités prévues, du grand banquet en tenue de soirée avec maître de cérémonie au simple apéritif avec amuse-gueules et petits-fours chauds. Mais les ordres du patron sont catégoriques. En outre, les appréhensions mal définies qui m'envahissent m'ôtent toute envie de me restaurer, malgré le magnifique plateau de canapés

qui, loin des rations de survie promises par Maxie, m'attendent à mon retour dans la chaufferie.

« On est de repos, mon gars, m'informe Spider en désignant ses magnétophones d'une main tout en enfournant un morceau de fromage agrémenté d'un cornichon. Écoutez un peu aux différentes tables, et détendez-vous jusqu'à nouvel ordre.

— Qui en a décidé ?

— Philip. »

La décontraction de Spider ne me rassure nullement. Lui qui m'annonçait un déjeuner bien occupé nous déclare à présent désœuvrés avec le même sourire entendu. Je coiffe mon casque pour découvrir que je suis branché sur le néant. Sam n'a pas oublié de couper son micro, cette fois. Spider a beau s'absorber dans un magazine militaire écorné tout en travaillant des mâchoires, il est peut-être en train de me surveiller. Je choisis BIBLIOTHÈQUE sur ma console, et je capte les cliquetis attendus d'assiettes et de couverts marquant l'ouverture du buffet. J'entends Gladys (ou bien Janet ?) demander : « Puis-je vous en découper une tranche, monsieur ? » dans un swahili étonnamment bon. Je me fais une image mentale de la disposition de la bibliothèque devenue salle à manger : un buffet où des serveurs assistent les convives et des petites tables, deux de deux places et une de quatre, chacune sonorisée par son propre micro, selon ma console. Pour ceux qui préféreraient prendre l'air, les portes-fenêtres sont ouvertes et des tables de jardin, également sur écoute, attendent leur bon plaisir. Philip joue les maîtres d'hôtel.

« Et pourquoi pas ici, monsieur Dieudonné ? Mzee Franco, où seriez-vous le mieux installé, pour votre jambe ? »

Qu'est-ce que j'espère capter ? Pourquoi suis-je sur le qui-vive ? Ayant sélectionné une table, je surprends Franco en pleine conversation avec le Mwangaza et le Dauphin. Il leur décrit un rêve qu'il a fait. L'enfant secret captivé par les récits des domestiques de la Mission a entendu beaucoup de rêves africains en son temps, alors celui de Franco ne me surprend pas plus que l'interprétation extravagante qu'il en donne.

« J'arrive dans la cour de mon voisin et je vois un cadavre à plat ventre dans la boue. Je le retourne, et ce sont mes propres

yeux qui me regardent. J'en conclus qu'il est temps pour moi de respecter les ordres de mon général et d'obtenir de bonnes conditions pour les Maï-Maï dans cette grande bataille. »

Le Dauphin approuve du bout des lèvres, le Mwangaza ne s'engage pas. Mais je n'ai d'ouïe que pour ce que je n'entends pas : un claquement de chaussures en croco sur le dallage, un rire moqueur. Je passe à la première petite table, où Philip et Dieudonné parlent pastoralisme dans un mélange de swahili et de français. Je passe à la deuxième : rien. Où sont Maxie et Tabizi ? Mais je ne suis pas leur nounou. Je suis la nounou de Haj. Où peut-il bien être ? Je repasse à la grande table dans le vain espoir qu'il ait gardé ses réflexions pour lui par respect pour l'amitié du grand homme avec son père. Au lieu de quoi j'entends des bruits sourds et des ahans, mais pas de voix, pas même celle du Mwangaza. Peu à peu je comprends ce qui se passe : Franco a extirpé son sac à fétiches des profondeurs de son immense complet marron et en exhibe le contenu à son nouveau chef – phalange de singe, boîte à onguent héritée de son grand-père, fragment de basalte trouvé dans une ancienne cité au cœur de la jungle. Le Mwangaza et le Dauphin apprécient poliment. Si Tabizi est présent, il ne se donne pas la peine de s'exprimer. Et toujours pas de Haj, malgré tous mes efforts.

Je retourne vers Philip et Dieudonné pour découvrir que Maxie s'est greffé sur leur conversation et discute des mœurs pastorales des Banyamulenge dans son français atroce. Je fais alors ce que j'aurais dû faire il y a cinq minutes : je passe au salon du Mwangaza et j'entends Haj hurler.

* * *

Mon identification resta d'abord hypothétique, je l'avoue, car ce cri ne renfermait aucun des sons de la gamme étendue à laquelle Haj m'avait habitué, mais nombre d'émotions que je ne lui connaissais pas, comme la terreur, la douleur, l'abjection, la supplication. Le volume diminua peu à peu jusqu'à un gémissement de mots intelligibles qui, si faible fût-il, me permit de confirmer mon identification. Je peux en fournir un compte

rendu approximatif, mais pas littéral. Pour une fois dans ma vie, mon crayon, en position au-dessus de mon bloc-notes, n'arrivait pas à faire contact avec le papier. Cela dit, les mots en eux-mêmes n'étaient guère que des banalités, comme *pitié*, ou *pour l'amour de Dieu* ou *assez*, et aussi *Marie*, quoique nul n'aurait pu savoir si Haj invoquait la Vierge, une maîtresse ou sa mère.

Même si je dus réviser cette impression par la suite, ce cri me parut atrocement fort à la première écoute, me transperçant le cerveau tel un filin chauffé à blanc tendu entre les deux écouteurs de mon casque. Si fort que je ne pus croire que Spider ne l'ait pas lui aussi entendu, or, quand j'osai un coup d'œil furtif, il n'avait pas bougé d'un cheveu, assis dans la même position à mâcher le même canapé fromage-cornichon, à lire ou ne pas lire le même magazine militaire et à exsuder la même supériorité béate qui m'avait agacé.

Je basculai d'un geste sur la BIBLIOTHÈQUE le temps de reprendre mes esprits. Bien installé à sa table, le Mwangaza se proposait de publier un recueil de ses pensées sur la démocratie en Afrique. À une autre table, Philip, Maxie et Dieudonné débattaient de techniques d'irrigation. Dans mon désarroi, j'essayai un instant de me convaincre que ce cri n'était qu'une illusion, mais sans grande force de conviction puisque je repassai aussitôt au salon du Mwangaza.

Je vais ici m'accorder l'avantage que confère le recul. En effet, plusieurs cris s'enchaînèrent avant que je puisse identifier les autres acteurs de la scène. Ainsi, il m'apparut bientôt que, parmi les bruits de pas (deux paires de semelles en caoutchouc très actives sur le sol dur, et une paire en cuir souple que j'attribuai sans certitude au félin Tabizi), il n'y avait pas de claquement de chaussures en croco, d'où je conclus que Haj était soit suspendu en l'air, soit pieds nus, soit les deux. Il fallut plusieurs échanges entre Haj et ses bourreaux pour me permettre d'en déduire qu'il était attaché et nu de la taille aux pieds.

Malgré la proximité du micro, les cris tenaient moins du hurlement, comme je l'avais d'abord cru, que du couinement porcin, sans doute étouffés par une serviette sauf lorsque Haj indiquait qu'il avait quelque chose d'intéressant à dire – signal

dont ses bourreaux semblaient trouver qu'il abusait, ce qui me permit d'identifier d'abord Benny (« Tu me refais le coup une fois et je te fais cramer les couilles »), puis Anton, qui promettait à Haj « un aller simple dans ton cul avec *ça* ».

C'était quoi, *ça* ?

Nous vivons dans une époque où la torture fait si souvent les gros titres, avec ces débats sur des supplices tels que la cagoule, la privation sensorielle et le simulacre de noyade, qu'on n'en ignore hélas plus rien. *Ça* fonctionnait à l'électricité, puisque Anton menaçait d'en augmenter le voltage et qu'à un moment Benny reprocha violemment à Tabizi de s'être pris les pieds dans le câble. Alors *ça*, c'était un aiguillon électrique à bétail ? Une paire d'électrodes ? Si oui, question subsidiaire : comment avaient-ils déniché *ça* ? Avaient-ils apporté *ça* dans leurs bagages au cas où, comme on emporte un parapluie au travail par temps couvert ? Ou bien avaient-ils bricolé *ça* sur place avec les moyens du bord – un bout de câble ici, un transformateur là, un variateur, un vieux tisonnier et hop, le tour est joué ?

Si tel était le cas, à qui se seraient-ils spontanément adressés pour l'assistance technique et le savoir-faire ? Malgré ma panique, je pris le temps de me remémorer le sourire de Spider, empreint de la fierté du démiurge. Était-ce là ce qu'il fabriquait quand il avait été relevé de son poste ? Il assemblait un aiguillon électrique maison pour les copains en farfouillant dans sa boîte à outils ? Il leur concoctait un de ses célèbres bidouillages, assuré de remporter les suffrages du prisonnier le plus rétif ? Si oui, la tâche ne lui avait pas coupé l'appétit, car il mâchait de bon cœur.

Je me bornerai ici à une simple retranscription de l'interrogatoire mené par Tabizi et des vaines dénégations de Haj, qui heureusement se délitèrent bientôt en aveux. Je laisserai à votre imagination les menaces et injures gutturales d'un côté, les cris, sanglots et suppliques de l'autre. Tabizi n'avait visiblement rien d'un débutant. Ses menaces laconiques, ses subterfuges, ses amabilités occasionnelles témoignaient d'une longue pratique de la torture. Et Haj, après sa bravade initiale, s'avéra étranger au stoïcisme. Il n'aurait pas tenu longtemps au poteau de flagellation.

Il convient également de noter que Tabizi ne faisait aucun effort pour protéger sa source, c'est-à-dire moi. Il exploitait des informations révélées par le duel sur les marches du belvédère sans recourir aux artifices habituels pour en masquer l'origine, comme « selon un informateur fiable » ou « d'après certains rapports qui nous ont été transmis », formules par lesquelles les agents de M. Anderson cherchent à dissimuler l'emplacement de ses micros. Seul un tortionnaire dont les victimes ne reverront jamais la lumière du jour serait si négligent.

D'abord, dans son français rocailleux, Tabizi questionne Haj sur la santé de son père Luc.

Mauvaise. Très mauvaise. Mourant.

Où ça ?

À l'hôpital.

Où ça ?

Au Cap.

Quel hôpital ?

Haj pèse ses mots, et à juste titre. Il ment. Ils lui ont fait tâter de l'aiguillon, mais pas au maximum. Tabizi redemande dans quel hôpital du Cap. Le bruit de ses pas trahit son impatience. Je l'imagine qui tourne autour de Haj quand il lui crache ses questions. Peut-être parfois met-il la main à la pâte, mais dans l'ensemble il laisse cela à ses deux assistants.

Tabizi : Luc n'a jamais mis les pieds à l'hôpital, pas vrai ?… Pas vrai ?… Pas vrai ?… OK. Donc, c'est un mensonge… Qui a menti ? Luc ?… Ou toi, enfoiré ?… Alors où est Luc, en ce moment ?… Où est-il ?… Où est Luc ?… J'ai dit : où est Luc ?… Au Cap, d'accord. La prochaine fois, évite-toi ça. Bon, Luc est au Cap, mais pas à l'hôpital. Alors, qu'est-ce qu'il y fait ? Parle plus fort !… Il joue au golf… J'adore. Avec qui ? Avec le gros Néerlandais ?… Il joue au golf avec son frère !… Le frère du gros Néerlandais ou son frère à lui ?… Son frère à lui… Parfait… C'est quoi, son nom ?… Étienne… Ton oncle Étienne… C'est son frère aîné ou son frère cadet ?… Cadet… Bon, et le nom du Néerlandais, c'est quoi ?… J'ai dit le Néerlandais… J'ai dit le gros Néerlandais… J'ai dit le gros Néerlandais dont on vient de parler… Le Néerlandais avec qui ton père n'est pas en train de

jouer au golf… Le gros Néerlandais avec qui tu as fait tes études à Paris et qui fume le cigare… Tu t'en souviens ?… Ça te revient ?… Le gros Néerlandais que ton père a rencontré à Nairobi, grâce à tes bons offices, petit merdeux… Tu en reveux un petit coup ?… Tu veux que mes gars montent au maxi pour voir ce que ça fait ?… Marius… Il s'appelle Marius… M. Marius ou Marius quelque chose ?… Laisse-le souffler une minute… Laisse-le parler… OK, ne le laisse pas souffler, monte au max… Van Tonge… Il s'appelle Marius van Tonge. Et il fait quoi comme métier, ce Marius van Tonge ?… Capital-risque… Avec quatre associés… Eh bien voilà, on parle gentiment, maintenant, alors pourvu que ça dure, m'embrouille pas et on baissera le niveau un chouïa… Pas trop quand même sinon t'oublieras pourquoi tu parles… Alors ce Marius t'a envoyé ici pour nous espionner… Tu espionnes pour le compte de Marius… Tu espionnes pour le gros Néerlandais, il te paie un paquet de fric pour lui rapporter tout ce qu'on dit… C'est ça ?… C'est ça ?… C'est ça ? NON ! C'est pas ça. On va dire que c'est non, alors… Tu n'espionnes pas pour le compte de Marius, tu espionnes pour le compte de Luc, c'est mieux ? Tu es l'espion de Luc, et dès que tu seras rentré tu vas aller tout raconter à Papa pour qu'il puisse retourner voir Marius et en tirer un meilleur deal… C'est pas ça… C'est pas ça… C'est pas ça… C'est toujours pas ça ?… Toujours pas ça ?… Ah non, ne va pas t'endormir… Personne ici ne va te laisser dormir… Ouvre les yeux… Si tu n'ouvres pas les yeux dans quinze secondes pétantes, on va te réveiller comme tu l'as jamais été… C'est mieux… Beaucoup mieux… Bon, alors tu es venu ici de ton propre gré… Tu bosses en free-lance… Ton père a accepté de se faire porter pâle pour que tu puisses venir ici de ton plein gré… Tu veux pas quoi ?… La *guerre* ?… Tu ne veux pas une nouvelle guerre… Tu crois à la réconciliation avec le Rwanda… *Tu veux un traité commercial* avec le Rwanda… Quand ?… Au prochain millénaire ? (*rires*)… Tu veux un marché commun de toutes les nations des Grands Lacs… Et Marius est celui qui peut organiser ça… C'est ce que tu crois sincèrement… Eh ben, félicitations. (*En anglais* :) Donnez-lui de l'eau… Alors maintenant, dis-nous-en plus sur ces vilains amis que tu as à Kinshasa qui t'ont raconté des conneries sur le Mwangaza. Tu

n'as pas de vilains amis… Tu n'as aucun ami à Kinshasa… Personne à Kinshasa ne t'a parlé… Des gars à cause desquels on peut se réveiller mort… Eh ben toi, tu as intérêt à te RÉVEILLER MAINTENANT, espèce de… (*De nouveau en anglais, très haché* :) Vas-y, Benny, plein pot… Je déteste ce sale nègre… Je le déteste… Je le déteste…

Jusqu'à présent, les réponses de Haj étaient à peine audibles, d'où la manie de Tabizi de les répéter à plein volume, sans doute à l'intention des micros de secours pour lesquels je n'avais pas l'autorisation, et de quiconque pouvait être à l'écoute sur un autre canal – je pense notamment à Philip. Mais à la mention de Kinshasa, l'ambiance dans le salon change du tout au tout, et Haj aussi. Il se ressaisit. Sa souffrance et son humiliation se muent en rage, sa voix retrouve du timbre, sa diction s'éclaircit et Haj le provocateur renaît miraculeusement. Au lieu d'aveux geignards arrachés sous la torture, nous avons droit à une diatribe enflammée et intarissable, à un réquisitoire virulent.

Haj : Vous voulez savoir qui c'est, ces mafieux auxquels j'ai parlé à Kinshasa ? Vos putains d'amis ! Les putains d'amis du Mwangaza ! Les nantis qu'il garde à distance tant qu'il n'aura pas construit sa Jérusalem au Kivu ! Vous savez comment ils se font appeler, ces fonctionnaires altruistes, quand ils se cuitent à la bière et qu'ils baisent des putes et qu'ils décident quelle Mercedes ils vont s'acheter ? Le Club des trente pour cent. Pourquoi trente pour cent ? Trente pour cent, c'est la part du peuple qu'ils se proposent de s'attribuer en échange des faveurs qu'ils accordent à la Voie du Milieu. C'est le truc qui persuade des connards comme mon père que grâce à cette opération merdique ils peuvent construire des écoles, des routes et des hôpitaux tout en s'en mettant plein les poches. Et qu'est-ce qu'ils sont censés faire, ces nantis, pour mériter leur part du peuple ? Ce qu'ils aiment faire par-dessus tout : rien. Regarder ailleurs. Dire à leurs troupes de rester dans leur caserne et d'arrêter de violer des femmes pendant quelques jours.

Haj adopte le ton patelin du bonimenteur accompli. S'il pouvait joindre le geste à la parole, il n'en serait que plus heureux :

Haj : Pas de problème, Mzee Mwangaza ! Vous voulez fomenter une ou deux émeutes à Bukavu et à Goma, conquérir le pays avant les élections, chasser les Rwandais, déclencher une petite guerre ? Pas de problème ! Vous voulez prendre l'aéroport de Kavumu, vous reconvertir dans les minerais, voler les stocks, les expédier en Europe et faire chuter les marchés mondiaux avec une vente à découvert ? Allez-y ! À un détail près. C'est nous qui distribuerons la part du peuple, pas vous. Et on la distribuera comme bon nous semble. Vous voulez que votre Mwangaza devienne gouverneur du Sud-Kivu ? Il a notre soutien total et désintéressé. Parce que sur le moindre chantier de construction qu'il va attribuer, la moindre route qu'il va faire bâtir, la moindre fleur qu'il va planter le long de l'avenue Patrice-Lumumba, on touche un tiers. Et si vous nous faites chier, on vous poursuit en vertu de la constitution et on vous expulse en vous laissant juste votre caleçon. Merci d'avoir pris le temps de nous écouter.

La diatribe de Haj est interrompue par la sonnerie d'un téléphone, ce qui ne laisse pas de me surprendre parce que le seul qui fonctionne, à ma connaissance, est le satellitaire de la salle des opérations. Anton décroche, dit : « Il est là » et passe le combiné à Tabizi, qui écoute, puis s'offusque dans un anglais atroce : « Je viens de le faire craquer, cet enfoiré. J'ai bien mérité ça ! »

Ses récriminations doivent être vaines, car dès qu'il a raccroché il adresse ses adieux à Haj en français.

« Bon, il faut que j'y aille. Mais si jamais je te revois, je te tuerai de mes mains. Sauf que d'abord je tuerai tes femmes, tes enfants, tes sœurs, tes frères, ton enfoiré de père et tous ceux qui pensent t'aimer. Et après seulement, je te tuerai *toi*. Ça prendra des jours, des semaines avec un peu de chance. Je te hacherai menu, enfoiré ! promet-il en claquant la porte.

— Ça va, mon gars ? s'enquiert Anton d'une voix soucieuse et bienveillante. Dans la vie, on est bien obligés de faire ce qu'on nous dit de faire, pas vrai, Benny ? On est des simples soldats.

— Tiens, on va te nettoyer un peu, ajoute Benny d'un ton tout aussi conciliant. Sans rancune, hein, mon pote ? Le prochain coup, on sera dans le même camp. »

La prudence me souffle de repasser sur la BIBLIOTHÈQUE, mais la douleur de Haj me paralyse. J'ai les épaules raides, le dos en sueur, des marques rouges dans mes paumes aux endroits où mes ongles se sont enfoncés dans la chair. Je jette un œil à Spider, qui engloutit un cheese-cake au citron avec une cuiller en plastique tout en lisant, ou en feignant de lire, son magazine militaire. Anton et Benny lui fourniront-ils un rapport d'utilisateur, du genre : super, ton aiguillon, Spider, on lui a fait pleurer toutes les larmes de son corps en un rien de temps ?

Percevant de lointains bruits d'eau dans les appartements royaux, je passe du SALON à la SALLE DE BAINS juste à temps pour profiter d'une chanson paillarde entonnée par Benny et Anton tandis qu'ils savonnent leur victime. Je commence à me demander si je ne devrais pas me résoudre à le laisser récupérer tout seul, quand j'entends au loin deux légers cliquetis signalant l'ouverture et la fermeture d'une porte. Ne captant aucun bruit de pas, j'en conclus que le suave Philip vient remplacer un Tabizi trop enthousiaste.

Philip : Ça ira, les gars, merci.

Il ne les remercie pas, il leur donne congé. La même porte s'ouvre et se referme, laissant Philip seul. Tintements de verres – Philip déplace le plateau de rafraîchissements. Il essaie un canapé ou un fauteuil, puis un autre. En parallèle, j'entends le lent claquement de chaussures en croco verdâtres sur le sol dur.

Philip : Vous pouvez vous asseoir ?

Haj prend place sur le fauteuil ou le sofa en poussant un juron.

Philip : Comme vous avez raté le déjeuner, je vous ai apporté de la salade au thon. Non ? Dommage, elle est vraiment bonne. Un petit scotch ? (*Il en sert un d'autorité : un doigt, beaucoup d'eau gazeuse, deux glaçons*.)

Son ton de voix est détaché. Ce qui vient de se passer n'a rien à voir avec lui.

Philip : Alors, ce Marius ? Votre distingué camarade de la Sorbonne. Un des huit brillants jeunes associés d'une multinationale de capital-risque appelée l'Union minière des Grands Lacs. Leur numéro deux à Johannesburg, rien que ça, avec un intérêt marqué pour le Congo oriental.

Crissement d'un papier qu'on déplie.

Haj (*en anglais, sans doute une des rares expressions qu'il connaisse*) : Allez vous faire foutre.

Philip : L'Union minière des Grands Lacs est une multinationale détenue en totalité par un conglomérat néerlandais enregistré aux Antilles. Vous me suivez, jusqu'ici ? Oui ? Bon. Et ce conglomérat s'appelle ?

Haj (*en un marmonnement indistinct*) : Hogen [?]

Philip : Quelle est sa politique ?

Haj : Faites du business, pas la guerre.

Philip : Mais qui détient Hogen ? Vous ne vous êtes pas renseigné ? C'est une fondation du Liechtenstein, et dans ce genre de configuration on ne peut pas remonter la piste plus loin. Mais grâce à notre bonne étoile nous pouvons vous dévoiler le générique entier.

Les noms qu'il égrène n'évoquent rien pour moi, pas plus que pour Haj, supposé-je. C'est seulement lorsque Philip précise leurs fonctions que mon estomac se noue.

Philip : Courtier à Wall Street et ancien conseiller du président… PDG de la Pan Atlantic Oil Corporation de Denver,

dans le Colorado… Ancien membre du Conseil de sécurité nationale, vice-président de l'Amermine Gold and Finance Corporation de Dallas, au Texas… Consultant privilégié du Pentagone pour l'acquisition et le stockage de minerais essentiels… Vice-président de Grayson-Halliburton Communications Enterprise…

Si l'on en croit Philip, les neuf noms retranscrits sur mon bloc-notes constituent un véritable *Who's Who* du complexe politico-industriel américain, indissociable des instances gouvernementales, comme il prend plaisir à le souligner.

Philip : Rien que des théoriciens avant-gardistes, des néoconservateurs en vue, des sommités de la géopolitique. Le genre de types qui se réunissent dans des stations de ski pour décider du destin des nations. Ce n'est pas la première fois qu'ils se penchent sur le Congo oriental, et qu'est-ce qu'ils y voient ? L'anarchie comme résultat probable des prochaines élections, les Chinois qui grattent à la porte pour rafler toutes les matières premières. Alors, que faire ? Les Congolais n'aiment pas les Américains, et c'est réciproque. De leur côté, les Rwandais méprisent les Congolais, ils sont disciplinés et surtout efficaces. Alors, le plan des Américains, c'est de consolider la présence économique et commerciale du Rwanda au Congo oriental jusqu'à la rendre incontournable. Ce qu'ils veulent, concrètement, c'est une annexion en douceur, et ils comptent sur un coup de main de la CIA. C'est là qu'entre en scène votre ami Marius.

Si mon cerveau surchauffe, celui de Haj doit bouillonner.

Philip : Bon, le compromis du Mwangaza avec Kinshasa n'est pas joli joli, je vous l'accorde. Mais ce ne sera pas le premier politicien congolais à couvrir ses arrières, hein ? (*Gloussement.*) Et son projet vaut mieux qu'une domination rwandaise, c'est évident. (*Une pause, le temps d'obtenir un hochement de tête approbateur, je le crains.*) Au moins il œuvre pour un Kivu indépendant, pas pour une colonie américaine. Et Kinshasa ne

lui mettra pas de bâtons dans les roues s'il y a du fric au bout. Le Kivu restera à sa place, au sein de la famille fédérale. (*Glouglous et ploufs de glaçons, sans doute parce qu'il ressert Haj.*) Bref, quand on y pense, le vieux a beaucoup d'atouts. Franchement, je vous trouve un peu dur avec lui, Haj. Il est naïf, mais comme la plupart des idéalistes. Et il veut vraiment faire le bien, même s'il n'y réussit pas toujours. (*Changement abrupt de ton.*) Qu'est-ce que vous essayez de me dire ? Vous voulez quoi ? Votre veston. Le voilà. Vous avez froid. Non, vous ne pouvez pas parler. Vous avez un stylo. Qu'est-ce que vous voulez d'autre ? Du papier. Voilà un bout de papier. (*Il arrache une page.*)

Que diable est-il arrivé à la langue bien pendue de Haj ? Le whisky lui est-il monté à la tête ? Ou bien l'aiguillon électrique ? Scritch, scritch, il griffonne avec l'un de ses stylos Parker. À qui écrit-il ? À quel sujet ? C'est un nouveau duel. Nous sommes de retour dans la suite des invités et Haj a posé un index sur ses lèvres en signe d'avertissement. Nous sommes sur les marches du belvédère et Haj essaie de déjouer les micros et moi-même. Sauf que, cette fois, il passe des notes manuscrites à Philip.

Philip : C'est quoi, ça, une mauvaise plaisanterie ?
Haj (*tout bas*) : Une bonne plaisanterie.
Philip : Pas pour moi.
Haj (*toujours à mi-voix*) : Pour moi et mon père, elle est bien bonne.
Philip : Vous êtes cinglé.
Haj : Démerdez-vous. Je ne veux pas en parler.

Devant *moi* ? Il ne veut pas en parler parce que je suis à l'écoute ? Est-ce là ce qu'il veut dire à Philip ? Bruissement de papier passé de main en main. La voix de Philip se fait glaciale.

Philip : Je vois bien pourquoi vous ne voulez pas en parler. Vous croyez vraiment que vous pouvez encore nous soutirer trois millions de dollars simplement en griffonnant une facture ?

Haj (*qui se met à crier)* : C'est notre prix, enfoiré ! Et cash, c'est compris ?

Philip : Le jour où Kinshasa nommera le Mwangaza gouverneur du Sud-Kivu, évidemment.

Haj : Non, maintenant ! Aujourd'hui, bordel !

Philip : On est samedi.

Haj : D'ici à lundi soir, ou ce putain de deal tombe à l'eau ! Sur le compte de mon père en Bulgarie ou j'sais pas où ! C'est compris ?

Il baisse le ton. Le Congolais furieux laisse la place au sorbonnard caustique.

Haj : Mon père s'est vendu au rabais. Il a eu le tort de ne pas exploiter sa position de force et je me propose de rectifier cette erreur. Notre nouveau prix, c'est trois millions de dollars en plus sinon rien. Un million pour Bukavu, un million pour Goma et un million pour m'avoir ficelé comme un vulgaire singe et m'avoir sauvagement torturé. Alors vous téléphonez tout de suite à votre Syndicat de mes deux et vous demandez le décisionnaire.

Philip marchande tout en essayant de rester digne : dans l'éventualité improbable où le Syndicat étudierait la proposition de Haj, pourrait-on faire un demi-million d'avance et le reste à la fin ? Pour la seconde fois, Haj dit à Philip d'aller se faire foutre. Ainsi que sa mère, s'il en a jamais eu.

Désolée de vous avoir abandonné, mon petit Brian. Comment ça s'est passé ?

Sam débarque d'un autre monde, mais je réponds posément à son intervention :

Calme plat, Sam. Ils ont plus mangé que parlé. Il va bientôt être l'heure de remonter, non ?

D'une minute à l'autre, mon petit. Philip répond à un appel de la nature.

La porte se referme, laissant Haj seul à arpenter le salon. Que fait-il ? Regarde-t-il dans le miroir son apparence actuelle, maintenant qu'il s'est vendu pour trois millions de dollars d'ici à

lundi, si ça marche ? Il se met à fredonner. C'est une chose que je ne fais jamais. Je n'ai pas l'oreille musicale. Je me sentirais mal à l'aise de fredonner, même tout seul dans une pièce. Mais Haj a l'oreille musicale, lui, et il fredonne pour se remonter le moral, ou peut-être nous remonter le moral à tous les deux, il fredonne pour évacuer sa honte et la mienne, et il marche en rythme d'un pas traînant, shloup, shloup, shloup. À l'opposé de tout ce que je l'ai entendu chanter ou chantonner jusqu'ici, il a choisi une comptine de la Mission qui me ramène aux heures sombres du catéchisme, quand, debout en rang dans nos uniformes bleus, nous frappions dans nos mains et tapions des pieds, *boum-boum*, en nous racontant une histoire édifiante. Celle-ci parle d'une petite fille qui promet à Dieu de protéger sa vertu contre tous, *boum*. En retour, Dieu l'aide. Chaque fois qu'elle subit une tentation, Il tend la main pour la remettre sur le droit chemin, *boum*. Et quand elle choisit la mort plutôt que de succomber à son oncle malfaisant, Dieu envoie le chœur des anges l'accueillir aux portes du paradis. *Boum-boum*.

La clochette de Philip signale la reprise des débats. Haj l'entend. Je l'entends de loin grâce aux micros, mais n'en révèle rien à Spider. Je reste assis, mon casque sur la tête, à griffonner sur mon bloc-notes d'un air innocent. Haj se dirige vers la porte, *boum-boum*, l'ouvre à la volée et regagne la lumière du jour en fredonnant. Tout le long de la galerie conduisant à la suite des invités, les micros captent son hymne sirupeux sur le triomphe de la vertu.

13

Même aujourd'hui, j'aurais du mal à décrire les multiples émotions conflictuelles qui me submergèrent lorsque, au sortir de mon incarcération souterraine, je repris place parmi le petit groupe de fidèles pénétrant dans la salle de jeu pour l'ultime session de la conférence. Au sous-sol, j'avais perdu tout espoir pour l'humanité, mais là, en empruntant la galerie, je me crus en état de grâce. Je considérai le monde alentour : en mon absence, une averse d'été avait purifié l'air et orné chaque feuille et chaque brin d'herbe d'un éclat neuf. Sous le soleil de l'après-midi, le belvédère ressemblait à un temple grec. Je m'imaginai que je célébrais une survie miraculeuse – à la fois la mienne et celle de Haj.

Autre illusion tout aussi chimérique : il m'apparut que mes facultés mentales, diminuées par des immersions répétées sous la ligne de flottaison, avaient cédé la place au fantasme, que toute la séquence d'événements amorcée par le cri de Haj et conclue par sa chanson ringarde n'avait été qu'une hallucination psychique due au surmenage, ainsi que le duel sonore sur les marches en pierre et autres échanges de notes manuscrites ou négociations de pots-de-vin.

C'est dans l'espoir de valider cette théorie bien confortable que, reprenant mon siège à la table de jeu en feutre vert, je procédai à un rapide examen des acteurs de mon théâtre imaginaire, à commencer par Anton, qui, armé d'une pile de dossiers beiges, en déposait un devant chaque place avec cette discipline toute militaire qui lui était si chère. Ni ses vêtements ni son apparence ne trahissaient sa récente activité physique. Hormis des rougeurs sur les jointures de ses doigts, nulle trace d'abrasion. Le bout de ses chaussures luisait, les plis de son pantalon étaient impeccables. Benny ne s'était pas encore matérialisé, ce qui me permit de croire qu'il avait passé la pause-déjeuner à chaperonner sa pupille Jasper.

En l'absence de Philip et de Haj, je concentrai mon attention sur Tabizi, qui semblait certes distrait, mais pas plus que de raison, étant donné que la pendule de gare indiquait 16 h 20 et que l'heure fatidique approchait. À côté de lui se trouvait son maître le Mwangaza. Avec le soleil qui scintillait sur son collier d'esclave et nimbait d'un halo ses cheveux blancs, notre Éclaireur semblait l'incarnation des rêves de Hannah. Ce même homme pouvait-il avoir troqué la part du peuple contre la connivence tacite des nantis de Kinshasa, comme je me l'étais imaginé ? De l'autre côté du Mwangaza, le suave Dauphin affichait un sourire jovial. Quant à Maxie, vautré jambes étendues près de la chaise vide de Philip, sa simple vue suffit à me convaincre que c'était moi qui déparais, et que tous les autres étaient bien ce qu'ils prétendaient être.

Comme pour confirmer cette impression, entre alors par la porte de communication mon sauveur Philip, qui adresse un signe de la main à Dieudonné et à Franco. En passant derrière Tabizi, il se penche pour lui murmurer quelque chose à l'oreille et reçoit pour toute réponse un hochement de tête inexpressif. Arrivé à la place réservée pour Haj, il sort une enveloppe scellée de la poche de sa veste et la glisse comme un pourboire dans le dossier beige qui attend notre délégué retardataire. Alors seulement prend-il son siège en bout de table. Entre-temps je suis sorti de la phase de déni, comme dirait Paula. Je sais que Philip a parlé à Londres et demandé le décisionnaire. Je sais, à l'air sombre de Tabizi, que Haj a détecté le point faible du Syndicat : au stade actuel, les préparatifs sont bien trop avancés et l'enjeu trop élevé pour abandonner, l'investissement déjà si colossal qu'une rallonge peut se concevoir, alors que tout arrêter maintenant signifie ne plus retrouver pareille occasion avant des décennies.

Sous la même lumière crue du réel, je regarde de nouveau le Mwangaza. Est-ce un brushing qui lui a donné ce halo ? Lui a-t-on glissé un tisonnier dans le dos de la veste ? Est-il déjà mort, attaché à sa selle comme le Cid ? Si Hannah le voit à travers les lunettes roses de son idéalisme, je le vois sans artifice et le triste parcours de sa vie s'inscrit sur son visage buriné. Notre Éclaireur est une nation déchue à lui tout seul. Il a été brave –

regardez donc son dossier. Il a été intelligent, zélé, loyal et ingénieux toute sa vie. Il a fait tout ce qu'il fallait, mais la couronne est toujours échue à son voisin ou à son subalterne, parce que lui n'était pas assez féroce, pas assez corrompu, pas assez fourbe. Eh bien maintenant, il va l'être. Il va jouer leur jeu, chose qu'il s'était juré de ne jamais faire. Et la couronne est à sa portée, sauf que non. Parce que si jamais il arrive à la ceindre, elle appartiendra au peuple, auquel il s'est vendu pour accéder à ces sommets. Tout rêve qu'il pourrait avoir est hypothéqué dix fois, y compris celui de ne pas avoir à rembourser ses dettes lorsqu'il arrivera au pouvoir.

Haj n'a que quelques minutes de retard, mais j'ai l'impression qu'il m'a fait attendre des siècles. Autour de la table, chacun a ouvert son dossier beige, alors j'en fais autant. Le document qu'il contient ne m'est pas inconnu, puisque dans une vie antérieure je l'ai traduit du français en swahili. Les deux versions en sont fournies, ainsi qu'une douzaine de pages alignant chiffres et bilans impressionnants, des projections à long terme, me semble-t-il : des estimations de rendement, de coûts de transport, de stockage, de ventes brutes, de bénéfices bruts, de tromperies brutes.

Tout en compulsant mon dossier, je vois en haut de mon champ de vision Philip lever sa tête chenue bien coiffée pour adresser à quelqu'un derrière moi un chaleureux sourire complice, alors méfiance. Au son du claquement de chaussures en croco sur le dallage à une vitesse moindre que normale, je suis pris de nausée. Sa mèche gominée à peu près recoiffée, Haj entre à pas lents, son veston déboutonné révélant la doublure moutarde et les stylos Parker. Au Sanctuaire, quand on rejoignait ses pairs après un châtiment corporel, l'éthique voulait que l'on affiche son indolence. Guidé par le même principe, Haj a les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, à son habitude, et il ondule des hanches, pourtant je sais que le moindre mouvement le met au supplice. À mi-chemin de sa chaise il s'arrête, m'aperçoit et m'adresse un large sourire. J'ai mon dossier ouvert devant moi, donc en théorie je pourrais me contenter d'un vague sourire et retourner à ma lecture. Au lieu de quoi je soutiens son regard.

Nos yeux se croisèrent et ne se quittèrent plus. Je n'ai aucune idée de la durée véritable de cet échange. Je ne pense pas que la trotteuse de la pendule de gare ait avancé de plus d'une seconde ou deux. Mais ce fut assez long pour qu'il sache que je savais, si nous en avions jamais douté. Et assez long pour que je sache qu'il savait que je savais, et ainsi de suite. Et assez long pour que quiconque nous aurait regardés sache que nous étions deux homosexuels en pleine entreprise de séduction mutuelle, ou bien deux hommes partageant de lourds secrets, tiens, tiens ! Ses yeux globuleux manquaient d'éclat, mais rien d'étonnant à cela, après ce qu'il venait d'endurer. Était-il en train de me dire : « Tu m'as trahi, espère d'enfoiré » ? Étais-je en train de lui reprocher d'avoir trahi le Congo et de s'être trahi lui-même ? Aujourd'hui, avec plus de temps qu'il ne m'en faut pour y repenser, je considère ce moment tendu comme celui où nous nous sommes mutuellement reconnus pour ce que nous étions : deux hybrides, moi par ma naissance, lui par son éducation, qui s'étaient trop éloignés de leur terre natale pour trouver facilement leur place où que ce soit.

Il s'assit à sa place en grimaçant, repéra l'enveloppe blanche qui dépassait de son dossier, s'en saisit entre le pouce et l'index, la renifla et, à la vue de quiconque pouvait le regarder, l'ouvrit. Il déplia une feuille de papier blanc format carte postale et parcourut les deux lignes imprimées qui, j'imagine, scellaient à mots suffisamment couverts l'accord qu'il venait de négocier pour lui et son père. Je crus qu'il allait adresser un signe de tête à Philip, mais, sans se donner cette peine, il froissa la feuille de papier en une boulette qu'il lança avec une précision étonnante vu son état dans une urne en porcelaine qui occupait un angle de la pièce.

« En plein dans le mille ! » s'écria-t-il en français, agitant les mains au-dessus de sa tête sous les rires indulgents de la tablée.

Je vous épargnerai les négociations laborieuses, les arguties interminables grâce auxquelles les délégués de tout poil se croient subtils, plus malins que leur voisin, capables de protéger les intérêts de leur entreprise ou de leur tribu. Je me branchai sur pilote automatique et mis ce laps de temps à profit pour reprendre le contrôle de mes pensées et de mes émotions et, par

tout moyen disponible, comme manifester une indifférence totale envers les propos de Haj, pour évacuer l'idée que lui et moi pouvions avoir (selon l'expression de nos instructeurs des stages d'une journée) une certaine perception mutuelle consciente. En mon for intérieur, je redoutais que Haj souffre de séquelles internes, comme une hémorragie, mais mes craintes s'envolèrent quand la question épineuse de la rémunération officielle du Mwangaza fut soulevée.

« Mzee ! objecta Haj en levant le bras tel un bon élève. Sauf votre respect, Mzee, attendez une minute ! dit-il en français, ce que je traduisis d'un ton neutre à l'intention de ma bouteille de Perrier, puisqu'il s'agissait des paroles de Haj. Ces chiffres sont totalement ridicules. Enfin quoi, merde, comment notre Rédempteur pourrait-il vivre avec si peu ! s'exclama-t-il, en appelant au soutien de ses deux compères. Comment ferez-vous pour manger, Mzee ? Qui paiera votre loyer, votre chauffage, vos déplacements, vos loisirs ? Toutes ces dépenses nécessaires doivent sortir des fonds publics, pas de votre compte en banque en Suisse. »

Si le coup de Haj avait porté, il convenait de n'en rien laisser paraître. Le visage de Tabizi se fit de marbre, mais il était déjà de pierre. Le sourire de Philip resta bien accroché. Le Dauphin, s'exprimant au nom de son maître, avait une réponse toute prête :

« Aussi longtemps que notre bien-aimé Mwangaza restera le choix du peuple, il vivra comme il a toujours vécu, c'est-à-dire sur son simple salaire d'enseignant et les modestes droits d'auteur que lui rapportent ses livres. Il vous remercie pour votre question pertinente. »

Tel un ogre transformé en enfant de chœur, Félix Tabizi fit le tour de la table pour distribuer non pas la partition d'un psaume, mais ce qu'il appelait *notre petit aide-mémoire** – une table de conversion d'une page récapitulant, pour le confort et l'avantage de nos lecteurs, ce que l'on entendait dans le monde réel par des termes aussi anodins que *pelle, truelle, pioche, brouette lourde ou légère* et autres. Puisque les informations y figuraient à la fois en swahili et en français, je pus rester aussi

silencieux que les autres le temps que s'établissent les corrélations philosophiques entre signifiant et signifié.

À ce jour, je ne saurais vous en donner le détail. Les meilleures *brouettes légères* venaient de Bulgarie, mais que diable étaient-elles ? Des roquettes à embarquer dans le nez d'hélicoptères blancs ? Demandez-moi aujourd'hui ce qu'était une *faux*, un *tracteur* ou une *moissonneuse-batteuse*, j'en serai tout aussi incapable. L'idée me traversa-t-elle l'esprit que le moment puisse être venu pour moi de sauter sur mes pieds en criant « Faute ! », d'agir comme le courageux petit monsieur de la trattoria, de rouler mon dossier beige pour en marteler la table en disant *Je vais dire quelque chose, je me dois de dire quelque chose, donc je vais dire ce que j'ai à dire* ? Si oui, j'en débattais encore quand les portes de communication s'ouvrirent sur notre distingué notaire M. Jasper Albin, accompagné de Benny, son scrupuleux chaperon.

Jasper avait acquis une stature qui lui faisait défaut plus tôt, quand il semblait fier de n'avoir rien à offrir que sa vénalité. Autant j'avais pu m'étonner qu'une entreprise si hardie et richement dotée ait pu placer en de telles mains la défense de ses intérêts juridiques, autant le Jasper que je voyais là avait pris l'étoffe de son rôle dans la pièce de théâtre qui suivit, ou plutôt la pantomime, puisque la bande-son de ce moment historique a en grande partie disparu de ma mémoire, Dieu merci.

Le soleil de l'après-midi entre toujours à flots par les portes-fenêtres, charriant dans ses rayons des grains de poussière et un chatoiement de rosée. Jasper sort de sa grosse mallette deux luxueux dossiers en cuir identiques, sur la couverture desquels figure le seul mot contrat et qu'il ouvre l'un après l'autre du bout des doigts. Puis il se carre sur son siège pour nous laisser contempler le document définitif et inapplicable, relié par un ruban, en deux originaux rédigés en français par Jasper et par moi en swahili. De son sac à malices, il sort ensuite un antique timbre à sec en métal grené anthracite que, dans mon état second, j'identifie au presse-agrumes de tante Imelda, puis une feuille format A4 de papier sulfurisé sur laquelle sont apposés

huit autocollants en forme d'étoiles rouges à la mode soviétique mais avec des branches en plus.

Sur un signe de Philip, je me lève pour me poster au côté de Jasper pendant qu'il s'adresse aux délégués. Son discours n'est guère enthousiasmant. On l'a informé, nous dit-il, que les parties du contrat sont en accord. Comme il n'est pas dans le secret de nos délibérations et comme les questions complexes d'agriculture dépassent le champ de ses compétences professionnelles, il doit se dégager de toute responsabilité concernant la formulation technique du contrat qui, en cas de litige, sera examiné par une cour. Pendant toute ma traduction, j'arrive à éviter le regard de Haj.

Philip invite tous les signataires à se lever. Tels des communiants à la messe, ils se rangent en file indienne derrière Franco, sauf le Mwangaza, qui, trop important pour faire la queue, attend sur le côté, flanqué de ses acolytes. Haj, que je persiste à ignorer, ferme la marche. Franco se penche sur ma version en swahili et s'apprête à signer, mais il a un mouvement de recul. A-t-il repéré une insulte, un mauvais présage ? Sinon, pourquoi ses yeux fatigués se mouillent-ils de larmes ? Il pivote sur sa jambe boiteuse jusqu'à faire face à Dieudonné, jadis son ennemi juré et aujourd'hui, pour le temps que cela durera, son frère d'armes. Il lève ses énormes poings à hauteur d'épaules. Est-il sur le point de réduire en charpie son nouvel ami ?

« *Tu veux ?** beugle-t-il.

— *Je veux bien, Franco** », répond timidement Dieudonné.

Sur quoi ils se tombent dans les bras en une étreinte si vigoureuse que je crains pour sa cage thoracique. S'ensuit une certaine dissipation : en larmes, Franco signe, puis Dieudonné le pousse pour en faire autant, mais Franco, qui le tient par le bras, exige une autre accolade, après laquelle Dieudonné peut enfin signer. Repoussant le stylo-plume qu'on lui tend, Haj en sort un de la poche de son veston Zegna et, sans même feindre de lire, paraphe d'une main désinvolte l'exemplaire swahili et le français. Philip lance les applaudissements, qui se propagent jusqu'au camp du Mwangaza. J'imite la noble assemblée.

Nos femmes apparaissent avec des plateaux de coupes de champagne, nous trinquons, Philip prononce quelques paroles

joliment choisies au nom du Syndicat, le Mwangaza répond avec dignité, j'interprète les deux avec brio. On m'adresse des remerciements mesurés. Une jeep s'arrête dans l'avant-cour. Les acolytes du Mwangaza l'entraînent. Devant la porte, Franco et Dieudonné se tiennent les mains à l'africaine en échangeant des plaisanteries tandis que Philip s'évertue à les faire avancer vers la jeep. Haj me tend la main, j'accepte de la serrer même si j'ai peur de la meurtrir et si j'ignore la portée de son geste.

« Vous avez une carte ? demande-t-il. J'envisage d'ouvrir des bureaux à Londres. J'aurai peut-être besoin de vos services. »

Je fouille les poches de ma veste en Harris tweed trempée de sueur et en sors la carte de Brian Sinclair, interprète assermenté, résident d'une boîte postale à Brixton. Il étudie la carte, puis moi, et rit doucement, pas de ce gloussement de hyène auquel il nous a habitués. Trop tard, je me rends compte qu'il vient à nouveau de s'adresser à moi en shi, comme avec Dieudonné sur les marches du belvédère.

« Si jamais vous passez un jour par Bukavu, envoyez-moi un mail », ajoute-t-il négligemment, cette fois-ci en français, tout en extirpant un porte-cartes en platine de son veston Zegna.

J'ai cette carte devant les yeux tandis que j'écris, pas la vraie, certes, mais le souvenir indélébile qu'en garde ma mémoire visuelle. Elle fait bien huit centimètres sur cinq, avec un filet doré et une frise où s'ébattent les animaux du Kivu passé et présent, gorille, lion, guépard, éléphant et une armée de serpents entremêlés en une danse joyeuse, mais pas de zèbre. En fond, des collines écarlates se découpant sur un ciel rose, et, au verso, la silhouette d'une danseuse de revue levant haut la jambe et tenant une flûte de champagne à la main. Avec des fioritures dignes d'un décret royal, le nom et les nombreux titres de Haj sont déclinés en français, en anglais et en swahili avant ses adresses professionnelles et personnelles à Paris et à Bukavu, puis une ribambelle de numéros de téléphone. Et au verso, à côté de la danseuse de revue, une adresse mail griffonnée à l'encre.

* * *

Empruntant une fois de plus la galerie, je fus heureux de constater que, dans la précipitation propre aux derniers instants de toute conférence, Spider et ses assistants s'étaient déjà égaillés dans le jardin pour démonter leurs installations. En casquette et gilet matelassé, Spider se tenait jambes écartées sur les marches en pierre de Haj, à enrouler du câble électrique tout en sifflotant. Deux anoraks étaient perchés sur des échelles dans le belvédère, un troisième à genoux devant le banc de pierre. Dans la chaufferie, le plan du métro était posé face au mur, fils enroulés et scotchés, et les magnétophones stockés dans leur container noir.

Un sac d'incinération marron à moitié plein béait sur le bureau de Spider, et les tiroirs vides étaient ouverts, dans la plus pure tradition du Chat Room. Quiconque est passé entre les mains de M. Anderson garde le réflexe de se plier à ses règles de sécurité personnelle, qu'il s'agisse de ce que l'on peut ou ne peut pas révéler à sa moitié ou de ne pas jeter un trognon de pomme dans son sac d'incinération personnel pour éviter d'affecter la destruction des documents secrets, et Spider ne faisait pas exception. Ses cassettes D.A.T. étaient parfaitement étiquetées, numérotées et alignées sur des plateaux à côté du cahier de brouillon dans lequel il tenait son journal. Les cassettes vierges, toujours dans leur boîtier, étaient empilées sur une étagère au-dessus.

Je consultai le journal pour faire mon premier choix. La liste manuscrite en page de garde énumérait les cassettes dont je connaissais l'existence : suite des invités, appartements royaux, etc. J'en sélectionnai cinq. Mais à quoi correspondait la liste en fin de cahier, également manuscrite ? Et qui était, ou qu'était, S ? Pourquoi, dans la colonne où devait être entré l'emplacement du micro, trouvions-nous la lettre S ? S comme Spider ? S comme Syndicat ? S comme Sinclair ? Ou bien, ça c'était une idée !, S comme *satellite* ? Était-il concevable que Philip, Maxie, Sam ou lord Brinkley, ou l'un de ses partenaires anonymes, ou tous autant qu'ils étaient, aient décidé pour leur protection, pour l'histoire, pour les archives, d'enregistrer leurs propres conversations téléphoniques ? Je décidai que oui. Il y avait trois cassettes estampillées S au stylo. J'attrapai trois

D.A.T. vierges, griffonnai le même S sur leur tranche et m'emparai des originaux.

Tâche suivante : dissimuler les cassettes sur ma personne. Pour la seconde fois depuis qu'on m'avait obligé à l'endosser, je me réjouis d'avoir ma veste en tweed, dont les profondes poches intérieures semblaient conçues spécifiquement à cette fin. La ceinture de mon pantalon de flanelle grise était tout aussi accueillante, mais mes blocs-notes à spirale très peu souples. Je me demandais qu'en faire lorsque j'entendis la voix de Philip, cette voix doucereuse qu'il utilisait sur scène.

« Brian, mon cher ami. Vous voilà. Je tenais absolument à vous féliciter. J'en trouve enfin l'occasion. »

Il se tenait dans l'embrasure de la porte, un bras chemisé de rose appuyé contre le chambranle et ses pieds en mocassins confortablement croisés. Mon instinct me soufflait d'être aimable, mais au dernier moment je songeai que, après une aussi brillante prestation, il était plus plausible que je sois épuisé et susceptible.

« Heureux que cela vous ait plu, répondis-je.

— Vous faites le ménage ?

— Exactement. »

Pour appuyer mes dires, je jetai l'un de mes blocs-notes dans le sac d'incinération. Je me retournai pour trouver Philip debout juste devant moi. Avait-il repéré les bosses autour de ma taille ? Il leva les mains et je crus qu'il allait s'en emparer, mais au lieu de cela il tendit le bras derrière moi et sortit mon bloc-notes du sac.

« Ça alors ! s'émerveilla-t-il, se léchant le doigt pour feuilleter les pages griffonnées au crayon. J'allais dire que c'est du chinois pour moi, mais même un Chinois n'y comprendrait goutte.

— M. Anderson appelle ça mon cunéiforme babylonien.

— Et ces petits zizis dans la marge, c'est quoi ?

— Des notes personnelles.

— Qui vous indiquent quoi ?

— Des effets de style, des sous-entendus, des choses à rendre quand j'interprète.

— Comme quoi ?

— Des questions rhétoriques. Des plaisanteries qui n'en sont pas. Des sarcasmes. C'est dur à rendre, les sarcasmes, ça ne passe pas bien en traduction.

— C'est proprement fascinant. Et vous gardez tout ça en tête.

— Pas vraiment, c'est pour cela que je l'écris. »

On aurait dit l'agent des douanes à Heathrow qui vous fait sortir de la queue aux arrivées parce que vous êtes un *zèbre*. Il ne vous demande pas où vous avez caché votre cocaïne, ni si vous arrivez d'un camp d'entraînement d'Al-Qaïda, mais juste où vous avez passé vos vacances et si l'hôtel était confortable, tout cela pendant qu'il guette votre gestuelle, vos clignements d'yeux et le changement révélateur de votre niveau de voix.

« En tout cas, je suis très impressionné. Vous vous en êtes sorti comme un chef. En haut, en bas, partout, commenta-t-il en remettant le bloc-notes dans le sac d'incinération. Vous êtes marié à une journaliste de tabloïd, paraît-il.

— C'est exact.

— Et c'est une beauté, à ce qu'on dit.

— C'est ce que disent les gens.

— Vous devez former un beau couple.

— En effet.

— Enfin bref, n'oubliez pas que les confidences sur l'oreiller peuvent tuer. »

Sur quoi, il s'en alla. Pour m'en assurer, je montai l'escalier du sous-sol sur la pointe des pieds et atteignis le rez-de-chaussée juste à temps pour le voir disparaître au coin du bâtiment. Sur la colline, Spider et ses hommes s'activaient toujours. Je retournai à la chaufferie, récupérai mon bloc-notes et rassemblai les trois autres. J'en pris quatre nouveaux sur une pile, en cornai les couvertures, les numérotai comme les miens et les jetai à leur place dans le sac d'incinération. Mes poches et ma ceinture étaient pleines à craquer. Avec deux blocs-notes dans le creux des reins et un dans chaque poche, je montai les marches du sous-sol en me dandinant et repris la galerie jusqu'à la sécurité relative de ma chambre.

* * *

Enfin le retour au pays ! Nous sommes à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est la fête dans toutes les cages et pourquoi pas ? Nous sommes de nouveau nous-mêmes, cette même bande de frères partie de Luton dans le même aéroplane anonyme vingt-quatre heures plus tôt, revenant au bercail avec le vent en poupe, un contrat en poche, tout à gagner et la Coupe à portée de main ! Philip n'est pas parmi nous. Où il est allé, je l'ignore et n'en ai cure. Peut-être au diable, espérons-le. Le premier à parader le long de la travée centrale est Spider, coiffé d'une toque de chef improvisée, qui distribue assiettes, gobelets, couteaux et fourchettes en plastique. Derrière lui trotte Anton, la taille ceinte d'un torchon en guise de tablier, portant le panier expédié par MM. Fortnum and Mason de Piccadilly au nom de notre mécène anonyme. Sur ses talons amble notre gentil géant Benny avec un magnum de champagne presque frais. Pas même le grand juriste Jasper, cloîtré dans la cage du bout qu'il occupait à l'aller, ne peut résister à l'ambiance festive. Mettant d'abord un point d'honneur à tout refuser, après un mot bien senti de Benny et un coup d'œil à l'étiquette sur la bouteille il s'attable volontiers, comme moi, parce qu'un interprète éminent qui a tenu son rôle à la perfection se doit de ne pas jouer les rabat-joie. Mon sac de voyage en similicuir est rangé au-dessus de moi dans les filets.

« Alors, qu'avez-vous pensé de tout ce petit monde, mon vieux ? » demande Maxie en s'accroupissant près de moi façon Lawrence d'Arabie, gobelet à la main.

C'est un vrai bonheur de voir notre patron boire un petit coup pour changer de l'eau de source. Un bonheur de le voir si radieux et dynamisé par le succès.

« Ce que j'ai pensé des délégués, patron ? deviné-je finement.

— Vous croyez qu'ils vont tenir parole ? Moi, j'ai trouvé Haj un peu réticent et les deux autres assez fiables. Mais est-ce qu'ils vont assurer dans deux semaines ? »

Occultant la question de la réticence de Haj, j'emprunte au répertoire d'aphorismes de mon père.

« Je vais vous parler franchement, patron. L'important, avec les Congolais, c'est de savoir ce qu'on ne sait pas. Je ne pouvais pas vous le dire avant, mais maintenant je ne me gêne plus.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Patron, je suis persuadé que dans deux semaines ils seront à vos côtés comme promis, répliqué-je, incapable de duplicité tant j'éprouve le besoin de lui être utile.

— Hé, les gars ! crie Maxie à la cantonade. Un ban pour Sinclair ! On l'a épuisé à la tâche et il n'a pas bronché. »

Acclamations, verres levés. Je suis porté par une vague d'émotions combinant la culpabilité, la fierté, la solidarité et la gratitude. Quand mes yeux s'éclaircissent, Maxie me tend une enveloppe blanche semblable à celle qui dépassait du dossier beige de Haj.

« Cinq mille dollars, mon vieux. C'est bien ce qu'Anderson vous avait dit ?

— Oui.

— Eh bien j'ai arrondi à sept. Ce n'est pas assez à mon goût, mais c'est le mieux que j'ai pu faire. »

Je le remercie, mais tête baissée, si bien que j'ignore s'il m'entend. La main imperméable aux balles me tape sur l'épaule une dernière fois et, quand je relève la tête, Maxie est à l'autre bout de l'avion. Benny nous crie de serrer les fesses pour l'atterrissage. Docile, j'attrape mon sac de voyage et je me prépare à serrer les fesses, mais trop tard, nous avons déjà atterri.

Il n'y eut pas d'adieux. Peut-être n'en avais-je pas envie. Que pouvions-nous nous dire de plus ? Je garde une image apocryphe de ces hommes, barda sur l'épaule, qui sifflotent *Le Pont de la rivière Kwaï* en franchissant les portes au fond du hangar vert pour remonter une petite rampe jusqu'à un car anonyme.

Une agente de sécurité m'escorte dans les couloirs de l'aéroport. Le sac de voyage cogne contre ma hanche. Je me retrouve debout devant un gros homme assis à un bureau. Le sac de voyage est par terre près de moi. Sur le bureau se trouve un sac de sport en nylon rouge.

« Vous devez en vérifier le contenu et identifier vos effets », indique le gros sans me regarder.

J'ouvre la fermeture éclair du sac de sport et j'identifie mes effets : un smoking bordeaux, veste et pantalon assortis, une chemise de soirée blanche, une ceinture en soie, le tout roulé en boule autour de mes souliers vernis. Une enveloppe matelassée contenant passeport, portefeuille, agenda et divers autres objets personnels. Je sors mes chaussettes en soie noire de ma chaussure gauche pour en extirper mon téléphone portable.

Je suis maintenant à l'arrière d'un break Volvo noir ou bleu nuit qui me conduit en prison. Le chauffeur n'est autre que l'agente de sécurité, coiffée d'une casquette, dont j'aperçois le nez camus dans le rétroviseur. Le sac de voyage est coincé entre mes genoux, le sac de sport en nylon posé sur le siège près de moi, mon portable tout contre mon cœur.

La nuit tombe. Au bout d'une zone industrielle de hangars, d'ateliers et de bureaux se dressent soudain devant nous des grilles en fer surmontées de barbelés et de projecteurs. Des policiers armés, casqués et vêtus de blousons rembourrés sont en faction. Ma conductrice pointe l'avant de la voiture droit vers les grilles fermées et accélère. Elles s'ouvrent. Nous traversons un lac de tarmac et nous garons près d'un terre-plein recouvert de fleurs rouges et blanches.

Les portes de la Volvo se déverrouillent. Je suis libre, après tout. L'horloge du hall des arrivées indique 21 h 20 par une chaude soirée de samedi. Je suis de retour dans cette Angleterre que je n'ai jamais quittée, et j'ai besoin de changer des dollars.

« Très bon week-end ! » lancé-je à la conductrice, ce qui, une fois traduit, veut dire merci de m'avoir aidé à sortir en douce mes cassettes et mes blocs-notes de l'aéroport de Luton.

Le car direct pour la gare de Victoria est vide et enténébré. Des chauffeurs discutent en fumant juste à côté. Le prisonnier en cavale se choisit une place tout au fond, place le sac de voyage entre ses pieds et jette le sac de sport rouge sur le porte-bagages en hauteur. Il allume son portable, qui s'éclaire puis se met à vibrer. Il compose le 121 et appuie sur la touche verte. Une femme sévère l'informe qu'il a cinq nouveaux messages.

Penelope, vendredi, 19 h 15 : Salvo, espèce de salaud, t'es où ? On t'a cherché partout. Déjà tu arrives en retard, et plusieurs témoins t'ont vu sortir par une porte dérobée en plein milieu de la soirée. Pourquoi ? Fergus est allé voir aux toilettes et au bar en bas, et il a envoyé des gens dans la rue pour te retrouver (*un « oui, chéri, je sais » étouffé*). On est dans la limousine, Salvo, en chemin pour aller dîner chez sir Matthew. Fergus a l'adresse, au cas où tu l'aurais perdue. Enfin merde, Salvo !

Thorne le Tombeur, vendredi, 19 h 20 (*accent écossais avec une pointe de londonien*) : Écoutez, Salvo, on se fait un sang d'encre pour vous, mon vieux. Si vous n'avez pas donné signe de vie dans l'heure, je me propose d'envoyer mes gens draguer les rivières. Bon, alors vous avez un crayon et un papier à portée de main ? Quoi ? (*Rire gras étouffé.*) Penelope me dit que vous écrivez des trucs sur vos bras ! Et peut-être ailleurs que sur les bras, aussi ? (*Suit une adresse dans le quartier de Belgravia. Fin du message.*)

Penelope, vendredi, 20 h 30 : Je suis dans le hall d'entrée de sir Matthew, Salvo. C'est une très belle entrée. J'ai bien eu ton message, merci. Je me contrefous de savoir que c'est ton meilleur et ton plus vieux client, tu n'as aucun droit de m'humilier comme ça. Une minute, Fergus. Tu ne le sais peut-être pas, Salvo, mais sir Matthew se trouve être extrêmement superstitieux. Grâce à toi, nous sommes treize à table, et un vendredi en plus. Alors ce qui se passe, là, pendant que je te parle, c'est que Fergus téléphone à droite à gauche – ah, ça y est, il a trouvé quelqu'un ! C'est qui, Fergus ? (*Une main se pose sur le téléphone.*) C'est Jellicoe. Jelly va jouer les remplaçants. Il n'a pas de smoking, mais Fergus lui a ordonné de dessaouler et de venir sans se changer. Alors quoi que tu fasses, Salvo, surtout ne débarque pas ici. Continue à faire ce que tu fais. La table de sir Matthew n'est pas prévue pour quinze et j'ai été foutrement assez humiliée pour ce soir !

Penelope, samedi, 9 h 50 : C'est moi, chéri. Désolée si j'ai été un peu dure hier soir. C'est juste que je m'inquiétais beaucoup pour toi. Il n'empêche que je suis encore fumasse, mais quand tu me raconteras tout je comprendrai sans doute. Le dîner était assez sympa, finalement, pour une soirée guindée. Jelly était genre anesthésié, mais Fergus a fait en sorte qu'il ne se donne pas en spectacle. Et puis, tu vas rire : je n'ai pas réussi à rentrer chez nous. J'avais changé de sac au bureau et j'ai laissé mes clés dans l'autre, puisque je partais du principe que mon cher et tendre serait là pour me raccompagner et s'occuper de moi. Paula était partie en vadrouille, donc je n'ai pas pu utiliser son trousseau non plus, alors j'en ai été réduite à passer la nuit à l'hôtel Brown – aux frais du journal, j'espère ! Et aujourd'hui, c'est super galère mais je me suis dit

que je pouvais aussi bien dire oui vu que tu m'as lâchement abandonnée, j'ai accepté de faire ma BA et d'aller écouter Fergus prononcer un speech devant de gros annonceurs dans un joli manoir du Sussex. Il y a un pince-fesses après, apparemment, avec des grands pontes du métier, alors je me suis dit que ce serait peut-être bon pour moi. De les rencontrer dans un cadre informel, je veux dire. Sir Matt vient aussi, alors j'aurai mon chaperon. Bref, là je suis en route pour le bureau, je vais récupérer mes affaires et refaire mon coup du changement de costume éclair. Bon, à bientôt, mon chéri. À demain sinon à ce soir. Je suis toujours furieuse contre toi, bien sûr. Alors tu vas devoir te faire sérieusement pardonner. Et surtout, ne t'en veux pas pour hier soir, je comprends très bien, même si je prétends le contraire. *Tschüss*. Ah, au fait, je serai en silence radio là-bas, pas de portables, apparemment. Alors s'il y a une crise, tu appelles Paula. Saluuuut !

Hannah, samedi, 10 h 14 : SALVO ? Salvo ? (*Batterie visiblement faible*.) Pourquoi n'as-tu pas… (*Perte de puissance rapide, elle passe de l'anglais au swahili dans son désespoir*.) Tu m'avais promis, Salvo !… Oh mon Dieu… Oh non ! (*Plus de batterie*.)

Si j'étais dans le Chat Room ou de retour dans la chaufferie, je dirais que le micro a des ratés ou que le sujet parle délibérément à voix basse pour y échapper. Mais la ligne reste ouverte. Il y a des bruits de fond, des gargouillis, des bruits de pas, des voix diverses dans le couloir devant sa chambre, mais rien au premier plan. J'en conclus que Hannah a laissé retomber la main qui tient le portable le temps de pleurer à chaudes larmes pendant cinquante-trois secondes jusqu'à ce qu'elle pense à couper. Je compose son numéro et tombe sur sa boîte vocale. J'appelle l'hôpital, où une voix inconnue m'informe que les employés n'ont pas le droit de prendre des appels personnels pendant la garde de nuit. Le car se remplit. Deux randonneuses me regardent, repèrent le sac de sport en nylon rouge au-dessus de moi et décident de s'asseoir à l'avant pour plus de sûreté.

14

Par égard pour mes voisins endormis, je montai discrètement l'escalier commun, portant le sac de sport en nylon rouge comme un bébé en travers de ma poitrine pour ne pas le cogner contre la rampe. On ne peut jamais savoir, les samedis d'été dans Prince of Wales Drive. Certains soirs c'est la fête jusqu'à pas d'heure, et Penelope, si elle est là, houspille le commissariat au téléphone et menace de publier un article dans son journal dénonçant le manque de policiers sur le terrain. D'autres soirs, entre les vacances scolaires, les alertes à la bombe et la banalisation des résidences secondaires, les uniques bruits qui résonnent aux abords de Norfolk Mansions sont vos pas sur le trottoir et le hululement apache des chouettes dans Battersea Park. En l'occurrence, seule m'affectait la voix brisée de Hannah qui proférait ses accusations.

Comme à l'accoutumée, la serrure de la porte d'entrée me résista, ce qu'en la circonstance je trouvai symbolique, et comme à l'accoutumée je dus retirer la clé, la tripoter et essayer de nouveau. Une fois dans le vestibule, j'eus l'impression d'être mon propre fantôme. Rien n'avait changé depuis ma mort. Les lampes étaient allumées, puisque je ne les avais pas éteintes en passant enfiler mon smoking et que Penelope n'était pas revenue depuis. Tandis que je retirais mes chaussures honnies, mon œil se posa sur une gravure piquetée du château de Tintagel accrochée depuis cinq ans sans qu'on la remarque dans le recoin le plus sombre, cadeau de mariage de la sœur de Penelope. Les deux sœurs se détestaient. Aucune des deux n'avait de lien avec Tintagel. Elles n'y avaient jamais été ni ne souhaitaient y aller. Certains cadeaux en disent long.

Dans la chambre jadis conjugale, j'ôtai ma tenue de prisonnier et l'enfournai avec un sentiment de dégoût et de libération dans le panier à linge, où je jetai aussi mon smoking roulé en boule, pour faire bonne mesure. Peut-être Thorne le

Tombeur se mettrait-il au régime pour entrer dedans. Quand j'allai prendre mon nécessaire de rasage dans la salle de bains, je remarquai avec une vile satisfaction que sur l'étagère manquait toujours la trousse de toilette bleue ornée d'un nounours dans laquelle Penelope rangeait ce qu'elle surnommait malicieusement son kit de survie du parfait petit reporter : juste ce dont une femme a besoin pour un week-end dans le Sussex avec de gros annonceurs.

De retour dans la chambre, je déversai sur le lit mon butin de cassettes et de blocs-notes puis, en bon maniaque du rangement, me demandai que faire du sac de voyage en plastique de M. Anderson. Réponse : la poubelle de la cuisine. J'allais y jeter aussi les cartes de visite de Brian Sinclair, mais, sans savoir pourquoi, je décidai de les garder pour la soif, comme disait tante Imelda. Après quoi, j'enfilai une tenue d'homme libre, jean, baskets, veste en cuir pré-Penelope achetée pour mon premier diplôme, et la touche finale : mon bonnet de laine à pompon bleu marine qu'elle m'interdisait parce qu'elle le jugeait trop rappeur.

Je relate toute la suite chronologique de ces actions car, en les accomplissant, j'avais conscience d'un certain cérémonial. Chacun de mes gestes me rapprochait de Hannah, dans le fol espoir qu'elle me reprendrait, si incertain fût-il. Chaque article choisi dans ma commode s'ajoutait au trousseau qui me suivrait dans ma nouvelle vie. J'allai chercher dans l'entrée ma valise à roulettes Antler Tronic Medium, pourvue d'une serrure à combinaison et d'une poignée télescopique, jadis le joyau qui avait rehaussé une existence banale. Les cassettes et les blocs-notes enveloppés dans une vieille chemise y rejoignirent un compartiment intérieur. J'entrepris ensuite un tour méthodique de l'appartement, tuant dans l'œuf toute pointe de nostalgie, et attrapai mon ordinateur portable et tous ses accessoires sauf l'imprimante par manque de place, mes deux magnétophones dans leurs solides étuis, l'un de poche et l'autre de bureau, mes deux casques et mon petit transistor. J'y ajoutai le missel usé par une vie de prières que m'avait légué mon père, les lettres d'exhortation que le frère Michael m'avait écrites sur son lit de mort, un médaillon en or renfermant une mèche de la toison

blanche indomptable de tante Imelda, un classeur de courrier personnel contenant entre autres la lettre de lord Brinkley et ses cartes de Noël, et la solide musette à bandoulière en grosse toile qui avait transporté les ingrédients de mon coq au vin.

De l'écritoire dans le bow-window, je sortis une enveloppe cachetée à la cire et libellée EXEMPLAIRE BRUNO, qui contenait l'accord prénuptial rédigé précisément pour un cas comme aujourd'hui par le père prévoyant de Penelope, dont la vision de notre mariage m'avait toujours paru plus lucide que la mienne. Aussi solennellement que si je déposais une gerbe au Cénotaphe de Londres, je laissai l'accord contresigné sur l'oreiller de Penelope, ôtai l'alliance de mon annulaire gauche et la plaçai en plein milieu comme symbole de notre désunion. Si j'éprouvais un quelconque sentiment, ce n'était ni de l'amertume ni de la colère mais une sorte d'accomplissement. Une prise de conscience amorcée bien avant la scène du petit monsieur à la trattoria aboutissait à la seule conclusion possible. J'avais épousé en Penelope une femme qu'elle ne voulait pas être : la pasionaria de notre belle presse anglaise, l'éternelle dulcinée fidèle et exclusive, l'inspiratrice de mon style de vie, la mère de mes futurs enfants, voire, dans mes moments de déprime, l'avatar blanc de ma propre mère. Penelope, quant à elle, avait épousé un mari exotique pour le découvrir conformiste, à sa grande déception. À cet égard, elle méritait ma profonde sympathie. Je ne lui laissai même pas un petit mot.

Je refermai ma valise à roulettes et, sans m'accorder un dernier regard, m'engageai dans le couloir vers la porte d'entrée et la liberté. C'est alors que j'entendis la serrure jouer sans son problème habituel, et un bruit de pas légers dans l'entrée. La peur fut ma première réaction. Pas la peur de Penelope elle-même, ça c'était fini. Mais la peur d'avoir à expliquer par des mots ce que j'avais déjà expliqué par mes actes. La peur d'être retardé, de perdre mon élan, de gâcher un temps précieux par une dispute. La peur que la passade de Penelope avec Thorne se soit mal terminée, qu'elle rentre à la maison se faire consoler et subisse une autre rebuffade humiliante, de la part d'un homme qu'elle jugeait sans caractère : moi. Je fus donc soulagé de me trouver non pas face à Penelope mais à Paula, notre voisine et

conseillère psychologue, la main sur la hanche, vêtue d'un imperméable et de rien d'autre, autant que je puisse en juger.

« Hannibal t'a entendu, Salvo, dit-elle de sa voix monocorde à l'accent nasillard américain, par référence au lévrier qu'elle avait adopté dans un refuge. Quand des beaux garçons rôdent dans les parages, Hannibal les entend, enchaîna-t-elle, l'air sombre. Mais tu vas où, comme ça ? T'as l'air à la bourre.

— Je vais travailler. On vient de me prévenir. C'est urgent. Désolé, Paula. Il faut que j'y aille.

— Habillé comme ça ? À d'autres ! T'as besoin de boire un coup, toi. T'as une bouteille ?

— Euh… pas sur moi, tu vois, plaisantai-je.

— Moi, peut-être que oui, pour une fois. J'ai un lit, aussi, si c'est ce que tu cherches. T'as jamais pensé que je baisais, hein ? Tu croyais que les feux de votre amour suffisaient à me réchauffer le cul. Penelope n'habite plus ici, Salvo. Celle qui habite ici c'est une coquille vide de Penelope.

— Paula, je t'en prie, il faut que j'y aille.

— La vraie Penelope est une garce anxieuse qui agit par surcompensation de ses doutes. C'est aussi une psychopathe psychotique et ma meilleure amie. Pourquoi tu ne te joindrais pas à mon groupe d'expérience corporelle intérieure ? On y parle beaucoup des femmes comme Penelope. Tu pourrais aspirer à un plus haut niveau de pensée. Bon, c'est quoi ce boulot ?

— C'est pour l'hôpital.

— Avec cette valise ? Il est où, ton hôpital ? À Hong Kong ?

— Paula, s'il te plaît. Je suis pressé.

— Si on baisait d'abord, et tu irais à l'hôpital après ?

— Non, navré.

— Alors, l'hôpital d'abord et la baise après ? proposa-t-elle sans perdre espoir. Penelope te trouve très doué.

— Merci, mais c'est non. »

Elle s'effaça pour me laisser passer et je pus enfin descendre l'escalier. En d'autres circonstances, voir ainsi notre voisine, grande détentrice des vérités de la vie et grande amatrice de mon rioja, franchir le pas si facilement entre gourou et nymphomane m'eût étonné, mais pas ce soir.

* * *

Je pris mon poste sur un banc du parc face à l'entrée principale de l'hôpital vers 7 heures à la montre de tante Imelda, bien que mon enquête discrète à l'accueil m'eût appris que l'équipe de nuit ne quittait pas les lieux avant 8 h 30 au plus tôt. Une sculpture moderne brutaliste se dressait dans ma ligne de mire, me permettant de voir sans être vu. De chaque côté de la porte vitrée se tenait un vigile en uniforme d'une de ces milices privées à développement rapide en Grande-Bretagne. *Zoulous et Ovambos*, entendis-je Maxie dire fièrement. *Les meilleurs combattants au monde*. Au niveau du sous-sol, une théorie d'ambulances blanches déchargeaient leurs blessés sous un auvent. À côté de moi sur le banc, j'avais posé la musette dans laquelle j'avais transféré mes cassettes et blocs-notes. Conscient de ne guère avoir de prise sur la vie, j'avais enroulé la bandoulière autour de mon poignet.

J'étais à la fois totalement réveillé et à moitié endormi. Trouver un lit à minuit en pleine saison d'alertes à la bombe quand on est un *zèbre* traînant une énorme valise n'est pas tâche facile. Je m'étais donc estimé heureux quand un policier amical, s'étant garé à mon niveau pour me jauger, m'avait indiqué une pension style Tudor encore éclairée pas loin de Kilburn High Road qui, selon les termes de son propriétaire passionné de cricket, M. Hakim, était ouverte à toute heure et à toute couleur de peau à condition qu'on joue le jeu. Pour avoir payé cash avec les dollars de Maxie changés en livres sterling, j'étais aussitôt devenu l'occupant de la suite grand luxe, une chambre spacieuse avec lit double, kitchenette et bow-window donnant sur un minuscule potager à l'arrière de la maison.

Le temps que je m'installe, il était 3 heures du matin passé, mais le sommeil ne vient pas naturellement à un homme résolu à renouer avec la femme de sa vie. La plantureuse épouse de M. Hakim avait à peine refermé la porte que j'arpentais la chambre, écouteurs aux oreilles et magnétophone en main. S signifiait bien satellite. Et Philip en avait fait un copieux usage. Il avait parlé à la voix décisionnaire. Et cette voix décisionnaire,

pour ma plus vive contrariété, n'appartenait à nul autre que mon héros de longue date et pourfendeur du grand journal de Penelope, lord Brinkley of the Sands, dont le ton d'indignation vertueuse me donna toutefois espoir.

Au début, il se montre incrédule : « Philip, je ne vous suis pas. Si je ne vous connaissais pas si bien, je croirais que vous me jouez un tour à la Tabby. »

Et quand Philip l'avertit que l'accord risque de tomber à l'eau : « C'est la chose la plus immorale que j'aie jamais entendue. Alors ça ne compte pour rien, une poignée de main ? Et vous me dites qu'il ne veut même pas accepter la moitié maintenant et le reste plus tard ? Eh bien il n'a pas le choix. Faites-lui entendre raison. »

Et quand Philip l'assure qu'ils ont tout essayé, Brinkley, à mon grand soulagement, se fait la voix de l'innocence offensée : « Ce jeune homme déraille. Je vais parler à son père. Très bien, donnez-lui ce qu'il demande. Mais ce sera un à-valoir sur gains futurs et on cherchera activement le moyen de le récupérer dès le premier jour. Dites-le-lui, Philip, je vous prie. Franchement, vous me décevez. Et lui aussi. Si je ne vous connaissais pas si bien, je me demanderais s'il n'y a pas anguille sous roche. »

* * *

À 8 h 15, un jeune homme en blouse blanche descendit légèrement les marches de l'hôpital, suivi par deux bonnes sœurs vêtues de gris. À 8 h 20 ce fut le tour d'un petit groupe d'infirmiers et d'infirmières, des Noirs pour la plupart. Mais je me doutais que Hannah, si sociable fût-elle, ne se mêlerait pas à un groupe aujourd'hui. À 8 h 33, une autre fournée déboula au galop, une troupe joyeuse dans laquelle Hannah n'eût pas déparé. Mais pas aujourd'hui. À 8 h 40, elle sortit seule, de cette démarche gauche des gens qui écoutent leur portable. Elle portait sa blouse, pas sa toque. Jusqu'à présent je ne l'avais vue qu'en uniforme ou toute nue. Elle fronçait les sourcils, l'air concentré comme lorsqu'elle prenait le pouls de Jean-Pierre ou me faisait l'amour. Arrivée à la dernière marche, elle s'arrêta net, sans se soucier des gens qu'elle obligeait à la contourner

pour monter ou descendre, ce qui aurait pu sembler surprenant de la part d'une femme aussi prévenante, mais pas pour moi.

Elle resta immobile, jetant un regard plein de reproches à son portable. Je m'attendais presque à ce qu'elle le secoue ou le jette, écœurée. Finalement, elle le colla de nouveau à son oreille en penchant son long cou, et je devinai qu'elle écoutait le dernier des huit messages que je lui avais laissés au petit matin. Elle releva la tête, sa main qui tenait le portable retomba sur sa hanche, et je me doutai qu'elle avait oublié de l'éteindre une fois de plus. Le temps que j'arrive, elle s'était mise à rire, mais à l'instant où je l'étreignis son rire se mua en larmes. Et dans le taxi pour la pension de M. Hakim, elle passa des pleurs au rire, et moi de même. Mais une fois là-bas, comme tous les amants sérieux, nous fûmes envahis par une sorte de pudeur qui nous poussa à traverser l'avant-cour de gravier sans être enlacés. Nous savions tous deux que des explications s'imposaient et que notre voyage vers l'autre devait être mûrement réfléchi. C'est donc avec un certain formalisme que j'ouvris la porte de la chambre et m'écartai, l'invitant à entrer de son plein gré plutôt que sur mon ordre, ce qu'elle fit après une fraction de seconde d'hésitation. Je la suivis et enclenchai le verrou, mais, remarquant qu'elle gardait les bras bien serrés le long du corps, je résistai à mon désir de l'embrasser.

J'ajouterai toutefois que dans ses yeux, qui n'avaient pas quitté les miens une seule seconde, ne se lisait aucun reproche, aucune hostilité, mais plutôt une attention extrême, qui me poussa à me demander ce qu'elle décelait de mon agitation intérieure, car cette femme passait ses journées à s'occuper d'hommes en situation désespérée et savait parfaitement en déchiffrer les visages. Son inspection terminée, elle me prit la main pour faire le tour de la pièce dans le but évident de me relier à mes possessions : le médaillon de tante Imelda, le missel de mon père, etc. Et, parce que rien n'échappe à une infirmière diplômée quand il s'agit de son patient, elle repéra la marque presque blanche sur mon annulaire gauche. Après quoi, comme par osmose me sembla-t-il, elle prit l'un de mes quatre blocs-notes, le troisième en l'occurrence, qui détaillait le plan de guerre de Maxie, et, comme Philip à peine seize heures plus tôt,

demanda des explications que j'hésitai à fournir, étant donné que ma stratégie pour son endoctrinement exigeait une préparation savante, selon les meilleurs principes du métier d'espion.

« Et ça ? insista-t-elle en montrant avec assurance l'un de mes hiéroglyphes les plus complexes.

— Kivu.

— Vous avez parlé du Kivu ?

— Tout le week-end. Enfin… mes clients, disons.

— De façon positive ?

— Eh bien, de façon créative, disons. »

J'avais semé les graines, quoique maladroitement. Après un silence, elle eut un sourire triste.

« Qui pourrait être créatif au sujet du Kivu, de nos jours ? Sans doute personne. Mais selon Baptiste, les plaies commencent à cicatriser. Si on continue dans cette voie, le Congo aura peut-être un jour des enfants qui n'auront pas connu la guerre. Kinshasa envisage même sérieusement d'organiser enfin des élections.

— Baptiste ? »

Elle sembla tout d'abord ne pas m'entendre tant elle était absorbée par mon écriture cunéiforme.

« Baptiste est le représentant officieux du Mwangaza à Londres », répondit-elle en me rendant mon bloc-notes.

J'étais en train de me demander ce que faisait un certain Baptiste dans sa vie quand elle poussa un cri d'alarme, le premier et le dernier que j'entendis jamais venant d'elle. Elle tenait devant elle l'enveloppe de Maxie contenant les six mille dollars en billets que je n'avais pas encore changés en livres, et je vis son expression se faire accusatrice.

« Hannah, ce n'est pas de l'argent volé, mais de l'argent honnêtement gagné.

— Ah oui, honnêtement ?

— En tout cas, légalement. Cet argent vient…, commençai-je, m'apprêtant à dire « du gouvernement britannique », mais me ravisant par égard pour M. Anderson. Cet argent vient des clients pour lesquels j'ai travaillé ce week-end. »

Si j'avais dissipé ses soupçons, ils furent ranimés à la vue des cartes de visite de Brian Sinclair, que j'avais laissées traîner sur la cheminée.

« Brian est un ami, affirmai-je avec une duplicité malvenue. Quelqu'un qu'on connaît tous les deux, en fait. Je te dirai tout à son sujet plus tard. »

Conscient de ne pas l'avoir convaincue, j'étais presque décidé à lui raconter toute l'histoire sur-le-champ, M. Anderson, l'île, Philip, Maxie, Haj, Anton, Benny, Spider et encore Haj, mais je m'aperçus qu'une lassitude songeuse s'emparait d'elle, comme si elle était saturée d'explications. Alors, au lieu de me presser de questions, l'infirmière de nuit fatiguée s'allongea tout habillée sur le lit et s'assoupit sans pour autant que son sourire s'efface. Tentant de suivre son exemple, je fermai les yeux moi aussi. Je me demandai comment diable j'allais bien pouvoir lui expliquer que j'étais le complice involontaire d'un putsch contre son pays. Baptiste, me répétai-je. L'idée ne m'avait même pas effleuré que l'admiration de Hannah pour le Mwangaza puisse s'étendre à des membres de son organisation. Malgré mon état de tension, mère Nature dut me venir en aide, car lorsque je me réveillai je portais encore mon jean et ma chemise, et Hannah était nue dans mes bras.

* * *

Je déteste l'impudeur, et sur ce point le frère Michael était d'accord : selon lui, faire l'amour était aussi intime que faire sa prière et devait le rester. Je ne m'étendrai donc pas sur l'extase de nos retrouvailles physiques, qui eurent lieu dans le plein éclat du soleil matinal tombant à travers le bow-window sur le couvre-lit bariolé de Mme Hakim. Hannah sait écouter, et je n'en avais pas l'habitude venant d'autrui. Dans mon anticipation survoltée, j'avais craint qu'elle ne se montre caustique, voire incrédule. Mais c'était Hannah, pas Penelope. De temps en temps il est vrai, par exemple quand je dus la détromper sur le Mwangaza, quelques larmes roulèrent sur ses joues et firent de petites taches sur la taie d'oreiller bleu ciel de Mme Hakim, mais pas une fois sa compassion ni son inquiétude

face à ma situation fâcheuse ne fléchirent. Deux jours auparavant, je m'étais émerveillé de la délicatesse avec laquelle elle annonçait à un malade qu'il était mourant, et j'aurais voulu l'imiter aujourd'hui, mais je manquais de savoir-faire et de distance. Une fois lancé, je cédai à mon besoin de tout lui raconter d'un coup. Elle eut le souffle coupé d'apprendre que j'étais un employé fidèle, quoique vacataire, des tout-puissants services secrets britanniques.

« Tu es vraiment fidèle à ces gens-là, Salvo ? dit-elle en anglais puisque c'était cette langue que j'avais choisie.

— Hannah, je me suis toujours efforcé de l'être, et je ferai de mon mieux pour que ça dure », répondis-je, ce qu'elle sembla comprendre.

Pelotonnée contre moi comme un enfant qui somnole, elle vibra au récit de mon voyage fantastique depuis l'appartement sous les combles de South Audley Street au palais doré de Berkeley Square, puis à la balade en hélicoptère et au vol mystérieux jusqu'à une île nordique anonyme. Quand je lui décrivis nos chefs de guerre, je vis son visage changer de couleur en quelques minutes : colère noire à l'évocation de ce gredin de Franco avec sa jambe boiteuse et son amour du combat, puis tristesse compréhensive pour Dieudonné le sidéen. Et quand j'esquissai le scandaleux personnage de Haj, notre arnaqueur de Bukavu, diplômé de la Sorbonne et propriétaire de boîtes de nuit, je retrouvai soudain la fille de la Mission pentecôtiste et me fis dûment sermonner.

« Les patrons de boîte sont des escrocs, Salvo. Haj comme tous les autres. Il vend de la bière et des minerais, alors sans doute aussi de la drogue et des filles. C'est typique de la jeune élite du Kivu, de nos jours. Ils portent des lunettes noires, ils conduisent des 4 X 4 rutilants et ils regardent des films porno avec leurs copains. Son père, Luc, a très mauvaise réputation à Goma, je préfère te le dire. Un type puissant qui fait de la politique pour son intérêt personnel et pas du tout pour le peuple, déclara-t-elle avant de plisser le front quand elle amenda son verdict à regret : Mais il faut bien reconnaître qu'au Congo aujourd'hui il est impossible de gagner de l'argent sans

être un escroc. On ne peut que s'incliner devant son sens des affaires. »

Elle s'interrompit en remarquant mon expression et m'observa de nouveau, l'air songeur. Or quand Hannah fait cela, il n'est pas facile de sauvegarder sa sécurité personnelle.

« Tu as un ton particulier quand tu parles de Haj. As-tu aussi des sentiments particuliers pour lui ?

— J'en ai pour eux tous, esquivai-je.

— Alors pourquoi est-ce différent avec Haj ? Parce qu'il est occidentalisé ?

— Je l'ai trahi.

— Comment cela, Salvo ? Je ne te crois pas. Peut-être t'es-tu trahi toi. Ce n'est pas pareil.

— Ils l'ont torturé.

— Haj ?

— Avec un aiguillon électrique. Il hurlait. Et puis il leur a dit tout ce qu'ils voulaient savoir. Ensuite, il s'est vendu à eux.

— Et tu écoutais ? demanda-t-elle en clignant des yeux.

— Je n'étais pas censé le faire, mais je l'ai fait.

— Et tu l'as enregistré ?

— Non, eux l'ont fait.

— Pendant qu'on le torturait ?

— C'était une cassette pour archivage. Pas pour utilisation pendant l'opération.

— Et on l'a ? dit-elle en sautant du lit pour s'avancer vers la table dans le bow-window. C'est celle-là ?

— Non.

— Alors celle-là ? insista-t-elle, avant de la reposer sur la table en voyant mon expression puis de revenir s'asseoir à côté de moi sur le lit. Bon, il faut qu'on mange, déjà. À notre retour, on écoutera cette cassette, d'accord ?

— D'accord. »

Elle dut au préalable aller chercher à son foyer des vêtements de ville. Je restai donc seul pendant une heure avec mes pensées : elle ne reviendra pas. Elle me croit fou et elle a raison. Elle est allée trouver Baptiste. Ces bruits de pas dans l'escalier ne sont pas ceux de Hannah mais ceux de

Mme Hakim. Sauf que Mme Hakim pèse au moins quatre-vingts kilos, alors que Hannah est une vraie sylphide.

* * *

Tout en mangeant sa pizza d'une main et en tenant la mienne de l'autre, elle me parle en swahili de son fils Noah. Lors de notre première rencontre, elle m'en a déjà parlé, mais timidement. Aujourd'hui, elle veut tout me raconter. Comment il est venu au monde, ce qu'il représente pour elle. Noah est son enfant de l'amour – sauf que, Salvo, crois-moi, il n'y avait pas d'amour, pas du tout d'amour.

« Mon père m'a envoyée du Kivu en Ouganda pour mes études d'infirmière. Là-bas je suis tombée amoureuse d'un étudiant en médecine. Quand je lui ai annoncé que j'étais enceinte, il m'a dit qu'il était marié. Il a aussi raconté à une autre de ses conquêtes qu'il était gay. »

Hannah avait alors seize ans, et, au lieu que son ventre s'arrondisse, elle perdit presque sept kilos avant de trouver le courage de faire un test HIV, qui fut négatif. Aujourd'hui, si elle doit subir quelque chose de désagréable, elle le fait sur-le-champ pour s'épargner l'attente. Après l'accouchement, sa tante l'aida à s'occuper du bébé pour lui permettre de terminer sa formation. Tous les étudiants et les jeunes médecins lui faisaient des avances, mais elle refusa de coucher avec quiconque jusqu'à ce qu'elle me rencontre.

« Et le comble, Salvo, c'est que tu es marié ! s'esclaffe-t-elle.

— Plus maintenant. »

Elle secoue la tête en riant et boit une gorgée du vin rouge maison dont nous convenons que c'est le plus mauvais que nous ayons jamais bu – pire que la piquette qu'on nous sert au bal annuel de l'hôpital, Salvo, c'est dire ! Mais pas pire que le chianti meurtrier de Giancarlo, contré-je, avant de prendre le temps de lui parler du courageux petit monsieur à la Trattoria Bella Vista de Battersea Park Road.

Deux ans après la naissance de Noah, Hannah termina sa formation. Bientôt promue infirmière en chef, elle passait ses loisirs à apprendre l'anglais toute seule et à aller à l'église trois

fois par semaine. Tu le fais encore aujourd'hui, Hannah ? Ça m'arrive. Les jeunes médecins prétendent que Dieu est incompatible avec la science, et, soyons honnêtes, elle ne Le voit guère Se manifester dans les salles de l'hôpital. Mais cela ne l'empêche pas de prier pour Noah, pour sa famille et pour le Kivu, ni d'aider les gamins du caté, comme elle les appelle, à l'église dans le nord de Londres où elle va faire ses dévotions avec le peu de foi qui lui reste.

Hannah est fière d'être une Nande, et elle a bien raison, puisque les Nande sont réputés pour leur esprit d'entreprise. Elle est venue en Angleterre à l'âge de vingt-trois ans par l'intermédiaire d'une agence, me raconte-t-elle en buvant un café et un autre verre de cet affreux vin rouge. Elle me l'a déjà dit, mais, à notre petit jeu, si on perd le fil on n'a plus qu'à reprendre au début. Les Anglais, ça allait, mais l'agence l'a traitée comme de la merde – le premier gros mot que je l'entends dire. Elle avait laissé Noah auprès de sa tante en Ouganda, ce qui lui avait brisé le cœur, mais grâce à une diseuse de bonne aventure à Entebbe elle s'était trouvé un but dans la vie : accroître ses connaissances en pratiques et techniques médicales occidentales, et envoyer de l'argent à Noah. Quand elle aurait suffisamment appris et économisé, elle retournerait avec lui au Kivu.

À son arrivée en Angleterre, elle rêvait de lui toutes les nuits. Lui téléphoner la bouleversait, jusqu'à ce qu'elle se restreigne à une fois par semaine en tarif réduit. Mais l'agence ne l'avait pas prévenue qu'elle devrait suivre un cours d'adaptation, ce qui lui prit toutes ses économies, et redémarrer de zéro sa carrière d'infirmière. Les Nigérians avec lesquels elle était logée ne payaient jamais leur loyer, jusqu'au jour où le propriétaire les jeta tous dehors, y compris Hannah. Pour monter en grade à l'hôpital, elle avait dû se montrer deux fois meilleure que ses collègues blancs et travailler deux fois plus qu'eux. Mais avec l'aide de Dieu, ou plutôt selon moi grâce à ses efforts héroïques, elle avait vaincu. Deux soirs par semaine, elle suivait un cours de techniques opératoires simplifiées pour les pays pauvres. C'est là qu'elle aurait dû être en ce moment, mais elle

rattraperait. C'est une spécialisation qu'elle s'était promis d'obtenir avant de récupérer Noah.

Elle a gardé le plus important pour la fin : elle a persuadé la surveillante de lui accorder une semaine de congé sans solde supplémentaire, notamment pour accompagner ses enfants du catéchisme lors de leurs deux jours d'escapade à la mer.

« C'est juste pour les enfants du caté que tu as demandé ce congé ? » lui demandé-je avec espoir.

Elle se gausse. Prendre une semaine de congé au cas où un certain interprète un peu farfelu tiendrait ses promesses ? Ridicule !

Nous avons terminé notre café et payé l'addition avec les dollars convertis de Maxie. Dans une minute, il sera l'heure de rentrer chez M. Hakim. Hannah s'est emparée d'une de mes mains et en étudie la paume en en suivant pensivement les lignes du bout de l'ongle.

« Est-ce que je vais vivre éternellement ? »

Elle secoue la tête et continue d'étudier ma paume captive. Elles étaient cinq, murmure-t-elle en swahili. En fait, pas des nièces, des cousines. Mais encore aujourd'hui elle les considère comme ses nièces. Nées de la tante qui s'est occupée d'elle en Ouganda et s'occupe de Noah en ce moment. Cette tante n'avait pas d'autres enfants, aucun garçon. Âgées de six à seize ans. Elle récite leurs prénoms, tous bibliques. Les yeux toujours baissés, elle s'adresse à ma main d'une voix blanche. Ils rentraient à la maison par la route. Mon oncle et les filles, dans leurs plus beaux vêtements. Ils revenaient de l'église la tête pleine de prières. Ma tante, ne se sentant pas bien, était restée au lit. Des garçons se sont approchés. Des Interahamwe venus du Rwanda, drogués jusqu'aux yeux et cherchant à s'amuser. Ils ont accusé mon oncle d'être un espion tutsi, ils ont sectionné les tendons des filles, ils les ont violées et jetées dans la rivière en criant *beurre ! beurre !* pendant qu'elles se noyaient. C'était leur façon de dire qu'ils feraient du beurre avec tous les Tutsis.

« Et qu'ont-ils fait de ton oncle ? » demandé-je à son visage détourné.

Ils l'ont attaché à un arbre pour qu'il regarde, et ils l'ont laissé en vie pour qu'il raconte au village.

À mon tour, je lui parle de mon père et du poteau de flagellation. Je ne m'en étais jamais ouvert à personne, sauf au frère Michael.

Nous rentrons à la pension et nous écoutons le supplice de Haj.

* * *

Assise toute raide à l'autre bout de la chambre, aussi loin de moi que possible, elle affiche son masque impénétrable d'infirmière. Haj peut bien hurler, Tabizi tempêter et railler, Benny et Anton lui infliger les pires supplices avec ce que Spider a eu l'amabilité de leur bricoler, Hannah reste aussi impassible qu'un juge sans un regard pour quiconque, surtout pas pour moi. Quand Haj demande grâce, elle conserve son expression stoïque. Quand il vilipende le sale marché conclu avec Kinshasa par Tabizi et le Mwangaza, elle bronche à peine. Quand Anton et Benny le douchent, elle étouffe une exclamation de dégoût, mais son visage ne laisse rien paraître. Quand Philip fait son apparition et entreprend de raisonner Haj, je m'aperçois qu'elle a partagé chaque seconde de l'agonie de Haj comme si elle le veillait sur son lit de souffrances. Et quand Haj exige trois millions de dollars pour vendre son pays, je m'attends à ce qu'elle se montre au moins indignée, mais elle se contente de baisser les yeux et de hocher la tête avec compassion.

« Ce malheureux crâneur, ils l'ont brisé », murmure-t-elle.

À ce moment-là, pour lui épargner la pirouette finale, je m'apprête à stopper l'enregistrement, mais elle retient ma main.

« C'est seulement du chant, à partir de là. Haj essaie de se remonter le moral, mais en vain ! » lui expliqué-je avec tendresse.

Vu son insistance, je laisse défiler la cassette jusqu'au bout, depuis Haj qui arpente le salon du Mwangaza jusqu'au claquement des chaussures en croco quand il se propulse d'un pas bravache dans la galerie menant à la suite des invités.

« Encore », ordonne-t-elle.

Je repasse l'enregistrement, après quoi elle reste longtemps assise, immobile.

« Il traîne une jambe, tu entends ? Ils lui ont peut-être endommagé le cœur.

— Non, Hannah, je n'avais pas remarqué qu'il traînait la patte, dis-je en éteignant le magnétophone.

— Tu connais ce chant ? demande-t-elle, toujours sans bouger.

— C'est comme tous ceux qu'on chantait.

— Alors, pourquoi le chante-t-il ?

— Pour se donner du courage, j'imagine.

— Ou pour t'en donner à toi.

— Peut-être bien. »

* * *

Hannah a le sens pratique. Quand elle se trouve confrontée à un problème, elle remonte à la source et part de cette base. Son frère Michael à elle est la sœur Imogène. À l'école de la Mission, Imogène lui a enseigné tout ce qu'elle-même savait. Pendant sa grossesse en Ouganda, Imogène lui a envoyé des lettres de réconfort. La loi d'Imogène, à ne jamais oublier selon Hannah, stipule que, puisque aucun problème n'existe isolément, il faut d'abord le réduire à ses composants de base, puis examiner chacun à son tour. C'est seulement une fois ce labeur accompli, et pas avant, que Dieu nous indique la voie à suivre. Comme c'est cette stratégie que Hannah applique à son travail et à sa vie, je ne peux guère m'opposer à l'interrogatoire plutôt sec qu'elle me fait maintenant subir en français, notre langue de transparence, avec le doigté requis et quelques caresses rassurantes.

« Comment et quand as-tu volé les cassettes et les blocs-notes, Salvo ? »

Je lui raconte ma dernière descente à la chaufferie, l'arrivée surprise de Philip et ma fuite in extremis.

« Pendant le vol de retour à Luton, est-ce que quelqu'un t'a regardé d'un air soupçonneux ou demandé ce qu'il y avait dans ton sac ?

— Personne.

— Tu en es sûr ?

— Quasiment.

— Et maintenant, qui sait que tu as volé les cassettes ? »

J'hésite. Si Philip a décidé de retourner à la chaufferie après le départ de l'équipe et de regarder à nouveau dans le sac d'incinération, ils savent. Si Spider, à son arrivée en Angleterre, a vérifié ses cassettes avant de les remettre pour archivage, ils savent. Si la personne à qui il les a remises s'est mis en tête de les vérifier, ils savent. J'ignore au juste pourquoi j'adopte soudain un ton condescendant, sans doute par réflexe d'autodéfense.

« Quoi qu'il en soit, qu'ils sachent ou ne sachent pas, il fait peu de doute que, techniquement, j'ai violé la Loi sur le secret officiel, martelé-je, recourant au style boursouflé de ces avocats que je dois parfois traduire. Ou bien non ? Je veux dire, ces secrets sont-ils vraiment officiels, et à quel point ? Si ma participation est officieuse, sans doute que les secrets le sont aussi. Comment un interprète qui n'existe pas peut-il être accusé de voler des secrets qui n'existent pas alors qu'il agit pour le compte d'un Syndicat anonyme qui se refuse d'exister aussi ? »

Mais Hannah, j'aurais dû m'en douter, est moins impressionnée que moi par mon éloquence de tribun.

« Salvo, tu as volé à de puissants employeurs quelque chose qui leur est précieux. Reste à savoir s'ils vont s'en apercevoir et ce qu'ils vont te faire s'ils te mettent la main dessus. Tu dis qu'ils vont attaquer Bukavu dans quinze jours. Comment le sais-tu ?

— Maxie me l'a dit dans l'avion du retour. Ils vont s'emparer de l'aéroport. Le samedi, c'est jour de foot. Les mercenaires blancs arriveront par charter suisse et les noirs se feront passer pour une équipe de foot.

— Donc il ne nous reste pas deux semaines, mais treize jours.

— Oui.

— Et il est possible, sans être certain, que tu sois recherché.

— Je le pense.

— Alors, il faut voir Baptiste. »

Elle m'enlace. Pendant un moment nous oublions tout et ne pensons qu'à nous deux.

* * *

Nous sommes allongés sur le dos à regarder le plafond, et elle me parle de Baptiste. Ce nationaliste congolais, ardent défenseur d'un Kivu unifié, rentre à peine de Washington, où il assistait à un symposium de sensibilisation aux problèmes de l'Afrique. Les Rwandais ont envoyé plusieurs fois leurs tueurs à ses trousses, mais il est si malin qu'il les a toujours semés. Il connaît tous les groupes congolais, y compris les dangereux. En Europe, en Amérique et à Kinshasa.

« Kinshasa, d'où viennent les nantis.

— Oui, Salvo, d'où viennent les nantis. Mais aussi beaucoup de gens bien, comme Baptiste, qui se soucient du Congo oriental et sont prêts à prendre des risques pour nous protéger de nos ennemis et de nos exploiteurs. »

Je voudrais adhérer à tout ce qu'elle dit, me montrer aussi congolais qu'elle. Mais le ver de la jalousie, comme disait le frère Michael, me ronge les entrailles.

« Alors, même si on sait que le Mwangaza, ou Tabizi, ou ses hommes, ont conclu un sale marché avec Kinshasa, tu penses que c'est prudent d'aller tout raconter au représentant du Mwangaza à Londres ? Tu as confiance en lui à ce point ?

— Oui, Salvo, j'ai confiance en lui à ce point, dit-elle en se redressant sur un côté pour me regarder. Baptiste est un homme d'honneur qui rêve de paix pour le Kivu comme nous, alors s'il entend ce que nous venons d'entendre et s'il estime que le Mwangaza est corrompu, ce que je ne crois toujours pas, il saura qui prévenir et comment empêcher la catastrophe imminente. »

Elle se laisse retomber sur le dos et nous replongeons dans notre étude du plafond de Mme Hakim. Je pose alors la question fatidique : comment l'a-t-elle rencontré ?

« C'est son groupe qui a organisé le voyage en car à Birmingham. Il est shi, comme le Mwangaza, alors il a naturellement vu en lui un homme d'avenir, ce qui ne l'empêche pas de voir ses faiblesses.

— Non, bien sûr.

— Et à la dernière minute, juste avant le départ du car, il a sauté à bord et il a improvisé un beau discours sur les perspectives de paix et de fraternité pour tout le Kivu.

— À toi personnellement ?

— C'est ça, à moi personnellement, Salvo. Sur les trente-six passagers, il ne s'est adressé qu'à moi. Et j'étais entièrement nue. »

* * *

Sa première objection à l'égard de mon héros, lord Brinkley, était si formelle qu'elle sentait le fondamentalisme de sœur Imogène.

« Salvo, si les méchants nous entraînent dans une guerre et volent nos ressources, comment pourrait-il y avoir différents degrés de culpabilité dans le lot ? Chacun est aussi malfaisant que l'autre, puisqu'ils sont tous complices de la même action.

— Mais Brinkley n'est pas comme les autres, raisonnai-je patiemment. C'est une figure de proue, comme le Mwangaza, le genre d'homme derrière lequel se protègent les escrocs.

— C'est aussi le décisionnaire.

— Exact, et celui qui a exprimé sa stupeur et son indignation, souviens-toi, et qui a quasiment accusé Philip de double jeu, au passage, ajoutai-je, avant de conclure par un argument décisif : Si cet homme est le décisionnaire habilité à décrocher le téléphone pour dire oui, il est tout aussi habilité à le décrocher pour dire non. »

Pour étayer ma plaidoirie, je puisai dans ma grande expérience du monde des affaires. J'avais observé plus d'une fois, dis-je, que le grand patron ne sait pas forcément tout ce qui se fait en son nom tant il est occupé à collecter des fonds et à surveiller les cours de la Bourse. Elle finit par hocher la tête en signe d'assentiment, reconnaissant après tout qu'il y avait certains domaines dans lesquels j'en savais plus qu'elle. Pour enfoncer le clou, je lui rappelai mon entretien avec Brinkley dans la maison de Berkeley Square.

« Que s'est-il passé quand j'ai mentionné le nom de M. Anderson ? Il n'avait même pas entendu parler de lui ! »

J'attendis sa réponse, dont j'espérais vivement qu'elle n'inclurait pas à nouveau la sollicitation de Baptiste. Pour finir, je lui montrai la lettre qui me remerciait de mon soutien. *Cher Bruno*, signé : *Bien cordialement, Jack.*

« Si ce Syndicat est à ce point anonyme, comment peut-il exposer Brinkley en première ligne ? persista-t-elle malgré tout avant d'ajouter, puisque je n'avais pas de réponse satisfaisante à lui fournir : Si tu ne veux pas faire appel à quelqu'un d'extérieur, va au moins voir M. Anderson, puisque tu lui fais confiance. Raconte-lui ton histoire et remets-t'en à lui. »

Je réussis de nouveau à la contrer, cette fois-ci grâce à ma connaissance du monde secret.

« Anderson a décliné toute responsabilité à mon sujet avant même que je quitte la planque de South Audley Street. L'opération était officieuse et moi aussi. Tu crois qu'il va m'officialiser si je débarque en disant que toute cette affaire était une arnaque ? »

Nous nous installâmes côte à côte devant mon ordinateur portable pour nous mettre au travail. Le site web de Brinkley ne révélait pas son adresse personnelle. Ceux qui désiraient lui écrire n'avaient qu'à adresser leur courrier aux bons soins de la Chambre des lords. Mes coupures de presse sur Brinkley se révélèrent utiles. Jack était marié à une certaine lady Kitty, héritière aristocrate impliquée dans des œuvres caritatives pour les nécessiteux de Grande-Bretagne – un bon point aux yeux de Hannah, évidemment. Et lady Kitty avait son propre site web, sur lequel figuraient les associations qu'elle parrainait, l'adresse à laquelle les donateurs pouvaient expédier leurs chèques, ainsi que les horaires de sa matinée-café du jeudi à domicile, ouverte aux bienfaiteurs sur invitation. À domicile, soit à Knightsbridge, le cœur même du triangle d'or de Londres.

* * *

Une heure plus tard, je suis allongé, les yeux grands ouverts, les idées bien claires. Hannah, habituée à dormir dès qu'elle le peut, ne bouge pas. J'enfile en silence ma chemise et mon pantalon, je prends mon portable et descends au salon, où

Mme Hakim débarrasse les tables du petit déjeuner. Après l'échange obligé de lieux communs, je me réfugie dans le petit jardin engoncé dans le canyon que forment de hauts bâtiments bruns. Gravée en moi est la conscience permanente de ce que nos formateurs des stages d'une journée baptiseraient les circuits de Penelope. Après son week-end torride avec Thorne, elle va passer à Norfolk Mansions pour une remise en beauté matinale avant d'affronter les obligations de la semaine. Elle profite toujours des trajets en taxi payés par son journal pour passer ses appels téléphoniques. Comme tous les bons journalistes, elle a bien peaufiné sa première phrase.

Je t'emmerde, Salvo, chéri ! Si tu avais attendu une semaine de plus, tu n'aurais même pas eu à te donner cette peine ! Je ne te demanderai pas où tu as passé ton week-end après m'avoir ridiculisée devant le propriétaire du journal. J'espère qu'elle vaut le coup, Salvo. Ou devrais-je dire « il » ? Fergus prétend qu'il a peur de se retrouver aux toilettes en même temps que toi…

Je retournai dans la chambre. Hannah était toujours allongée. Dans la chaleur de l'été, le drap s'étalait sur un sein et entre ses cuisses comme dans un tableau.

« Où étais-tu ?

— Dans le jardin. En train de divorcer. »

15

Têtue comme elle l'est, Hannah m'avait convaincu de ne pas emporter les cassettes et les blocs-notes à la résidence Brinkley. Puisqu'elle était aussi résolue à m'accompagner jusqu'à la porte et à attendre que j'en ressorte, il nous fallut trouver un compromis : elle s'assoirait dans un café voisin avec mon butin, je l'appellerais sur mon portable quand je jugerais le moment opportun, et elle déposerait discrètement le tout à la porte d'entrée avant de retourner m'attendre au café.

Il était déjà 17 heures le lundi quand nous sortîmes du palace de M. Hakim pour prendre un bus jusqu'à la station de métro Finchley Road, par sécurité. Il était déjà 18 heures quand nous passâmes en revue les maisons de cette rue incurvée de Knightsbridge depuis le trottoir d'en face, et 18 h 20 quand j'eus installé Hannah à une table en vitrine dans le café. Durant le trajet en bus, elle avait perdu confiance, contrairement à moi dont l'optimisme ne cessait de croître.

« Dans deux heures, nos ennuis seront terminés », l'assurai-je en lui massant le dos pour essayer de la détendre, obtenant pour toute réponse une promesse de prier pour moi.

En arrivant devant la maison cible, j'eus le choix de descendre à un sous-sol qui indiquait service ou de monter quelques marches jusqu'à une entrée à colonnades pourvue d'une sonnette à cordon vieux style, ce que je choisis. La porte fut ouverte par une Hispanique mafflue en uniforme noir avec col et tablier blancs.

« Je désirerais parler à lord Brinkley, je vous prie, dis-je du ton impérieux de mes clients les plus sélects.

— Lui, bureau.

— Et lady Kitty ? » insistai-je, retenant la porte d'une main et sortant la carte de Brian Sinclair de l'autre.

Sous mon nom d'emprunt, j'avais écrit BRUNO SALVADOR, et, au verso, INTERPRÈTE POUR LE SYNDICAT.

« Pas entrer », m'ordonna la bonne, qui, joignant le geste à la parole, réussit cette fois à claquer la porte, que rouvrit quelques secondes plus tard lady Kitty en personne.

Sans âge, comme toutes les femmes de la haute, les cheveux blond cendré raides, elle portait une jupe courte, une ceinture Gucci et, parmi l'amoncellement de bijoux luxueux autour de ses poignets, une petite montre Cartier en or deux tons. Ses jambes gainées de soie blanche se terminaient par des chaussures italiennes d'une parfaite élégance. Ses yeux bleus semblaient effarouchés en permanence par une vision d'horreur.

« Vous désirez voir Brinkley, affirma-t-elle, son regard papillonnant entre ma carte et mon visage comme si elle réalisait mon portrait.

— J'ai fait un travail important pour lui ce week-end, expliquai-je avant de m'interrompre, ne sachant trop ce qu'elle avait le droit de savoir.

— Ce week-end ?

— Je dois lui parler. C'est personnel.

— Vous n'auriez pas pu lui téléphoner ? me demanda-t-elle, le regard encore plus inquiet.

— Non, désolé, cela n'aurait pas été prudent… pas *sûr*, expliquai-je d'un ton lourd de sous-entendus en me rappelant la Loi sur le secret officiel. Pas au téléphone. Cela nous est interdit.

— Nous ?

— Les gens qui travaillent pour lord Brinkley. »

Nous montâmes jusqu'à un salon tout en longueur et haut de plafond, avec des murs tendus de rouge et des miroirs dorés, où régnait le même parfum de pot-pourri et de miel qu'à Willowbrook chez tante Imelda.

« Je vais vous installer là, annonça-t-elle en m'introduisant dans une plus petite pièce, réplique de la grande. Il devrait être rentré, à cette heure. Puis-je vous offrir un verre ? Non ? Quelle sobriété ! Lisez donc son journal, si vous voulez. »

Resté seul, je balayai la pièce du regard. Un secrétaire rococo fermé à clé. Des photos de fils à Eton et de dirigeants d'Afrique centrale, dont une, dédicacée, d'un resplendissant maréchal Mobutu en uniforme : *Pour Jacques, mon ami fidèle, 1980**. La

porte s'ouvrit et lady Kitty alla chercher dans un buffet un shaker en argent dépoli et un verre.

« Sa secrétaire m'a dit : « Jack est en réunion, *Kitty* », se plaignit-elle en imitant un accent populaire. Dieu qu'elle est vulgaire ! Je les déteste à un point, ces gens-là. À quoi bon être un pair si tout le monde vous appelle Jack ? Et on ne peut rien dire, sinon on se fait traîner en justice, ajouta-t-elle en se perchant sur le bras d'un sofa avant de croiser les jambes. Je lui ai dit qu'il s'agissait d'une crise. C'est bien le cas ?

— Pas si on s'en occupe à temps, la rassurai-je.

— Oh, ce sera fait. Brinkley excelle dans ce genre de situation. Il rattrape toujours le coup. Qui est Maxie ? »

Dans la vie d'un agent secret à temps partiel, il y a des occasions où le mensonge éhonté s'impose.

« Je n'ai jamais entendu parler de Maxie.

— Mais bien sûr que si, vous ne feriez pas cette tête, sinon. En tout cas, je parie ma chemise sur lui, que vous le connaissiez ou non. Même si elle n'est pas terrible, celle-là, commenta-t-elle en tripotant d'un air pensif le devant de son chemisier de marque. Vous êtes marié, Bruno ? »

Devais-je lui resservir un mensonge éhonté ou me tenir aussi près de la vérité que faire se pouvait ?

« Oui, en effet. »

À Hannah, pas à Penelope.

« Et vous avez des tas de bébés superbes ?

— Non, pas encore. »

Sauf Noah.

« Oh, ça viendra, avec le temps, si vous essayez nuit et jour. Madame travaille ?

— Bien sûr.

— Dur ?

— Très dur.

— La pauvre. Elle a pu vous accompagner, pendant ce week-end de travail pour Brinkley ?

— Le week-end ne s'y prêtait pas, répondis-je en chassant des images de Hannah assise nue à côté de moi dans la chaufferie.

— Philip y était ?

— Philip ?

— Oui, Philip. Ne faites pas le malin.

— Désolé, je ne connais pas de Philip.

— Bien sûr que si. C'est votre big boss. Brinkley lui mange dans la main. »

Ce qui est justement le problème de Brinkley, songeai-je, heureux de voir ainsi mes hypothèses confirmées.

« Et Philip ne laisse jamais de message au téléphone. Aucun de vous, d'ailleurs. « Dites-lui juste que Philip a téléphoné », comme s'il n'y avait qu'un seul Philip au monde. Alors essayez donc de me dire que vous ne le connaissez pas.

— Je vous l'ai déjà dit.

— C'est vrai, mais vous rougissez, ce qui est charmant. Il vous a sans doute fait des avances. Brinkley l'a surnommé « l'African drag-queen ». Dans quelles langues travaillez-vous ?

— Désolé, je n'ai pas le droit de le dire.

— Et vous nous apportez quoi, là ? demanda-t-elle en posant les yeux sur ma musette, par terre près de moi. Brinkley dit qu'on doit fouiller tout le monde à l'entrée. Il a une batterie de caméras de sécurité au-dessus de la porte d'entrée, et il fait passer ses maîtresses par la porte de derrière pour ne pas être pris à son propre piège.

— Ce n'est que mon magnétophone, expliquai-je en le lui montrant.

— Pour quoi faire ?

— Au cas où vous n'en auriez pas.

— Chéri, on est là ! »

Ayant entendu avant moi son mari arriver, elle se leva d'un bond, fit disparaître son verre et le shaker dans le buffet, qu'elle referma violemment, se rafraîchit l'haleine avec un spray sorti de la poche de son chemisier et, telle une écolière fautive, se propulsa en deux belles enjambées à la porte du grand salon.

« Il s'appelle Bruno, annonça-t-elle gaiement en direction des pas qui s'approchaient. Il connaît Maxie et Philip même s'il s'en défend, il est marié à une femme qui travaille dur, il veut des enfants mais pas tout de suite et il a un magnétophone au cas où on n'en aurait pas. »

* * *

Mon heure de vérité approchait. Lady Kitty s'étant éclipsée, son mari se tenait devant moi, vêtu d'un élégant complet croisé bleu marine à rayures, cintré comme à la dernière mode des années 30. À moins de cent mètres de là, Hannah attendait le signal. J'avais programmé son numéro de portable dans le mien. D'ici quelques minutes, si tout se passait comme prévu, j'apporterais à Jack Brinkley la preuve que, contrairement à ce qu'il pouvait penser, il était sur le point de réduire à néant tout l'excellent travail qu'il faisait depuis des années en faveur de l'Afrique. Son regard se posa sur moi, puis embrassa toute la pièce avant de revenir sur moi.

« C'est à vous ? s'enquit-il en tenant ma carte de visite par un seul coin, comme si elle était trempée.

— Oui, monsieur.

— Vous vous appelez comment, au juste ?

— Sinclair, monsieur, dans le cadre officiel. Sinclair était mon nom d'emprunt pour le week-end. Vous me connaissez mieux sous mon vrai nom, Bruno Salvador. Nous avons échangé des lettres. »

J'avais décidé de ne pas évoquer ses cartes de Noël puisqu'elles n'étaient pas personnalisées, mais je savais en revanche qu'il se souviendrait de ma lettre de soutien. J'avais vu juste, car il redressa la tête et, tel un juge au tribunal, me toisa de toute sa hauteur par-dessus ses lunettes à monture d'écaillé pour voir à qui il avait affaire.

« Bien, déjà, débarrassons-nous de ça, Salvador », suggéra-t-il, en prenant mon magnétophone pour vérifier qu'il ne contenait pas de bande avant de me le rendre, geste qui remplaça la poignée de main que nous n'échangeâmes jamais.

Ayant ouvert son secrétaire rococo, il s'y assit de côté pour parcourir la lettre qu'il m'avait envoyée et le post-scriptum de sa main disant combien il espérait me rencontrer un jour et, puisque à l'époque il était député, combien il regrettait que je n'habite pas dans sa circonscription, suivi de deux points d'exclamation qui m'avaient toujours fait sourire. À son air réjoui durant sa lecture, on aurait pu croire que cette lettre lui

était adressée et qu'elle le ravissait. Quand il eut terminé, il souriait toujours. Il la posa devant lui sur le secrétaire comme s'il comptait y jeter un coup d'œil plus tard.

« Bon, quel est votre problème, Salvador ?

— Eh bien en fait, c'est le vôtre, monsieur, je suis désolé de vous le dire. Je n'ai été que l'interprète.

— Ah, vraiment ? L'interprète de quoi ? De qui ?

— Euh… de tout le monde, monsieur. De Maxie, bien sûr, puisqu'il ne parle aucune langue. Enfin, à part l'anglais. Et Philip parle très peu swahili. Je me trouvais pris entre deux feux, pour ainsi dire. Je jonglais tout le temps. Au-dessus et au-dessous de la ligne de flottaison. »

J'eus un sourire humble, car j'espérais qu'on lui aurait déjà parlé de mes exploits à son service, des exploits considérables quand on faisait le compte, même s'ils avaient abouti à un retournement de veste, ce dont je voulais me justifier pour me réhabiliter à ses yeux.

« La ligne de flottaison ? Ça veut dire quoi ?

— En fait, c'était l'expression de Maxie, monsieur, pas la mienne. Pour quand j'étais dans la chaufferie, à écouter les conversations des délégués pendant les suspensions de séance. Maxie avait recruté un certain Spider, dis-je avant de m'interrompre au cas où ce nom lui dirait quelque chose, mais apparemment non. Un professionnel des écoutes. Au pied levé, il avait bricolé tout un système à partir d'équipements vétustes. Mais j'imagine que vous n'étiez pas au courant de cela, non plus.

— Au courant de quoi, au juste ? »

Je repris du début. Plus la peine de mettre des gants. C'était encore pire que ce que je craignais. Philip ne lui avait même pas raconté une fraction de toute l'affaire.

« Il y avait des micros cachés sur toute l'île, monsieur, même dans le belvédère au sommet de la colline ! Dès que Philip estimait qu'on avait atteint un point critique des négociations, il suspendait la séance, et moi je fonçais à la chaufferie pour écouter et rendre compte à Sam, là-haut, comme ça Philip et Maxie avaient des atouts dans leur manche à la reprise des débats. Et si nécessaire ils pouvaient consulter le Syndicat et les amis de Philip par téléphone satellite. Voilà comment Haj a

retenu notre attention. Enfin, celle de Philip. À l'initiative de Tabizi, j'imagine. Je n'ai été qu'un instrument involontaire.

— Qui est ce Haj, je vous prie ? »

C'était renversant mais vrai. Comme je l'avais supposé, lord Brinkley n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était produit sous son égide, pas même en tant que seul décisionnaire.

« Haj était l'un des trois délégués, monsieur, expliquai-je en essayant la méthode douce. Il y avait deux patrons de milice, des chefs de guerre, si vous voulez, et Haj. C'est lui qui vous a extorqué trois millions de dollars en plus, lui rappelai-je avec un sourire contrit qui sembla faire écho en lui à l'indignation morale qu'il avait si clairement exprimée par téléphone satellite.

— Et qui sont les deux autres chefs ? s'enquit-il, toujours perplexe.

— Franco, le représentant des Maï-Maï, et Dieudonné, un Munyamulenge. Haj n'a pas de milice à proprement parler, mais il peut en lever une dès que le besoin s'en fait sentir. Il possède un comptoir de minerais à Bukavu, une brasserie, des hôtels et des boîtes de nuit. Son père, Luc, est une grosse légume à Goma. Enfin, vous le savez bien, non ? »

Il hocha la tête et son sourire m'indiqua que le message passait enfin. Dans toute autre situation, pensai-je, il presserait un bouton sur son bureau pour convoquer l'infortuné cadre responsable de cette boulette. Mais là, au contraire, il joignit les mains sous son menton comme pour s'apprêter à entendre une longue histoire. Je décidai donc de tout lui raconter depuis le début, comme à Hannah, mais en plus condensé et avec bien moins de ménagement pour mon distingué auditoire, peut-être pas assez, d'ailleurs, comme je commençai à le craindre quand j'en arrivai à l'accablant instant de vérité concernant les tortures infligées à Haj.

« Bon, alors, où tout cela nous conduit-il à votre avis ? demanda-t-il avec le même sourire complice. Vous êtes en train de me dire quoi, Salvador ? Qu'on doit en référer au Premier ministre ? Au président des États-Unis ? À l'Union africaine ? Ou bien à tous en bloc ?

— Oh, je ne pense pas que ce soit nécessaire, monsieur, fis-je en m'autorisant un petit rire rassurant. Très franchement, je ne crois pas que nous ayons besoin d'aller jusque-là.

— Vous me soulagez.

— À mon avis, il s'agit juste de mettre un terme immédiat à l'opération et de s'assurer que cet ordre est bien respecté. On a douze jours pleins avant l'intervention, donc il y a largement le temps. Annulez le projet de guerre, retenez le Mwangaza jusqu'à ce qu'il trouve des partisans convenables et honnêtes, comme vous, monsieur, et déchirez le contrat…

— Parce qu'il y a un contrat ?

— Bien sûr, monsieur. Très douteux, si je puis me permettre. Rédigé par M. Jasper Albin de Besançon, que vous avez employé dans le temps et que votre équipe a visiblement décidé de réutiliser, et traduit en swahili par votre humble serviteur. »

Je commençais à me laisser emporter, à présent. Sans doute l'idée que Hannah et moi allions sous peu sortir de l'ombre et mener une vie normale me montait-elle à la tête.

« Auriez-vous une copie de ce contrat ?

— Non, mais je l'ai vu, bien sûr. Et j'en ai mémorisé des passages, ce qui chez moi est presque une seconde nature, à vrai dire.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est douteux ?

— Il n'est pas valable. Croyez-moi, j'en ai vu, des contrats. Celui-là est hypothétique. Il traite prétendument d'agriculture, mais en fait il s'agit de fournir des armes et du matériel pour démarrer une petite guerre. Qui a jamais entendu parler d'une petite guerre au Congo ? C'est comme si on parlait d'être un petit peu enceinte, osai-je en citant Haj, aussitôt encouragé par un sourire entendu de mon hôte. Et les profits, ceux des minerais, je veux dire, la part du peuple, soi-disant, c'est une arnaque, une supercherie, pour tout dire. Il n'y a rien pour le peuple, là-dedans. Pas de part du peuple, aucun profit pour qui que ce soit sauf votre Syndicat, le Mwangaza et ses acolytes.

— C'est terrible, compatit lord Brinkley en secouant la tête.

— Comprenez-moi bien, monsieur. Le Mwangaza est un grand homme à bien des égards. Mais il se fait vieux, enfin pour ce poste, je suis au regret de le dire. Il a déjà tout du pantin, et il

s'est tellement compromis que je ne vois pas comment il pourrait couper les ficelles. Je suis désolé, monsieur, mais c'est la vérité.

— C'est toujours la même histoire. »

Sur quoi nous échangeâmes quelques exemples de leaders africains ayant montré des signes de grandeur au début pour mal virer quelques années plus tard, même si je doutais au fond de moi que Mobutu, exposé sur le bureau derrière lui, ait jamais joué dans cette catégorie. Il me vint alors à l'esprit que si, à terme, lord Brinkley jugeait bon de me récompenser pour mon intervention opportune et de me mettre dans sa manche au passage, un poste dans son organisation serait l'idéal pour nous deux car, bon sang, la maison Afrique avait grand besoin que quelqu'un y passe un bon coup de balai.

Sa question suivante me laissa donc tout interloqué :

« Et vous êtes certain de m'avoir vu, ce soir-là ?

— Quel soir, monsieur ?

— Le soir que vous dites. Vendredi, c'est ça ? J'ai perdu le fil. Vous m'avez vu vendredi soir dans une maison à Berkeley Square.

— Oui.

— Vous vous rappelez ce que je portais ?

— Une tenue sport mais élégante. Pantalon beige foncé, veste en daim souple, mocassins.

— Et vous avez un souvenir quelconque de la maison ? En dehors du numéro que vous n'avez pas vu, ou que vous avez oublié ?

— Oui. Absolument. Je me souviens de tout.

— Décrivez-la, voulez-vous ? Dans vos propres termes. »

Je commençai, mais la tête me tournait et j'avais du mal à trouver des détails saillants sur demande.

« Il y avait un immense hall avec un escalier double.

— Un escalier double ?

— Et des aigles au-dessus des portes…

— Des aigles vivants ?

— Il y avait beaucoup de monde en dehors de vous. Monsieur, je vous en prie, ne faites pas comme si vous n'y étiez

pas. Je vous ai parlé. Je vous ai remercié pour vos prises de position sur l'Afrique !

— Pouvez-vous me citer quelques noms ? »

Je m'y appliquai, mais sans mon aplomb coutumier. Je commençais à bouillir, et quand je commence à bouillir, je peine à garder mon sang-froid. Le raider surnommé l'amiral Nelson à cause de son bandeau sur l'œil, je m'en souvenais. Le célèbre animateur télé anciennement pop star, je m'en souvenais aussi. Le jeune homme anobli depuis peu, qui possède une bonne partie de l'ouest de Londres. L'ancien ministre des Finances africain en exil. Le milliardaire indien de la confection. Le magnat de la grande distribution récemment devenu propriétaire d'un de nos grands quotidiens nationaux, sa « danseuse ». Je perdais mes moyens, mais je persistai.

« Et celui que vous appeliez *Marcel*, monsieur ! criai-je. L'Africain que vous vouliez à vos côtés pour la téléconférence…

— Et il n'y avait pas la reine et le prince Philip, aussi ?

— Vous voulez dire Philip, que vous surnommez « l'African drag-queen » ? Non. Mais Maxie, oui. Philip n'a fait son entrée que sur l'île. »

J'avais haussé la voix malgré moi, et lord Brinkley, par réaction, baissa la sienne.

« Vous parlez sans cesse de Philip et Maxie comme s'ils étaient de mes amis, se plaignit-il. Je ne les ai jamais rencontrés. Je n'en ai jamais entendu parler. J'ignore à qui vous faites allusion.

— Eh ben, demandez donc à votre putain de femme, alors ! »

J'avais craqué. On ne peut pas faire comprendre le concept de « fureur noire » à qui n'en a jamais connu personnellement l'expérience. Il y a des signes physiques. Les lèvres qui démangent, des vertiges, un astigmatisme passager, la nausée, une incapacité à distinguer les couleurs et les objets proches. Plus, devrais-je ajouter, une incertitude quant à ce que vous avez réellement dit, par opposition à ce qui vous brûle la langue sans que vous puissiez le cracher.

« Kitty ! cria-t-il en ouvrant la porte à la volée. J'ai quelque chose à demander à ma putain de femme. Ça t'embêterait de te joindre à nous un instant ? »

* * *

Lady Kitty se tenait au garde-à-vous. Ses yeux bleus, soudain éteints, plongeaient dans ceux de son mari.

« Kitty chérie. Deux questions vite fait. Des noms. Je vais te les balancer et tu vas me répondre aussitôt, à l'instinct, sans réfléchir. *Maxie.*

— Jamais entendu parler. Jamais de la vie. Le seul Max que je connais est mort il y a une éternité. Et les seuls à l'appeler Maxie étaient les fournisseurs.

— *Philip*. Notre ami ici présent dit que je l'appelle l'African drag-queen, ce que je trouve franchement insultant pour nous deux.

— Désolée, je ne vois pas non plus de Philip, dit-elle en fronçant les sourcils, l'index posé sur sa lèvre. Il y a bien Philippa Perry-Onslow, mais c'est une fille, enfin, à ce qu'elle prétend.

— Et pendant que tu es là, chérie, vendredi dernier, le soir… Quelle heure était-il au juste ?

— Comme maintenant, répondis-je.

— Donc, il y a soixante-douze heures, pour être précis. Vendredi, souviens-toi, le jour où on part à la campagne en général, mais oublie ça, je ne voudrais pas t'influencer… Où étions-nous ? À 19 h 10, dit-il en consultant ostensiblement sa montre. Réfléchis bien, je t'en prie.

— En route pour Marlborough, voyons.

— Pour quelle raison ?

— Pour passer le week-end. Qu'est-ce qui te prend ?

— Serais-tu prête à le jurer devant un tribunal s'il le fallait ? Parce que ce jeune homme ici présent, très doué, très charmant, bien intentionné j'en suis sûr, est victime d'une grave méprise, très dangereuse pour nous tous.

— Bien sûr que je le jurerais, chéri. Ne sois pas ridicule.

— Et comment nous sommes-nous rendus à Marlborough, chérie ? Par quel moyen ?

— En voiture, bien sûr. Brinkley, où veux-tu en venir ?

— C'est Henry qui conduisait ?

— Non, c'est toi. Henry avait son jour de congé.

— À quelle heure sommes-nous partis, dirais-tu ?

— Écoute, chéri. Tu le sais très bien. J'avais bouclé les bagages et j'étais prête à 15 heures, mais tu avais un déjeuner tardif, comme d'habitude, alors on est tombés en plein dans l'heure de pointe et on n'est arrivés au manoir qu'à 21 heures et c'était fichu pour le dîner.

— Et qui a passé le week-end avec nous ?

— Gus et Tara, voyons, les pique-assiettes habituels. Il serait temps qu'ils nous invitent chez Wilton's. Ça fait des lustres qu'ils nous l'ont promis, on attend toujours », expliqua-t-elle en se tournant vers moi comme si j'allais comprendre.

Je m'étais entre-temps efforcé de recouvrer mon sang-froid, mais la simple vue de son regard inexpressif suffit à me faire bouillir de nouveau.

« Vous étiez là ! lançai-je à Brinkley avant de m'adresser à sa femme : Je lui ai serré la main, à votre mari. Maxie était là, lui aussi. Il a beau croire qu'il peut faire le bien au Kivu, il se trompe. Ce n'est pas un intrigant, c'est un soldat. Ils étaient sur l'île, ils projetaient une guerre par personnes interposées pour que le Syndicat puisse mettre la main sur le marché du coltan et le vendre à découvert. Ils ont torturé Haj ! Avec un aiguillon à bétail fabriqué pour eux par Spider. Je peux le prouver. »

C'était dit. Je ne pouvais plus faire marche arrière, mais j'eus au moins la sagesse de m'arrêter.

« Le prouver comment ? demanda Brinkley.

— Grâce à mes notes.

— Quelles notes ? »

Je me refrénai au souvenir de Hannah.

« Dès mon retour de l'île, j'ai rédigé des notes, mentis-je. J'ai une mémoire d'éléphant. À court terme. Si je vais assez vite et que j'ai les mots exacts en tête, je peux tout rédiger mot pour mot. C'est ce que j'ai fait.

— Où ça ?

— Chez moi, dès que je suis rentré.

— Et c'est où, chez vous ? demanda-t-il, et son regard se posa sur la lettre étalée devant lui sur le secrétaire : *Cher Bruno*. Chez vous, c'est à Battersea. Vous vous êtes assis et vous avez

écrit tout ce dont vous vous souveniez, mot pour mot. Formidable !

— Tout, oui.

— En commençant où ?

— À partir de M. Anderson.

— Jusqu'où ?

— Berkeley Square, la centrale de Battersea, l'aéroport de Luton, l'île, le retour.

— C'est donc *votre* récit de ce que *vous* avez vu sur *votre* île, rédigé dans le calme de *votre* maison de Battersea plusieurs heures plus tard ?

— Oui.

— Je suis certain que vous êtes très malin, mais ceci n'est pas ce que nous qualifierions de preuve ou de pièce à conviction. Il se trouve que je suis avocat. Vous les avez sur vous, ces notes ?

— Non.

— Vous les avez laissées chez vous, peut-être ?

— Admettons.

— Admettons. Mais bien sûr, vous pouvez les récupérer au cas où il vous viendrait à l'idée de me faire chanter ou de vendre votre histoire abracadabrante à la presse. Bon, eh bien la messe est dite, soupira-t-il, tel un brave homme confronté à une triste conclusion. Mon pauvre ami. Vous êtes convaincant, et je suis sûr que vous croyez en la véracité de vos paroles. Mais je vous conseille de vous méfier avant d'aller répéter vos allégations en dehors de ces quatre murs. Tout le monde ne sera pas aussi indulgent que nous. Soit vous êtes un criminel chevronné, soit vous avez besoin d'un suivi médical. Sans doute les deux.

— Il est marié, chéri, intervint obligeamment lady Kitty depuis les coulisses.

— Vous avez tout raconté à votre femme ? »

Je crois bien que je répondis non.

« Demande-lui pourquoi il a apporté un magnétophone.

— Oui, pourquoi ?

— J'en ai toujours un sur moi. D'autres gens, c'est l'ordinateur. Moi, en tant qu'interprète éminent, je me munis d'un magnétophone.

— Sans cassette dedans, nous rappela lady Kitty.

— Je les garde à part. »

L'espace d'un instant, je crus que Brinkley allait me demander de vider mes poches sur la table, auquel cas je n'aurais plus répondu de mes actes, mais je crois à présent qu'il n'en eut pas le courage. Passant sous la batterie de caméras de surveillance de lady Kitty, j'aurais voulu tourner à droite plutôt qu'à gauche, ou bien me jeter sous les roues bienfaitrices d'un véhicule plutôt que d'avouer toute l'étendue de ma sottise, de ma colère et de mon humiliation à ma bien-aimée Hannah, mais heureusement mes pieds furent mieux avisés que moi. J'allais entrer dans le café, mais elle m'avait vu arriver et m'intercepta sur le seuil. Même de loin, mon visage dut lui révéler tout ce qu'il y avait à savoir. Je récupérai les cassettes et les blocs-notes. Elle me prit le bras à deux mains et me dirigea sur le trottoir comme un blessé à évacuer du lieu de l'accident.

* * *

Dans un supermarché je ne sais où, nous achetâmes des lasagnes et une tourte au poisson à faire réchauffer dans le micro-ondes des Hakim, et aussi de la salade, des fruits, du pain, du fromage, six boîtes de sardines, du thé et deux bouteilles de rioja. Je hélai un taxi, réussis à me souvenir de l'adresse de la pension de M. Hakim, et donnai même au chauffeur un numéro à vingt maisons de notre destination. Je n'étais pas inquiet pour moi, mais pour Hannah. En un élan de galanterie mal placée, j'allai jusqu'à lui suggérer de retourner dormir à son foyer.

« Bonne idée, Salvo. Je pourrai choisir un jeune et beau médecin et te laisser sauver le Kivu. »

Une fois devant notre premier repas fait maison, elle avait retrouvé toute sa bonne humeur.

« Tu sais quoi ?

— Non, mais tu vas me le dire.

— Ton lord Brinkley, je pense qu'il doit venir d'une très vilaine tribu », affirma-t-elle avec un hochement de tête, en riant jusqu'à ce que je n'aie plus qu'à l'imiter.

* * *

Il était 4 h 15 à la montre de tante Imelda quand elle me réveilla pour me dire que mon portable sonnait sur la table à plateau de verre dans le bow-window. L'ayant allumé pour mon entrevue avec lord Brinkley, j'avais oublié de l'éteindre à notre retour. Le temps que je l'attrape, il avait basculé l'appel sur ma boîte vocale :

Penelope : Mon putain d'appart, Salvo ! L'appart que tu as abandonné, pas moi. Et tu as le toupet, tu as le culot… Tu sais ce que je vais faire ? Je vais te faire coller un avertissement pour comportement asocial. Mes placards, le bureau de papa, le putain de bureau qu'il t'a donné, les serrures forcées, tes papiers éparpillés par terre (*respiration*), mes vêtements, espèce de pervers, répandus partout (*respiration*). Bon. Fergus est en chemin. Alors fais gaffe. Il n'est pas serrurier, mais il va s'assurer que tu ne puisses plus jamais, jamais entrer dans cette maison avec ma clé. Quand ce sera fait, il va chercher où tu te caches. Et si j'étais toi, je me casserais vite fait. Parce que Fergus connaît des gens, Salvo, et pas que des gens bien. Et si tu crois un seul instant que…

Nous étions allongés sur le lit à essayer de remonter le cours des événements. J'avais quitté la maison de Brinkley à 19 h 20. À 19 h 20 et trente secondes, il avait appelé Philip ou quelqu'un d'autre. Vers 19 h 30, Philip ou autre avait établi que Penelope écumait les cocktails. Ils avaient également découvert, s'ils ne le savaient déjà, qu'il y avait des blocs-notes vierges dans le sac d'incinération que m'avait alloué Spider, et des cassettes vierges au milieu de ses écoutes archivées. Quel meilleur endroit pour les chercher que le domicile conjugal ?

* * *

« Salvo ? »

Une heure était passée dans un demi-sommeil sans qu'un de nous deux ait parlé.

« Pourquoi un homme qu'on a torturé chanterait-il une chanson enfantine ? Mes malades ne chantent pas quand ils souffrent.

— Il est peut-être content de s'être confessé », répond Salvo le bon catholique.

Incapable de dormir, je vais sur la pointe des pieds dans la salle de bains, muni de mon transistor pour écouter avec les oreillettes les infos de la BBC sur Radio 4. Voitures piégées en Irak. Les insurgés tuent des dizaines de personnes. Mais rien pour l'instant sur la cavale d'un interprète éminent et agent secret anglais à temps partiel.

16

« Tout l'après-midi pour trouver un seul homme ? m'offensai-je en jouant les maris jaloux afin de retarder son départ. Et qu'est-ce que tu vas faire avec lui quand tu l'auras déniché ?

— Salvo, tu es ridicule, une fois de plus. Il ne suffit pas de claquer des doigts pour voir Baptiste. Les Rwandais sont très rusés. Personne ne doit pouvoir retrouver sa trace, pas même ses partisans. Maintenant, laisse-moi partir, s'il te plaît. Il faut que je sois à l'église dans quarante minutes. »

L'église en question, c'était celle de la Mission pentecôtiste Bethany, dans un coin perdu au nord de Londres.

« Tu vas voir qui ?

— Tu le sais très bien. Mon amie Grace et les dames des bonnes œuvres qui nous paient le car et trouvent des logements pour les enfants du catéchisme. Maintenant, laisse-moi partir, s'il te plaît. »

Elle portait une robe bleue mi-longue, un boléro en soie sauvage et une jolie petite toque. Je connaissais l'histoire de cette tenue sans qu'elle ait besoin de me la raconter : pour une occasion particulière, Noël ou son anniversaire, après avoir payé son loyer et envoyé à sa tante la pension mensuelle de Noah, elle s'était offert un nouvel ensemble. Lavé et repassé cent fois, il arrivait en bout de course.

« Et le jeune et beau pasteur ? lui demandai-je d'un ton sévère.

— Il a cinquante-cinq ans et il est marié à une dame qui ne le perd pas de vue plus d'une seconde. »

Je lui soutirai un dernier baiser, lui demandai pardon et en obtins un autre. Quelques instants plus tard, elle était partie et, de la fenêtre, je suivais du regard sa robe qui ondulait au rythme de ses pas pressés sur le trottoir. Toute la nuit, nous avions tenu des conseils de guerre et des conseils d'amour. Notre couple

avait été soumis en quatre courtes journées à des tensions qu'aucun couple ne subit en une vie. Je l'avais suppliée de fuir pendant qu'il en était encore temps, de se débarrasser du boulet que je représentais pour elle, pour Noah, pour sa carrière, et caetera, mais en vain. C'était sa destinée de rester auprès de moi. C'était la volonté de Dieu, de la voyante d'Entebbe, et de Noah.

« De Noah ? m'esclaffai-je.

— Je lui ai dit que j'avais rencontré son nouveau père, et il est ravi. »

Il m'arrive d'être trop anglais pour elle, trop fuyant, trop réservé. Il lui arrive d'être inaccessible – une Africaine en exil perdue dans ses souvenirs. Après le cambriolage de Norfolk Mansions, ma stratégie aurait consisté à changer de cache au plus vite, partir, nous réinstaller ailleurs. Au contraire, Hannah m'avait soutenu que, si les fauves étaient lâchés, réviser notre organisation attirerait l'attention sur nous. Mieux valait donc ne pas bouger et faire comme si de rien n'était. Je m'étais rangé à son avis et nous avions petit-déjeuné tranquillement avec les autres pensionnaires et non en nous cachant dans notre chambre comme des fugitifs. Après quoi, elle m'avait expédié à l'étage pour pouvoir dire un mot en privé à M. Hakim, un m'as-tu-vu à la peau huileuse qui n'était pas insensible aux charmes féminins.

« Qu'est-ce que tu lui as dit ? lui demandai-je quand elle revint en riant.

— La vérité, Salvo. Rien que la vérité. Mais pas toute la vérité. »

J'exigeai des aveux complets, en anglais.

« Je lui ai dit que nous sommes des amants en fuite. Nos familles en colère sont à notre poursuite et répandent des mensonges sur nous. Nous devons pouvoir compter sur sa protection, sinon nous chercherons une autre pension.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Qu'on peut rester encore un mois sinon plus, et qu'il nous protégera au péril de sa vie.

— Et il le fera ?

— Pour une rallonge de cinquante livres la semaine de ton argent sale, il sera courageux comme un lion. Et puis sa femme a montré le bout de son nez à la porte et elle a dit qu'elle nous protégerait pour rien, parce que, si quelqu'un l'avait protégée dans sa jeunesse, elle n'aurait jamais épousé M. Hakim. Ils ont tous les deux trouvé ça très drôle. »

Fut ensuite évoquée la délicate question des moyens de communication, dont je savais par mon expérience du Chat Room que c'était le maillon faible de tout agent clandestin. La pension de M. Hakim ne disposait pas d'un téléphone public, et le seul poste se trouvait dans la cuisine. Quant à mon portable, c'était un piège mortel, expliquai-je à Hannah, fort de mes connaissances d'initié. De nos jours, avec la technologie, un portable allumé permet de repérer quelqu'un n'importe où dans le monde en quelques secondes. Je l'ai vu faire, Hannah, j'ai vu le résultat, il faudrait que tu entendes ce que j'entends pendant mes stages d'une journée. Me laissant emporter par mon sujet, je me permis une digression sur l'art d'insérer un missile mortel dans l'antenne radio d'un portable afin de décapiter l'abonné.

« Eh bien, mon portable à moi ne te fera pas exploser », répliqua-t-elle en extrayant de son sac de voyage fonctionnel un portable aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Notre réseau secret de communication fut aussitôt établi. Je prendrais son portable et elle emprunterait celui de Grace. Si j'avais besoin d'appeler Hannah à l'église, je pourrais la joindre par l'intermédiaire de Grace.

« Et *après* l'église ? insistai-je. Quand tu seras à la recherche de Baptiste, je te contacte comment ? »

À la vue de son visage fermé, je compris qu'une fois de plus je m'étais heurté à notre fracture culturelle. Hannah n'était peut-être pas au fait des rites secrets du Chat Room, mais que savait Salvo de la communauté congolaise de Londres ou de l'endroit où se terraient ses chefs ?

« Baptiste est rentré des États-Unis il y a une semaine. Il a une nouvelle adresse et peut-être aussi un nouveau nom. Je parlerai d'abord à Louis. »

Louis était le directeur adjoint officieux du bureau européen de la Voie du Milieu, m'expliqua-t-elle, et un ami intime de

Salomé, elle-même une amie de Rose, la sœur de Baptiste qui habitait Bruxelles. En ce moment, Louis vivait caché, donc tout dépendait de si Rose était revenue du mariage de son neveu à Kinshasa. Dans le cas contraire, il serait peut-être possible de parler à Bien-Aimé, l'amant de Rose, mais pas si la femme de Bien-Aimé se trouvait à Londres.

Je m'avouai vaincu.

* * *

Je suis seul, abandonné jusqu'à ce soir. Pour me servir de mon portable, je dois, selon les règles strictes du métier que je m'impose depuis le cambriolage de Norfolk Mansions, parcourir deux kilomètres à partir de la maison de M. Hakim le long d'une rue bordée d'arbres jusqu'à un abribus. Je prends tout mon temps, je traîne même en chemin. Je m'assieds sur un banc solitaire, j'appuie sur le bouton vert, puis sur 121, puis encore sur le bouton vert. Je n'ai qu'un seul message, de Barney, l'exubérant second de M. Anderson et don Juan du Chat Room. De son nid d'aigle sur le balcon, Barney a vue sur toutes les cabines audio et sur les décolletés de toutes les femmes regardables. Son appel est un appel de routine. Ce qui serait surprenant, c'est qu'il ne m'ait pas téléphoné. Je repasse le message deux fois.

Salut, Salvo ! Vous êtes où, nom d'une pipe ? J'ai essayé à Battersea, Penelope m'a saoulé à mort. Bref, on a besoin de vous pour du tout-venant. Ce n'est pas une question de vie ou de mort, mais rappelez-nous quand même dès que vous aurez ce message pour nous dire quand vous pouvez passer. *Tschüss.*

Ce message en apparence innocent de Barney éveille en moi les plus grands soupçons. Il est toujours détendu, mais, ce matin, il est tellement détendu que je ne crois pas un mot de ce qu'il me raconte. Dès que vous aurez ce message. Où est l'urgence, si c'est du tout-venant ? Ou bien, comme je le soupçonne, a-t-il reçu l'ordre de m'attirer au Chat Room, où Philip et ses hommes de main m'attendent pour me faire subir le même sort qu'à Haj ?

J'ai repris ma marche, mais d'un pas plus alerte. Après mon fiasco chez Brinkley, j'éprouve un ardent désir de redorer mon blason et de me racheter ainsi aux yeux de Hannah. De mon humiliation jaillit une inspiration subite.

Hannah elle-même ne m'a-t-elle pas conseillé d'aller voir Anderson plutôt que sa seigneurie ? Eh bien, c'est ce que je vais faire ! Mais c'est moi qui dicterai mes termes, pas Anderson ni Barney. C'est moi, et non eux, qui aurai le choix de l'heure, du lieu et des armes. Et quand tout sera fixé, pas avant, je révélerai mon plan à Hannah !

Les détails matériels pour commencer. J'achète le Guardian dans une supérette pour récupérer de la monnaie et je marche jusqu'à une cabine téléphonique isolée qui me fait de l'œil. Construite en verre trempé, elle permet à l'utilisateur une surveillance tous azimuts et en plus elle accepte les pièces. J'installe ma musette entre mes pieds, je m'éclaircis la gorge, secoue les épaules pour les détendre et contacte Barney, comme il me l'a demandé.

« Salvo ! Vous avez eu mon message ? Merci de me rappeler ! Ça vous dirait de venir bosser cet après-midi et qu'on aille se boire une bière après ? »

Barney ne m'a pas une fois de sa vie proposé une bière, avant ou après, mais je ne relève pas. Je suis aussi détendu que lui.

« Aujourd'hui, ça ne m'arrange pas vraiment, Barney. J'ai un gros truc juridique, ennuyeux, mais payé une fortune. Je peux me débrouiller pour demain, si ça vous va, plutôt en fin de journée, entre 16 et 20 heures. »

Conformément à mon plan ingénieux, je lui tends un piège.

Barney m'a tendu un piège et je lui en tends un. La différence, c'est que lui ne sait pas que je lui tends un piège. Cette fois, il met un peu de temps à répondre. Peut-être y a-t-il quelqu'un à côté de lui.

« Et pourquoi pas maintenant, bordel ? aboie-t-il, délaissant la manière douce qui lui est si peu naturelle. Les autres chieurs, vous n'avez qu'à les repousser à plus tard. C'est pas deux heures qui vont changer grand-chose, pour eux. On vous paie bien une compensation en cas de dédit, non ? Bon, vous êtes où, là ? »

Il sait très bien où je suis, c'est affiché sur son écran. Alors pourquoi pose-t-il la question ? Pour se gagner le temps de recevoir d'autres instructions ?

« Dans une cabine téléphonique, dis-je, prétendant faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mon portable est en arrêt maladie. »

Nouvelle pause. Barney fonctionne au ralenti, aujourd'hui.

« OK, prenez un taxi et mettez ça sur votre note de frais. Le boss veut vous serrer sur son cœur. D'après lui, vous avez sauvé la nation ce week-end, même s'il ne nous dit pas comment. »

Mon cœur s'offre un double saut périlleux. Barney a fait mon jeu ! Mais je reste calme. Je ne suis pas impulsif. M. Anderson serait fier de moi.

« Je ne peux pas venir avant demain soir au plus tôt, Barney, dis-je posément. Le boss pourra me serrer sur son cœur à ce moment-là. »

Cette fois, la réaction est immédiate.

« Ça va pas, non ? Demain c'est *mercredi*, mon vieux. La sainte soirée ! »

Mon cœur fait encore quelques cabrioles, mais je ne permets à aucune note triomphaliste de s'insinuer dans ma voix.

« Alors, c'est jeudi ou rien, Barney. Je ne peux pas faire mieux, sauf si c'était hyper urgent, or vous me dites le contraire. Désolé, mais c'est comme ça. »

Je raccroche. Pas désolé du tout. Demain, c'est la sainte soirée, et la légende veut que M. Anderson n'ait pas manqué une seule sainte soirée en vingt ans. Philip et son équipe peuvent bien tambouriner à sa porte, des blocs-notes d'importance vitale avoir échappé aux flammes, des cassettes avoir disparu, le mercredi soir, c'est la sainte soirée et M. Anderson chante comme baryton dans la chorale de Sevenoaks.

Première manche gagnée. Refoulant le désir d'appeler Hannah tout de suite sur le portable de Grace pour lui raconter mon coup de génie, je compose le numéro des renseignements, qui me connectent en quelques secondes avec la correspondante culture du *Sevenoaks Argus*. Je lui sers une belle histoire sur mon oncle, premier baryton de la chorale du coin, dont c'est l'anniversaire demain, et pourrait-elle avoir l'amabilité de me

dire où et quand se réunit la chorale de Sevenoaks le mercredi soir ?

Ah, euh, ça dépend. Est-ce que je sais si mon oncle est dans la chorale *agréée* ou dans la chorale *non agréée* ?

J'avoue n'en avoir aucune idée.

Ma réponse lui donne la satisfaction de m'apprendre que Sevenoaks a la particularité de compter deux chorales. Or, à seulement trois semaines du festival national de chant à l'Albert Hall où sont inscrites les deux chorales, les pronostics donnent les deux bien placées pour remporter un prix.

Peut-être pourrait-elle m'expliquer la différence entre les deux ?

Elle le peut, mais ça doit rester entre nous. *Agréée*, ça signifie liée à une Église qui a pignon sur rue, de préférence l'Église d'Angleterre, mais pas forcément. Ça signifie qu'il y a des professeurs et des chefs expérimentés, certes, mais pas professionnels, faute de moyens. Ça signifie un recrutement local et aucun chanteur extérieur invité.

Et non agréée ?

Non agréée, mais, là encore, ça reste entre nous, ça signifie *pas* d'Église, du moins pas d'Église reconnue ; ça signifie de l'argent frais, ça signifie pouvoir acheter, emprunter ou voler tout chanteur extérieur sur lequel on peut mettre la main, peu importe ce que ça coûte, ça signifie qu'il n'y a aucune obligation de résidence et que la chorale fonctionne presque comme une équipe de foot professionnelle. Est-ce bien clair ?

C'est limpide. M. Anderson n'a jamais de sa vie fait quelque chose de non agréé.

Je rentrai à la pension de M. Hakim en faisant ce que Maxie qualifierait de détours tactiques et m'empressai d'appeler Hannah avec la ferme intention de l'informer de mes progrès. C'est Grace qui décrocha et m'annonça des nouvelles inquiétantes.

« Hannah en a pris un coup au moral, Salvo. Il y a tellement de mauvais coucheurs, dans ces bonnes œuvres, que c'est à se demander comment elles font pour rester bonnes. »

Quand elle me passa Hannah, je reconnus à peine sa voix. Elle parlait anglais.

« Si on était juste un tantinet moins noirs, Salvo… Si on avait un petit peu de blanc dilué dans les veines… Je ne parle pas de toi ; toi, ça va. Mais nous, on dérange. On est noirs de chez noir, rien à faire, dit-elle d'une voix plus faible avant de se reprendre : On a trois gosses qui devaient loger chez une Mme Lemon. Ils ne l'ont jamais vue, cette brave Mme Lemon, mais ils l'aiment, tu vois ?

— Je vois.

— Deux nuits dans sa pension au bord de la mer, c'est un rêve pour eux.

— Ça se comprend. »

Nouvelle pause, le temps qu'elle se ressaisisse.

« En bonne chrétienne qu'elle est, Mme Lemon faisait ça gratuitement. Il y a même une de mes petites du catéchisme, Amelia, qui a peint un soleil brillant sur la mer, et ce soleil, c'était un gros citron souriant, parce que *lemon*, tu vois ?

— Je vois.

— Eh bien, maintenant, Mme Lemon ne se sent pas très bien, annonça-t-elle, haussant la voix sous l'effet de sa colère pour imiter Mme Lemon : « C'est mon cœur, très chère. Je dois éviter toute contrariété. C'est que… je ne savais pas, voyez-vous. On pensait que les enfants étaient juste pauvres. » »

Grace reprit son téléphone, et sa voix était aussi caustique que celle de Hannah.

« Il y a un café sympathique à mi-chemin sur la route de Bognor où ils accueillent les groupes. Hannah et moi, on a passé un accord avec ce café sympathique : trente croquettes de poulet, le repas gratuit pour les accompagnatrices et le chauffeur, une boisson non alcoolisée par personne, tout ça pour cent livres. C'est correct ?

— Tout à fait correct, Grace, très raisonnable, d'après ce que tu me dis.

— Ça fait une quinzaine d'années que notre chauffeur amène des groupes dans ce café sympathique. Des écoliers, toutes sortes de gamins, mais toujours des Blancs. Quand le propriétaire a compris que les nôtres allaient être noirs, il s'est soudain rappelé qu'il avait une nouvelle politique : « C'est à cause des retraités. Ils viennent pour le calme, vous comprenez.

C'est pour ça qu'on n'accepte pas les enfants, sauf les enfants blancs. »

— Tu sais quoi, Salvo ? fit une Hannah de nouveau combative en reprenant le téléphone.

— Quoi, ma chérie ?

— Le Congo devrait envahir Bognor. »

Je ris, elle aussi. Devais-je lui parler de mon plan ingénieux au risque d'ajouter à ses soucis, ou attendre plus tard ? Attendre, me dis-je en moi-même. Elle a assez de pain sur la planche, avec Baptiste à retrouver.

Pour mener à bien mon plan ingénieux, il fallait noircir du papier.

Pendant cinq heures, sans rien pour me sustenter qu'un reste de lasagnes froides, je travaille sur mon ordinateur portable. À l'aide d'extraits choisis dans mes cassettes et mes blocs-notes, que je traduis en anglais si nécessaire, et d'un florilège de citations de Philip au téléphone satellite, je rédige une dénonciation accablante du complot dont M. Anderson m'a assuré qu'il servirait notre pays. J'exclus le traditionnel *Cher Monsieur* pour attaquer par *Sachant que vous êtes un homme d'honneur et de probité*. Sachant aussi qu'il lit lentement, méticuleusement, et qu'il apprécie un style dépouillé, je me limite à vingt pages bien compilées, incluant en appendice un rapport sur le cambriolage de Norfolk Mansions. Dans une dernière envolée, j'intitule mon œuvre *J'accuse !* comme le brûlot d'Émile Zola en soutien du capitaine Dreyfus, bel exemple d'opiniâtreté morale cher au frère Michael. Je copie le tout sur disquette et descends vite trouver Mme Hakim, très férue d'informatique. Ayant remisé cassettes et blocs-notes dans leur cachette derrière notre armoire branlante avec mon exemplaire de *J'accuse !* et discrètement détruit la disquette, par sécurité, avant de la jeter dans la poubelle de cuisine de Mme Hakim, j'écoute le journal de 18 heures et me réjouis de constater qu'il n'y a toujours pas de nouvelles inquiétantes sur un *zèbre* fou en cavale.

* * *

Les modalités fixées pour notre rencontre avec Baptiste ne me firent pas forte impression, mais je m'y attendais. Puisqu'il refusait de divulguer son adresse actuelle, lui et Hannah, sans me consulter, étaient convenus qu'elle m'amènerait au café Rico de Fleet Street à 22 h 30. De là, un compagnon d'armes anonyme nous conduirait dans un lieu de rendez-vous anonyme. Ma première pensée fut pour les cassettes et les blocs-notes. Devais-je les emporter avec moi ou les laisser dans leur cachette ? Je ne pouvais envisager de les remettre à Baptiste lors de notre première rencontre, mais, par loyauté envers Hannah, je savais qu'il me fallait les emporter.

Étant donné sa déconvenue de la matinée et ses efforts de l'après-midi, je m'attendais à la trouver morose, mais, à mon grand soulagement, tel ne fut pas le cas. La cause directe de sa bonne humeur était Noah, avec qui elle avait eu une longue conversation à peine une heure plus tôt. Comme d'habitude, elle s'était d'abord entretenue avec sa tante pour savoir s'il y avait de mauvaises nouvelles, mais celle-ci lui avait dit : « Il va te raconter ça lui-même, Hannah », et lui avait passé Noah.

« Il est troisième de sa classe, Salvo, tu te rends compte ? m'apprit-elle, radieuse. On a parlé anglais ensemble et il commence à vraiment bien se débrouiller, j'étais ébahie. Et, hier, l'équipe de foot de son école a gagné le championnat du Kampala des moins de dix ans, et Noah a failli marquer un but. »

Je partageais son euphorie quand une BMW mauve dont toutes les fenêtres crachaient du rap s'arrêta devant le café dans un crissement de pneus. Le conducteur portait des lunettes noires et une barbe en pointe façon Dieudonné. L'Africain bien découplé assis à côté de lui me rappela Franco. Nous sautâmes dans la voiture, et le chauffeur enfonça le champignon. La BMW fila vers le sud en slalomant sans grand respect pour les feux ou les couloirs de bus, cahota sur les nids-de-poule d'une friche industrielle jonchée de pneus usés, puis fit une embardée pour éviter trois gamins entassés sur un fauteuil roulant qui déboulaient d'une petite rue en écartant les bras comme des acrobates. Le chauffeur se gara, cria : « Descendez ! », fit demi-tour et repartit en vrombissant, nous laissant dans une ruelle

pavée malodorante. Au-dessus des cheminées victoriennes, d'immenses grues nous toisaient telles des girafes sous le ciel nocturne orangé. Deux Africains s'approchèrent d'un pas nonchalant. Le plus grand des deux portait une redingote en soie et beaucoup de bijoux en or.

« C'est lui, le type qui veut pas dire son nom ? » demanda-t-il à Hannah en swahili congolais.

Salvo, *tu ne parles que l'anglais, m'avait-elle averti. Quelqu'un qui connaît nos langues se fait remarquer*. En contrepartie, j'avais obtenu d'elle que, pour cette entrevue, nous nous présentions comme des relations et non comme des amants. C'était à cause de moi qu'elle se retrouvait impliquée dans cette affaire, et j'étais bien décidé à l'en tenir éloignée le plus possible.

« Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? demanda le plus petit des deux hommes, en swahili lui aussi.

— C'est personnel, c'est pour Baptiste », rétorqua Hannah.

Le plus grand s'avança vers moi et palpa ma musette de ses doigts effilés pour en estimer le poids et le contenu, mais sans l'ouvrir. Son collègue fermant la marche, nous montâmes derrière lui un perron de pierre pour entrer dans un bâtiment où nous accueillit encore du rap. Dans un café éclairé au néon, de vieux Africains chapeautés regardaient sur un gigantesque écran plasma un orchestre congolais se démener. Les hommes buvaient de la bière, les femmes du jus de fruits. À d'autres tables, des garçons encapuchonnés se parlaient à voix basse. En haut d'un escalier, nous entrâmes dans un salon où les murs étaient recouverts de papier tontisse, les sols de tapis en léopard synthétique et les canapés de chintz. Au mur était accrochée la photo d'une famille africaine endimanchée, les parents au centre, les sept enfants de part et d'autre en ordre de taille décroissant. Hannah prit place sur le canapé, moi sur une chaise en face d'elle. L'homme le plus grand faisait le guet près de la porte, battant du pied au rythme de la musique montant du café.

« Vous voulez boire quelque chose ? Un Coca ? »

Je fis non de la tête.

« Et elle ? »

Un véhicule s'arrêta sans bruit dans la rue. Nous parvinrent le double bruit sourd à l'ouverture et à la fermeture de la portière d'une voiture de luxe, puis des pas qui montaient l'escalier. Baptiste, c'était Haj, la grâce en moins. Soigné de sa personne, élancé, le visage hâve, il portait des vêtements de marque, des lunettes de soleil Ray Ban, une veste en daim, des boots brodées de chapeaux de cow-boy, des colliers en or et une Rolex en or au poignet droit. Il avait quelque chose d'irréel, comme si non seulement les vêtements mais aussi le corps qu'ils recouvraient avaient été achetés récemment. Tout heureuse de le voir, Hannah se leva d'un bond en criant son nom. Sans répondre, il ôta sa veste et la jeta sur un siège, puis murmura « Casse-toi » à notre guide, qui disparut dans l'escalier. Jambes écartées, bassin en avant, Baptiste ouvrit alors les bras, invitant Hannah à l'étreindre, ce qu'elle fit après un instant de perplexité et avant d'éclater de rire.

« Mais qu'est-ce que l'Amérique a fait de toi, Baptiste ? protesta-t-elle en anglais, comme nous en étions convenus. Tu as l'air si… si *riche* tout d'un coup ! »

Sur quoi, toujours sans un mot et avec une possessivité exagérée, il l'embrassa trois fois sur les joues tout en me jaugeant.

* * *

Hannah avait repris sa place sur le canapé. J'étais toujours assis en face d'elle, ma musette près de moi. Plus détendu que nous, Baptiste s'était affalé dans un fauteuil tendu de brocart, jambes écartées en direction de Hannah, comme s'il avait l'intention de l'y enserrer.

« Alors, c'est quoi, le problème ? » demanda-t-il, les pouces enfoncés dans sa ceinture Gucci à la manière de Blair et de Bush.

Je pris des gants, bien conscient que mon premier devoir était de le préparer pour le choc que j'allais lui asséner. Avec le plus de douceur possible – et, je l'admets rétrospectivement, une pointe de verbosité à la Anderson –, je l'avertis que ce que j'avais à lui dire allait sans doute le contraindre à reconsidérer

certaines allégeances et certains espoirs concernant un homme politique congolais respecté et charismatique.

« C'est du Mwangaza que vous parlez ?

— Hélas, oui », me désolai-je.

Je ne prenais aucun plaisir à lui annoncer de mauvaises nouvelles, lui dis-je, mais j'avais fait une promesse à une personne de ma connaissance dont je tairais le nom, et je devais maintenant m'en acquitter. Il s'agissait en fait d'un avatar que Hannah et moi, après en avoir longuement débattu, avions décidé de créer. J'ajouterai qu'il y a peu de choses qui me déplaisent autant que de parler à des lunettes noires. Il m'est même arrivé d'aller jusqu'à demander à mes clients de les enlever au motif qu'elles bridaient ma capacité de communication. Mais, par égard pour Hannah, je décidai de refréner mon agacement.

« C'est quoi, cette personne ? Un mec ? Une bonne femme ?

— Désolé, je ne souhaite pas divulguer cette information, répliquai-je, bien content de cette occasion d'avoir d'emblée la haute main sur la conversation. Pour simplifier, nous dirons *il,* ajoutai-je, conciliant. Et cet *ami*, parfaitement honorable et digne de confiance selon moi, accomplit pour le gouvernement des tâches hautement confidentielles.

— Quel gouvernement, putain ? Le gouvernement britannique ? cracha-t-il avec, lorsqu'il dit *britannique*, un sourire méprisant qui, associé aux Ray Ban et à son accent américain, m'eût hérissé s'il ne s'était agi d'un ami que Hannah estimait.

— Les tâches qui incombent à mon ami lui donnent régulièrement accès aux transmissions et autres formes de communication entre les nations africaines et les entités européennes avec lesquelles ces nations sont en rapport.

— Mais, bordel, c'est quoi, ces entités ? Vous voulez dire des gouvernements ou quoi ?

— Pas forcément des gouvernements, Baptiste. Ces entités ne sont pas toutes des nations. Beaucoup sont plus puissantes et moins officielles que les nations. Et plus riches, aussi. »

Je jetai un coup d'œil vers Hannah pour qu'elle m'encourage, mais elle avait fermé les yeux, comme si elle était en prière. Je décidai d'aller droit au but.

« Et ce que cet ami m'a dit, sous le sceau du secret et non sans déchirements, c'est qu'une rencontre secrète a récemment eu lieu sur une île située quelque part en mer du Nord, expliquai-je avant de marquer une pause pour lui permettre d'intégrer cette information. Une rencontre entre votre Mwangaza – je suis désolé d'avoir à vous le dire –, les représentants de certaines milices du Congo oriental et ceux d'un syndicat anonyme offshore d'investisseurs internationaux, précisai-je en guettant des signes de compréhension sur le bas de son visage, mais en n'y voyant guère qu'un léger pincement de lèvres. Au cours de cette conférence, ils se sont mis d'accord pour monter ensemble un coup d'État contre le Kivu avec l'aide de mercenaires occidentaux et africains, poursuivis-je, attendant en vain un semblant de réaction. Un coup d'État déguisé. Officieux. Grâce aux milices avec lesquelles ils se sont entendus. Une des milices est composée d'unités maï-maï, l'autre de Banyamulenge. »

Mon instinct m'ayant soufflé de laisser Haj et Luc en dehors de l'affaire, je regardai encore une fois Baptiste pour voir comment il réagissait. Ses Ray Ban semblaient braquées sur la poitrine de Hannah.

« Le but avoué de l'opération est de créer un Kivu démocratique, fraternel et unifié, nord et sud, insistai-je d'une voix plus forte. Le véritable objectif est quelque peu différent : le Syndicat compte faire main basse sur tous les minerais du Congo oriental, dont d'immenses réserves de coltan, et ainsi dégager des millions de dollars pour les investisseurs, et absolument rien pour la population du Kivu. »

Pas un signe de tête, aucun changement dans l'orientation des Ray Ban.

« Le peuple va se faire voler, arnaquer, comme d'habitude, protestai-je, avec l'impression de ne plus parler qu'à moi-même. C'est toujours la même histoire, c'est de l'exploitation déguisée. Et Kinshasa fait partie du complot, ajoutai-je, abattant la carte maîtresse que j'avais gardée dans ma manche pour la fin.

Kinshasa fermera les yeux à condition de toucher sa part du gâteau, en l'occurrence la part du peuple. Tout entière. »

Le bruit d'un enfant qui crie et que l'on calme nous parvint depuis l'étage. Hannah eut un sourire lointain, mais pour l'enfant, pas pour moi. Le visage fermé de Baptiste n'avait pas bougé d'un iota, et son impassibilité commençait à paralyser mes capacités narratives.

« Et ça se serait passé quand, ces conneries ?

— Vous voulez dire, quand est-ce que j'ai parlé à mon ami ?

— Mais non, putain, la rencontre sur l'île, mec. C'était quand ?

— Je l'ai dit : récemment.

— Je sais pas ce que ça veut dire *récemment*. Récemment comment ? Récemment quand ?

— Dans la semaine qui vient de s'écouler, répondis-je, parce que, dans le doute, ne t'éloigne pas trop de la vérité.

— Il y était, votre copain anonyme à la con ? Il était sur l'île avec eux ? Il a entendu les palabres ?

— Il a étudié les documents, les rapports. Je vous l'ai dit.

— Il a étudié les documents, il s'est dit « Putain de bordel de merde », et il est venu vous voir, vous.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il a une conscience morale. Il a pris la mesure de la supercherie. Il aime le Congo. Il réprouve que des gens déclenchent des guerres dans des pays tiers pour leur propre profit. Ça ne vous suffit pas, comme raison ? »

De toute évidence, ça ne lui suffisait pas.

« Et pourquoi vous, mec ? C'est le genre progressiste blanc, et vous êtes tout ce qu'il a pu trouver comme Noir à contacter ?

— Il est venu me voir parce qu'il se sent concerné. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus. C'est un vieil ami. Je ne dirai pas comment nous nous sommes connus. Il savait que j'avais des liens avec le Congo et que j'ai du cœur.

— Mon cul, oui ! C'est du foutage de gueule, ça. »

Il se leva d'un bond et arpenta la pièce, ses bottes texanes glissant sur l'épais tapis doré. Après deux longueurs, il vint se planter devant Hannah.

« Supposons que je le croie, cet enfoiré, lui dit-il en me désignant de sa tête émaciée. Supposons que je suppose que je le croie. Supposons que tu aies bien fait de me l'amener. Il serait pas à moitié rwandais, par hasard ? Moi, j'ai bien l'impression qu'il est à moitié rwandais. Je crois que c'est ça qui explique son attitude.

— Baptiste ! murmura Hannah sans qu'il lui prête attention.

— D'accord, ne réponds pas. Voyons les faits. C'est quoi, les faits ? Ton pote, là, il te saute, pas vrai ? Le pote de ton pote sait qu'il te saute, alors il vient voir ton pote. Et il raconte à ton pote une histoire que ton pote te répète parce qu'il te saute. Cette histoire te rend furieuse, normal, alors tu m'amènes ton pote qui te saute pour qu'il raconte tout une deuxième fois, et c'est exactement là-dessus que comptait le pote de ton pote. On appelle ça de la *désinformation*. Les Rwandais sont très forts, rayon désinformation. Ils ont des gens qui passent leur temps à ça. Laisse-moi t'expliquer comment ça fonctionne. D'accord ? »

Toujours debout devant Hannah, il tourna vers moi ses yeux camouflés par les Ray Ban, puis vers elle.

« Voilà comment ça fonctionne. Un grand homme, un très grand homme – c'est du Mwangaza que je parle –, envoie un message d'espoir à mon pays : paix, prospérité, fraternité, unité. Mais ce grand homme n'est pas un ami des Rwandais. Il sait que sa vision ne peut devenir réalité tant que les Rwandais continueront à utiliser notre pays comme champ de bataille pour leurs putains de guerres, à coloniser notre économie et notre peuple et à envoyer des bandes d'assassins nous éliminer. Alors, il les déteste, ces pourris, et eux le détestent, et ils me détestent, moi. Tu sais combien de fois ils ont essayé de me supprimer, ces enfoirés ? Eh bien, maintenant, ils essaient de supprimer le Mwangaza. Comment ? En répandant un mensonge dans son camp. Quel mensonge ? Tu viens de l'entendre, de la bouche du pote qui te saute : « *Le Mwangaza s'est vendu à l'homme blanc ! Le Mwangaza a hypothéqué nos droits auprès des nantis de Kinshasa !* » »

Abandonnant Hannah, il vint se placer devant moi, forçant la voix pour couvrir le rap qui nous parvenait à travers le tapis doré.

« Est-ce que, par le plus grand des hasards, il vous est jamais venu à l'idée qu'une seule petite allumette au Kivu peut foutre le feu à toute la région ? Est-ce que vous en avez conscience, de ça ? »

Je dus opiner du chef.

« Eh ben, la petite allumette à la con, c'est vous, même si ça vous plaît pas, même si vous êtes bourré de bons sentiments. Et votre pote anonyme qui aime tant le Congo et qui veut le protéger de l'envahisseur blanc, c'est un sale cafard rwandais. Et n'allez pas croire que c'est le seul, parce qu'on doit bien avoir vingt sources différentes qui nous servent la même histoire, comme quoi le Mwangaza est le plus grand antéchrist de tous les temps. Au fait, vous jouez au golf ? Un sport noble, le golf… Vous êtes golfeur, oui ou merde ?

— Non, il ne joue pas au golf, murmura Hannah à ma place quand je secouai la tête.

— Votre grande sauterie, là, vous avez dit que c'était la semaine dernière. C'est bien ça ? »

D'une inclinaison de tête, je fis signe que oui.

« Vous savez où il était, cette semaine, le Mwangaza ? Tous les jours de la semaine sans exception, tous les matins et tous les après-midi ? Vérifiez ses green fees. À Marbella, au sud de l'Espagne, il se payait un séjour golf avant de rentrer au Congo continuer son héroïque campagne pour un pouvoir pacifique. Et vous savez où j'étais, moi, tous les jours de cette foutue semaine jusqu'à hier ? Vérifiez mes green fees. À Marbella, en train de jouer au golf avec le Mwangaza et ses fidèles associés. Alors peut-être bien que vous devriez dire à votre pote de se foutre son île dans le cul et ses bobards avec. »

Pendant tout son discours, sa Rolex avec bracelet en or dix-huit carats et phases de la lune m'avait attiré l'œil. Plus il parlait, plus elle me semblait massive et perturbante.

« Vous allez quelque part ? Vous voulez qu'on vous ramène ? Vous voulez un taxi ? demanda-t-il à Hannah en swahili.

— Non, ça va.

— Le pote qui te saute, là, il a quelque chose pour moi dans son sac ? Des écrits diffamatoires ? De la coke ?

— Non.

— Quand tu te seras lassée de lui, préviens-moi. »

Je la suivis pour traverser le café et sortir dans la rue. Une limousine Mercedes noire neuve était garée en double file, le chauffeur au volant. De la vitre arrière, une Noire portant une robe décolletée et une étole de fourrure blanche nous regardait fixement comme si elle nous appelait au secours.

17

Hannah n'était pas femme à pleurer pour un rien. La voir assise sur le lit de Mme Hakim à une heure du matin, vêtue de sa chemise de nuit d'enfant de la Mission, le visage enfoui dans les mains, les larmes roulant entre ses doigts, me plongea dans des abîmes de compassion jusque-là insondés.

« Nous ne pouvons rien faire qui puisse nous sauver, Salvo, affirma-t-elle entre deux sanglots lorsque je l'eus convaincue de se redresser. Ce dont nous rêvons est tellement merveilleux. La paix. L'unité. Le progrès. Mais nous sommes congolais. Chaque fois que nous avons un rêve, nous revenons à la case départ, si bien que demain n'arrive jamais. »

Quand j'eus fait tout mon possible pour la consoler, je préparai des œufs brouillés, du pain grillé et du thé tout en lui racontant ma journée. Décidé à ne pas ajouter à son chagrin par des sujets litigieux, j'omis soigneusement de mentionner certains coups de fil que j'avais donnés ou certain document secret intitulé *J'accuse !* que j'avais caché derrière l'armoire. Dans douze petites heures, elle partirait pour Bognor. Il valait bien mieux attendre son retour, que j'aie mis mon plan en œuvre et tout réglé. Quand je lui suggérai d'aller dormir, elle secoua la tête, l'air ailleurs, et me dit qu'elle voulait réécouter la chanson.

« La chanson de Haj. Celle qu'il chantait après avoir été torturé.

— Maintenant ?

— Maintenant. »

Ne cherchant qu'à la satisfaire, je sortis la D.A.T. en question de sa cachette.

« Tu as la carte de visite qu'il t'a donnée ? »

J'allai la lui chercher. Elle en examina le recto, où la frise animalière lui arracha un sourire, puis la retourna et en étudia le verso, sourcils froncés. Elle coiffa mon casque, alluma le

magnétophone et sombra dans un silence impénétrable dont j'attendis patiemment qu'elle sorte.

« Est-ce que tu respectais ton père, Salvo ? me demanda-t-elle après une deuxième écoute.

— Bien sûr. Énormément. Et toi aussi, j'en suis sûr.

— Et Haj aussi respecte son père. En bon Congolais, il respecte son père et il lui obéit. Tu crois vraiment qu'il pourrait aller lui dire : « Papa, ton ami de toujours, ton allié politique le Mwangaza est un menteur » s'il n'a pas la moindre preuve à lui montrer… pas même de marques sur le corps si ses tortionnaires ont bien fait leur travail ?

— Hannah, s'il te plaît. Tu es morte de fatigue et tu as eu une journée épouvantable. Viens te coucher, la suppliai-je en lui posant la main sur l'épaule, mais elle la repoussa doucement.

— C'est pour toi qu'il chantait, Salvo. »

Je reconnus que c'était là l'impression que j'avais eue.

« Alors que penses-tu qu'il essayait de te dire ?

— Qu'il avait survécu et qu'on aille tous se faire foutre.

— Alors pourquoi t'a-t-il donné son adresse mail ? L'écriture est tremblée. C'est après avoir été torturé qu'il l'a rajoutée, pas avant. Pourquoi ?

— À tous les coups il racolait la clientèle pour ses boîtes de nuit, plaisantai-je maladroitement.

— Haj est en train de te dire de le contacter, Salvo. Il a besoin de ton aide. Il est en train de te dire : « Aide-moi, envoie-moi tes enregistrements, envoie-moi les preuves de ce qu'ils m'ont fait. » Il lui faut ces preuves. Il veut que tu les lui fournisses. »

Étais-je obtus, ou simplement perspicace ? Pour moi, Haj était un play-boy, pas un chevalier en armure. Le pragmatisme français et la belle vie l'avaient corrompu. Trois millions de dollars d'ici à lundi soir en étaient la preuve flagrante. Devais-je briser les illusions de Hannah ou passer avec elle un accord que j'espérais bien ne pas être obligé d'honorer ?

« Tu as raison, il veut les preuves. On va lui envoyer les enregistrements. C'est le seul moyen.

— Comment ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— C'est simple comme bonjour. Tout ce qu'il nous faut, c'est quelqu'un qui a l'équipement nécessaire… un ingénieur du son

ou un magasin de musique. Ils nous font un fichier son à partir de la D.A.T., on l'envoie à Haj par mail, et le tour est joué.

— Non, Salvo, le tour n'est pas joué, contra-t-elle avec une moue, changeant à contrecœur son fusil d'épaule alors que je venais moi-même d'en faire autant.

— Pourquoi ?

— Ça représenterait un crime énorme pour toi. Haj est congolais, lui, et il s'agit de secrets britanniques. De cœur, tu es anglais. Mieux vaut renoncer. »

J'allai chercher un calendrier. Il restait encore onze jours avant la date fixée pour le putsch de Maxie, lui fis-je remarquer en m'agenouillant près d'elle. Alors, rien ne pressait, non ?

Probablement pas, admit-elle du bout des lèvres. Mais plus tôt Haj serait prévenu, mieux cela vaudrait.

Je lui objectai subtilement que nous pouvions encore attendre quelques jours, même une semaine sans difficulté, songeant en moi-même à la lenteur laborieuse avec laquelle M. Anderson opérait ses petits miracles.

« Une semaine ? Pourquoi attendrait-on une semaine ? dit-elle en fronçant de nouveau les sourcils.

— Parce que d'ici là on n'aura peut-être même plus besoin de l'envoyer. Peut-être qu'ils se seront dégonflés. Ils savent qu'on est sur le coup. Peut-être qu'ils vont tout annuler.

— Et comment on saura qu'ils ont tout annulé ? »

Faute de réponse pertinente, il y eut entre nous un silence embarrassé tandis qu'elle reposait la tête sur mon épaule, l'air pensif.

« Dans quatre semaines, c'est l'anniversaire de Noah, annonça-t-elle soudain.

— Absolument, et on lui a promis de lui trouver un cadeau ensemble.

— Ce dont il a le plus envie, c'est d'aller rendre visite à ses cousins de Goma et je ne veux pas qu'il aille se promener dans une zone de combats.

— Ce ne sera pas le cas. Attends juste quelques jours de plus. Au cas où il se passerait quelque chose.

— Comme quoi, par exemple ?

— Ce ne sont pas tous des monstres. La raison l'emportera peut-être. »

Sur quoi elle se redressa en me regardant comme un patient qu'elle soupçonnerait de mentir sur ses symptômes.

« Cinq jours, l'implorai-je. Le sixième jour, on envoie tout à Haj. Ça lui laisse encore largement le temps. »

Je me rappelle aussi une autre conversation qui a eu des répercussions ultérieures. Allongés dans les bras l'un de l'autre, nous avions pour un temps oublié nos soucis, quand Hannah se mit à parler de Wojtek, le Polonais givré qui était le petit ami de Grace.

« Tu sais ce qu'il fait, comme métier ? Il travaille à Soho, dans un studio d'enregistrement pour groupes de rock. Il bosse toute la nuit, il rentre à la maison le matin complètement défoncé et ils font l'amour toute la journée.

— Et alors ?

— Et alors je peux aller le voir, il me fera un prix.

— Hannah, il est hors de question que tu sois complice, dis-je en me redressant à mon tour. Si quelqu'un doit envoyer ces enregistrements à Haj, ce sera moi. »

J'interprétai son absence de réponse comme une capitulation. Après un réveil tardif, il nous fallut boucler les bagages en hâte. Sur la suggestion de Hannah, je descendis pieds nus demander à M. Hakim de nous dénicher un taxi, et la trouvai à mon retour debout devant l'armoire branlante. Elle tenait à la main ma musette qui, dans le branle-bas, avait dû glisser de sa cachette, mais, Dieu merci, pas mon précieux *J'accuse !*

« Attends, laisse-moi faire, intervins-je en remettant le sac à sa place, fort de ma grande taille.

— Oh, Salvo », dit-elle d'un ton apparemment reconnaissant.

Elle n'était encore qu'à moitié vêtue, ce qui nous fut fatal.

* * *

La liaison directe de la gare routière de Victoria à Sevenoaks avait mis en place des cars supplémentaires pour les voyageurs qui, depuis les attentats, préféraient la route au train. Je

m'approchai prudemment de la queue, conscient de ma couleur de peau et du bonnet à pompon rabattu sur mes oreilles. J'avais fait une partie du trajet à pied et l'autre dans des bus dont j'étais descendu à la dernière minute deux fois pour semer d'éventuels poursuivants. La contre-surveillance est une activité éreintante. Quand le vigile de la gare routière m'avait fouillé de la tête aux pieds, j'en étais presque arrivé à souhaiter qu'il m'identifie et qu'on en ait fini. Mais il n'avait rien trouvé à redire à l'enveloppe brune libellée *J'accuse !* pliée en deux dans la poche intérieure de ma veste en cuir. D'une cabine téléphonique de Sevenoaks, j'appelai Grace sur son portable et la surpris en plein fou rire. Manifestement, le trajet en car jusqu'à Bognor avait été mouvementé.

« Cette Amelia ! Elle a vomi, tu ne peux pas imaginer, Salvo. Il y en avait partout, dans le car, sur sa robe et ses chaussures neuves. Hannah et moi, on était là, avec des serpillières, à essayer de limiter les dégâts !

— Allô, Salvo ?

— Je t'aime, Hannah.

— Moi aussi, je t'aime, Salvo. »

J'avais obtenu l'absolution. Je pouvais continuer.

* * *

L'école mixte St Roderic se trouvait dans un quartier verdoyant en périphérie du vieux Sevenoaks. Parmi les maisons cossues aux allées de gravier impeccables où étaient garées des voitures neuves se dressait une réplique du Sanctuaire à laquelle ne manquaient ni les tourelles, ni les créneaux, ni la sinistre horloge. Son Memorial Hall de verre et de brique avait été bâti grâce aux dons de parents et d'anciens élèves reconnaissants. Une flèche fluorescente guidait les visiteurs vers une cage d'escalier carrelée. Montant derrière de corpulentes dames, j'atteignis une galerie lambrissée et pris un siège à côté d'un vieux pasteur aux cheveux blancs immaculés comme ceux de Philip. En bas, les soixante membres de la chorale (agréée) de Sevenoaks formaient un U comme à la parade. Perché sur une

tribune, un homme en veste de velours et nœud papillon haranguait ses ouailles sur le thème de l'indignation.

« C'est très bien de la ressentir, encore faut-il nous la faire entendre. Pensons-y un instant. Les marchands se sont installés dans le temple. Que pourrait-il y avoir de pire ? Rien d'étonnant à ce que nous soyons indignés. Qui ne le serait ? Donc, beaucoup d'indignation. Et attention à nos S, les ténors en particulier. Allez, on recommence. »

On recommença. S'appliquant à exprimer pleinement son indignation, M. Anderson gonfla sa poitrine, ouvrit la bouche et soudain posa sur moi un regard si intense, si exclusif qu'on eût dit qu'il n'y avait que moi au balcon, voire dans toute la salle. Au lieu d'émettre un son, sa bouche se referma aussitôt. Tous autour de lui chantaient et le chef, face à eux sur sa tribune, agitait ses petits bras gainés de velours sans se rendre compte que M. Anderson, ayant rompu les rangs, se tenait de toute sa hauteur à côté de lui, le visage cramoisi de gêne. Mais le chœur, lui, s'en rendit compte, et peu à peu les voix s'éteignirent. Ce qui se passa alors entre M. Anderson et son chef de chœur, je ne le saurai jamais car j'étais déjà redescendu me poster devant les portes menant à la grande salle. Je fus rejoint par une dame entre deux âges vêtue d'un cafetan et par une adolescente râblée qui, si l'on faisait abstraction de ses cheveux verts et de ses piercings aux sourcils, était le portrait craché de son distingué père. Quelques secondes plus tard, le corps massif de M. Anderson passa la porte. Regardant derrière moi comme si j'étais transparent, il s'adressa à ses femmes d'un ton impérieux :

« Mary, je vais vous demander de rentrer m'attendre à la maison, toutes les deux. Ginette, ne fais pas cette tête-là. Prends la voiture, s'il te plaît, Mary. Je trouverai un autre moyen de transport si besoin est. »

Ses yeux charbonneux me prenant à témoin de l'affront qu'on lui infligeait, la jeune Ginette se laissa entraîner par sa mère. Alors seulement M. Anderson parut-il me voir.

« Salvo, vous avez interrompu ma répétition. »

J'avais préparé un petit discours invoquant l'estime que je lui portais, mon respect de ses nobles principes et les multiples

occasions où il m'avait enjoint de lui confier mes ennuis plutôt que de les enfouir en moi. Mais le moment n'était pas venu de le prononcer.

« C'est à propos du putsch, monsieur. Ma mission du week-end. Il ne servira pas du tout l'intérêt du pays, il servira au pillage du Congo. »

Dans le couloir carrelé de vert étaient exposés les dessins des élèves. Après deux premières portes verrouillées, la troisième s'ouvrit. Au bout de la salle de classe, derrière deux bureaux se faisant face, s'étalait sur le tableau noir un problème d'algèbre, ma plus mauvaise matière.

* * *

M. Anderson m'écouta jusqu'au bout.

Je fus bref, ce qui lui convint puisque lui-même est bavard. Gardant les coudes posés sur le bureau et les mains jointes sous son large menton, il ne me quitta pas des yeux, même lorsque j'abordai l'épineux dilemme dont il se considère le dépositaire : conscience individuelle contre raison d'État. Devant lui se trouvait mon exemplaire de *J'accuse !* Il chaussa ses lunettes de presbyte et plongea la main sous sa veste pour attraper son portemine en argent.

« Le titre est de vous, Salvo ? Vous m'accusez.

— Pas vous, monsieur Anderson, eux. Lord Brinkley, Philip, Tabizi, le Syndicat. Ceux qui manipulent le Mwangaza à des fins d'enrichissement personnel et qui, pour ce faire, déclenchent une guerre au Kivu.

— Tout est là ? Vous avez tout mis par écrit ?

— À votre seule intention, monsieur. Il n'y a pas de copie. »

La pointe du portemine en argent prit lentement son envol.

« Ils ont torturé Haj, ajoutai-je pour me soulager de ce poids d'entrée de jeu. Ils ont utilisé un aiguillon à bétail. C'est Spider qui l'a fabriqué. »

Sans interrompre sa lecture, M. Anderson se sentit obligé de me reprendre :

« Torture, c'est un mot très connoté, Salvo. Je vous suggère de l'utiliser avec précaution. Je veux dire, le mot. »

Après cet échange, je me forçai à me calmer pendant qu'il lisait, tantôt fronçant le sourcil, tantôt griffonnant une note en marge, tantôt poussant un soupir agacé quand il rencontrait une imprécision dans ma prose. En une occasion, il retourna quelques pages en arrière pour comparer ce qu'il était en train de lire avec un passage antérieur, et il secoua la tête. Une fois arrivé à la dernière page, il revint à la première en commençant par le titre, puis, se léchant le pouce, se reporta à la fin, comme s'il vérifiait qu'il n'avait rien omis ni méjugé avant de poser sa note d'examinateur.

« Puis-je vous demander ce que vous vous proposez de faire de ce document, Salvo ?

— C'est fait. Je vous le donne, monsieur Anderson.

— Et que suggérez-vous que j'en fasse, moi ?

— Que vous le transmettiez au plus haut niveau, monsieur. Au ministre des Affaires étrangères, au Premier ministre, si besoin. Tout le monde sait que vous êtes un homme intègre. Vous m'avez même dit un jour que les cas de conscience étaient votre spécialité, lui rappelai-je avant d'ajouter, faute de réponse : Tout ce qu'ils ont à faire, c'est annuler. Nous ne demandons pas que des têtes tombent. Nous ne pointons personne du doigt. Nous voulons juste qu'ils annulent !

— *Nous* ? C'est qui, *nous* ?

— Vous et moi, monsieur, répondis-je alors que je n'avais pas employé ce *nous* dans ce sens. Et tous ceux qui n'avaient pas compris que ce projet était pourri jusqu'au trognon. Nous allons sauver des vies, monsieur Anderson, des centaines, peut-être des milliers de vies. Et des enfants aussi », ajoutai-je en pensant à Noah.

M. Anderson posa les mains à plat sur *J'accuse !* comme s'il craignait que je ne le lui reprenne, ce qui n'était nullement mon intention. Il prit une profonde inspiration qui, à mon goût, ressemblait beaucoup trop à un soupir.

« Vous avez bien travaillé, Salvo. Vous avez été très consciencieux, si je puis me permettre, et je n'en aurais pas attendu moins de vous.

— J'avais le sentiment que je vous devais bien ça, monsieur.

— Vous avez une excellente mémoire, ce n'est un secret pour aucun de ceux qui vous ont déjà vu à l'œuvre.

— Merci, monsieur.

— Il y a de longues citations là-dedans. Vous les avez écrites de mémoire ?

— Euh, pas complètement.

— Dans ce cas, pourriez-vous me révéler quelles autres sources vous avez utilisées pour rédiger cette… mise en accusation ?

— La matière première, monsieur.

— Quelle matière première ?

— Les enregistrements. Pas tous. Juste les plus importants.

— Les enregistrements de quoi, précisément ?

— Le complot. La part du peuple. Haj qui se fait torturer. Haj qui accuse Kinshasa. Haj qui se négocie un sale deal. Philip qui en réfère à Londres par téléphone satellite.

— Alors ça nous fait combien de cassettes en tout, Salvo ?

— Eh bien, elles ne sont pas toutes complètes. Spider suit le protocole du Chat Room : une cassette par prise.

— S'il vous plaît, Salvo, dites-moi juste combien.

— Sept.

— Y a-t-il aussi des preuves écrites ?

— Rien que mes blocs-notes.

— Et combien y en aurait-il, de vos blocs-notes ?

— Quatre. Trois complets et un à demi-rempli. Dans mon cunéiforme babylonien, ajoutai-je pour détendre l'atmosphère.

— Et où pourraient-ils bien se trouver, Salvo, dites-moi ? À cet instant précis ? Là tout de suite ?

— Les mercenaires ? L'armée privée de Maxie ? répliquai-je, faisant semblant de ne pas comprendre. Ils doivent être quelque part à lubrifier leurs armes, ou je ne sais quoi. L'attaque est seulement prévue pour dans dix jours, alors ils ont un peu de temps à tuer. »

Mais il refusa de se laisser dévier de son idée, ce dont j'aurais pu me douter.

« Je crois que vous savez de quoi je parle, Salvo. Ces cassettes, ces blocs-notes et autres objets que vous avez saisis par des moyens illicites, qu'en avez-vous fait ?

— Je les ai cachés.

— Où ?

— En lieu sûr.

— Merci pour cette réponse stupide, Salvo. Dans quel lieu sûr les avez-vous cachés ? »

Mes lèvres s'étaient closes et je les laissai ainsi. Elles n'étaient pas serrées en signe de refus, mais elles ne remuaient pas non plus, en dehors des picotements qui les parcouraient.

« Salvo ?

— Oui, monsieur Anderson ?

— C'est sur ma recommandation personnelle qu'on vous a confié cette mission. Tout le monde ne vous aurait pas recruté, vu votre caractère et vos antécédents atypiques, pas pour un travail comme le nôtre. Moi, si.

— Je le sais, monsieur, et je vous en suis reconnaissant. C'est bien pour ça que je suis venu vous voir.

— Alors, où sont-ils ? répéta-t-il avant d'attendre un instant, puis d'enchaîner comme s'il n'avait pas posé la question : Je vous ai protégé, Salvo.

— Je sais, monsieur Anderson.

— Du jour où vous êtes venu me voir, j'ai été votre bouclier, votre protecteur. Que ce soit au Chat Room ou à l'extérieur, certaines personnes n'approuvaient pas votre recrutement à temps partiel, malgré tous vos talents.

— Je sais.

— D'aucuns vous trouvaient trop impressionnable, notamment au service d'approbation des recrues. Trop généreux pour son bien, disaient-ils. Pas assez manipulateur. À votre ancienne école, on estimait que vous pourriez vous révéler rebelle. Et puis, il y avait le problème de vos goûts personnels, sur lesquels je ne m'attarderai pas…

— Ça, ça va, maintenant.

— Je vous ai soutenu contre vents et marées, j'ai été votre défenseur, je n'ai jamais faibli. Je leur disais : « Le jeune Salvo, c'est un as. Il n'y a pas meilleur linguiste dans la partie, à condition qu'il garde la tête froide, et il le fera parce que je serai là pour m'en assurer. »

— J'en suis bien conscient, monsieur, et je vous en suis reconnaissant.

— Vous voulez avoir des enfants un jour, n'est-ce pas ? Vous me l'avez dit vous-même.

— Oui.

— Les enfants, ce n'est pas que du plaisir, loin de là. Mais on les aime quoi qu'il arrive, même s'ils nous déçoivent. On est toujours là pour eux, et c'est ce que je suis en train d'essayer de faire pour vous. Vous vous rappelez où sont ces cassettes, maintenant ? »

Craignant d'en dire plus que je n'en avais l'intention si je parlais, je tirai un moment sur ma lèvre inférieure avec le pouce et l'index.

« Monsieur Anderson, il faut que vous leur disiez de tout annuler », finis-je par répéter.

À ces mots, il prit son portemine en argent des deux mains et, après s'être un instant recueilli en silence avec lui, le remit dans le nid de sa poche intérieure, mais garda la main enfoncée sous son revers, à la manière napoléonienne de Maxie.

« C'est définitif ? C'est votre dernier mot ? Pas de remerciements, pas d'excuses, pas de cassettes, pas de blocs-notes. Rien que « dites-leur d'annuler ».

— Je vous donnerai les cassettes et les blocs-notes, mais seulement quand vous leur aurez dit d'annuler.

— Et si je leur disais autre chose ? Et si je n'avais ni l'envie ni le pouvoir de les arrêter ?

— Je les donnerai à quelqu'un d'autre.

— Ah oui ? À qui, alors ? »

J'avais le nom de Haj sur le bout de la langue, mais la prudence me retint.

« Mon député, par exemple, répondis-je, ne suscitant chez lui qu'un silence méprisant.

— Salvo, franchement, vous pourriez m'expliquer ce qu'on va y gagner au juste, à annuler, comme vous dites ?

— La paix, monsieur Anderson, la paix de Dieu. »

Cette référence calculée à Dieu avait visiblement touché la corde sensible, car un air de piété illumina aussitôt son visage d'ordinaire quelconque.

« Et ne vous a-t-il jamais effleuré que la volonté divine puisse être que les ressources naturelles, qui s'épuisent d'heure en heure, reviennent à des chrétiens civilisés et cultivés plutôt qu'aux mécréants les plus attardés de la planète ?

— Je ne suis pas très sûr de savoir qui sont les mécréants, monsieur.

— Eh bien, moi, si », rétorqua-t-il en se levant.

Apparut alors sa main, et dans sa main un portable, sans doute impérativement éteint pendant la répétition, car son pouce épais restait recourbé sur le bouton du haut le temps de le rallumer. Son corps massif se déplaçant vers ma gauche, je supposai qu'il voulait s'interposer entre la porte et moi. Aussi me décalai-je également à gauche, récupérant au passage mon *J'accuse !*

« Je suis sur le point de passer un coup de fil capital, Salvo.

— Je sais, monsieur, et je ne veux pas que vous le passiez.

— Ce coup de fil aura des conséquences sur lesquelles ni vous ni moi n'aurons prise. Alors j'aimerais que vous me donniez tout de suite une bonne raison pour m'en dissuader.

— Il y a des millions de raisons, monsieur. Dans tout le Kivu. Ce putsch est un acte criminel.

— C'est un pays voyou, Salvo, un pays qui est incapable d'adopter un mode de vie civilisé, un pays qui se vautre dans le génocide et le cannibalisme, asséna-t-il en faisant un autre pas de côté. Pire encore, tout bien considéré, c'est un pays qui n'a pas droit au respect qu'imposent les lois internationales, ajouta-t-il, me barrant presque le chemin vers la sortie. Pas plus qu'un voyou parmi les hommes, quelqu'un comme vous, Salvo, n'a le droit de céder à son idéalisme au mépris des intérêts de son pays d'adoption. Veuillez rester où vous êtes, inutile de vous approcher plus. Vous m'entendrez très bien de là-bas. Je vous le demande encore une dernière fois : *Où sont les documents que vous détenez illégalement ?* Nous pourrons régler tous les détails une fois au calme. Mais dans vingt secondes, je vais passer mon coup de fil et, en même temps ou juste avant, je vais procéder à une arrestation, comme tout citoyen britannique a le droit de le faire. Je vais poser la main sur votre épaule, ainsi que l'exige la loi, et vous dire : « Bruno Salvador, au nom de la loi, je

vous arrête. » Salvo, pensez à ma santé. J'ai cinquante-huit ans et je souffre de diabète tardif. »

Je lui avais entre-temps pris son téléphone sans qu'il m'oppose de résistance. Nous étions debout, face à face, et je le dépassais de quinze centimètres, ce qui semblait l'impressionner plus que moi. Derrière la porte close, la chorale de Sevenoaks s'efforçait de faire entendre toute son indignation sans l'aide de son premier baryton.

« Salvo, je vais vous faire une offre équitable. Si vous me donnez ici et maintenant votre parole d'honneur que vous et moi irons ensemble récupérer ces documents dans leur cachette demain matin à la première heure (vous pouvez dormir chez moi à Sevenoaks, la chambre de ma fille aînée est libre, elle n'habite plus chez nous, on dînera en famille à la bonne franquette, sans chichis), en échange je m'arrangerai pour parler à certaines personnes et les assurer… Attention, Salvo, ne faites pas ça… »

La main qui aurait dû être en train de m'arrêter s'était levée pour me repousser. Je tendis la mienne vers la poignée de la porte, lentement pour ne pas effrayer M. Anderson, j'enlevai la batterie de son portable et remis l'appareil dans sa poche, puis je refermai la porte derrière moi parce que je ne trouvais pas convenable qu'on puisse voir mon dernier mentor dans cet état diminué.

* * *

Je n'ai (et je n'avais alors) qu'une conscience très floue de mes faits et gestes au cours des heures qui suivirent. Je sais que je me mis à marcher, que je hâtai le pas dans l'allée de l'école, que j'attendis en vain à un arrêt d'autobus, puis traversai la route et en attrapai un en sens inverse, ce qui n'est pas le meilleur moyen de passer inaperçu. Je sais que je fis moult crochets et zigzags dans la région pour me débarrasser tout autant du souvenir de M. Anderson que de poursuivants réels ou imaginaires. Je sais qu'un train tardif m'amena de Bromley à la gare Victoria, où je pris un taxi jusqu'à Marble Arch, et là un

deuxième, grâce à la générosité de Maxie, pour me rendre chez M. Hakim.

Pendant mes vingt minutes d'attente à la gare de Bromley sud, j'avais appelé Grace d'une cabine.

« Tu veux que je te raconte un truc complètement dingue, Salvo ? »

La politesse exigeait que je dise oui.

« J'étais à dos d'âne et je suis tombée, voilà ! Boum sur les fesses, avec tous les mômes qui regardaient et qui piaillaient ! Amelia n'est pas tombée, mais moi, si. Et cet âne, Salvo, il a emmené Amelia tout le long de la plage jusqu'à la baraque du marchand de glaces, et Amelia lui a acheté un cornet à 99 pence avec un biscuit au chocolat sur son argent de poche, et l'âne a mangé tout le cornet et le biscuit avec, et il a ramené Amelia ! C'est pas des blagues, Salvo ! Et j'ai des bleus sur le derrière, tu peux pas savoir, des deux côtés ! Toi, tu les verras jamais, mais Wojtek va se rouler par terre de rire ! »

Wojtek, son ami polonais qui travaillait dans la musique, me rappelai-je vaguement. Wojtek, qui allait faire un prix à Hannah.

« Et puis, tu sais quoi, Salvo ? »

À quel moment eus-je conscience qu'elle me faisait marcher ?

« On est allés au Guignol, tu vois ? »

Je voyais.

« Et les gosses, ils ont a-do-ré ! Jamais de ma vie je n'ai vu autant de gosses heureux d'avoir aussi peur. »

Formidable. Les enfants adorent avoir peur.

« Et Salvo, ce café, là, sur le chemin, où on s'est arrêtés parce que l'autre ne voulait pas de nous sous prétexte qu'on était black ? Ils ont été tout simplement épatants. Alors on se fiche pas mal du reste.

— Où est-elle, Grace ?

— Hannah ? demanda-t-elle, comme si elle venait juste de se souvenir d'elle. Oh, elle a emmené les grands au cinéma du coin, Salvo. Au cas où tu appellerais, elle m'a dit de te dire qu'elle rappellerait très vite. Peut-être demain matin, à cause de

l'heure. On n'est pas logées par la même famille, tu vois. Et moi il faut que je garde mon portable à cause de Wojtek.

— Je vois.

— Parce que Wojtek, il pète les plombs quand il n'arrive pas à me joindre. Et la famille de Hannah, eh ben, ils ont un téléphone fixe, mais c'est compliqué, alors il vaut mieux pas essayer de la joindre là. Le poste est dans la pièce où la famille regarde la télé. Alors elle te rappellera dès que possible. Il y a quelque chose qui te tracasse, Salvo ?

— Dis-lui que je l'aime.

— Euh, Salvo, elle est déjà au courant ou bien c'est un scoop que je vais lui annoncer ? »

J'aurais dû lui demander quel film Hannah était allée voir avec les grands, me dis-je quand j'eus raccroché.

* * *

Je n'avais pas encore pris conscience du fait que notre petite chambre sur potager avait supplanté en quelques jours toutes les années passées à Norfolk Mansions pour devenir mon chez-moi. Je fus accueilli à mon arrivée, comme si elle était encore là, par l'odeur du corps de Hannah – pas un parfum, son odeur à elle. Je saluai comme un vieux camarade le glorieux champ de bataille de notre lit défait. Aucun des effets personnels qu'elle avait laissés là n'échappa à mon regard coupable : son peigne afro, les bracelets auxquels elle avait préféré un cercle de poils d'éléphant dans les minutes ayant précédé son départ tardif, nos tasses de thé à moitié vides, la photographie de Noah posée sur la vilaine table de chevet pour me tenir compagnie en son absence et son portable arc-en-ciel, qu'elle m'avait confié pour m'envoyer ses messages d'amour et m'informer de l'heure approximative de son retour. Pourquoi ne le gardais-je pas sur moi ? Parce que je voulais que rien ne puisse impliquer Hannah au cas où je me ferais arrêter sommairement. Quand pouvais-je espérer qu'elle le récupérerait ? On avait dit aux parents d'être devant l'église à 13 heures, mais Hannah m'avait prévenu qu'il suffisait qu'une gamine désobéissante comme Amelia se cache,

ou bien qu'il y ait une alerte à la bombe ou un barrage sur la route, pour qu'elle n'arrive pas avant le soir.

J'écoutai les informations de 22 heures et consultai sur internet la liste des personnes recherchées en m'attendant à voir une photo de moi face et profil au-dessus d'une description politiquement correcte de mon appartenance ethnique. J'étais en train de me déconnecter quand le portable de Hannah fit entendre les trilles de son chant d'oiseau. Grace lui avait transmis mon message, me dit-elle. Elle était dans une cabine et n'avait pas assez de monnaie. Je la rappelai aussitôt.

« À qui tu essayais d'échapper ? » lui demandai-je d'un ton faussement facétieux.

Elle marqua sa surprise. Pourquoi pensais-je qu'elle essayait d'échapper à quelqu'un ?

« C'est juste que tu as l'air essoufflée. »

Ce coup de téléphone me déplaisait déjà profondément. J'aurais voulu y mettre fin tout de suite et le reprendre quand j'aurais les idées plus claires. Comment pouvais-je lui annoncer que M. Anderson m'avait rejeté, tout comme lord Brinkley mais d'une manière plus moralisatrice ? Que c'était un autre Brinkley, exactement comme elle l'avait prévu ?

« Comment vont les enfants ?

— Très bien.

— Grace dit qu'ils s'amusent comme des fous.

— C'est vrai. Ils sont très heureux.

— Et toi ?

— Je suis heureuse parce que je t'ai, Salvo. »

Pourquoi ce ton si solennel ? Si grave ?

« Moi aussi je suis heureux de t'avoir. Tu es tout pour moi. Hannah, que se passe-t-il ? Il y a quelqu'un avec toi dans la cabine ? Ta voix paraît… irréelle.

— Oh, Salvo ! »

Soudain, comme sur commande, elle me déclara sa flamme, jurant qu'elle n'aurait jamais cru un tel bonheur possible et que jamais de sa vie elle ne ferait quoi que ce soit qui puisse me faire du mal, rien, pas même quelque chose de minime, pas même si ça partait d'un bon sentiment.

« Mais bien sûr ! m'écriai-je, m'efforçant de surmonter ma perplexité. Tu serais incapable de me faire du mal, et moi de t'en faire. On se protégera toujours, quoi qu'il arrive. C'est comme ça.

— Oh, Salvo ! » s'exclama-t-elle de nouveau.

Elle avait raccroché. Longtemps, je restai à fixer le téléphone arc-en-ciel dans la paume de ma main. Nous, les Congolais, nous aimons la couleur. Pourquoi Dieu nous a-t-il donné l'or, les diamants, les fruits et les fleurs, sinon pour satisfaire notre goût de la couleur ? J'errai dans la pièce. J'étais Haj après la torture, scrutant mon visage dans les miroirs, me demandant ce qu'il restait de moi qui vaille la peine d'être sauvé. Je m'assis sur le bord de notre lit et enfouis ma tête dans mes mains. Un homme bon sait quand le moment est venu de se sacrifier, aimait à dire le frère Michael. Un homme mauvais survit, mais perd son âme. Il me restait encore du temps, mais à peine. J'avais encore un dernier coup à jouer. Et il fallait que je le fasse maintenant, pendant que Hannah était encore en sécurité à Bognor.

18

Il était 10 heures le lendemain matin. Conscient d'avoir pris une décision irrévocable, j'étais serein et je parcourus les deux kilomètres obligés à grandes enjambées, avec un entrain qui frôlait l'insouciance. J'avais le bonnet bien enfoncé sur la tête et ma musette me tapait joyeusement la hanche. Dans une petite rue tranquille bordée de voitures m'attendait une cabine téléphonique d'un rouge réjouissant. Je composai le numéro que je connaissais trop bien, et c'est Megan, l'amie du genre humain, qui répondit.

« Bonjour, cher Salvo, comment ça va-t'y aujourd'hui ? »

Si on avait la grippe, Megan vous disait mon cher, tout le monde l'a en ce moment. Si on rentrait de vacances, Megan espérait qu'elles s'étaient bien passées.

« Il paraît que sa soirée était une réussite totale. Où donc a-t-elle acheté cet ensemble ? Vous la gâtez trop, ça vous perdra. Désolée, mais la ligne est occupée. Que puis-je faire pour vous, mon cher ? Vous mettre en attente ? Sur boîte vocale ? Qu'est-ce qui vous arrange le plus ?

— En fait, ce n'est pas Penelope que je cherche, Megan. C'est Fergus.

— Ah bon ? Eh bien, dites donc ! On grimpe dans la hiérarchie ! »

Tandis que j'attendais qu'elle me le passe, j'imaginai l'échange entre Thorne le Tombeur et son assistante de direction, bien connue pour sa loyauté, sur la meilleure tactique à adopter pour gérer l'appel d'un énième mari furieux. Fallait-il dire que Fergus était en réunion avec le propriétaire ? Ou en téléconférence avec l'étranger ?

Ou bien devrait-il plutôt relever le gant avec son intrépidité et sa franchise coutumières ?

« Salvo, mon vieux ! Vous êtes où, bon Dieu ? Vous vous amusez bien, à saccager les appartements des gens ?

— J'ai un scoop pour vous, Fergus.

— Ah oui ? Ça alors ! Eh ben, je ne suis pas sûr de vouloir le connaître, votre scoop, Salvo. Pas si c'est aux dépens d'une certaine jeune femme. Les adultes prennent leurs décisions seuls, dans la vie. Certains d'entre nous doivent l'accepter et passer à autre chose.

— Il ne s'agit pas de Penelope.

— Tant mieux.

— C'est un sujet d'actualité, un sujet brûlant.

— Salvo ?

— Oui ?

— Vous vous foutez de ma gueule, ou quoi ?

— Ça concerne Jack Brinkley. C'est l'occasion pour vous de le coincer. Lui, Crispin Mellows et… »

Je débitai la liste de toutes les personnalités que j'avais vues réunies à Berkeley Square, mais, comme je m'y attendais, seul l'intéressait Jack Brinkley, qui avait coûté une fortune au journal et avait failli coûter sa carrière à Thorne.

« Le coincer, ce salopard ? Et comment ? Non que je vous croie, bien sûr. Par principe, c'est exclu.

— Je ne vous dirai rien par téléphone.

— Salvo ?

— Quoi ?

— C'est l'argent qui vous intéresse ?

— Non. Je vous le donne pour rien. »

J'avais mal jugé mon homme. Si j'avais dit cent mille livres sinon rien, il aurait été plus à l'aise.

« Vous ne seriez pas en train d'essayer de nous couler, par hasard ? Genre nous renvoyer devant un tribunal pour diffamation et nous faire perdre encore un million ? Parce que, vous pouvez me croire, Salvo, si c'est ça…

— Vous nous avez invités dans un club un jour, je ne sais plus lequel. Sur le Strand. Une cave. Ça devait être à peu près au moment où Penelope et vous…

— Oui, et alors ?

— Quelle est l'adresse ? »

Il me la donna.

« Si vous m'y retrouvez dans une heure, je vous amène les couilles de Brinkley sur un plateau », promis-je, utilisant un langage qu'il comprenait.

* * *

Malgré sa proximité géographique avec le Savoy, le Casbah Club n'avait rien de recommandable sous son meilleur jour, or le milieu de la matinée était la pire des heures. Dans l'entrée qui tenait du cachot, un Asiatique à la mine défaite maniait un aspirateur qui devait dater de la guerre des Boers. L'escalier de pierre me rappela la descente vers la chaufferie. Dans un décor de colonnes et de coussins brodés, Fergus Thorne occupait l'alcôve où, six mois plus tôt, lors d'un petit dîner à trois, Penelope avait envoyé promener une de ses chaussures pour lui caresser la jambe avec ses orteils gainés de bas tandis qu'il me disait quel atout formidable elle représentait pour le journal. Ce matin-là, à mon grand soulagement, il était seul, occupé à lire la première édition de son propre journal, un jus de tomate à portée de main. Deux de ses reporters vedettes étaient assis à deux tables de lui, l'inénarrable Jellicoe, alias Jelly, qui m'avait pincé les fesses à la soirée de Penelope, et une virago sur le retour nommée Sophie, qui avait payé cher son audace de vouloir concurrencer Penelope. Sans y être invité, je m'assis à côté de Thorne et coinçai ma musette entre mes pieds. Il tourna vers moi son visage marbré, l'air renfrogné, et reprit sa lecture. Je sortis mon *J'accuse !* de ma poche de veste et le posai sur la table. Il y jeta un regard en biais, l'attrapa, puis disparut à nouveau derrière son journal. Quand il commença à lire, je vis son air matois s'effacer lentement de son visage pour faire place à une convoitise évidente.

« C'est de la merde en barre, Salvo ! me dit-il en tournant goulûment une page. Vous le savez, non ? Un truc monté de toutes pièces, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Qui a écrit ça ?

— Moi.

— Et tous ces gens à… c'était où, déjà ?

— Berkeley Square.

— Vous les avez vus ?

— Oui.

— Personnellement ? De vos propres yeux ? Attention, hein !

— Pris de la drogue ?

— C'est pas mon truc.

— Jelly ! Sophie ! Rappliquez ! Je suis en train de parler avec un type qui pense nous apporter les couilles de Big Jack sur un plateau, et je ne crois pas un mot de ce qu'il me raconte. »

Et nous voilà, tous les quatre, tels des conspirateurs. Quelles qu'aient pu être mes réserves sur notre grande presse britannique, elles furent temporairement suspendues quand je vis Thorne disposer ses troupes.

« Jasper Albin ? Le même Jasper Albin ? Cet enfoiré de Français qui a raconté des bobards à nos juges en appel ? Et Big Jack a le culot de le réembaucher ! Alors ça, dans le genre péché d'orgueil, on fait pas mieux ! Jelly, tu lâches tout, tu prends l'avion pour Besançon et tu mets Albin sur le gril. S'il faut l'acheter, tu l'achètes. »

Jelly s'affairait à griffonner dans son carnet.

« Sophie, va jouer de tes charmes dans les sociétés de sécurité. Qui est Maxie ? Le *colonel* Maxie ? Maxie *comment* ? Si c'est un mercenaire, c'est un ancien des Forces spéciales. Mais ancien à quel point ? Il baise avec qui ? Il est allé à quelle école ? Qu'est-ce qu'il a comme sales guerres à son actif ? Et trouve-moi cette maison de Berkeley Square. À qui elle appartient, qui paie le chauffage et l'électricité, qui l'a louée ce soir-là, à qui, et pour combien ? »

Sophie prit note en tirant la langue d'un air rusé. Son carnet ressemblait à certains autres cachés entre mes pieds.

« Et puis, trouvez-moi cette île, tous les deux, et qui a affrété un hélicoptère entre Battersea et Luton vendredi dernier. Vérifiez le trafic aérien de tourisme au départ de Luton, recensez toutes les îles à louer en mer du Nord, cherchez-en une avec un belvédère. Et remontez la piste du panier de chez Fortnum : qui l'a commandé, qui l'a payé, qui l'a livré. Trouvez-moi la facture. DES MERCENAIRES NOURRIS AU SAUMON FUMÉ… J'adore !

— Moi aussi, murmura Sophie.

— C'est beau comme de la poésie, renchérit Jelly.

— Et n'approchez pas des gros bonnets. Si Big Jack a vent de notre enquête, il nous collera une injonction au cul vite fait. Le culot et l'hypocrisie de ce mec ! Un jour, il prêche l'allégement de la dette pour les États en faillite, le lendemain, il dépouille ces malheureux Congolais de leur dernier sou. C'est une honte. C'est magnifique. »

Si réjouissant qu'ait été l'enthousiasme de Thorne, je me sentis obligé de lui rappeler que cet article avait une portée plus large.

« Fergus, coincer Jack n'est pas notre seul objectif.

— Vous inquiétez pas, vieux, on fera tomber ses potes avec lui. Et s'ils le chargent, tant mieux.

— Ce n'est pas le problème. Il y a une guerre à éviter. Il faut que le putsch soit annulé. »

Thorne m'observa de ses petits yeux injectés de sang avec une incrédulité méprisante.

« Attendez, pas de putsch donc pas d'article ? SCOOP À LA UNE : ON A ZÉRO SCOOP. C'est ça que vous voulez ?

— Je veux dire que toutes les enquêtes que vous envisagez, retrouver l'hélicoptère, le panier, l'île, ça va prendre trop de temps. On n'a plus que neuf jours. Alors, soit vous publiez tout de suite, soit vous ne publiez rien, Fergus, menaçai-je en m'enhardissant. Voilà le marché. Après le putsch, ce serait trop tard. Le Congo oriental pourrait ne jamais s'en relever.

— Impossible, lâcha-t-il en faisant glisser *J'accuse !* vers moi sur la table. Il nous faut des preuves en béton armé, certifiées conformes de A à Z. Votre truc, là, c'est qu'un petit compte rendu à la noix. Je veux prendre Jack Brinkley la main dans le sac et le froc baissé. Sans ça, c'est moi qui me retrouverai à genoux devant les juges en train de m'excuser lamentablement pour mon impertinence. »

Le moment que j'attendais tout en le redoutant était arrivé.

« Et si je les avais sur moi, ces preuves ? Des preuves solides. Ici. Maintenant. »

Les poings sur la table, Thorne se pencha en avant. Je me penchai en avant. Jelly et Sophie se penchèrent en avant. Je poursuivis d'un ton assuré :

« Si j'avais la voix de Brinkley sur D.A.T., qualité parfaite, en train d'autoriser par téléphone satellite le versement d'un pot-de-vin de trois millions de dollars à l'un des délégués congolais au nom du Syndicat anonyme, est-ce que ça serait des preuves suffisantes pour vous ?

— Avec qui parle-t-il ?

— Avec Philip, le consultant indépendant. Philip a dû contacter le membre du Syndicat qui a le pouvoir décisionnaire d'autoriser les trois millions de dollars. Le décisionnaire en question, c'est Jack Brinkley. On a tout le dialogue d'un bout à l'autre depuis le moment où le délégué exige l'argent jusqu'au moment où Brinkley donne son accord pour le pot-de-vin.

— Putain c'est pas possible !

— C'est la stricte vérité.

— Il faut que je voie cette cassette. Il faut que j'entende cette cassette. Il faut que je fasse expertiser cette cassette par un conclave d'évêques, bordel !

— Pas de problème, ça peut se faire. On peut aller à votre bureau l'écouter tout de suite. Vous pouvez m'interviewer, je vous raconterai toute l'affaire avec mes mots à moi. Vous pouvez me photographier et étaler ma photo à la une avec celle de Brinkley. À une condition, ajoutai-je en clignant des yeux, me demandant si c'était bien moi qui parlais. Votre parole d'honneur, devant ces deux témoins, que vous sortirez l'histoire dimanche. Oui ou non ? »

Dans un silence que j'entends encore aujourd'hui, je tirai la musette d'entre mes pieds, mais, par sécurité, la gardai sur les genoux. Les blocs-notes étaient dans le grand compartiment, les sept cassettes dans le petit. Serrant le sac contre mon ventre, j'ouvris la fermeture éclair du petit compartiment et attendis la réponse de Thorne.

« Conditions acceptées, marmonna-t-il.

— Alors, c'est oui ?

— Oui, nom de Dieu ! On sort l'histoire dimanche.

— Vous avez bien entendu ? demandai-je en me tournant vers Jelly et Sophie pour les regarder droit dans les yeux. Il sortira l'histoire dimanche sans faute. On est d'accord ?

— D'accord.

— D'accord. »

Je fouillai dans mon sac. Une par une, je passai les cassettes en revue à la recherche de la numéro cinq, celle de l'interrogatoire de Haj, et de la numéro six, sur laquelle on entendait lord Brinkley donner son accord pour trois millions de dollars. En regardant mes doigts aller et venir sur le paquet de D.A.T., je commençai à comprendre, sans avoir vraiment le sentiment d'une révélation, d'abord, qu'il n'y avait que cinq cassettes et non sept, ensuite que les cassettes manquantes étaient la cinq et la six. J'ouvris le grand compartiment et cherchai entre les blocs-notes. Pour la forme, j'essayai le petit compartiment à l'arrière qui n'est pas vraiment un compartiment, plutôt une pochette pour les billets ou une barre chocolatée. Les cassettes n'étaient pas là non plus. Évidemment, puisqu'elles étaient à Bognor.

L'esprit trop occupé à reconstruire les événements récents, je ne m'intéressai pas vraiment aux réactions de mon public qui, dans mon souvenir, allèrent du scepticisme (Thorne) à l'affolement (Jelly). Je m'excusai : c'était idiot de ma part, j'avais dû les laisser chez moi, et caetera. Je notai le numéro du portable de Sophie pour quand je les aurais retrouvées et ignorai le regard décapant de Thorne et ses insinuations sur le fait que j'avais voulu me payer sa tête. Je leur dis au revoir et à bientôt, mais je pense que personne ne me crut, moi le premier. Puis je hélai un taxi et, sans prendre la peine de donner au chauffeur une fausse adresse pour brouiller les pistes, rentrai chez M. Hakim.

En voulais-je à Hannah ? Bien au contraire. J'éprouvais un tel élan d'amour pour elle que, avant même d'avoir retrouvé l'intimité de notre refuge, je m'émerveillais de son courage face à l'adversité, c'est-à-dire moi. Debout devant l'armoire ouverte, je remarquai avec fierté, et non avec indignation, que la carte de visite au dos de laquelle Haj avait griffonné son adresse mail avait pris le même chemin que les cassettes. Hannah savait depuis le début que Brinkley était un méchant. Elle n'avait pas besoin de stage d'une journée sur la sécurité pour savoir que Salvo hébergeait tel un virus dans son organisme les vestiges d'une loyauté mal placée dont seul le temps viendrait à bout.

Elle ne voulait pas que Noah passe son anniversaire dans une zone de combat. Elle avait choisi sa façon d'agir, comme je l'avais fait, moi. Nous avions tous deux pris un virage à partir de la même route mais dans des directions divergentes, elle allant vers son peuple, moi vers le mien. Elle n'avait rien fait que je doive lui pardonner. Sur le manteau de la cheminée était posé l'emploi du temps des enfants du catéchisme. 12 heures : pique-nique puis chant choral à l'auberge de jeunesse ; 14 h 30 : représentation du *Vent dans les saules* par le club d'art dramatique et de danse de Bognor ; 17 h 30 : soirée pour les familles. Cinq heures. Cinq heures avant de pouvoir répondre à son message d'amour éternel et absolu.

J'allumai la radio pour écouter les informations de la mi-journée. *Des projets de loi visant à poursuivre les islamistes fanatiques sont à l'étude. Des tribunaux spéciaux jugeront les terroristes à huis clos. Au Pakistan, enlèvement par un commando américain d'un Égyptien soupçonné d'être l'auteur d'un attentat. La traque continue pour retrouver l'Afro-Antillais de trente ans que la police souhaite interroger en rapport avec* – attendez un peu ! – *le meurtre de deux jeunes filles mineures.*

Faire couler un bain. Me plonger dedans. Je me surprends à tenter de reproduire le petit refrain de l'école de la Mission qu'a chanté Haj. Pourquoi un homme que l'on torture chante-t-il ? m'avait-elle demandé. Ses patients ne chantaient pas, alors pourquoi Haj chantait-il ? Pourquoi un homme adulte chante-t-il une complainte sur la vertu d'une fillette alors qu'il vient d'être tabassé ?

Sortir de l'eau. Drapé dans ma serviette de bain, tenant fermement mon transistor, je me place de profil par rapport à la fenêtre. À travers le voilage, je repère une camionnette verte anonyme garée près de la porte d'entrée de M. Hakim. *Des pluies torrentielles auraient provoqué des glissements de terrain dans le sud de l'Inde. Le bilan pourrait être très lourd. Et maintenant le cricket.*

17 heures. Je parcours mes deux kilomètres, mais, faisant fi des recommandations reçues lors des stages d'une journée, je retourne à la même cabine téléphonique. J'introduis une pièce

d'une livre et en garde une autre à la main, mais je ne tombe que sur le répondeur de Grace. Si je suis Wojtek, il faudrait que je la rappelle après 22 heures, quand elle sera couchée, seule ! Éclats de rire. Si je suis Salvo, je suis cordialement invité à laisser sur son téléphone un message d'amour pour Hannah. J'essaie de me montrer à la hauteur de l'invitation.

« Hannah chérie, je t'aime. »

Mais, par sécurité, je me retiens d'ajouter que je sais ce qu'elle a fait et qu'elle a eu raison de le faire.

Prenant le chemin des écoliers pour rentrer chez M. Hakim, je suis dépassé par des vélos, de plus en plus nombreux dans les rues depuis les attentats, qui me semblent autant de cavaliers fantômes. La camionnette verte anonyme est toujours garée devant la porte. Sur le pare-brise, pas de carte de stationnement résidentiel. Écouter les informations de 18 heures. Le monde est resté le même qu'à 14 heures.

Manger pour m'occuper. Dans le frigo taille timbre-poste, je trouve une moitié de pizza vieille de deux jours, du saucisson à l'ail, du pain de seigle, des cornichons et mon pot de Marmite. À son arrivée d'Ouganda, Hannah a cohabité avec une infirmière allemande et en a conclu que tous les Anglais mangent de la saucisse et de la choucroute et boivent du thé à la menthe. C'est pourquoi il y en a un paquet argenté dans le frigo de M. Hakim. En bonne infirmière, Hannah met tout au frais, denrées périssables ou non, selon le principe : faute de stérilisateur, vive le réfrigérateur ! Laisser le beurre se réchauffer avant de l'étaler sur le pain noir. Tartiner de Marmite. Manger lentement. Avaler avec précaution.

Les informations de 19 heures sont les mêmes qu'à 18 heures. Ne s'est-il vraiment rien passé dans le monde pendant cinq heures entières ? Au mépris des règles de sécurité, je vais sur internet pour parcourir les nouvelles du jour. *À Bagdad, un attentat suicide fait quarante morts et des centaines de blessés* – ou bien est-ce l'inverse ? *Le nouvel ambassadeur américain auprès des Nations unies a présenté cinquante nouvelles objections aux réformes proposées. Le président français entre à l'hôpital* – ou bien il en sort. *Le motif de son hospitalisation est classé secret Défense* – mais il

semblerait que ce soit un problème aux yeux. *Selon des informations non confirmées en provenance de Kinshasa, la capitale du Congo, il y aurait eu une flambée de violence entre milices rivales dans l'est du pays.*

La sonnerie du téléphone arc-en-ciel de Hannah retentit. Je traverse la chambre d'un bond, saisis son téléphone et retourne devant mon ordinateur.

« Salvo ?

— Hannah. Génial. Bonjour. »

Des sources proches du gouvernement congolais accusent « des éléments impérialistes rwandais ». Le Rwanda nie toute implication.

« Ça va, Salvo ? Je t'aime tant, me dit-elle en français, la langue que nous utilisons pour nous parler d'amour.

— Ça va très bien. Super. J'ai juste hâte que tu rentres. Et toi, ça va ?

— Je t'aime tant que c'en est idiot, Salvo. Grace dit qu'elle n'a jamais vu une femme si normale tomber si follement amoureuse. »

On ne signale aucune activité inhabituelle sur les routes ni aucun trouble dans la zone frontalière avec le Rwanda.

Je me bats sur trois fronts à la fois, ce que réprouverait Maxie. J'essaie d'écouter, de parler et de décider si je dis à Hannah ce que je suis en train de lire alors que je ne sais pas s'il s'agit de notre guerre ou d'une autre.

« Tu sais quoi, Salvo ?

— Quoi, ma chérie ?

— Depuis que je t'ai rencontré, j'ai perdu deux kilos. »

Il faut que je digère cette information, que je trouve une explication rationnelle.

« Ah, c'est l'abus d'exercice physique, ça ! C'est de ma faute !

— Salvo ?

— Quoi, mon amour ?

— J'ai fait quelque chose de mal, Salvo. Quelque chose dont il faut que je te parle. »

Un attaché de l'ambassade de Grande-Bretagne à Kinshasa juge « fantaisistes et absurdes » les rumeurs sur la présence dans la région de mercenaires encadrés par des Britanniques.

Bien sûr qu'elles sont fantaisistes et absurdes ! Forcément ! Le putsch n'est prévu que pour dans neuf jours ! Ou bien Brinkley a-t-il donné le signal du départ dès que je suis sorti de chez lui ?

« Écoute, laisse tomber. Ce n'est pas grave. Vraiment pas. Quoi que ce soit ! Rien n'a d'importance ! Je suis au courant. Tu m'en parleras à ton retour ! »

Cris d'enfants stridents en bruit de fond.

« Il faut que j'y retourne, Salvo.

— Je comprends ! Vas-y ! Je t'aime ! »

Fin des mots doux. Fin du coup de téléphone.

Quatre ingénieurs en aéronautique suisses qui ont été pris dans l'échange de coups de feu ont demandé la protection du commandant des forces des Nations unies à Bukavu.

Assis dans le fauteuil en osier, mon transistor posé sur la table à côté de moi, je me lance dans une étude du papier peint de Mme Hakim tandis que j'écoute Gavin, notre correspondant en Afrique centrale, faire le point sur la situation.

Selon le gouvernement congolais, une opération de maintien de l'ordre parfaitement exécutée sur la foi de renseignements irrécusables a permis de faire avorter un putsch soutenu par le Rwanda.

Kinshasa soupçonne la France et la Belgique de complicité, sans exclure l'implication d'autres puissances occidentales.

Vingt-deux membres d'un club de football africain en déplacement sont retenus pour interrogatoire suite à la découverte d'une cache d'armes portatives et de mitrailleuses lourdes à l'aéroport de Bukavu.

Aucune victime n'est à déplorer. On ignore encore le pays d'origine de l'équipe de football.

Interrogée sur les quatre experts en aéronautique suisses, l'ambassade de Suisse à Kinshasa réserve tout commentaire pour l'instant. Une demande de renseignements concernant leurs passeports et visas a été transmise à Berne.

Merci, Gavin. Fin du bulletin. Fin des rares doutes qui me restaient.

Le salon réservé aux pensionnaires de Mme Hakim est royal, avec ses fauteuils profonds et le tableau représentant un bord de

lac paradisiaque sur la rive duquel dansent des houris. Dans une heure, ce sera le repaire de VRP indo-pakistanais gros fumeurs qui passeront des vidéos de Bollywood sur le téléviseur aussi grand qu'une Cadillac, mais, pour le moment, il y règne le silence feutré d'un salon funéraire, et je regarde les informations de 22 heures. Les hommes changent de taille quand ils sont enchaînés. Benny a rétréci, Anton paraît massif, Spider a pris plus de vingt centimètres depuis son numéro de chef coiffé d'une toque improvisée. Mais la vedette du spectacle, ce n'est ni le commandant pakistanais des Casques bleus, ni le colonel de l'armée congolaise avec sa badine d'officier, mais notre patron, Maxie, qui porte un pantalon couleur sable, pas de ceinture et une chemise trempée de sueur à laquelle il manque une manche.

Ce pantalon est le seul vestige de la tenue tout-terrain avec saharienne que j'ai vue pour la dernière fois quand Maxie m'a donné une enveloppe blanche renfermant les sept mille dollars d'honoraires qu'il avait extorqués au Syndicat dans un accès de générosité chevaleresque. Sans les lunettes grossissantes de Bogey, il n'a plus le charisme qui m'avait séduit, mais, par ailleurs, il a pris la tête de l'emploi, les traits crispés d'un dur à cuire qui refuse d'accepter la défaite, quel que soit le nombre de jours qu'on lui inflige au poteau de flagellation. Ses mains imperméables aux balles, menottées devant lui, sont croisées l'une sur l'autre comme les pattes d'un chien. Il porte une chaussure de brousse à un pied ; son autre pied, nu, est assorti à son épaule nue. Mais ce n'est pas la chaussure manquante qui le ralentit, ce sont d'autres entraves, trop courtes pour un homme de sa taille et visiblement trop serrées. Il me regarde fixement et, à en juger par l'agressivité de ses mouvements de mâchoire, il me dit d'aller me faire foutre, jusqu'au moment où je me rends compte que c'est au caméraman qu'il doit s'adresser, pas à moi personnellement.

Derrière ce Maxie clopinant arrivent Anton et Benny, tous deux enchaînés avec leur patron. Anton a des bleus sur le côté gauche du visage, que je soupçonne dus à son impertinence. Quant à Benny, s'il paraît moins grand que sa vraie taille, c'est que ses chaînes le tirent vers le bas et le font avancer à petits pas

de souris. Son catogan gris a été coupé à ras d'un coup de machette, comme s'il était destiné à la guillotine. Après Benny vient Spider, bricoleur d'aiguillons à bétail et collègue voleur de son. Il est enchaîné mais se tient droit, et il a pu garder sa casquette, ce qui lui confère un petit air effronté. L'acrobate qu'il est n'a pas les mêmes difficultés que ses compagnons qui trottinent. À eux quatre, ils dansent une pathétique chenille qui avance et recule par à-coups sans trouver le bon rythme.

Après les Blancs, voici venir les footballeurs, une vingtaine d'ombres noires maussades en file indienne : *des vétérans, pas des francs-tireurs, les meilleurs combattants au monde*. Guettant d'un œil inquiet un Dieudonné ou un Franco, au cas improbable où la désorganisation consécutive à une opération avortée les aurait projetés dans la mêlée, je suis soulagé de ne voir parmi les prisonniers ni le corps massif du vieux guerrier estropié, ni le spectre hâve du chef munyamulenge. Je ne cherche pas Haj parce que, sans savoir pourquoi, je suis sûr qu'il n'y sera pas. Détail cocasse dont se régalent les commentateurs : Maxie, connu pour l'instant comme le « meneur supposé », a réussi à avaler sa carte SIM au moment de son arrestation.

Je retourne dans notre chambre et reprends mon étude du papier peint de Mme Hakim. À la radio, on interroge une secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

« Nous avons les mains propres comme un sou neuf, Andrew, point final, dit-elle à son interlocuteur dans le plus pur style percutant du New Labour. Vous pouvez me faire confiance, le gouvernement de Sa gracieuse Majesté n'a rien à voir là-dedans. Oui, il y a un ou deux Anglais dans le tas. Mais du calme ! Franchement, je m'attendais à un peu plus de considération de votre part à notre égard. Selon tous les renseignements dont nous disposons, il s'agit d'une initiative privée, bâclée, qui brille par son incompétence. Alors rien ne sert de me demander sans arrêt qui est responsable parce que je l'ignore, mais ce que je sais, en revanche, c'est que cette affaire sent l'amateurisme à plein nez, et, quoi que vous puissiez penser de nous, nous ne sommes pas des amateurs. Et la liberté

d'expression ne vaut pas que pour les journalistes, Andrew. Bonsoir ! »

Maxie n'est plus un anonyme. L'une de ses ex-femmes, qui l'a reconnu à la télévision, nous raconte gaiement le parcours de ce fils de pasteur, brave homme resté très enfant, formé à Sandhurst, directeur d'une école d'alpinisme en Patagonie, puis employé sous contrat par les Émirats arabes unis. Un universitaire congolais se faisant appeler l'Éclaireur serait le cerveau de ce complot, mais il a disparu. Interpol a ouvert une enquête. Sur lord Brinkley, sur son Syndicat anonyme financé par les multinationales qui convoite les ressources du Congo oriental, pas un mot. Sur les consultants indépendants, les escrocs libanais et leurs amis, pas un mot. Ils devaient tous être en train de jouer au golf.

Étendu sur le lit, j'écoute la pendule en laiton de Mme Hakim sonner les demi-heures et les quarts d'heure. J'imagine Maxie enchaîné à un poteau de flagellation. L'aube apparaît, le soleil se lève et je suis toujours allongé sur mon lit, sans chaînes. De façon inexplicable, il est 7 heures, puis 8 heures. De façon inexplicable, la pendule continue de tinter tous les quarts d'heure. Le téléphone arc-en-ciel lance ses trilles.

« Salvo ?

— Oui, Grace. »

Pourquoi ne parle-t-elle pas ? Est-elle en train de passer le téléphone à Hannah ? Alors pourquoi Hannah ne le prend-elle pas ? Il y a un bruit de fond confus. Une voix de femme autoritaire avec un accent du Nord prononce le nom d'un homme. Qui peut bien être *Cyril Ainley* ? Je n'ai jamais entendu parler d'un Cyril ou d'un Ainley. Où sommes-nous ? À l'hôpital ? Dans une salle d'attente quelque part ? Tout cela se passe en quelques secondes. En quelques millièmes de seconde, même, tandis que je vole les moindres sons qui me tombent sous l'oreille.

« C'est toi, Salvo ? »

Oui, Grace, c'est Salvo. Sa voix n'est qu'un murmure. Est-ce qu'elle appelle d'un endroit où c'est interdit ? J'entends pourtant d'autres gens parler au téléphone. Elle a collé sa bouche contre l'appareil et l'a couverte de sa main, ce qui

déforme le son. Soudain, elle déverse un flot de paroles sans reprendre son souffle, monologue délirant que ni elle ni moi ne pourrions arrêter même si elle le souhaitait.

« Ils l'ont prise, Salvo, Dieu seul sait qui ils sont, je suis au commissariat pour faire la déclaration mais je ne peux pas trop parier, ils l'ont enlevée dans la rue, j'étais à côté, juste devant l'église, on venait de ramener les enfants et Amelia a fait une crise et sa mère a dit qu'on l'avait trop gâtée, et Hannah et moi on redescendait la côte, furieuses, tu vois, quelle ingratitude, et il y a une voiture qui s'arrête, il y avait deux types, un Noir et un Blanc, l'air quelconque, Salvo, et une conductrice blanche, elle regardait droit devant à travers le pare-brise, elle a pas tourné la tête une seule fois, et ils descendent de la voiture, et le Noir dit « Salut, Hannah », il lui passe le bras autour de la taille comme un vieux copain et il l'entraîne dans la voiture et les voilà partis, et maintenant, la gentille dame de la police, elle me demande la marque de la voiture et elle me montre des photos, ça fait des heures que j'y suis, Hannah n'a même pas eu le temps de me dire un mot, et maintenant la police dit qu'elle les a peut-être suivis de son plein gré, peut-être que c'était un type avec qui elle sortait, ou peut-être qu'elle voulait se faire un peu de fric à l'horizontale avec les deux, comme si c'était son genre, à Hannah, ils l'ont tout bonnement enlevée, comme ça, dans la rue, et la gentille dame de la police dit si ça se trouve c'est une tapineuse et peut-être que vous aussi, Grace, faire perdre son temps à un inspecteur de police, vous savez, c'est un délit, Grace, il faudrait peut-être vous en rendre compte, alors j'ai pété les plombs, je lui ai dit mettez donc une affiche avec on prend pas les Noirs au sérieux, ici, et du coup maintenant, elle parle à tout le monde sauf à moi.

— Grace ! »

Je répète son nom trois ou quatre fois. Puis je l'interroge comme on le fait avec les enfants, en essayant de la calmer et de ne pas l'effrayer. Que s'est-il passé ? Je ne veux pas dire maintenant, je veux dire à Bognor, quand vous étiez ensemble. Je veux dire le premier soir, le soir où tu m'as dit qu'elle était au cinéma avec les grands. Ce soir-là.

« Elle te préparait une surprise, Salvo.

— Quel genre de surprise ?

— Elle enregistrait quelque chose pour toi, un fichier son, elle a dit, un morceau de musique qu'elle aimait beaucoup et voulait te donner. C'était un secret.

— Où est-elle allée pour ça, Grace ?

— À un endroit dont lui a parlé Wojtek, en haut d'une colline quelque part, c'est piétonnier. On a appelé Wojtek à son studio. Les musicos, ils ont des copains partout, Salvo. Wojtek connaissait un type qui connaissait un type à Bognor, et Hannah, elle est allée le voir, et moi je gardais le secret, et voilà, c'est tout. Nom de Dieu, Salvo, mais qu'est-ce qui se passe ? »

Je raccroche. Bien sûr, Grace. Merci. Et après avoir réalisé un fichier son à partir des cassettes cinq et six, elle l'a copié sur un ordinateur, le copain de Wojtek en avait sûrement un, et l'a envoyé à Haj par mail histoire de parfaire ses connaissances, de l'aider à argumenter avec son père qu'il respecte tant, mais en fait elle aurait pu s'éviter cette peine parce que l'opération s'en allait déjà en fumée, et les voleurs de son, les guetteurs et tous ceux que j'avais jadis pris à tort pour des amis se rameutaient pour la curée.

* * *

Si tu veux confondre un pécheur, disait le frère Michael, il faut trouver le pécheur en toi-même, et, en quelques secondes, c'est ce que j'avais fait. J'allai à l'armoire où était pendue ma veste en cuir. J'y attrapai mon portable, celui que je m'étais interdit d'utiliser sauf pour écouter mes messages, et je l'allumai. Et oui, comme je m'y attendais, j'avais un nouveau message. Il n'était pas de Penelope, cette fois, ni de Barney, ni de Hannah, mais de Philip. Et la voix de Philip n'était pas sa charmante voix séduisante, mais la voix glaciale à laquelle je m'attendais :

Je vous laisse un numéro que vous pouvez appeler, Salvo. Jour et nuit. J'ai aussi un marché à vous proposer. Plus tôt vous appellerez, mieux cela vaudra pour tout le monde.

Je composai le numéro. C'est Sam qui répondit. Elle m'appela Brian, comme au bon vieux temps. *Vous avez un crayon, mon petit Brian ? Et un calepin ? Bien sûr, suis-je bête ! Voici l'adresse.*

19

J'avouerai d'emblée que je n'agis pas de façon très rationnelle dans les dix minutes qui suivirent, alternant entre la fébrilité et l'efficacité. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé de violents sentiments de rage ou de colère, même s'il s'avéra par la suite qu'ils affleuraient avec d'autres du même ordre sous la ligne de flottaison. Ma première pensée – ou plutôt l'une de mes premières pensées – fut pour mes hôtes, les Hakim, avec qui Hannah et moi avions noué une amitié chaleureuse qui s'étendait à leurs deux enfants, un casse-cou nommé Rashid, devenu le chouchou de Hannah, et une Diana plus réservée qui passait le plus clair de son temps cachée derrière la porte de la cuisine dans l'espoir que je passerais par là. Je pris donc une liasse de billets dans ma fortune mal acquise et la remis à une Mme Hakim médusée.

Ma deuxième première pensée, partant du principe que je ne remettrais pas les pieds dans cette maison avant longtemps, voire jamais, fut de m'assurer que nous avions tout laissé aussi impeccable que possible compte tenu des circonstances. En bon maniaque de l'ordre (à un niveau que Penelope, sous l'influence de Paula, avait qualifié de « pathologique »), j'enlevai les draps et les taies, regonflai les oreillers, pris les serviettes dans la salle de bains et fis un beau paquet de tout ce linge que je laissai dans un coin de la chambre.

Je mis un soin tout particulier à me vêtir, gardant présent à l'esprit le sort récemment alloué à Maxie et à ses hommes, qui devraient à l'évidence se contenter d'une même tenue pour de nombreuses années. J'optai donc pour un solide jean en velours côtelé, ma fidèle veste en cuir, qui pourrait faire encore pas mal d'heures de vol, des tennis, mon bonnet à pompon et toutes les chemises, chaussettes et slips de rechange qu'il était possible de faire tenir dans mon sac à dos. À cela j'ajoutai mes objets

personnels les plus chers, parmi lesquels le cadre avec la photo de Noah.

Pour terminer, je sortis la musette fatidique de sa cachette derrière l'armoire et, après en avoir vérifié le contenu une énième fois et avoir constaté une énième fois l'absence des deux D.A.T. (car il était arrivé au cours des dernières quarante-huit heures qu'illusion et réalité s'intervertissent à mon insu), je fermai la porte sur notre éphémère coin de paradis, marmonnai mes derniers adieux à des Hakim mystifiés et montai dans le taxi qui m'attendait pour me conduire à l'adresse de Regent's Park indiquée par Sam.

Ce qui suit est une reconstitution aussi fidèle que le permet ma mémoire, compte tenu des handicaps qui affectaient alors ma vision et mes autres facultés. Le taxi me déposa devant une élégante maison d'Albany Crescent qui devait valoir deux millions de livres au bas mot. À mon arrivée, les deux jeunes gens en survêtement qui se lançaient une balle lestée dans le jardin de devant cessèrent de jouer et se retournèrent pour me regarder. Sans me laisser perturber par l'intérêt qu'ils me témoignaient, je payai le chauffeur de taxi, prenant soin de lui laisser un généreux pourboire, et m'approchai de la grille, sur quoi le plus proche des deux jeunes me demanda d'un ton désinvolte s'il pouvait m'aider.

« Eh bien, peut-être, répondis-je d'un ton tout aussi désinvolte. Je viens voir Philip pour une affaire personnelle.

— Alors, vous êtes à la bonne adresse, mon vieux. »

Avec une courtoisie appuyée, il s'empara de mon sac à dos tandis que l'autre prenait ma musette, me laissant ainsi les mains libres. Le premier remonta l'allée de gravier jusqu'à la porte d'entrée, qu'il ouvrit pour me laisser passer, tandis que le second nous suivait en sifflotant. Le ton léger de nos échanges s'explique aisément : comme ils n'étaient autres que les deux blonds en blazer bien boutonné ayant assuré l'accueil dans la maison de Berkeley Square, ils me savaient obéissant. J'étais l'homme docile que leur avait amené Bridget. Je leur avais confié mon sac de voyage comme on me l'avait ordonné, je m'étais assis sur le balcon où on m'avait dit de m'asseoir, j'avais sagement suivi Maxie. Selon les critères psychologiques de leur

profession, je ressortissais donc à la catégorie du minus inoffensif, ce qui me fit bénéficier, j'en suis persuadé, de l'effet de surprise requis.

Quand nous entrâmes dans le salon, l'homme de tête était à plus d'un mètre de moi et encombré par mon sac à dos. Son arrogance naturelle lui donnant le pas léger, il n'était pas bien campé sur ses jambes. Un bon coup de poing suffit pour l'envoyer au sol. Celui qui me suivait était alors en train de fermer la porte de devant. À Berkeley Square, j'avais déjà remarqué son indolence bougonne, aujourd'hui manifeste, peut-être parce qu'il savait avoir gagné le gros lot en s'emparant de ma musette. Un coup de pied bien placé mit fin à sa suffisance.

J'avais maintenant le champ libre pour atteindre Philip. Traversant la pièce d'un bond, je lui serrai aussitôt le cou, mes mains s'enfonçant dans le gras de son double menton. J'ignorais alors et je ne sais toujours pas comment j'envisageais la suite des événements. Je me rappelle avoir songé à fracasser sa belle tête chenue contre la cheminée en brique grège derrière lui. Il portait un costume gris, une chemise en coton blanc et une cravate de luxe en soie rouge moirée dont j'essayai en vain de me servir comme garrot.

Aurais-je pu l'étrangler ? J'en avais certainement la folie nécessaire, comme aurait dit mon cher défunt père, mais aussi la force, jusqu'à ce qu'un des deux blonds me l'enlève avec ce qu'il avait sur lui, matraque ou autre, je n'eus pas le temps de voir. Trois mois plus tard, il me reste encore, entre autres meurtrissures, un œuf de pigeon sur le côté gauche de la nuque. Quand je repris connaissance, Philip se tenait devant la cheminée de brique, sain et sauf, à côté d'une vénérable dame à cheveux gris en tailleur de tweed et chaussures plates qui ne pouvait être que Sam, je le sus avant même qu'elle ait dit « mon petit Brian ». À elle seule, c'était la quintessence de toutes les dames arbitres qui, du haut de leur échelle à Wimbledon, conseillent à des joueuses qui se trouvent à deux mètres au-dessous d'elles de se tenir convenablement.

Ce furent là mes premières impressions quand je revins à moi. D'abord surpris de l'absence des deux blonds, je tournai la

tête aussi loin que possible et les repérai par la porte ouverte, assis de l'autre côté du couloir, en train de regarder la télévision sans le son. C'était l'heure du match de cricket et les Australiens perdaient. Tournant la tête de l'autre côté, je fus surpris de constater la présence dans la pièce de l'ange qui tient le livre de nos actes, du moins tel m'apparut-il, bien installé à un bureau placé devant le bow-window, que je pris un instant pour celui de notre chambre chez M. Hakim, et inondé de flots de soleil qui le paraient d'un rayonnement divin malgré sa calvitie naissante et ses lunettes. Son bureau me rappela la table de campagne de l'oncle Henry, dont on pouvait replier les pieds en X avant de courir livrer la prochaine bataille. Comme Philip il portait un costume, mais un costume satiné de chauffeur de maître, et il se courbait sur sa table tel un rond-de-cuir dickensien craignant d'être pris en flagrant délit de laisser-aller.

« Mon petit Brian, voici Arthur, du ministère de l'Intérieur, m'expliqua Sam quand elle eut remarqué que je m'intéressais à lui. Arthur a eu l'amabilité de bien vouloir régler les détails officiels pour nous, n'est-ce pas, Arthur ? »

Arthur ne se permit pas de répondre.

« Arthur a des attributions décisionnaires, précisa Philip. Pas nous. Sam et moi n'avons qu'un rôle consultatif.

— Et Hannah se trouve en d'excellentes mains, au cas où cela vous inquiéterait, poursuivit Sam de son ton affable. Elle vous contactera dès qu'elle sera rentrée. »

Rentrée ? Rentrée où ? Chez Mme Hakim ? Au foyer des infirmières ? À Norfolk Mansions ? Ce concept m'échappait et il y avait de quoi, vu mon parcours récent.

« Nous craignons fort que Hannah n'ait outrepassé les droits que lui accorde son visa, expliqua Sam. Voilà pourquoi Arthur est là. Il va tout consigner, n'est-ce pas, Arthur ? Cette chère Hannah est venue en Angleterre pour exercer le métier d'infirmière, réussir ses examens et se rendre utile dans son pays quand elle y retournera, pas pour militer en politique. Ça, ce n'était pas inscrit au contrat, n'est-ce pas, Arthur ?

— Absolument pas, confirma Arthur d'une voix nasillarde depuis son petit coin près de la fenêtre. C'était « infirmière » et rien d'autre. Si elle veut militer, qu'elle aille militer chez elle.

— Hannah a fait des marches, Salvo, enchaîna Sam d'un ton plein de commisération. Et plus d'une fois, hélas.

— Des marches… en forêt ? demandai-je, l'esprit embrumé.

— Des marches contre la guerre en Irak où elle n'avait rien à faire.

— Violation caractérisée, commenta Arthur. Et des marches contre le Darfour où elle n'avait rien à faire non plus.

— Sans compter le séjour à Birmingham, à des fins entièrement politiques, ajouta Sam. Et maintenant *ça*…

— Ça ? répétai-je à voix haute ou en moi-même, je ne sais plus.

— Des documents confidentiels, jubila Arthur. Détournement, détention et communication à une puissance étrangère. Elle est mouillée jusqu'au cou. Qui plus est, le destinataire desdits documents avait des liens avec des milices non gouvernementales, ce qui est du terrorisme caractérisé.

— Elle essayait de prévenir une guerre illicite ! me surpris-je à crier, alors que je recouvrais lentement mes facultés. C'est ce qu'on essayait de faire tous les deux ! »

Toujours aussi diplomate, Philip intervint pour désamorcer la situation.

« Là n'est pas la question, enfin ! dit-il d'un ton d'aimable remontrance. Londres ne peut pas être un repaire d'activistes étrangers. Surtout quand ils sont là avec un visa d'infirmière. Sans entrer dans toutes les subtilités juridiques, Hannah l'a parfaitement accepté, n'est-ce pas, Sam ?

— Quand on lui a expliqué le problème, elle s'est montrée toute prête à coopérer, acquiesça Sam. Elle était un peu désolée, bien sûr, mais elle n'a pas requis d'avocat, elle n'a pas discuté, elle n'a pas protesté, elle a signé sa renonciation sans un murmure. Ça, c'est parce qu'elle savait ce qu'il y avait de mieux pour elle. Et pour vous. Et pour son fils, bien sûr, son petit amour. Noah. Quel joli prénom, n'est-ce pas ?

— J'exige de lui parler, dis-je, ou peut-être criai-je.

— Ah, j'ai peur que ce ne soit pas techniquement possible. Elle est en centre de rétention, et vous, vous êtes là où vous êtes. Et dans quelques heures, elle quittera le pays de son plein gré

pour se rendre à Kampala, où elle retrouvera Noah. Peut-on rêver mieux ? »

Philip se chargea de tirer la morale de l'histoire.

« Elle est partie en douceur, Salvo, déclara-t-il en baissant les yeux vers moi. Nous comptons sur vous pour en faire autant, enchaîna-t-il de sa voix tout sucre tout miel, mais assaisonnée d'une pointe d'autorité. Il a été signalé au ministère de l'Intérieur – c'est Arthur, ici présent, qui a accompli des recherches précieuses, un grand merci, Arthur – que l'homme qui se fait appeler Bruno Salvador n'est pas et n'a jamais été sujet britannique, loyal ou déloyal. En bref, il n'existe pas, conclut-il avant d'observer deux secondes de silence en mémoire du défunt. Votre citoyenneté britannique, ainsi que tous les droits et privilèges qu'elle confère, a été obtenue frauduleusement : votre certificat de naissance était un faux, vous n'êtes pas un enfant trouvé, et votre père n'a jamais été un marin de passage avec un bébé sur les bras dont il souhaitait se débarrasser. Nous sommes d'accord ? lança-t-il en un appel à mon bon sens. Nous supposerons donc qu'à l'époque de votre naissance le consul britannique à Kampala a cédé aux invites du Saint-Siège. Le fait que votre âge ne vous ait pas permis d'être complice de ce subterfuge n'est pas une excuse aux yeux de la loi, je le crains. Je me trompe, Arthur ?

— Quelle loi ? rétorqua gaiement Arthur depuis son renfoncement. Il n'y en a pas. Pas pour lui.

— La triste vérité, Salvo, comme vous le savez très bien, ou comme vous devriez le savoir, c'est que vous êtes un immigré clandestin depuis le jour où vos pieds d'enfant de dix ans ont touché le sol du quai de Southampton, et que, depuis tout ce temps, vous n'avez pas une seule fois demandé l'asile politique. Vous avez tout simplement prétendu être l'un des *nôtres*. »

Sous l'effet de la rage qui s'emparait de moi par accès, j'aurais logiquement dû bondir de mon siège et m'attaquer encore à sa gorge ou à quelque autre partie de son anatomie d'homme du consensus mou. Mais quand on est ficelé pieds et poings liés comme un vulgaire singe, selon l'expression de Haj, et attaché sur une chaise de cuisine, les possibilités d'expression corporelle sont limitées, or Philip en était bien conscient, car

sinon aurait-il osé ce sourire dégagé pour m'assurer qu'il faut toujours voir le bon côté des choses ?

« En un mot comme en cent, nous savons de source sûre que les Congolais, sur le principe, et à condition que toutes les formalités administratives soient remplies, évidemment (*sourire compréhensif*), et que notre ambassadeur à Kinshasa glisse un mot à qui de droit, et que soit produit un certificat de naissance plus conforme à la réalité historique (*sourire encore plus compréhensif*), bref, les Congolais seront ravis de vous accueillir comme citoyen. Vous accueillir en tant que citoyen, devrais-je dire, puisque, techniquement parlant, vous n'avez jamais eu d'autre nationalité. Seulement si ça vous paraît correct, bien sûr. Certes, c'est votre vie, pas la nôtre, mais nous, ça nous paraît tout à fait correct, n'est-ce pas, Arthur ?

— Il peut aller où il veut, en ce qui nous concerne, confirma Arthur de sa fenêtre. Tant que ce n'est pas ici.

— Ça paraît aussi très correct à Hannah, Salvo, renchérit maman Sam. Et d'ailleurs, pourquoi les priverions-nous de toutes leurs meilleures infirmières ? Ils en ont désespérément besoin. Et, franchement, Salvo, pensez-y, qu'est-ce que l'Angleterre peut vous offrir si Hannah n'y est pas ? Vous n'avez pas l'intention de revenir à Penelope, j'imagine ? »

Considérant la question comme réglée, Philip prit ma musette, ouvrit la fermeture éclair et sortit en les comptant un à un les blocs-notes et les cassettes, qu'il posa sur la table.

« Merveilleux ! déclara-t-il, tel un prestidigitateur ravi de son tour. Avec les deux cassettes de Hannah, cela fait bien sept. À moins que vous n'ayez fait des copies, bien sûr, auquel cas il serait rigoureusement impossible de vous sauver. En avez-vous fait ? »

Je me sentis soudain si épuisé qu'il n'entendit pas ma réponse, aussi me fit-il répéter, sans doute à l'intention des micros.

« C'était trop risqué, répétai-je avant d'essayer de me rendormir.

— Et ça, c'était bien votre seul exemplaire de *J'accuse !* ? Celui que vous avez donné à Thorne ? » poursuivit-il, du ton de celui qui règle les derniers détails.

Je dus acquiescer de la tête.

« Bien. Alors, tout ce qu'il nous reste à faire, c'est d'effacer votre disque dur, conclut-il, soulagé, en faisant signe aux deux blonds postés dans l'embrasure de la porte, qui me détachèrent mais me laissèrent par terre le temps que ma circulation se rétablisse.

— Au fait, comment va Maxie ces temps-ci ? lui demandai-je dans l'espoir de faire rougir un peu ses joues bien lisses.

— Ah, ce pauvre Maxie, c'est dur, pour lui ! soupira Philip comme au souvenir d'un vieil ami. C'est peut-être le meilleur dans sa partie, mais qu'il est donc têtu ! Et quelle bêtise de sa part d'avoir précipité les choses.

— Vous voulez dire quelle bêtise de la part de Brinkley, plutôt ? » suggérai-je.

Mais ce nom ne lui évoquait rien.

Me remettre sur mes pieds donne lieu à tout un jeu de scène, comme on dit au théâtre. Après mon coup sur la tête, je suis plus lourd qu'avant, et les blonds doivent s'y mettre à deux. Une fois qu'ils m'ont relevé, Arthur se place en face de moi, rajustant sa veste d'un geste maniaque. Il plonge la main dans sa poche de poitrine, en sort une enveloppe marron estampillée AU SERVICE DE SA MAJESTÉ et la fait claquer sur ma main docile.

« Vous avez accepté cette notification en présence de témoins, annonce-t-il d'une voix de crieur public. Veuillez la lire. Sur-le-champ. »

La lettre imprimée, quand j'arrive enfin à me concentrer dessus, m'informe que je suis indésirable. Arthur me tend l'un des stylos Parker de Haj. Je griffonne une pauvre signature d'un geste heurté. Il n'y a pas de poignées de main, nous sommes trop britanniques pour cela, ou plutôt nous l'étions. Je me replace entre les deux blonds, nous sortons dans le jardin et ils m'escortent jusqu'à la grille. Il fait une chaleur étouffante. Avec la peur des attentats et la moitié de la ville partie en vacances, il n'y a pratiquement personne dans les rues. Une camionnette anonyme vert foncé sans vitres est garée devant la maison. C'est la jumelle de celle qui se trouvait devant la pension des Hakim, peut-être est-ce la même. Quatre hommes en jean en sortent et

viennent vers nous. Leur chef porte une casquette d'officier de police.

« C'est le genre à faire des problèmes ? demande-t-il.

— Plus maintenant », dit l'un des deux blonds.

20

Tu sais, Noah, un interprète, même éminent, est un homme à la dérive quand il n'a rien à interpréter que lui-même. C'est la raison pour laquelle j'en suis venu à écrire tout ceci sans très bien savoir pour qui je l'écrivais, mais maintenant je sais que c'est pour toi. Il s'écoulera quelques années encore avant qu'il te soit donné de déchiffrer ce que M. Anderson aimait à appeler mon cunéiforme babylonien, et j'espère être alors auprès de toi pour t'en expliquer le principe, ce qui ne sera pas un problème à condition que tu maîtrises le swahili.

Fais attention à tout ce qui portera la mention SPÉCIAL dans ta vie, mon très cher fils adoptif. C'est un mot qui a beaucoup de significations, toutes plus mauvaises les unes que les autres. Un jour, je te lirai *Le Comte de Monte-Cristo*, l'un des livres préférés de feu ma tante Imelda. Il y est question du plus *spécial* de tous les prisonniers. Il y a beaucoup de Monte-Cristo en Angleterre en ce moment, et j'en fais partie.

Une camionnette *spéciale* n'a pas de fenêtres, mais certains équipements au plancher auxquels on attache, pour leur confort et leur sécurité, les prisonniers spéciaux durant les trois heures de voyage. Pour le cas où ils auraient des velléités de troubler l'ordre public par leurs hurlements, un bâillon en cuir spécial est fourni sans supplément.

Les prisonniers spéciaux n'ont pas de nom mais un numéro. Le mien est Deux Six.

Un centre d'hébergement spécial est un ensemble d'abris Nissen repeints, construits en 1940 pour nos vaillants alliés canadiens et entourés d'assez de barbelés pour tenir à distance la totalité de l'armée nazie, ce qui enchante les nombreux Britanniques à se croire encore en pleine Seconde Guerre mondiale, mais beaucoup moins les personnes incarcérées au camp Mary.

Officiellement, personne ne sait pourquoi notre camp porte le nom de la mère du Christ. Certains avancent pour explication que son premier commandant canadien était un fervent catholique. J.P. Warner, ancien membre de la police militaire ayant pris le commandement du centre d'hébergement spécial, a une autre version. Selon lui, Mary était une habitante de la ville voisine de Hastings qui, aux heures les plus sombres de la guerre, quand seule la Grande-Bretagne combattait, offrit ses faveurs à tout un régiment de sapeurs canadiens dans la même soirée entre le dernier salut au drapeau et le couvre-feu.

Mes premiers contacts avec M. Warner ne laissèrent pas présager la chaleureuse relation qui allait se développer entre nous, mais, du jour où il sentit qu'il pouvait profiter de la munificence de Maxie, le lien fut formé. Il n'a rien contre les négros, m'assure-t-il, son grand-père ayant servi dans les Forces de défense du Soudan et son père dans notre distinguée police coloniale du Kenya au moment des troubles. Les prisonniers spéciaux jouissent de droits spéciaux :

– Le droit de ne pas s'aventurer hors des limites de notre camp.

– Le droit de ne pas se joindre aux autres prisonniers qui marchent jusqu'en ville à l'aube, de ne pas vendre des roses qui ne sentent rien aux automobilistes arrêtés au feu rouge, de ne pas nettoyer le pare-brise de leur BMW en échange de quelques insultes.

– Le droit de garder constamment le silence, de ne donner et de ne recevoir aucun coup de fil, de n'envoyer aucune lettre, et de ne recevoir que le courrier préalablement approuvé par les autorités du camp et remis comme une faveur personnelle par J.P. Warner, dont les responsabilités, m'assure-t-il, sont écrasantes.

« Je ne vous écoute pas, Deux Six, aime-t-il à m'assurer en m'agitant son index sous le nez. Je suis assis avec du vent, pas avec un être de chair et d'os », ajoute-t-il en acceptant un autre verre de mon rioja.

Pourtant, M. Warner est quelqu'un de perspicace qui sait écouter et qui a bourlingué sur tous les océans de la vie. Il a dirigé des prisons militaires dans de lointains bastions, et il s'est même retrouvé jadis de l'autre côté de la barrière pour des délits qu'il se refuse à révéler.

« Les complots en soi, ce n'est pas le problème, Deux Six. Tout le monde conspire contre tout le monde, donc personne n'est perdant. Mais quand il s'agit d'étouffer l'affaire, alors là, c'est le sauve-qui-peut général. »

Il est assez réconfortant de savoir qu'on est unique en son genre.

* * *

Rétrospectivement, il m'apparaît comme inévitable que ma détention au camp Mary ait commencé sous de funestes auspices. Je le conçois très bien, aujourd'hui. Le simple fait d'arriver à la réception avec la mention SPÉCIAL aurait suffi à me faire mal voir, mais être en outre estampillé PV (soit, par les temps qui courent POTENTIELLEMENT VIOLENT), eh bien, on n'a que ce qu'on mérite, comme je l'appris quand, par solidarité, je me suis joint à un groupe de Somaliens qui faisaient un sit-in sur le toit du vieux presbytère reconverti en quartier général du camp Mary. Le message que nous adressions au monde était pacifique. Nous étions soutenus par des épouses et des enfants du catéchisme vêtus de cotonnades bariolées. Les slogans peints sur les draps que nous brandissions sous les faisceaux des projecteurs du camp faisaient preuve de notre volonté de conciliation : NE NOUS RENVOYEZ PAS CHEZ NOUS NOUS FAIRE TORTURER, M. BLAIR ! NOUS VOULONS ÊTRE TORTURÉS ICI ! Sur un point majeur, cependant, j'étais en désaccord avec les revendications de mes codétenus : alors qu'ils suppliaient à deux genoux de pouvoir rester, je brûlais d'impatience d'être déporté. Mais en prison, seul compte l'esprit d'équipe, comme je le découvris à mes dépens quand un contingent de policiers anonymes coiffés de casques nous dispersa à l'aide de battes de base-ball.

Et pourtant, Noah, il n'y a rien dans la vie, pas même quelques os brisés, qui n'ait sa contrepartie. Tandis que, menotté aux quatre coins du lit à l'infirmerie, je songeais que la vie ne valait guère la peine d'être vécue, entra J.P. Warner, porteur de la première des quinze lettres hebdomadaires que j'ai reçues de ta mère bien-aimée. En échange de son départ en douceur, elle avait, avec la bravoure qui la caractérise, réussi à arracher à ses ravisseurs une adresse où m'écrire. L'essentiel de ses lettres n'est pas fait pour les yeux ou les oreilles d'un enfant de ton âge. Si pudique soit-elle, ta mère est une femme passionnée qui exprime librement ses désirs. Mais j'espère que par une fraîche soirée, quand tu seras bien vieux et que tu auras aimé comme j'ai aimé, tu t'assiéras au coin du feu pour découvrir pourquoi chaque page qu'elle m'écrivit fit couler sur mes joues de prisonnier des larmes de joie qui effacèrent en moi toute idée d'apitoiement ou de désespoir.

Ses pas de géant dans la vie font plus que compenser mon immobilisme. Ce n'est plus Hannah l'infirmière diplômée, mais Hannah l'infirmière en chef du pavillon universitaire flambant neuf du tout meilleur hôpital de Kampala ! Et elle trouve encore le temps de continuer à étudier les protocoles chirurgicaux simplifiés ! Sur les conseils de Grace, me dit-elle, elle s'est acheté une alliance temporaire pour tenir les loups à distance jusqu'au jour où je pourrai l'équiper du modèle permanent. Et quand un jeune interne l'a pelotée en salle d'opération, elle lui a passé un tel savon qu'il lui a présenté des excuses pendant trois jours d'affilée, puis il l'a invitée à passer le week-end dans sa maison de campagne, alors elle en a remis une couche.

La seule chose qui me tracasse, c'est qu'elle puisse ne pas savoir que je lui ai pardonné d'avoir pris les cassettes cinq et six dans ma musette et de les avoir transmises à Haj sans m'en avoir informé. Si seulement elle pouvait comprendre qu'il n'y avait rien à pardonner ! Et sinon, en bonne fille de la Mission, va-t-elle se détourner de moi pour me préférer un homme qui n'a rien à lui reprocher ? Voilà les terreurs que les amants emprisonnés ont le génie de s'infliger pendant les interminables heures de la nuit.

Noah, il y eut une lettre que, par manque de courage moral, je m'abstins tout d'abord d'ouvrir. L'enveloppe d'un brun huileux était épaisse et légèrement doublée, signe évident que le monde secret allait révéler sa présence ici-bas. Pour raison de sécurité, elle portait un timbre prioritaire standard au lieu de la flamme officielle du service de Sa Majesté. Y figuraient sans aucune erreur mon nom, mon matricule et l'adresse du camp, écrits d'une main qui m'était aussi familière que la mienne. Pendant trois jours, l'enveloppe me fit de l'œil depuis le rebord de ma fenêtre. Finalement, revigoré par une soirée passée en la compagnie de J.P. Warner et d'une bouteille de rioja que m'avait procurée l'argent mal acquis de Maxie, j'attrapai un couteau en plastique souple conçu pour m'empêcher de me blesser et je l'incisai. Je commençai par lire la lettre d'accompagnement. Papier à lettres blanc format A4, pas de filigrane, Londres comme adresse et la date.

Cher Salvo,

Officiellement, je ne connais pas l'auteur de la lettre ci-jointe et je n'ai pas pris connaissance de son contenu, rédigé en français. Barney m'assure que c'est une lettre personnelle qui ne contient rien d'indécent. Comme vous le savez, je me refuse à me mêler d'affaires privées, sauf lorsque les intérêts de la nation sont en jeu. Je souhaite sincèrement que vous puissiez à l'avenir vous rappeler notre collaboration sous un jour plus favorable, puisqu'il est essentiel qu'à tout instant l'Homme soit protégé de lui-même. Bien cordialement.

R. (Bob) Anderson

Bien sûr, les allusions contenues dans la lettre de M. Anderson avaient irrésistiblement attiré mes regards vers la seconde enveloppe. Épaisse, libellée à l'ordinateur, elle était adressée à *Monsieur l'interprète Brian Sinclair**, boîte postale numéro tant à Brixton, et portait au dos un nom d'expéditeur imprimé en relief en caractères bleu clair : *Comptoir Joyeux de Bukavu**, par référence au nom complet de Haj, Honoré Amour-Joyeuse, eus-je tôt fait de conclure. Le contenu n'en était pas tant une lettre qu'une liasse de notes décousues écrites au fil des jours et des nuits. En fermant les yeux, je jure que je humai sur les pages un parfum de femme, ce que me confirma

J.P. Warner. Le texte manuscrit en français fleurait ce style académique pointilleux dont, même dans l'urgence, il ne pouvait pas plus se départir que de son vocabulaire scatologique.

Cher Zèbre,

Les enregistrements, c'était pas la peine. Tu m'as entubé, je les ai entubés.

Mais qui c'est, cette Hannah, bordel ?

Pourquoi elle me saoule avec son jargon médical pour me dire de me faire vérifier le cul par un urologue ?

Et pourquoi elle me recommande d'être à la hauteur de mon révéré père Luc, et voilà les preuves qui m'aideront à le faire ?

Je n'en avais pas besoin, de ces conneries de preuves. Dès que je suis rentré, j'ai dit à Luc que, s'il ne voulait pas finir à la morgue et en faillite, la première chose à faire, c'était d'arrêter les frais avec le Mwangaza.

La deuxième chose, c'était d'informer les Maï-Maï et les Banyamulenge qu'ils étaient en train de se faire rouler dans la farine.

La troisième chose, c'était d'aller se confesser au premier caïd des Nations unies qui passerait par là, et la quatrième, de prendre de longues vacances en Alaska.

Hannah dit que tu es dans la merde jusqu'au cou en Angleterre, et, te connaissant, cela ne me surprend pas. Elle prie pour qu'un jour tu puisses arriver jusqu'au Congo. Eh ben, ce jour-là, peut-être que je me la jouerai grand parrain mafieux en finançant une chaire à l'université de Bukavu (pour le moment, c'est un désastre, là-bas). Et tu pourras enseigner les langues ou la biérologie, j'en aurai rien à branler.

Et dépêche-toi, parce que tous les petits anges du bon Dieu qui gardent les portes du Paradis n'arriveront pas à protéger la vertu de Hannah quand elle tombera entre les griffes du méchant oncle Haj à son retour au Kivu.

À Bukavu, c'est circulez y a rien à voir. Il pleut neuf mois par an et, quand les égouts sont engorgés, la place de l'Indépendance devient le lac de l'Indépendance. La plupart des semaines, le programme c'est émeutes, manifs et fusillades, mais les horaires sont sujets à modifications. Il y a deux mois, notre équipe de football locale a perdu un match important, alors la foule a lynché l'arbitre et la police a descendu les seuls six mecs qui n'y étaient pour rien. Tout cela n'empêche pas des évangélistes américains au brushing impeccable de taper sur leur bible en nous disant d'aimer George Bush et d'arrêter la baise parce que le bon Dieu réprouve.

Il y a un vieux prêtre belge qui a reçu un coup de fusil dans le cul il y a quelques années. De temps en temps, il passe dans une de mes boîtes siffler un verre à l'œil et parler du bon vieux temps. Quand il évoque ton

père, il sourit. Quand je lui demande pourquoi, il sourit un peu plus. À mon avis, ton père a assez baisé pour toute la Mission réunie.

Ma maison dans le quartier Muhumba était jadis le palais d'un enfoiré de colon belge, mais ce devait être un enfoiré plutôt chouette parce que, sur tout le terrain jusqu'au lac, il a construit un jardin d'Éden avec toutes les espèces de fleurs connues et plus encore, parmentieras, callistemons, aloès, bougainvillées, hibiscus, jacarandas, agapanthes et marantas, sauf que mes orchidées, elles crèvent. On a des araignées grosses comme des souris et des colious à tête hérissée et longue queue, au cas où tu aurais oublié. Nos tisserins ont une technique imparable pour draguer les filles. Le mâle tisse un nid au petit bonheur, puis il baratine la fille pour la faire entrer. Si ce qu'elle voit lui plaît, ils baisent. Va donc raconter ça aux évangélistes. Bref, tout ça pour dire qu'il y a un bungalow dans ce jardin. Je l'ai fait construire pour ma vénérée nourrice, qui l'a à peine vu une fois avant de mourir. C'est la seule femme que j'ai aimée sans l'avoir jamais baisée. Il y a un toit en tôle et une véranda et, pour le moment, il est habité par à peu près un million de papillons et de moustiques. Si jamais tu arrives un jour à Bukavu, il est à toi. Le fromage de Goma est toujours acceptable, la lumière est coupée trois heures par jour, mais, la nuit, personne n'éteint les loupiotes des bateaux de pêche. Nos chefs sont des crétins finis avec cinq ans d'âge mental. Il n'y a pas longtemps, nos seigneurs et maîtres de la Banque mondiale ont fait une enquête sur le mode de vie au Congo. Question : si l'État était un être humain, que lui feriez-vous ? Réponse : on le tuerait. Nous sommes fiers de notre négritude, mais tous les camelots de la ville vendent du produit de blanchiment garanti cancérigène. Les jeunes Congolais parlent de l'Europe comme de la terre promise. Alors, attention : si tu arrives jusqu'ici, tu vas avoir l'air d'un zèbre expulsé. Les élections n'apporteront pas de solution, mais ce seront nos élections à nous. Nous avons une constitution. Nous avons des gosses avec la polio et la peste et trois millions de dollars d'argent sale qui leur sont tombés dessus. Un jour, peut-être aurons-nous même un avenir.

HAJ

Ici aussi, nous sommes sur la côte, Noah. Tous les matins, mon espoir renaît en même temps que le soleil automnal se lève. Tous les soirs, il s'éteint avec lui. Mais, si j'approche ma chaise de la fenêtre et si la lune brille fort, je peux tout juste apercevoir une petite bande de mer à plus de deux kilomètres au-delà des barbelés. C'est là que finit leur Angleterre et que commence mon Afrique.

FIN

REMERCIEMENTS

Mes sincères remerciements à Stephen Carter, mon infatigable documentaliste ; à Brigid et Bob Edwards pour leurs conseils dans le domaine du journalisme et de la spiritualité ; et à Sonja et John Eustace pour les questions médicales et hospitalières. Je dois aussi beaucoup à Jason Stearns, de l'International Crisis Group, pour son expertise unique et son rôle de guide durant mon bref séjour au Congo oriental ; à Al Venter, vétéran et chroniqueur renommé des guerres de mercenaires ; et à Michela Wrong, auteur des magnifiques ouvrages *In the Footsteps of Mr Kurtz* et *I Didn't Do It For You*, qui m'a si généreusement fait don de sa sagesse et de sa créativité éditoriale. La convention dans de tels cas veut que l'on jure que les opinions exprimées dans le présent roman sont, tout comme les erreurs y figurant, de mon seul fait. Tel est en effet le cas, comme dirait Salvo. Il est tout aussi vrai que sans mon épouse Jane, je serais encore coincé à la page 16 à me demander comment deux ans ont pu passer si vite sans que je m'en rende compte.

John le Carré
Cornouaille, 2006